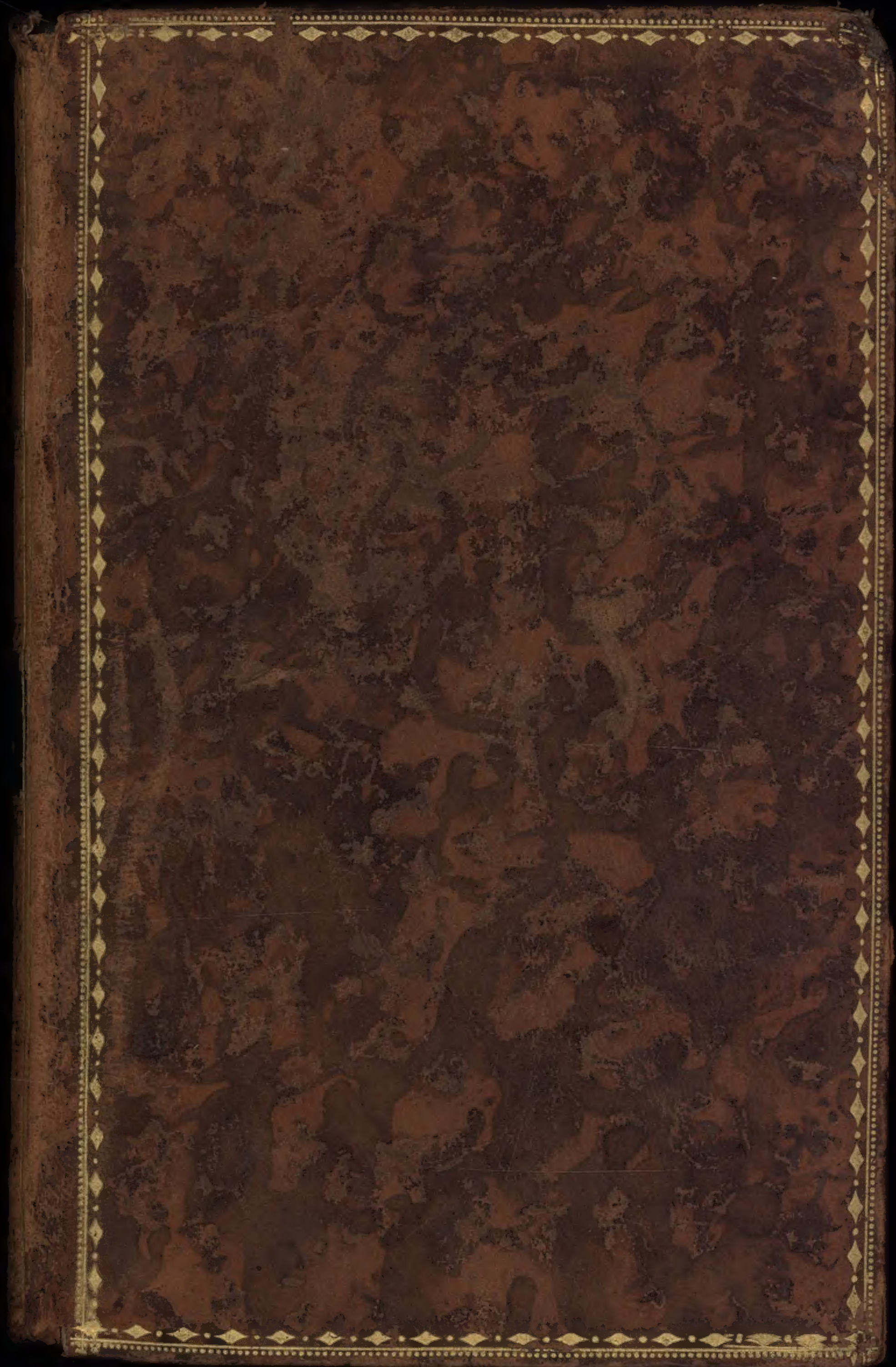
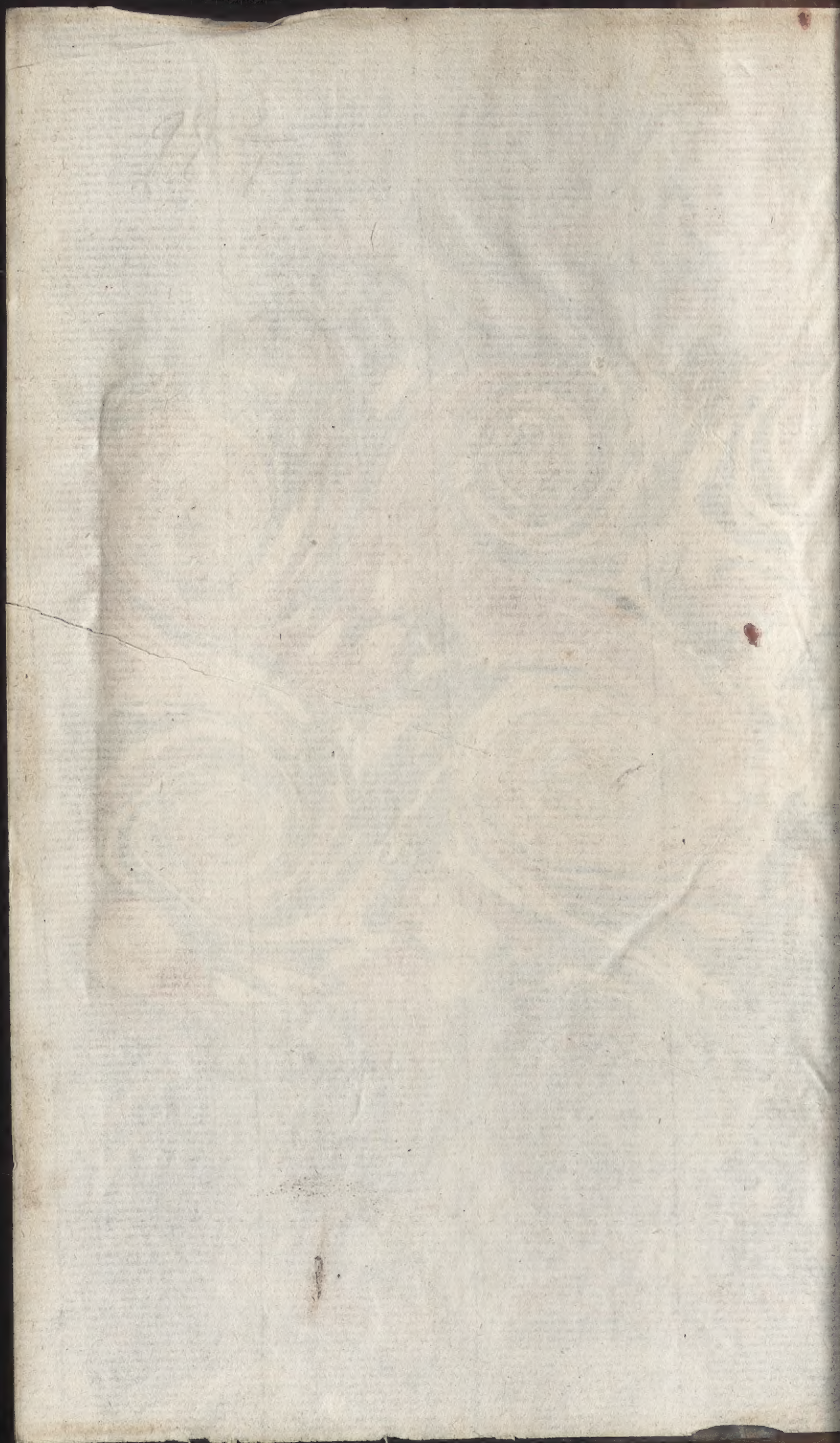



NICHTS IST MIR ZU KLEIN UND ICH LIEB ES TROTZDEM UND MAL ES
AUF GOLDGRUND UND GROSS + UND HALTE ES HOCH
UND ICH WEISS NICHT WEM LOEST ES DIE SEELE LOS . . .
EX LIBRIS
PHILOSOPHI PICTORIS DOCTORIS KURT GOLDSCHMID


Alice



ŒUVRES

COMPLETTES

D'OVIDE.

Tome 7.



Queverdo del. Triere sculp.

ŒUVRES

COMPLETTES

D'OVIDE;

TRADUITES EN FRANÇAIS;

Auxquelles on a ajouté la vie de ce poëte; les Hymnes de CALLIMAQUE; le *Pervigilium Veneris ;* l'Épitre de LINGENDES sur l'exil d'Ovide; et la traduction en vers de la belle Elégie d'Ovide sur son départ, par LE-FRANC DE POMPIGNAN.

Edition imprimée sous les yeux et par les soins de

J. CH. PONCELIN.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS.

Chez DEBARLE, Imprimeur-Libraire, au Bureau général des Journaux, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17.

AN VII.

LES PONTIQUES

D'OVIDE.

AVERTISSEMENT.

DEPUIS près de cinq ans Ovide étoit exilé à Tomes, ville du Pont : pendant ce temps-là il ne cessa de déplorer ses malheurs, en cinquante élégies intitulées *les Tristes.* On croiroit peut-être que cinq ans de gémissemens en auroient tari la source ; mais non : comme on ne met point de fin aux peines de l'infortuné poëte, il n'en met point à ses complaintes. Voici encore quatre livres d'élégies plaintives, qui se présentent sous le titre d'élégies Pontiques ou datées de Pont, en forme de lettres ; ce sont comme les derniers soupirs d'Ovide ; il mourut peu de temps après les avoir achevées.

Ces lettres sont adressées à ses illustres amis de Rome, dont il ne se croit plus obligé de supprimer les noms par des ménagemens politiques, comme il le fait dans les Tristes ; on y voit des Fabius, des Cotta, des Pompée, et plusieurs autres personnes consulaires, avec qui Ovide étoit dans un commerce intime.

Je publiai l'année dernière les élégies des Tristes, traduites en français, avec des notes : je donne aujourd'hui les élégies pontiques dans la même langue ; et j'ose me flatter que

A 2

ce second volume ne sera pas moins bien reçu du public, que le premier.

Quelques savans ont prétendu que le style des élégies pontiques étoit plus châtié, et qu'il avait quelque chose de plus mâle et de plus nerveux que celui des Tristes : le docte Pontan y trouve presque la même différence à proportion, qu'entre un poëme héroïque et une simple élégie; voici en quels termes il s'en explique: *Ut hi Libri cum illis collati, propemodùm eandem proportionem ad eos, quam heroïcum poëma ad elegiacum, obtinere existimandi sint.*

On a mis au commencement de ce volume une élégie française sur l'exil d'Ovide, qui fut fort estimée en son temps; elle est de feu M. de Lingendes, et parut pour la première fois il y a plus de soixante et dix ans, à la tête d'une traduction des métamorphoses d'Ovide faite par Renouard. Depuis ce temps-là elle est demeurée comme en possession d'orner le frontispice de toutes les nouvelles éditions d'Ovide : on trouve dans son langage déjà un peu antique, des graces naïves qui pourront plaire aux personnes qui aiment ce genre de poésie.

ODE

SUR L'EXIL D'OVIDE.

Ovide, c'est à tort que tu veux mettre Auguste
Au rang des immortels,
Ton exil nous apprend qu'il étoit trop injuste
Pour avoir des autels;
Ainsi t'ayant banni sans cause légitime,
Il t'a désavoué;
Et les Dieux l'ont souffert, pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.
Et vraiment il falloit que ce fût un barbare,
De raison dépourvu,
Pour priver son pays de l'esprit le plus rare
Que Rome ait jamais vu.
Et bien que la rondeur de la terre et de l'onde
Obéit à sa loi,
Si devoit-il juger qu'il n'avoit rien au monde
Qui fût si grand que toi.
Mais ni ton nom fameux jusqu'aux bords d'où l'aurore
Se lève pour nous voir,
Ni tes justes regrets, ni tes beaux vers encore
Ne purent l'émouvoir.
O combien s'affligea la déesse d'Erice,
Des plaintes que tu fis,
Et de voir un tyran faire tant d'injustice
Au maître de son fils.
On tient qu'à ton départ les filles de mémoire
Se vêtirent de deuil,

Croyant que ce malheur alloit mettre leur gloire
Dans le fond d'un cercueil.
Le Tybre de regret quittant sa robe verte,
Publia sur ses bords,
Qu'il n'avoit jamais fait une si grande perte
Qu'il en faisoit alors;
Et qu'il eut moins d'ennui lorsqu'en la Thessalie,
La fureur des Romains
Versa le meilleur sang de toute l'Italie
Avec ses propres mains.
Ses Nymphes qui souloient s'assembler à la lune,
Pour chanter tes beaux vers,
Le laissèrent tout seul, pour suivre ta fortune
Au bout de l'univers.
Et je crois qu'aussi-tôt qu'en laissant son rivage
Tu te mis dessus l'eau;
Toi-même tu les vis durant tout ce voyage
Autour de ton vaisseau.
Tu ne les vis pas seul; les Scythes qui les virent
En furent ébahis,
Et nous ont témoigné comme elles te suivirent
Jusques dans leurs pays.
Eux qui n'ont rien d'humain que la forme de l'homme
Les voyant en ces lieux,
Crurent avec raison qu'on eût banni de Rome
Les hommes et les Dieux.
Ce fut lors que leur ame autrefois impassible,
Et sans nulle amitié,
Apprit en leur école à devenir sensible
Aux traits de la pitié.
Et que leurs yeux nourris de sang et de carnage,
En se rendant plus doux,

Se sentirent mouillés, et trouvèrent l'usage
De pleurer comme nous :
Même on vit qu'en ce temps leurs rochers se fendirent
En t'oyant soupirer,
Et qu'en s'amollissant leurs glaces se fondirent
Afin de te pleurer.
Mais lorsque la pitié vit les roches contraintes
De prendre un cœur de chair,
Tu sens qu'un seul Auguste insensible à tes plaintes,
En prit un de rocher.
Hé ! comment veux-tu donc qu'oubliant des exemples
Si pleins de cruautés ;
Nous vantions sa clémence, et lui donnions des temples
Qu'il n'a point mérités ?
Romps plutôt les autels élevés à sa gloire ;
Et les employant mieux,
Ote-lui le nectar que tu lui faisois boire
A la table des Dieux ;
Et n'attends pas de lui, ni de ton innocence
Ce que tu t'en promets ;
Aussi bien le climat où tu pris ta naissance
T'a perdu pour jamais.
Car les Dieux irrités, ne se peuvent résoudre
De rendre ce bonheur
A ce pays ingrat, plus digne de la foudre
Que d'avoir cet honneur.
On dit que l'amour même en fut cause en partie,
Tant il eut de pouvoir,
Et qu'il vint tout exprès au fond de la Scythie
Te le faire savoir.
O ! qu'il étoit alors bien changé de visage,
Et de ce qu'il étoit ;

Quand tu prenois le soin de lui montrer l'usage
Des flèches qu'il portoit.
Il n'avoit plus ses traits, il n'avoit plus ses armes,
Son arc ni son flambleau ;
Heureux si seulement pour essuyer ses larmes
Il eût eu son bandeau.
Tel le vit-on jadis quand sortant de Cythère
Ayant les yeux ternis,
Et le poil tout poudreux, il vint trouver sa mère
Qui pleuroit Adonis ;
Celui qui sans pitié l'eût pu voir de la sorte
Que tu les vis alors,
Pourroit voir d'un œil sec le cercueil où l'on porte
Son père entre les morts.
Mais outre sa douleur en sa face dépeinte
Qu'il ne pouvoit céler,
Il paroissoit encore qu'une secrette crainte
L'empêchoit de parler.
Car se voyant nommer l'auteur de ta misère
Il n'osoit t'approcher,
Et craignoit justement tout ce que ta colère
Lui pouvoit reprocher.
Tu reconnus sa crainte, et lui faisant caresse
Pour chasser son ennui,
La pitié t'empêcha d'augmenter sa tristesse
En te plaignant de lui.
Aussi ce doux accueil lui rendant le courage,
Il reprit ses esprits,
Pour te conter ainsi le sujet du voyage
Qu'il avoit entrepris.
Mon maître, te dit-il, sachant combien je t'aime
Par zèle et par devoir,

Tu peux juger de l'aise, et du plaisir extrême
Que j'ai de te revoir.
Mais si je viens si tard en cette solitude
Où l'on t'a confiné,
C'est la peur seulement, et non l'ingratitude
Qui m'en a détourné.
Car depuis ton exil tu m'as toujours fait craindre
De m'approcher de toi :
Le ciel m'étant témoin qu'il ne t'oit jamais plaindre
Sans te plaindre de moi;
Comme si recherchant par une plainte injuste
D'avoir du réconfort,
Tu pouvois excuser la cruauté d'Auguste
Pour m'en donner le tort.
Toutefois si tu crois la vengeance capable
D'adoucir ton ennui,
Je ne refuses point de me dire coupable
De la faute d'autrui.
Mais las ! si sans courroux tu vois dans mon visage
Combien je suis changé,
Quel tourment me peux-tu désirer davantage
Pour être mieux vengé ?
Ne te suffit-il pas de savoir que ma gloire,
Mourant de jour en jour,
Est réduite à tel point, que je n'ose plus croire
D'être encore l'Amour ?
Et qu'ayant négligé durant la longue absence
Les traits que je portois,
Voyant ce que je suis, je perds la souvenance
D'être ce que j'étois.
Tu vois que j'ai perdu les marques immortelles
Que je soulois avoir,

Et que je ne me suis réservé mes deux aîles
Que pour te venir voir.
Ne pense pas pourtant que ces ruisseaux de larmes
Qui coulent de mes yeux,
Te veuillent conjurer de me donner des armes
Pour révoler aux cieux.
Car je viens seulement en ce pays sauvage
Pour être plus content,
Et t'ôter le désir de revoir le rivage
Où le Tybre t'attend :
Mais Rome en te chassant s'est tant montrée ingrate,
Que les lois du destin,
Te lairroient plutôt voir, ou le Gange ou l'Eufrate,
Que le fleuve latin.
Fais donc ce qu'il ordonne ; et puisque c'est la France
Qui t'a voulu choisir,
Permets que la raison t'ôte la souvenance
De ton premier désir.
Et de fait aujourd'hui la France est embellie
De tant de doux esprits,
Que selon ton mérite elle rend l'Italie
Digne de ton mépris.
C'est-là que le soleil ne voit point naître d'homme
Que l'on puisse blâmer.
D'ignorer ce bel art que tu montrois à Rome
Pour savoir bien aimer.
Leur cœur est si sensible, et leur ame si prompte
A recevoir ma loi,
Qu'ils me font dédaigner les autels qu'Amatonte
A vu faire pour moi ;
Les dames d'autre part y sont si bien pourvues
De graces et d'appas,

Que même allant au ciel après les avoir vues
Le ciel ne me plaît pas ;
Mais entre ces beautés tu verras apparoître
Ce bel astre Lorrain,
Que la France adora quand elle le vit naître
Sur les rives du Glain.
Toi-même en regardant cette belle RENÉE,
Qui n'a rien de mortelle,
Tu pourras avouer que la ville d'Enée
N'eut jamais rien de tel.
Telle étoit ta Daphné quand on la fit si belle
Que son œil me ravit,
Et força le soleil de courir après elle
Aussi-tôt qu'il la vit.
Aussi quand je la vois, son œil qui me consume,
Et me semble si beau,
Que pour le voir toujours j'ai perdu la coutume
De porter mon bandeau.
C'est elle qui répand dessus les bords de Seine
Cette douce poison
Qui se coule dans l'ame, et lui fait prendre en haine
Les lois de la raison ;
Mais la rare beauté dont elle est si vantée
Par tout cet univers,
Ne se verra jamais si dignement chantée,
Si ce n'est par tes vers.
Quitte donc tes Romains, que ton ame charmée
Ne fait que soupirer,
Pour voir cette princesse à qui ta renommée
Te fait tant désirer.
Va trouver les Français où le destin t'appelle
Pour finir ton malheur,

Et quitte de bon cœur ta langue maternelle
Pour apprendre la leur.
Ainsi disoit l'amour quand tu lui fis réponse,
Que n'ayant plus de choix,
Tu suivrois le destin et la douce semonce
D'un peuple si courtois.
Viens donc heureusement acquitter ta promesse
Où la France t'attend,
Et ne diffère plus de voir une princesse
Qu'amour te loua tant ;
Viens voir tant de beautés dont le ciel qui l'adore
A voulu la douer,
Pour les louer toi-même, et pour m'apprendre encore
Comme il les faut louer.

LES ÉLÉGIES D'OVIDE, PENDANT SON EXIL,

Vulgairement appelées les Pontiques, et traduites en français par le P. de KERVILLARS, avec des remarques critiques et historiques.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIÈRE.

A BRUTUS.

Il le prie de recevoir ces livres chez lui comme des étrangers qui ne savent où se retirer dans Rome.

Du fond des rivages gétiques (1), Ovide, qui peut déjà se dire ancien habitant de Tomes, vous adresse ces livres, cher Brutus (2), recevez-les chez vous, si cela se peut sans vous incommoder, et cachez-les quelque part dans votre maison; ce sont des étrangers qui vous prient d'exercer envers eux l'hospitalité. Ils n'osent paroître en public, ni se présenter pour être admis dans les

bibliothèques de Rome (3) ; le seul nom de leur auteur pourroit les en faire exclure. Ah ! combien de fois leur ai-je dit : certainement, mes livres, vous n'enseignez rien de criminel ; allez hardiment, ne craignez point, ces lieux sont ouverts à toutes les poésies honnêtes, où l'on respecte la pudeur : cependant ils n'osent se montrer ; et ils croient, comme vous le voyez, qu'il est plus sûr pour eux de se tenir cachés dans quelque maison particulière (4). Peut-être cherchez-vous où les placer ensemble, sans que personne s'en scandalise. Mais l'endroit de votre bibliothèque où furent autrefois les livres de l'*Art d'Aimer*, se trouve à présent vuide ; c'est-là le lieu qui leur convient.

Peut-être d'abord un peu surpris de la nouveauté du style, demanderez-vous quels sont ces nouveaux hôtes ? mais, croyez-moi, recevez de bonne grace tout ce qui se présente à vous, pourvu que l'amour ne s'y mêle point.

Le titre de ces livres n'a rien en soi de lugubre ; cependant lisez-les, et vous verrez que le sujet n'en est pas moins triste que celui des cinq autres qui les ont précédés : ce sont à-peu-près les mêmes choses sous une annonce différente.

Au surplus, chaque lettre marque ici sans déguisement le nom de celui à qui elle s'adresse. Je sais que cela ne vous plaira pas, non plus qu'à

mes autres amis : vous voudriez un peu plus de ménagement pour raison ; mais qui faire ? vous ne pouvez l'empêcher ; et ma muse, malgré vous, sera plus civile que vous ne le souhaiteriez. Quoi qu'il en soit de ces livres, faites-leur un accueil gracieux, et associez-les à mes autres ouvrages : bien qu'enfans d'un père exilé, rien n'empêche qu'ils ne soient reçus dans Rome ; ils peuvent y fixer leur séjour sans blesser les lois. Vous n'avez rien à craindre sur cela, cher ami : on lit bien dans la ville les écrits de Marc-Antoine (5), et toutes les bibliothèques sont ouvertes à ceux du savant Brutus (6). Je ne suis pas assez insensé pour me comparer à des auteurs d'un si grand nom ; mais aussi je n'ai jamais déclaré la guerre aux Dieux (7) : bien loin de cela, il n'y a pas un seul de mes livres qui ne soit consacré par quelque trait à la louange d'Auguste : et ce ne sont pas des éloges de commande, ce prince ne les recherche pas ; c'est beaucoup qu'il les souffre. Ainsi donc, si vous avez de la peine à me recevoir chez vous, recevez-y du moins les louanges des Dieux ; acceptez mes poésies, et effacez-en mon nom.

Dans la guerre, un simple rameau d'olive (8) qu'on porte à la main, comme symbole de la paix, ouvre une entrée libre par-tout ; hé quoi ! ne servira-t-il de rien à ces livres, de porter écrit

le nom d'un prince pacificateur de l'univers ? On dit qu'Enée portant sur ses épaules (9) son père Anchise, s'ouvrit un chemin au travers les flammes dévorantes, et qu'elles semblèrent le respecter. Mais quoi ! mon livre porte avec soi le nom d'un petit-fils d'Enée (10), et il ne trouvera pas tous les chemins ouverts devant lui ? celui-ci est pourtant le père de la patrie (11), et cet autre ne l'étoit que d'Enée son fils.

Mais encore quel est l'homme assez hardi pour oser chasser quelqu'un de devant sa porte (12), qui, à la manière des Egyptiens, y viendroit jouer de la tymbale en l'honneur de la déesse Isis? et oseroit-on refuser quelque pièce de monnoie à celui qui joue du fifre et du clairon devant la mère des Dieux (13) ? On sait bien que Diane (14) n'ordonne pas à ses ministres de prédire l'avenir pour de l'argent ; cependant le prétendu prophète trouve de quoi vivre dans sa profession : les Dieux mêmes nous inspirent de faire quelques largesses à ces sortes de gens ; et il n'est pas honteux de donner dans ce piège, par une pieuse crédulité. Pour moi, au lieu de fifre et de tambour, je présente les sacrés noms de l'auguste maison des Jules ; je prophétise, je prêche. Qu'on fasse place à des livres qui portent quelque chose de divin ; ce n'est pas en mon nom, mais au nom d'un puissant Dieu que je parle : qu'on ne s'imagine

gine donc pas, que parce que j'ai mérité, et trop ressenti sa colère, il rejette pour cela les hommages que je lui rends.

J'ai vu un homme confesser avec douleur (15), qu'il avoit indignement outragé la déesse Isis : un moment après il étoit assis tranquillement aux pieds de ses autels (16). J'en ai vu un autre qui, frappé d'aveuglement pour une semblable faute, crioit à haute voix sur le chemin qui conduit au temple de la Déesse, qu'il l'avoit bien mérité.

Ainsi les Dieux aiment qu'on fasse hautement leur éloge, et qu'on rende un témoignage public à leur puissance : souvent même ils modèrent les peines des coupables, et rendent la lumière du jour à ceux qui en étoient privés, lorsqu'ils se repentent sincèrement de leurs fautes.

Ah, je me repens (17) ! si l'on en peut croire un malheureux ; oui, je me repens, et mon cœur se brise au souvenir de ma faute : si la douleur que je ressens de mon exil est grande, celle de ma faute est plus grande encore : il est moins rude pour moi de souffrir ma peine, que de l'avoir méritée. Quand les Dieux, et même celui dont la divinité est ici plus sensible à nos yeux, voudroit me faire grace, ils peuvent bien finir ma peine, mais non pas ma faute ; elle sera éternelle : la mort même, lorsqu'elle viendra me saisir, pourra bien faire que je ne sois plus exilé, mais

elle ne pourra faire que je n'aie pas péché. Il n'est donc pas étonnant que la vive douleur dont mon ame est pénétrée, fasse couler de mes yeux des torrens de larmes (18).

De même que les vers rongent sourdement (19) le bois d'un vieux navire, que les eaux de la mer creusent les rochers, que la rouille consume le fer, et que la teigne ronge insensiblement les livres trop long-temps renfermés : ainsi de noirs soucis me rongent, me dévorent, et me dévoreront sans fin. Oui, ma vie finira plutôt que mes cuisans remords, et je finirai plutôt moi-même que ma douleur. Si les Dieux de qui nous dépendons tous, veulent bien croire ce que je dis ici, peut-être me jugeront-ils digne de quelque soulagement dans mes peines, et qu'enfin je serai transféré dans un autre lieu, moins exposé aux flèches meurtrières de nos barbares Scythes : là se bornent tous mes vœux. Demander quelque chose de plus, ce seroit être indiscret et téméraire (20).

LETTRE II.

A MAXIME.

Il lui fait un long récit des maux qu'il souffre dans son exil.

Maxime, qui remplissez dignement (1) tout ce que comporte un si grand nom, et qui joignez à l'éclat d'une grande naissance, une noblesse d'ame encore plus grande ; vous pour qui dans cette funeste journée (2) où périrent trois cents Fabius, un seul semble avoir été conservé, afin que vous en pussiez naître : peut-être voulez-vous savoir de quelle part vous vient cette lettre, et connoître plus particulièrement celui qui a l'honneur de vous parler. Mais, hélas ! en quel embarras me jetez-vous ? je crains qu'après avoir lu mon nom (3), vous ne lisiez le reste avec chagrin. Si quelqu'autre encore est curieux de savoir le contenu de cette lettre, je lui avouerai sans façon que j'ai pris la liberté de vous écrire, pour vous faire confidence de mes peines et en gémir avec vous.

Qu'il en pense ce qu'il lui plaira ; mais encore une fois, je ne crains point de déclarer ici que je vous ai écrit, et que j'ai voulu vous apprendre

jusqu'à quel point je me sens coupable envers Anguste : je confesse de bonne foi que j'ai mérité un châtiment des plus sévères ; mais il faut confesser aussi que je n'en puis souffrir de plus cruel que celui que j'éprouve en ce pays.

Toujours environné d'ennemis barbares qui conspirent contre mes jours, il semble qu'en m'arrachant de ma patrie, on m'ait condamné à n'avoir plus au monde ni paix ni repos. Les peuples inhumains qui habitent ces contrées, trempent leurs flèches dans du fiel de vipère, pour faire périr les hommes par le fer et par le poison. Leurs cavaliers ainsi armés, rôdent sans cesse autour de cette ville, comme autant de loups affamés qui tournent autour des bergeries où sont enfermés de tendres agneaux avec leurs mères. Ils portent à la main un arc toujours bandé et qui jamais ne se relâche ; aussi nos maisons sont-elles ici toutes hérissées de flèches, qu'on lance incessamment contre elles ; et nos portes quelque bien fermées qu'elles soient, ont bien de la peine à se soutenir contre les assauts redoublés de nos fiers ennemis.

Ajoutez à cela l'image affreuse d'une campagne déserte, où il ne paroît ni arbre ni feuillage, et où les hivers se succèdent l'un à l'autre sans interruption. Voici le quatrième que je passe en ce pays, et dont je suis étrangement fatigué ;

j'ai sans cesse à combattre contre le froid, contre les flêches de nos ennemis, et contre mon malheureux destin. Dans un si triste état, mes larmes ne tarissent point, elles coulent sans cesse de mes yeux : à moins qu'un certain engourdissement (4) qui me saisit tout-à-coup n'en arrête le cours, et alors je suis comme frappé d'une espèce de léthargie qui ressemble beaucoup à la mort.

Heureuse Niobé ! qui après avoir vu de ses yeux tant de morts funestes, fut tout-à-coup changée en rocher, et perdit tout sentiment de sa douleur. Heureuses aussi les Hélyades (5) ! qui, au moment qu'elles poussoient des cris lamentables sur la perte d'un frère chéri, se virent tout-à-coup enveloppées de l'écorce d'un peuplier, qui leur ferma la bouche pour toujours. Mais moi je ne puis espérer une pareille métamorphose ; en vain voudrois-je devenir arbre ou rocher : quand Méduse elle-même (6) viendroit se présenter à mes yeux, Méduse se trouveroit sans force et sans vertu.

Je ne vis plus que pour sentir toute l'amertume d'une vie malheureuse, et afin de souffrir davantage en souffrant plus long-temps. Tel est le supplice du misérable Tytius (7), dont le foie toujours renaissant et jamais consumé, semble ne périr jamais que pour périr toujours. Mais, enfin, peut-être que le sommeil, remède ordi-

naire des soucis, pourra suspendre mes chagrins, et qu'une nuit tranquille calmera mes douleurs.

Hélas ! il n'en est rien : c'est alors que mille songes affreux m'assiègent de toutes parts et me représentent des maux imaginaires comme des maux réels. Je crois que tous mes sens, conjurés contre moi, veillent pour me tourmenter : tantôt ce sont les flêches des Sarmates (8) que j'esquive en dormant, et tantôt ce sont des chaînes auxquelles je livre mes mains captives : ou si, au lieu de ces funestes images, je deviens le jouet de quelque songe plus agréable, il me semble que j'apperçois Rome, et au milieu de Rome ma maison déserte. D'autres fois je crois vous appercevoir, chers amis, que j'ai toujours cultivés ; je crois m'entretenir avec vous, ou avec une chère épouse que j'aime plus que moi-même. Mais bientôt après je paie chèrement ces momens trop courts d'un plaisir imaginaire : hélas ! à mon réveil, je reconnois que des biens si doux n'étoient qu'un songe. Ainsi donc, soit que le jour vienne éclairer mes malheurs, ou que la nuit les couvre de ses sombres voiles ; quelquefois je me sens le cœur serré de douleur ; et d'autres fois attendri sur mes propres misères, je fonds en larmes comme une cire molle (9) qu'on présente au feu. Souvent j'appelle la mort à mon secours ; et un moment après je la déteste, ne pou-

vant souffrir que mes cendres soient ensevelies dans la terre des Sarmates.

Lorsque je me représente jusqu'où s'étend la clémence d'Auguste, je crois pouvoir espérer un port tranquille après tant de naufrages; mais aussi quand je considère quelle est l'opiniâtreté des destins à me persécuter, je perds toute espérance, et un léger espoir, qui m'avoit d'abord flatté, cède enfin à une plus juste crainte qui me désole. Cependant tout se réduit ici à faire changer le lieu de mon exil en un autre un peu moins incommode. C'est ce que vous pouvez faire, cher ami, ou votre crédit ne peut rien, puisqu'il n'est point de demande plus modérée, ni de moindre grace qu'on puisse tenter d'obtenir.

LETTRE III.

AU MÊME MAXIME.

Il le supplie de lui accorder sa protection, et de prendre en main sa défense.

Maxime, vous qui possédez au suprême dégré (1) l'éloquence romaine, prenez en main la défense d'une cause assez délicate (2), et traitez-la, je vous prie, en toute douceur. Elle est mauvaise, je l'avoue; mais elle deviendra bonne entre vos mains: parlez en faveur d'un malheureux exilé, mais que ce soit avec toute la discrétion que le sujet demande. Quoique les Dieux sachent tout, notre prince ne sait pas ce que l'on souffre ici au bout du monde: de grandes affaires l'occupent tout entier (3), et un si petit objet ne mérite pas l'attention d'une ame céleste.

En effet, Auguste n'a guère le loisir de s'informer où est situé Tomes; à peine cette ville est-elle connue des Gètes ses voisins.

Il ne s'informe pas non plus de ce que font chez eux les Sarmates et les Yasyges (4), et de ce qui se passe dans la Chersonnèse taurique (5), si chérie de cette Déesse, dont Oreste enleva la statue; ni

enfin de ces autres nations qui traversent à pied sec ou à cheval les eaux de l'Ister presque toujours glacées. Au reste, il n'est pas étonnant que ce grand prince ne connoisse point des peuples barbares, qui ne se soucient guère de Rome, si respectée par-tout ailleurs : ils ne craignent point les armes romaines ; et ce qui les rend si fiers, ce sont leurs arcs et leurs carquois toujours bien pourvus de flêches ; ce sont leurs chevaux infatigables dans les plus longues courses, et l'habitude qu'ils ont contractée de souffrir patiemment la faim et la soif. Enfin, c'est la disette d'eau (6) où se trouve infailliblement réduit tout ennemi qui s'obstine à les poursuivre.

Il est certain que ce Dieu dont j'ai éprouvé la clémence, même au fort de sa colère, ne m'auroit jamais relégué dans ce pays, s'il l'avoit bien connu : il n'est pas d'humeur à souffrir qu'aucun Romain, et moi sur-tout, à qui il a conservé la vie, soit opprimé par un ennemi barbare ; il pouvoit me perdre d'un clin-d'œil, et il ne l'a pas voulu. Qu'est-il besoin que les Scythes fassent ce que César n'a pas fait ? D'ailleurs je ne sache pas avoir rien fait qui mérite la mort : c'est pour cela que mon prince m'a traité avec toute la modération possible. Car enfin, dans le temps même qu'il a paru le plus irrité contre moi, il n'a rien fait que ce que je l'ai forcé de faire ; et je

puis dire que dans sa plus grande colère, il n'a pas porté les choses aussi loin que je méritois.

Ainsi fassent les Dieux qu'Auguste, le plus doux des immortels, ne voie rien de plus grand que lui sur la terre; qu'il soit encore long-temps chargé du gouvernement de l'empire, et qu'ensuite il le transmette (7) de main en main à sa glorieuse postérité.

Mais vous, Maxime, ne craignez point de parler devant un juge dont je connois moi-même toute la clémence; peignez-lui vivement ma misère, et la cause de mes pleurs. Ne demandez pas que je cesse d'être malheureux, mais seulement que je sois plus en sûreté, et que le lieu de mon exil soit moins à portée d'un ennemi qui menace à tout moment d'une mort cruelle.

Qu'il ne soit pas dit qu'un infame Gète, toujours le sabre à la main, m'arrache une vie que les Dieux propices ont bien voulu me laisser. S'il faut que je meure, demandez en grace que mes ossemens mis en dépôt dans un lieu plus tranquille, ne gémissent pas sous le pesant fardeau de la terre de Scythie: que mes cendres jetées au hasard presque sans sépulture comme celles d'un malheureux proscrit, ne soient point foulées aux pieds des chevaux thraces ou scythes qui battent sans cesse la campagne. Enfin, s'il me reste encore quelque sentiment (8) après le trépas,

qu'une ombre sarmate ne vienne point ici effrayer mes mânes par son aspect terrible.

Cher Maxime, tout ceci déduit éloquemment et en bons termes, pourroit toucher le cœur d'Auguste, si le vôtre en étoit touché le premier (9). Que votre voix, qui s'est fait entendre (10) si souvent en faveur de tant de criminels tremblans aux pieds d'un juge, flatte agréablement les oreilles de mon prince, et l'adoucisse un peu à mon égard. Que cette langue éloquente, qui par la douceur de ses paroles sait si bien charmer un auditeur, fléchisse aujourd'hui le cœur d'un homme comparable en tout aux Dieux. Vous avez à prier, non un barbare comme Théromedon (11), comme Atrée, ou Diomède, ce roi cruel qui nourrisoit ses chevaux de chair humaine; mais un prince lent à punir (12), prompt à récompenser, toujours affligé quand il est contraint d'user de rigueur, qui semble n'avoir jamais voulu vaincre que pour pardonner aux vaincus, qui a fermé pour toujours la porte aux guerres civiles (13), qui retient bien plus dans le devoir par la crainte du châtiment que par le châtiment même; un prince enfin qui ne lance que rarement la foudre, et toujours à regret.

Ainsi donc, fameux orateur, député de ma part pour plaider ma cause devant un grand prince qui est tout disposé à vous entendre avec bonté,

tâchez de lui faire agréer que le lieu de mon exil (14) soit moins éloigné de ma patrie. Souvenez-vous que je suis cet Ovide qui ai toujours été si assidu auprès de vous, et que vous avez vu cent fois dans vos jours de fêtes, assis à votre table parmi vos plus chers convives. C'est ce poëte qui célébra (15) en vers votre heureux hyménée; c'est lui, je m'en souviens, dont vous avez tant loué les poésies, hors celles qui ont été funestes à leur auteur (16) : lui à qui vous lisiez quelquefois vos beaux ouvrages, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer; c'est encore ce même Ovide qui a eu l'honneur de prendre une femme (17) dans votre illustre maison. Elle eut le bonheur de plaire à l'incomparable Martia (18), qui l'aima dès son enfance, et lui donna depuis une place parmi ses dames d'honneur; elle avoit été auparavant dans la même qualité auprès de la tante maternelle (19) de notre auguste maître. L'estime et la faveur de deux princesses si vertueuses, auroient sans doute suffi à la fameuse Claudia (20) pour justifier son innocence injustement soupçonnée, et cette vestale n'auroit pas eu besoin pour cela de recourir à une divinité.

Ainsi, moi, j'ai passé ma vie assez innocemment; il n'y a que mes dernières années sur lesquelles il faut couler légèrement sans trop insister. Mais pour ne rien dire de personnel par

rapport à moi, jetez les yeux sur ma femme; vous devez la considérer particulièrement, comme ayant l'honneur de vous appartenir, et vous ne pouvez la désavouer pour votre parente sans injustice : elle a recours à vous comme à son asyle, et embrasse vos autels; chacun a droit de réclamer les Dieux qu'il a toujours honorés. Elle vous conjure donc, les larmes aux yeux, de faire en sorte qu'après avoir appaisé l'empereur par d'humbles et ardentes prières, vous obteniez de lui que le tombeau de son infortuné mari, qui n'a plus guère de temps à vivre, soit plus proche d'elle et plus à sa portée.

LETTRE IV.

A RUFIN.

Ovide lui mande que la lettre qu'il a reçue de lui, toute éloquente qu'elle soit, et remplie des plus belles maximes de la philosophie, n'a pas, à beaucoup près, guéri tous ses maux, parce qu'ils sont incurables.

VOTRE Ovide, cher Rufin, vous salue de tout son cœur (1); je dis votre Ovide, si cependant un malheureux comme moi, peut se flatter d'être des vôtres. La lettre de consolation que j'ai reçue de vous, a fort adouci mes peines, et m'a rempli de bonnes espérances. De même que Philotecte reçut quelque soulagement (2) par les remèdes qu'un habile médecin appliqua sur sa plaie : ainsi moi qui frappé d'un coup mortel, ne faisois plus que languir, je me suis senti fortifié par vos sages conseils. Enfin lorsque j'étois à l'extrêmité, vos paroles m'ont fait revivre, à-peu-près comme un doigt de vin fait revenir le pouls à un homme foible, qui n'en avoit presque plus. Cependant, il faut tout dire, vos éloquens discours n'ont pas tellement fortifié mon cœur contre mes infor-

tunes, qu'il ne soit encore bien malade : quelque chose que vous ôtiez de cet abîme de chagrins où je suis plongé, bien loin de l'épuiser, il en restera toujours plus que vous n'en aurez ôté. Peut-être qu'après bien du temps cette plaie se fermera, et qu'il n'en restera plus qu'une légère cicatrice ; mais des plaies si récentes ne peuvent souffrir qu'on y mette la main.

Il n'est pas toujours au pouvoir d'un médecin de guérir son malade, et souvent le mal est plus fort que toute la médecine. Vous voyez comme un ulcère au poumon (3) qui jette beaucoup de sang, conduit infailliblement au tombeau. Quand un nouvel Esculape (4) emploieroit les meilleurs simples pour guérir une plaie faite au cœur, il n'y réussiroit jamais.

La médecine ne connoît point de remède certain contre la goutte ; et elle n'en connoît point non plus contre la rage, d'où naît une horreur extrême de l'eau. Le chagrin est aussi quelquefois un mal incurable (5) ; le temps seul peut un peu l'adoucir. Après donc que vos avis salutaires m'ont affermi contre la tristesse qui m'accable, et que je me suis muni des armes que votre amitié (6) me présente ; bientôt l'amour de la patrie plus fort que toutes les raisons, détruit tout ce que votre lettre avoit fait pour me consoler. Appelez cette passion comme il vous plaira, soit piété,

soit foiblesse (7) de femme indigne d'un homme de cœur; j'avoue que pour mon malheur j'ai le cœur un peu trop tendre, et que je sens vivement la perte de ma patrie.

La sagesse d'Ulysse (8) est fort vantée dans le monde; on sait néanmoins qu'il soupira souvent pour sa chère Itaque : trop heureux s'il avoit pu seulement appercevoir de loin la fumée de son palais. Il faut l'avouer, le pays natal a je ne sais quoi de doux qui rappelle, qui charme, et qui ne permet pas de l'oublier. Quoi, par exemple, de plus charmant que Rome ? quoi de plus affreux que la Scythie et ses frimats ? Cependant le barbare Scythe, dès qu'il peut s'enfuir de Rome, revient ici au plus vîte. Quelque bien nourri que soit un rossignol dans sa cage, quels efforts ne fait-il pas pour s'enfuir dans les forêts ? Les taureaux accoutumés à vivre dans les bois, et les lions dans leurs cavernes ont un instinct violent qui les y rappelle, et que toute leur férocité naturelle ne peut vaincre. Cependant vous espérez, cher Rufin, que les noirs chagrins qui me dévorent, céderont enfin aux remèdes doux que vous employez pour les guérir dans mon exil. Commencez donc d'abord vous et mes autres amis à être moins aimables, afin qu'on puisse vivre sans vous avec moins de peine.

Mais peut-être on s'imagine que loin du lieu de

de ma naissance, je me trouve dans un pays assez tolérable. Jugez-en, le voici. Je me vois relégué à l'extrémité du monde, abandonné au milieu des sables de la Scythie, où la terre est presque toujours couverte de neiges. Ici les campagnes ne portent ni fruits ni raisins; on n'y voit point reverdir les saules sur le bord des rivières, ni les chênes sur les montagnes. Et qu'on ne s'imagine pas que la mer offre un spectacle plus agréable aux yeux: des vents impétueux soulèvent éternellement des flots toujours sombres et affreux sur lesquels jamais le soleil ne luit. De quelque côté qu'on jette la vue, il ne se présente que des campagnes désertes et de vastes plaines sans habitans; nuls défenseurs contre les ennemis redoutables, qui serrent le pays des deux côtés, et le tiennent toujours en alarmes. Les lances des Thraces d'une part, et de l'autre les flèches des Sarmates, sont également à craindre.

Allez maintenant (9), et proposez-moi pour modèle les grands hommes de l'antiquité, qui ont soutenu, dites-vous, avec un courage invincible les plus grandes disgraces de la vie. Vantez-moi l'héroïque fierté (10) d'un Rutilius, qui, banni de Rome, refusa d'accepter son retour qu'on lui offroit: je l'admire comme vous; mais pourtant cet homme n'étoit pas exilé dans le Pont, terre barbare et ennemie des Romains: Smyrne fut le lieu

de sa retraite (11), et il n'est guère au monde de séjour plus délicieux. Diogène le cynique ne fut pas fort affligé (12) de vivre éloigné de Synope sa patrie, j'en conviens; mais il choisit en habile homme, Athènes pour y fixer sa demeure. Thémistocle, ce grand capitaine (13), qui arrêta l'armée des Perses, prête à envahir la Grèce, étant banni d'Athènes pour la première fois, s'établit dans Argos, où il trouva de quoi se consoler dans son exil. Aristide l'athénien, chassé de sa patrie (14), se retira à Lacédémone, ville qui n'en cédoit guère à Athènes en richesses et en puissance. Patrocle, encore enfant, commit un meurtre (15), s'enfuit d'Oponte, et vint en Thessalie, où il fut reçu d'Achille à bras ouverts. Jason, exilé de la Thessalie (16), monta sur un vaisseau consacré à Minerve, et après avoir traversé les eaux du Phase, vint aborder heureusement à Corinthe.

Cadmus, fils d'Agénor (17), abandonne les murs de Sidon, pour aller fonder une autre ville dans de plus heureux climats. Tydée banni de Calydon (18), trouve un asyle chez Adraste. Et Teucer, s'exilant lui-même de sa patrie (19), est agréablement reçu en Chypre, cette isle si chère à Vénus. Dois-je faire ici mention de ces vieux Romains, qui bannis de Rome encore naissante, ne passèrent jamais au-delà de Tybur (20)? Enfin,

quand on rapporteroit les noms de tout ce qu'il y a eu au monde de gens exilés, je défie d'en trouver un seul qui ait été relégué aussi loin que moi, et dans un pays si affreux.

Pardonnez donc, sage Rufin, à un homme accablé de douleur, qui profite si peu de vos bons conseils. J'avouerai pourtant à votre honneur, que si mes plaies avoient pu se fermer, ç'auroit été sans doute par les belles maximes que vous répandez dans votre lettre. Mais à vous parler franchement, je crains fort que tous vos remèdes ne soient en pure perte, et que vous ne tentiez en vain de guérir un malade désespéré: ce n'est pas que je me pique d'être plus éclairé qu'un autre; mais je connois mieux mon mal qu'aucun médecin. Quoi qu'il en soit, cher ami, j'estime infiniment votre bon cœur, et toutes les marques d'amitié que vous me donnez dans votre lettre; j'en connois tout le prix, et j'en conserve, je vous le jure, toute la reconnoissance que je vous dois.

LETTRE V.

A SA FEMME.

Il lui mande que les chagrins de son exil l'ont fait beaucoup vieillir, et qu'apparemment il en est de même d'elle par la part qu'elle y prend.

DÉJA la triste vieillesse (1) s'empare de moi par mes cheveux blancs; déjà les rides s'étendent sur mon front, et mon corps sans force et sans vigueur devient tout languissant.

Je n'ai plus de goût pour les jeux que j'aimois tant dans ma jeunesse; et si je paroissois tout-à-coup devant vous, chère épouse, vous auriez peine à me reconnoître, tant je suis changé. L'âge, il est vrai, en est un peu la cause; mais les peines d'esprit et les fatigues continuelles du corps y ont eu beaucoup plus de part: car si l'on comptoit mes années par les maux que j'ai soufferts, croyez-moi, je serois plus vieux que Nestor (2).

Voyez comme les bœufs qui ont long-temps labouré des terres fortes, succombent enfin à un travail si rude: cependant qu'y a-t-il de plus fort qu'un bœuf? Une terre qui ne s'est jamais reposée (3), s'épuise enfin à force de porter tous les ans. Un cheval qu'on fera servir continuelle-

ment et sans relâche dans les combats du cirque (4), succombera enfin au milieu de sa course. Un vaisseau, quelque bon qu'il soit, s'il est toujours à l'eau, s'ouvre enfin et se détruit de lui-même. C'est ainsi qu'une longue suite de maux m'épuise, m'affoiblit, et me fait vieillir avant le temps.

Le corps se fortifie par le repos, et l'esprit s'en trouve bien ; au lieu qu'un travail opiniâtre (5) épuise l'un et l'autre.

Voyez comme Jason s'est acquis une gloire immortelle (6), pour avoir seulement pénétré jusque sur ces bords sauvages. Cependant si ces grands noms n'imposent point à la postérité, il faut avouer que les travaux de Jason ne sont pas comparables aux miens : s'il est venu dans le Pont (7), ce n'a été que par l'ordre de Pélias ; petit souverain (8), qui ne pouvoit guère se faire craindre au-delà de la Thessalie. Mais moi, c'est le grand Auguste, au nom duquel tout tremble d'un bout du monde à l'autre, qui m'a proscrit dans sa colère. De plus, il s'en faut bien que la Thessalie, qui joint presque le Pont, ne soit aussi éloignée que Rome l'est du Danube : ainsi Jason a eu bien moins de chemin à faire que moi pour s'y rendre. Ajoutez encore que ce jeune héros traînoit à sa suite l'élite de la Grèce ; pour moi, je suis seul et abandonné de tout le monde.

J'ai traversé de vastes mers sur un fragile vais-

seau ; et Jason commandoit un excellent navire. Je n'ai point eu pour pilote un Typhis (9), ni à mes gages un Phynée (10) qui pût sûrement me guider dans ma route : Jason dans ses voyages fut toujours protégé de Junon et de Pallas (11); pour moi je n'ai trouvé de protection dans aucune divinité.

On employa pour sauver Jason toutes les ruses de l'amour (12) le plus subtil et le plus passionné: hélas! plût au ciel que le Dieu même de l'amour n'eût jamais appris de moi de semblables ruses! Enfin Jason eut le bonheur de revoir sa patrie après un long exil; et moi, malheureux que je suis, il faudra que je meure dans cette terre maudite, si la colère du Dieu que j'ai offensé est toujours inflexible, et il sera vrai de dire que les travaux de Jason comparé aux miens, ont été bien doux.

Mais vous, chère épouse, que je laissai si jeune encore et si fraîche en partant de Rome, n'êtes-vous pas bien vieillie par les chagrins que vous ont causé mes tristes aventures? plût aux Dieux que je pusse encore vous voir dans cet état, baiser ces joues flétries, embrasser ce corps tout exténué, et dire en soupirant : hélas! voilà l'ouvrage de ces longs déplaisirs dont je fus la cause! Quelle joie encore de vous conter mes peines, en mêlant mes pleurs aux vôtres, et de jouir de ces entretiens aussi

doux qu'inespérés. Enfin quel plaisir seroit-ce pour moi de pouvoir encore une fois offrir de ma propre main aux Césars, et à cette illustre femme (13) si digne du grand Auguste, un encens légitimement dû, comme à mes véritables Dieux. Fasse le ciel que la colère de mon prince s'appaise, et que la belle aurore nous amène un si beau jour.

LETTRE VI.

A MAXIME.

Il le prie de l'excuser si ses vers sont moins polis et plus négligés qu'autrefois.

Ovide, qui peut se vanter d'avoir été l'un de vos meilleurs amis, vous prie de lire ces vers, cher Maxime; n'espérez pas néanmoins y trouver autant de feu et de génie que dans mes premiers ouvrages: il faudroit pour cela ne vous pas souvenir que je suis exilé. Vous savez combien le défaut d'exercice mine insensiblement un corps et l'amollit; vous voyez que les eaux qui croupissent long-temps s'altèrent enfin et se corrompent: il en est de même de l'esprit. Ainsi moi, si j'avois acquis quelque facilité de faire des vers, je l'ai presque perdue, ou du moins elle est fort diminuée faute d'exercice.

Ces vers mêmes que vous lisez, cher ami, m'ont beaucoup coûté, et ma main ne s'y est prêtée que malgré elle; dans cette foule de maux qui m'accablent, il ne m'est pas possible d'appliquer aussi fortement mon esprit qu'il le faudroit pour bien écrire; et ma muse, effrayée à la vue des terribles Gètes, n'ose venir quand je l'appelle.

Cependant je fais, comme vous le voyez, tous

mes efforts pour forger quelques vers; mais ils sont aussi durs et aussi peu gracieux que ma fortune. Lorsque je les relis, j'ai honte de les avoir faits; parce que, moi-même qui en suis l'auteur, je vois bien qu'il y en a plusieurs qu'il faudroit réformer: cependant je ne les retouche point, parce qu'il y auroit plus de peine à les corriger qu'à les faire, et un esprit aussi languissant que le mien fuit tout ce qui est pénible. Faut-il donc aujourd'hui appliquer fortement la lime sur mes vers pour commencer à les polir? dois-je peser et compasser chaque terme à la rigueur? Pourquoi non. La fortune, devenue moins rigoureuse à mon égard, ne me permet-elle pas d'ajouter ce nouveau travail à mes autres peines? De même que si l'on joignoit les eaux du Lycus à celles de l'Hèbre (1), ou qu'on entassât les feuilles qui tombent des bois du mont Athos sur celles qui tombent des Alpes. Mais non, il n'en est rien; je dois ménager plus que jamais mon esprit blessé et mes forces presqu'épuisées: ainsi détèle-t-on les bœufs qui succombent sous le joug.

Mais enfin, peut-être mon esprit recueille-t-il quelque fruit de son travail, qui le dédommage de sa peine; comme on voit qu'un bon champ (2) rend avec usure la semence qu'il a reçue. Point du tout, rien moins que cela: parcourez tous mes écrits; nul d'entr'eux ne m'a fait de bien, et quelques-uns m'ont fait beaucoup de mal.

Vous vous étonnez donc après cela que j'écrive encore : vous avez raison ; j'en suis étonné moi-même, et je me dis souvent : pourquoi tant écrire ? et que me revient-il de mon travail ? On a bien raison de dire que les poëtes sont fous (3), ou que du moins il en est peu de sages : rien n'est si vrai, je l'avoue, et j'en suis moi-même un bon garant. Car, enfin, pourquoi semer toujours un champ stérile, qui m'a trompé tant de fois ? pourquoi cultiver une terre ingrate qui ne rapporte rien ? En voulez-vous savoir la raison, cher Maxime ; c'est que tout homme est passionné pour les études (4) auxquelles il s'est consacré ; et l'on ne peut quitter un métier qu'on a toujours fait.

Un gladiateur qui sort du combat (5) tout couvert de sang, jure de n'y retourner jamais ; mais bientôt après, oubliant ses anciennes blessures, on le voit s'armer pour en briguer de nouvelles. Tel homme qui sort d'un naufrage, proteste qu'il ne reverra jamais la mer : il l'a dit ; attendez un peu ; je l'apperçois déjà qui rame de toutes ses forces sur la même mer qu'il vient de quitter. Ainsi, moi, je m'occupe sans relâche à des études infructueuses, et je reviens sans cesse à des Déesses ingrates que je voudrois n'avoir jamais servies.

Mais enfin, que puis-je faire de mieux ? Je ne suis pas d'humeur à passer les journées entières dans une honteuse indolence, et je hais l'oisiveté

comme la mort (6). Je n'aime point à passer les nuits à boire ; les jeux de hasard n'ont nul attrait pour moi (7). Ainsi donc, quand j'ai donné au sommeil tout le temps nécessaire (8) à ma santé, à quoi m'occuperois-je quand je veille, et comment remplir un temps si long? Je ne puis me défaire de nos manières d'Italie, ni passer tout le temps à bander un arc à la sarmate ; et quel plaisir puis-je prendre aux exercices violens qui sont en usage en ce pays? Je ne saurois m'y faire, et cela même passe mes forces ; car avec un corps aussi foible que le mien, il ne me reste plus qu'un peu de vigueur dans l'esprit. Quand vous m'aurez donc bien questionné sur ce que je fais ici, je vous dirai que je m'occupe à des études assez peu utiles en apparence, et qui néanmoins ont leur utilité pour moi ; et quand elles ne serviroient qu'à me faire oublier mes malheurs, ce ne seroit pas un médiocre avantage : trop heureux si, en cultivant un champ si stérile, j'en retire au moins quelque fruit.

Que la gloire vous anime, vous autres beaux esprits ; veillez sans cesse, et passez les nuits entières avec les Muses, pour mériter les applaudissemens du public au récit de vos vers. Quant à moi, je me contente d'un travail plus facile, et qui demande moins de contention d'esprit. Car enfin, pourquoi me mettre à la torture pour polir et repolir sans cesse mes vers? Seroit-ce donc un

si grand mal pour moi, de n'être pas applaudi des Gètes. Mais je puis dire, sans vanité, qu'il n'est point de plus bel esprit que moi sur les bords du Danube; et puisqu'il faut vivre en ce pays, je me contente de passer pour un grand poëte parmi nos barbares Scythes. Qu'est-il besoin d'aller chercher la gloire dans un autre monde? Le pays où le sort m'a placé doit me tenir lieu de Rome. Ma Muse infortunée se contente de ce théâtre, et j'ai bien mérité de n'en avoir point d'autre: tel est le bon plaisir d'un puissant Dieu. Je ne crois pas que de ces lieux où les vents n'arrivent qu'à peine (9), mes écrits puissent parvenir jusqu'à vous: nous sommes séparés de presque toute l'étendue du ciel; et l'ourse, si éloignée de Rome (10), regarde ici de fort près nos Sarmates tout hérissés de peaux de bêtes dont ils sont couverts.

Non, je ne puis croire que les tristes fruits de mes veilles aient pu traverser tant de terres et tant de mers, pour arriver jusqu'à Rome. Mais supposez pourtant qu'on y lise mes ouvrages, et ce qui seroit bien plus étonnant, qu'on les approuve, certainement cela ne sert de rien à leur auteur. Je vous mets à ma place: que vous serviroit-il d'être loué à Sienne, cette ville si voisine de l'Ethiopie (11) toujours brûlante, ou dans l'isle de Taprobane (*)?

(*) Taprobane est une isle de la mer des Indes, qu'on croit être aujourd'hui Ceylan.

Montons encore plus haut : si les Pleyades, cette constellation si éloignée de vous, faisoient votre éloge, que vous reviendroit-il de ces louanges? Mais non, je le répète encore, je ne mérite pas de paroître devant vous avec des écrits aussi médiocres que ceux-ci ; et sans doute ils ne feront pas revivre ma réputation presqu'éteinte dans Rome, d'où elle a été bannie avec moi. Vous aussi, me samis du temps passé (12), hélas! je vois que je ne vous suis plus rien ; et pour vous parler franchement, j'ai lieu de croire que vous ne vous entretenez plus guère de moi ni de mes tristes aventures.

LETTRE VII.

A GRÆCINUS.

Il lui mande qu'il met toute son espérance en lui comme dans un ancien ami.

DITES-MOI, je vous prie, cher Græcinus, lorsque vous apprîtes la nouvelle de ma disgrace, car vous étiez alors fort éloigné de Rome, n'en fûtes-vous pas sensiblement touché? Parlez franchement : en vain voudriez-vous dissimuler, et faire semblant de craindre un tel aveu (1) ; je vous connois trop bien pour en douter. Loin de vous cette dureté de cœur (2) qui rend insensible aux maux d'autrui ; rien ne convient moins à des mœurs aussi douces et aussi polies que les vôtres. Les sciences mêmes dont vous faites profession, y sont fort opposées.

Oui, cher Græcinus, c'est le propre des beaux arts (3) que vous cultivez avec tant de soin, d'adoucir les ames les plus farouches, et d'en corriger la rudesse : que faut-il donc attendre de cette ardeur si vive, qui vous porte à leur donner tout le temps que le devoir de votre charge et vos travaux guerriers (4) vous laissent libre.

Lorsqu'on m'annonça mon exil, je fus si frappé de ce rude coup, que j'en perdis d'abord tout sentiment. Quand je revins à moi, et que je commençai à me reconnoître, l'absence d'un ami comme vous, dont la protection m'eût été si nécessaire, me parut le comble de l'infortune : avec vous je perdois tout ce qui peut consoler un homme affligé dans de si tristes momens.

Séparé de vous, il ne me restoit plus que la moitié de moi-même et de mon esprit ; je demeurai donc sans force, sans conseils, sans ressource : mais à présent consolez-moi de loin, je vous prie, c'est tout ce qui me reste.

Que vos aimables lettres et vos entretiens charmans viennent me chercher jusqu'ici, qu'ils répandent dans mon ame une joie douce et tranquille, qui pénètre jusqu'au cœur. Au surplus, n'appréhendez rien ; vous pouvez en croire un ami qui vous fut toujours sincère : notre commerce n'a rien de bien dangereux ; il peut être indiscret, mais il ne sauroit être criminel. Cependant prenez-y garde ; ne rappelez point dans vos lettres le souvenir de ma faute passée, et quelle en fut l'origine : l'histoire en est longue, et il y auroit du danger pour vous de s'en expliquer trop ouvertement. Enfin, ce sont-là des plaies trop sensibles, il n'y faut point toucher, de quelque part qu'elles viennent ; cessez de m'en parler et ne

les remuez pas, si vous voulez qu'elles se referment.

Quoi qu'il en soit, si ce que j'ai fait n'est pas un crime, c'est toujours une faute ; mais quoi ! toute faute contre les Dieux doit-elle passer pour un crime ? Non, sans doute : c'est ce qui fait, cher Græcinus, que toute espérance de voir adoucir mes peines, n'est pas bannie de mon cœur. Lorsque les Dieux quittèrent la terre (5), dont ils ne pouvoient plus supporter les crimes, l'espérance, dit-on, fut la seule qui y resta.

En effet, c'est l'espérance qui fait que l'esclave même condamné à fouir la terre (6) une chaîne au pied, supporte ce travail si dur sans en mourir ; il espère que quelque jour il verra briser sa chaîne. C'est l'espérance encore qui fait qu'un homme au milieu d'un naufrage (7) d'où il n'apperçoit point de terre où il puisse aborder, se roidit néanmoins contre les flots, et nage toujours de toutes ses forces. Souvent un homme est abandonné des médecins, il est sans pouls, il n'en peut plus, et, contre toute espérance, il espère toujours. Voyez même un malheureux qu'on va pendre ; jusque sur la potence, il fait encore des vœux pour sa vie. Combien de désespérés qui, déjà se passoient un lacet au cou pour s'étrangler, ont été sauvés par l'espérance, cette aimable déesse ? Enfin, combien de fois, moi-même, ai-je

été

été prêt à m'enfoncer un poignard dans le sein, pour finir mes peines, lorsque l'espérance m'a retenu la main : arrête, m'a-t-elle dit, que fais-tu ? ce n'est pas du sang qu'il faut ici, mais des larmes; c'est par elles que la colère des plus grands Dieux s'appaise ! et souvent mon prince s'est laissé fléchir par des larmes. Je sais bien qu'eu égard à ce que je mérite, il n'y a rien à espérer pour moi ; mais tout mon espoir est dans la clémence du Dieu que j'implore; faites en sorte, cher ami, qu'il ne soit pas toujours inexorable ; parlez, priez pour moi; joignez vos vœux aux miens : mais que dis-je ? plutôt mourir à Tomes et être enseveli dans cette malheureuse terre, que de douter qu'un ami tel que vous ne fasse des vœux sincères pour mon retour. Plutôt les pigeons fuiront avec horreur (8) leur colombier, et les bêtes farouches leurs tannières; plutôt les troupeaux cesseront de paître dans les prairies, et les plongeons de se plonger dans l'eau, que Græcinus, cet ami fidèle, manque de se prêter au besoin à son cher Ovide; et quelque contraires que me soient les destins, je ne pense pas qu'ils en viennent jusqu'à cet excès de rigueur envers moi.

LETTRE VIII.

A MESSALINUS.

Il lui demande l'honneur de son amitié, qu'il prétend lui être due à juste titre.

MESSALINUS, cette lettre (1) que vous lisez, datée du pays des Gètes, vous dira par écrit, au défaut de ma voix, que je vous salue de tout mon cœur. Le lieu d'où elle part vous indique assez de qui elle vient, sans qu'il soit nécessaire d'y mettre mon nom. Je suis le seul de vos serviteurs, permettez-moi encore ce nom, qui sois à présent relégué au bout du monde. Fasse le ciel que quiconque vous honore autant que moi, ne puisse jamais connoître un pays si barbare : c'est bien assez qu'un seul de vos amis soit condamné à vivre au milieu des glaces du Pont, et toujours en butte aux flèches de ces impitoyables Scythes qui m'obsèdent, si cependant on doit appeler vivre, ce qui est une espèce de mort. Que je sois donc encore une fois le seul, sur qui tombent tous leurs coups, et toujours battu des vents et de la grêle d'un hiver éternel. Que j'habite, puisqu'il le faut, une malheureuse terre où il ne

croît ni arbres, ni fruits, ni vignobles, et toujours environné d'ennemis cruels qui me serrent de près de part et d'autre. Que le reste de ceux qui vous font assidûment la cour, parmi lesquels j'osois me jeter comme dans la foule, vive tranquille et hors d'atteinte à toutes ces misères.

Mais hélas, que je suis malheureux! si ces discours vous offensent, et si vous déclarez nettement que jamais je ne fus au nombre de vos amis. Quand il seroit vrai, vous ne devriez pas m'en donner le démenti; car, après tout, l'honneur que vous me feriez en cela seroit sans conséquence pour vous. Quel est celui qui pour peu qu'il ait entré (2) chez les Césars, ne se vante pas bientôt d'être de leurs favoris? Pardonnez-moi la même liberté, vous serez pour moi un autre César. Au reste, cher Messalinus, je ne prétends pas faire irruption dans votre maison, ni en forcer l'entrée pour m'y introduire malgré vous: reconnoissez seulement qu'elle ne me fut pas toujours fermée, c'est tout ce que je veux. En effet, tout notre commerce se réduisoit autrefois à vous aller saluer de temps en temps (3) chez vous avouez donc que vous avez aujourd'hui un serviteur ou un courtisan de moins. Sachez aussi que feu votre père ne dédaigna pas de me mettre au rang de ses amis; il fut, comme le premier moteur, l'ame et le flambeau de mes études:

aussi lui donnai-je bien des larmes à sa mort; j'honorai sa mémoire par des vers funèbres (4) à sa louange, et recités en pleine assemblée. De plus vous avez un frère avec qui je fus toujours étroitement uni par les liens d'une amitié qui n'en cédoit point à celle des Atrides et des fils de Tindare (5). Oui, il a bien voulu m'associer au nombre de ses plus chers confidens; et vous le pouvez publier hautement, si cela se peût faire sans aucun préjudice pour lui; car en ce cas je suis prêt de m'en dédire, et je veux même que votre maison me soit fermée pour toujours comme à un inconnu. Mais non, j'en dis trop, on ne doit point me faire cet affront; car enfin nulle puissance au monde, ne sauroit empêcher qu'un ami quelquefois ne fasse une faute. Il est vrai que comme on ne peut sans injustice me reprocher aucun crime capital, je voudrois bien aussi qu'on ne pût pas même me reprocher une seule faute; et si celle dont on m'accuse aujourd'hui étoit tout-à-fait inexcusable, certes je ne serois pas assez puni par l'exil. Mais Auguste, ce prince si éclairé, à qui rien n'échappe, a bien vu lui-même que tout mon crime n'étoit que folie et pure imprudence; aussi m'a-t-il épargné autant qu'il étoit possible; en lançant la foudre, il a retenu son bras pour ne pas frapper trop rudement. Enfin, il ne m'a ôté ni la vie, ni les biens, ni l'espérance du retour;

il ne faut plus que vos prières pour désarmer son courroux. Il est vrai néanmoins que j'ai fait une terrible chûte; mais doit-on s'étonner qu'un homme frappé de la foudre de Jupiter, en soit terrassé? Quelque soin que prît Achille de modérer ses coups, sa lance n'en portoit presque point qui ne fussent mortels (6).

Enfin donc, puisque César même en se vengeant de moi, a cru devoir me faire quelque grace, je crois que vous pouvez bien avouer aussi, sans vous déshonorer, que j'ai eu autrefois quelque entrée chez vous. Il est vrai que je n'ai pas profité de cette faveur autant que je l'aurois dû; mais cela même est un effet de ma malheureuse destinée (7). Cependant il faut tout dire, jamais je ne fis ma cour à personne plus assidûment qu'à vous; j'étois sans cesse à votre porte, allant et venant à toute heure dans votre maison. De plus, quand il seroit vrai que je me fusse un peu oublié à votre égard, l'amitié tendre et respectueuse que vous avez pour un frère, donne quelque droit à son ami sur la vôtre. J'ajoute que comme on doit de la reconnoissance à quiconque nous a bien servi, c'est à vous, dans l'heureuse situation où vous êtes, à la mériter par vos bienfaits: et aujourd'hui le plus digne objet de votre ambition, permettez-moi de vous le dire, c'est d'obtenir des Dieux de faire aux autres plus de bien que vous

n'en pouvez attendre. Je sais que vous le faites, cher Messalinus, et je n'ai pas oublié qu'autrefois votre plus forte passion étoit de vous acquérir un grand nombre de bons serviteurs, en les prévenant par vos bienfaits : donnez-moi le rang qu'il vous plaira parmi eux ; mais de grace que je ne sois pas regardé comme étranger dans votre maison. Si vous ne plaignez pas Ovide (8) parce qu'il est malheureux, plaignez-le du moins parce qu'il a mérité de l'être.

LETTRE IX.

A SÉVÈRE.

Agréable souvenir de ses proches et de ses amis. Plaisir de la campagne dont il souhaite de jouir.

SÉVÈRE, ô mon cher Sévère, l'ami de mon cœur (1), recevez ce bonjour qu'Ovide vous envoie : mais ne me demandez pas comment je passe ici la vie, j'en aurois trop à vous dire, et vous ne pourriez l'apprendre sans verser des larmes. C'est bien assez que vous sachiez en peu de mots une partie de ce que je souffre en ce pays, toujours en guerre avec d'impitoyables Scythes ; il faut être sans cesse sous les armes ; jamais ici ni paix, ni trêve. De tant de Romains bannis de leur patrie comme moi, je suis le seul réduit à être soldat et exilé tout ensemble (2) : le reste de mes pareils, caché dans un coin du monde, y vivent au moins en sûreté, et je n'ai garde de leur envier ce bonheur : mais afin que vous fassiez un peu grace à ces vers (3), sachez que je les ai faits en marchant au combat.

Il y a ici une ancienne ville assez près des bords

de l'Ister, autrement dit le Danube (4), laquelle est inaccessible autant par la hauteur de ses murs, que par sa situation. Caspius Egypsus, selon la tradition du pays (5), en fut le fondateur et lui donna son nom. Un certain capitaine gète, homme fort brutal, étant venu l'attaquer à l'improviste, l'emporta d'assaut, et massacra inhumainement tous les Odrysiens ses habitans, puis leva l'étendard contre le roi du pays (6). Ce prince en qui le souvenir de son illustre origine augmentoit beaucoup la valeur, se présente aussi-tôt devant l'ennemi avec une nombreuse armée; il l'attaque, le renverse, et ne se retire qu'après avoir fait un horrible carnage de tous ces téméraires, sans en épargner un seul; vengeance poussée trop loin, qui ternit beaucoup sa gloire, et le rendit plus coupable que ceux mêmes dont il venoit de se venger.

Qu'il règne cependant ce brave roi, le plus vaillant de notre siècle, qu'il règne à jamais invincible, et ce qui vaut mieux encore, puisse-t-il mériter l'estime de Rome toujours triomphante et de son auguste maître; car enfin que pourrois-je lui souhaiter de plus grand et de plus glorieux? mais je reviens à mon sujet (7).

Je me plains donc, trop aimable Sévère, de ce que parmi tant de maux que je souffre en ce pays, j'éprouve encore le plus terrible de tous, qui est la guerre. Il y a déjà quatre ans (8), que

jeté sur les tristes bords de la Scythie, je suis privé de vous et de mes autres amis : cependant ne croyez pas qu'Ovide regrette ici les commodités de la vie dont on jouit à Rome ; non que j'y sois insensible ; mais ce qui me touche le plus, c'est l'absence de mes amis, de ma femme et de mon aimable fille, dont le souvenir m'est si doux. Je m'imagine donc que sortant de ma maison, je vas visiter encore une fois les plus beaux endroits de Rome ; mon esprit saisit d'avance tous ces objets charmans ; tantôt ce sont les places (9), puis les maisons et les rues que je parcours, tantôt les théâtres revêtus de marbre, et ces superbes portiques où l'on se promène sur un terrein aussi ferme qu'uni. Quelquefois ce sont les pousses verdoyantes du champ de Mars, où je m'arrête, et d'où la vue se promène agréablement sur tant de beaux jardins : d'autres fois ce sont des étangs paisibles et tranquilles (10), puis des canaux et des aqueducs toujours en mouvement, à peu-près comme l'Euripe. J'admire sur-tout cette belle source, d'où coule une eau si pure (11) qu'on voit serpenter dans la prairie.

Mais enfin, infortuné Ovide, puisque les plaisirs de la ville ne sont pas faits pour toi, peut-être te sera-t-il permis de jouir ailleurs de ceux de la campagne. Au reste, quand je parle ainsi, mon cœur ne soupire point après ces belles terres dont

je jouissois autrefois (12) dans les fertiles plaines de Pelignie, ni pour ces jardins si agréablement situés (13), sur des collines que l'on découvre du lieu où la voie Clodienne joint la voie Flaminienne; jardins, hélas! que j'ai tant cultivés sans savoir pour qui. Je ne dédaignois pas alors de les arroser de mes propres mains; on y peut voir (s'ils subsistent encore) des arbres que j'ai greffés moi-même, et dont, hélas, je ne devois pas cueillir les fruits! J'ai perdu tout cela; et plût au ciel qu'en échange, je pusse avoir, dans mon exil, un petit champ à cultiver. Heureux encore si je voyois ici des chèvres pendantes à un rocher, y brouter les bourgeons de quelques tendres arbrisseaux! ou qu'appuyé sur une houlette, il me fût permis de faire paître un petit troupeau dont je fusse le maître. Enfin que ne puis-je, pour dissiper mes ennuis, conduire l'aiguillon à la main des bœufs courbés sous le joug, et les menacer dans un certain jargon du pays (14) auquel ces animaux sont accoutumés, et qu'ils entendent fort bien. J'apprendrois avec plaisir à manier moi-même le manche d'une charrue, et à la guider dans les sillons, en y semant du bled à pleine main. Je n'aurois point de peine à prendre le hoyau pour remuer et nétoyer la terre, ni à détourner des eaux par des rigoles pour arroser des jardins trop arides. Mais pourquoi souhaiter en

vain ce qui n'est pas possible ? tandis qu'il n'y a entre nous et l'ennemi, qu'un petit mur et une porte fermée qui nous séparent.

Pour vous à qui les Parques au moment de votre naissance filèrent des jours aussi heureux que durables, (ce qui me donne une joie infinie) vous êtes à présent tantôt au champ de Mars, tantôt assis à l'ombre de quelque portique (15) où vous prenez le frais. Peut-être aussi à l'heure que je vous parle, êtes-vous au barreau, où vous ne paroissez que rarement : mais non, je crois plutôt que l'Ombrie vous rappelle (16); et que roulant tout le long de la voie Appienne, vous avancez à grand pas vers votre maison d'Albane (17) : peut-être que là, pensant un peu à moi, vous souhaitez qu'Auguste mette fin à sa juste vengeance, et que je puisse aller passer avec vous quelques jours à votre campagne.

Mais, hélas! c'est en demander trop, cher ami, modérez un peu vos désirs, et ne poussez pas vos vœux si loin : qu'on m'assigne seulement un lieu d'exil plus près de l'Italie, et loin de toute guerre; dès-là je me tiens délivré de la plus grande partie de mes maux.

LETTRE X.

A MAXIME.

Gémissemens du poëte sur la mort de son intime ami Celse.

Qui l'auroit cru, cher Maxime, et m'est-il permis de le dire! je n'ai pu lire une de vos lettres sans frémir d'horreur : c'est celle qui m'annonce la mort de mon ami Celse (1), elle m'a fait verser bien des larmes : et depuis mon séjour dans le Pont, je n'ai point reçu de plus affligeante nouvelle; puissé-t-il ne m'en venir jamais de pareilles! L'image de Celse m'est aussi présente que si je voyois de mes yeux; et tout mort qu'il est, ma tendre amitié (2) m'en rappelle le souvenir comme s'il vivoit encore. Oui, je me ressouviens de ces jeux innocens, mais libres et sans contrainte (3) qui lui servoient de délassemens après avoir rempli les devoirs essentiels, dont il s'acquittoit toujours avec la dernière exactitude.

Cependant de tout les temps de ma vie, il n'en est point qui me revienne plus souvent à l'esprit, que celui où ma maison ébranlée jusque dans ses fondemens, ensevelit presque son maître sous

ses ruines; et plût au ciel que ç'eût été là le dernier de mes jours. Ce fut alors que Celse signala son amitié pour moi : on ne le vit point, cher Maxime, ainsi que la plupart de mes autres amis, s'enfuir avec la fortune; il resta toujours près de moi; je le vis pleurer ma perte comme celle d'un frère mort, déjà sur le bucher, et prêt à être réduit en cendres (4). Il me tenoit étroitement embrassé, mêlant ses larmes aux miennes, et tâchoit de me fortifier dans l'abattement où j'étois. O! combien de fois, s'obstinant à prolonger malgré moi des jours pleins d'amertume, m'arrêta-t-il la main prête à me donner la mort. Vivez, cher ami, me disoit-il, un peu de patience, la colère des Dieux n'est pas toujours inexorable (5); vivez, et ne rendez pas vous-même impossible une grace qu'on veut peut-être vous accorder.

Mais entre toutes ses paroles, la plus remarquable, et qu'il répétoit le plus souvent, étoit celle-ci : Songez, Ovide, me disoit-il, de quel poids est la protection de Maxime; elle vous est toute acquise; oui, Maxime s'emploiera tout entier pour vous, et doit, avec tout ce zèle dont il est capable, conjurer Auguste de ne pas éterniser sa haine : de plus, il joindra le crédit de son frère au sien, et tous deux ensemble feront les derniers efforts pour faire au moins adoucir vos peines. Ce discours, je l'avoue, prononcé avec toute la vivacité

d'un ami tel que Celse, fit impression sur moi, et me consola beaucoup. Mais prenez garde, cher Maxime, que tant de belles paroles n'aboutissent à rien.

Celse m'assuroit encore qu'il viendroit me voir à Tomes, et que pour entreprendre ce voyage il ne prétendoit consulter que vous; car cet ami ne faisoit rien sans vos conseils. Aussi ne fréquentoit-il votre maison que comme on fréquente les temples, et il vous honoroit presqu'autant qu'on honore les Dieux souverains maîtres du monde. Croyez-moi, quoique vous ayez beaucoup d'amis, et qu'un homme de votre mérite n'en manquât jamais, nul d'entr'eux ne vous aimoit plus cordialement que Celse; car à vous parler franchement, ce ne sont ni les grands biens, ni l'éclat de la naissance qui font les vrais amis, mais l'honneur et la probité.

Il est donc bien juste que je rende à cet ami défunt le tribut de larmes que j'en ai reçu pendant ma vie, sur-tout au temps de mon exil. C'est aussi à juste titre que je lui consacre ces vers pour immortaliser ses excellentes qualités, et faire lire son nom à tous les siècles à venir. Voilà tout ce que je puis vous envoyer des campagnes gétiques, et la seule chose dont il me soit permis de disposer en ce pays.

O mon cher Celse, je n'ai pu assister à vos ob-

sèques, ni embaumer votre corps, parce qu'un monde entier me sépare de vous et du lieu de votre sépulture. Mais à mon défaut, Maxime, cet homme incomparable, que vous adoriez presque comme une divinité pendant votre vie, Maxime vous a rendu tous les devoirs funèbres que vous pouviez attendre du plus parfait ami: c'est lui qui a présidé à vos funérailles et qui en a fait tous les honneurs; il a répandu avec profusion dans votre sein les baumes les plus exquis, détrempés de ses larmes; puis enfin il a déposé vos ossemens dans un tombeau où ils reposent en paix proche de Rome. Au reste, puisque Maxime sait si bien s'acquitter de tout ce qu'il doit aux morts de ses amis, j'ai droit d'espérer tout de lui; car il peut désormais me compter parmi les morts.

LETTRE XI.

A FLACCUS.

Ovide malade expose à son ami le triste état où il est, son dégoût, ses insomnies, la pâleur et l'extrême maigreur de tout son corps.

Ovide exilé salue son ami Flaccus (1), et lui souhaite une santé parfaite, car on peut bien souhaiter aux autres (2) ce qu'on n'a pas soi-même. Il n'est pas surprenant qu'un corps comme le mien, déjà fort affoibli par de longs et de cuisans chagrins, tombe enfin dans une langueur extrême. Cependant, qui le croiroit? je ne sens aucune douleur, je ne suis point tourmenté d'une fièvre ardente (3), et mon pouls va toujours son train; mais je me sens tout le corps comme engourdi, j'ai perdu absolument le goût de toute nourriture; la table la mieux servie (4) me fait soulever le cœur; et quand je vois venir l'heure de manger je me fâche. Qu'on me serve tout ce que la mer, la terre et l'air produisent de plus délicat; rien de tout cela ne pique mon appétit. Quand l'aimable Hébé s'empresseroit de me (5) verser à pleine coupe ce nectar ou cette ambroisie qu'elle sert à la

table

table des Dieux, je n'y aurois aucun goût, et mon foible estomac, s'en trouvant surchargé, ne pourroit les digérer. Quoique tout ceci soit bien vrai, je n'oserois presque l'écrire, de peur qu'on ne s'imagine que je me fais des délices de mes maux.

En effet, dans ma fortune présente (6), ne suis-je pas fort en état de goûter des plaisirs bien purs? Pour moi, si quelqu'un craint que la colère d'Auguste ne s'appaise, je lui souhaite toutes les prétendues délices dont on jouit en ce pays; qu'il vienne un peu en essayer; mais enfin le doux sommeil qui seul pourroit soutenir un corps aussi exténué que le mien ne peut y faire ses fonctions faute d'alimens (7): je veille donc, et avec moi veillent les noirs soucis, auxquels ce triste séjour donne une ample matière.

Aujourd'hui, cher ami, si je me présentois à vos yeux, vous auriez peine à me reconnoître, tant je suis changé. Où est donc, me diriez-vous, ce teint si vermeil? ces belles couleurs répandues sur vos joues, que sont-elles devenues? Hélas! vous répondrois-je, le temps et mes douleurs les ont effacées; mon corps flétri et desséché n'est plus qu'un squelète vivant. Certes, ce n'est pas l'excès du vin (8) qui m'a fait perdre mon embonpoint; vous savez que je ne bois guère que de l'eau. Ce n'est pas aussi la bonne chère qui me tue; et quand je l'aimerois un peu, on ne trouve rien

chez les Scythes qui réveille l'appétit, et qui fournisse aux plaisirs de la table. Ce ne sont point non plus les plaisirs de l'amour, si nuisibles à la santé, qui ont épuisé mes forces : on ne les connoît guère dans le triste état où je suis.

Il est vrai que l'air et l'eau de ce pays me sont fort contraires ; mais la principale cause de mes infirmités, ce sont les peines d'esprit qui me rongent ; si vous et ce cher frère, qui est un autre vous-même, ne les adoucissiez un peu par vos lettres, j'en serois accablé ; vous êtes pour moi, l'un et l'autre, ce qu'un port tranquille est à un vaisseau après la tempête ; vous me donnez tous les secours que plusieurs autres me refusent : continuez-les moi, je vous prie, parce qu'ils me sont toujours nécessaires, pendant qu'un puissant Dieu me fait sentir tout le poids de ses vengeances. Priez donc vos Dieux chacun en particulier, vous tous qui m'aimez ; conjurez-les d'obtenir du grand Auguste qu'il modère un peu sa colère, s'ils ne peuvent rien obtenir de plus.

FIN DU PREMIER LIVRE.

NOTES

SUR LE PREMIER LIVRE.

LETTRE PREMIÈRE. (Page 13.)

(1) OVIDE se désigne ici par son surnom de *Naso* ; on croit communément que ce surnom fut donné à la famille de ce poëte, parce que celui de ses ancêtres qui le porta le premier, avoit un grand nez ; de même que la famille de Cicéron prit le sien du mot latin *cicer*, qui signifie un pois chiche, parce que le premier à qui on donna ce surnom, avoit un pois au bout du nez.

Le poëte date cette lettre des rivages gétiques, c'est-à-dire, des bords du Pont-Euxin, qui étoient habités par les Gètes, peuples du Pont, dans la Scythie européenne. On peut voir la IX.e Elégie du troisième livre des Tristes, sur l'origine du nom et de la ville de Tomes, dont Ovide se qualifie ancien habitant, parce qu'il comptoit alors quatre ans d'exil, et il n'écrivit la plupart de ses lettres du Pont qu'après la mort d'Auguste, qui précéda la sienne de trois ans.

(2) On croit, avec assez de vraisemblance, que ce Brutus, ami d'Ovide, étoit fils de celui qui poignarda Jules-César dans le sénat, et qui se tua lui-même après la bataille de Philippes, qu'il perdit contre Auguste : il est à croire qu'Auguste, devenu maître de l'empire, se réconcilia avec cette famille des Brutus. Cette première lettre d'Ovide est une espèce d'épître dédicatoire de ses quatre livres du Pont qu'il adresse à Brutus.

(3) C'est ce qu'il fait entendre ici par *publica monumenta* ;

car nous voyons dans la première Elégie du livre III des Tristes, qu'un de ses livres se plaint d'avoir été exclu de la bibliothèque publique du Mont-Palatin, et de celle qui étoit dans le vestibule du temple de la Liberté.

(4) On a déjà dit dans les livres des Tristes, que les Dieux *lares* se prenoient pour les maisons, parce que c'étoient des Dieux domestiques : il faut seulement remarquer ici cette différence entre les dieux *lares* et les dieux pénates, que les premiers étoient communs à toutes les maisons en général et toujours les mêmes, au lieu que les autres étoient attachés à quelque maison particulière, et différens les uns des autres, selon les différentes maisons.

(5) Tout le monde sait que Marc-Antoine, contre qui Cicéron a fait ses Philippiques, fut d'abord l'un des triumvirs, avec Octavius-César et Lépidus; mais qu'après la bataille d'Actium, où Marc-Antoine fut défait et se tua de sa propre main, Octavien-César, surnommé depuis Auguste, demeura seul maître de l'empire romain. Marc-Antoine fut donc l'ennemi déclaré d'Auguste; et l'on apprend de Suétone, qu'il lui écrivit des lettres fort injurieuses, où il l'appeloit par dérision *Thurinus*, prétendant que ce prince avoit eu pour bisaïeul un affranchi, cordièr ou vendeur de cordes, dans un bourg nommé Thurin, et que son aïeul étoit argentier ou trésorier. Cependant ces lettres et les autres écrits d'Antoine avoient cours dans Rome du temps même d'Auguste; d'où Ovide conclut qu'on peut bien souffrir aussi dans cette ville ses ouvrages et les lire, sans qu'Auguste s'en offense.

(6) Brutus, l'un des assassins de Jules-César, n'étoit pas seulement grand capitaine, mais aussi un très-habile homme, comme nous l'apprenons de Cicéron dans son premier livre des Questions académiques; et l'on avoit de lui des traités de

philosophie fort recherchés. Pline le jeune, dans sa troisième lettre, nous apprend aussi que Brutus avoit fait de jolis vers.

(7) Le poëte fait ici allusion à la guerre des Géans, et peut-être à ces paroles de Cicéron : *Nam quid est aliud naturæ repugnare, nisi Gigantum more cum Diis bellare ?* Il compare donc Marc-Antoine et Brutus, ennemis des deux Césars, Jules et Octavien, à ces Géans insensés qui firent la guerre aux Dieux ; rien n'étoit plus flatteur pour Auguste.

(8) La branche d'olivier étoit le symbole de la paix, et on en portoit une à la main lorsqu'on alloit la demander aux ennemis. Ovide dit donc que si une branche d'olive qu'on porte à la main, donne droit de passer impunément au travers des camps ennemis, bien que ce ne soit qu'un simple symbole de la paix, à plus forte raison ses livres ont-ils droit de passer par-tout en assurance, puisqu'ils portent écrit le nom même de l'auteur de la paix, ou d'un prince pacificateur du monde, tel qu'étoit Auguste.

(9) L'action d'Enée, qui emporta son père Anchise sur ses épaules au travers des flammes et de l'incendie de Troye, est mémorable, sur-tout parmi les poëtes. Voici comme Virgile, au second livre de son Enéïde, en parle :

Hæc fatus, latos humeros, subjectaque colla
Veste super, fulvique insternor pelle leonis,
Succedo que oneri.

(10) La famille des Jules-Césars faisoit gloire de descendre d'Enée, par Jules ou Ascagne son fils : aussi voyons-nous dans Appien, qu'Octavien-César adressant la parole à Marc-Antoine, lui dit : « César vous auroit sans doute adopté, Antoine, » s'il avoit cru que vous trouvassiez bon qu'on vous fît passer

» des Héraclites aux Enéades. » Cela est fondé sur ce que Marc-Antoine se vantoit de descendre d'Hercule, dont les descendans se nommoient Héraclides.

(11) Le bonhomme Anchise, dit Ovide, n'étoit que père d'Enée son fils, au lieu qu'Auguste est le père de la patrie. Si donc Enée portant Anchise sur ses épaules, se fit respecter des flammes qui embrâsoient la ville de Troye, à plus forte raison mes livres, qui portent écrit le nom du père de la patrie, doivent-ils être respectés et trouver un libre accès par-tout. Auguste ne prit ce titre de père de la patrie, qu'assez tard: Tibère et Néron le refusèrent; le premier, par une modestie feinte; et l'autre, à cause de sa grande jeunesse, et parce qu'en effet il en étoit très-indigne. Avant Cicéron, le dictateur Camille fut appelé père de la patrie et II.e fondateur de Rome, mais seulement pendant son triomphe, et dans les acclamations des gens de guerre.

(12) C'étoit la coutume à Rome que des mendians venoient jouer du systre aux portes des maisons, en l'honneur d'Isis, déesse des Egyptiens: on leur donnoit une aumône, et c'eût été irréligion ou inhumanité de les chasser. Le systre étoit une espèce de tambour de basque, ou plutôt une timbale d'airain creux et rond où étoient attachées des clochettes: les prêtres égyptiens de la déesse Isis s'en servoient dans leurs temples. Pharos étoit une isle d'Egypte vis-à-vis d'Alexandrie, et une colonie du dictateur Jules-César.

(13) C'étoit Cybèle: on jouoit de divers instrumens de musique devant ses autels, pendant qu'on chantoit des hymnes en son honneur. La musique a toujours été en usage dans les temples, mais une musique grave et sérieuse, propre à inspirer des sentimens de religion et de respect envers les Dieux. David jouoit de la harpe devant l'arche du Seigneur, et chan-

toit les beaux pseaumes et les cantiques que nous avons de lui. Le *cornu aduncum* étoit une espèce de trompette ou de flûte recourbée qui avoit un trou à droite et deux à gauche : Pline dit qu'il fut inventé par Midas le Phrygien.

(14) Il y avoit un bois proche de la petite ville d'Aricie, qui étoit consacré à Diane Aricine, où des juifs, hommes et femmes, gagnoient leur vie à dire la bonne aventure aux passans et à leur prédire l'avenir : lorsque ces devins avoient dit tout ce qu'ils vouloient, ils ne manquoient pas de demander tout bas à l'oreille leur récompense. Ovide dit que ce n'étoit pas l'intention de la déesse qu'ils en usassent ainsi, mais que néanmoins personne ne se dispensoit de leur faire quelque aumône.

(15) Ovide veut montrer ici par des exemples, qu'après l'aveu sincère qu'il a fait de sa faute envers Auguste, il a droit de le louer dans ses livres, sans que ce prince s'en offense ; parce que les Dieux, dit-il, aiment sur-tout à voir ceux qui avoient paru les mépriser, s'humilier devant eux et rendre un témoignage public à leur puissance.

(16) C étoit une marque que cet homme se tenoit assuré du pardon de sa faute par l'aveu public qu'il en avoit fait, puisqu'il osoit se tenir tranquillement assis aux pieds des autels de la déesse qu'il avoit offensée. On donne ici à Isis l'épithète de *Linigera*, parce que les prêtres de cette déesse égyptienne étoient vêtus d'une aube de lin le plus fin. Joseph Scaliger remarque aussi que c'étoit la coutume des anciens, lorsqu'ils prioient dans les temples, d'être voilés et assis.

(17) On ne peut mieux marquer le repentir sincère de sa faute, qu'Ovide fait ici ; et cette pénitence toute naturelle et toute païenne qu'elle est, pourroit servir de modèle à la pénitence chrétienne, du moins pour l'expression de la douleur ; car on

sait bien que d'ailleurs celle-ci doit être fort différente de l'autre dans son principe et dans son motif.

(18) Le poëte use ici d'une métaphore prise de la glace ou de la neige : ce n'est que de l'eau condensée qui peu-à-peu se fond par la chaleur du soleil : ainsi, dit-il, mon cœur pressé et serré par la douleur, se liquéfie ensuite et se résout en larmes qui coulent de mes yeux. On n'a pas cru devoir rendre en français cette métaphore à la lettre.

(19) Ovide exprime encore ici les fortes impressions que font ses chagrins sur son cœur, par quatre similitudes. La première prise du bois d'un vaisseau que les vers rongent insensiblement; *Estur* est mis pour *Editur*. La seconde, d'un rocher que les eaux de la mer minent et creusent peu-à-peu; la troisième, de la rouille qui ronge le fer; *positum* signifie ici *dont on ne se sert plus*. Et la quatrième, de la tigne qui ronge les vieux livres : tels sont, dit-il, les effets que les chagrins, les soucis et les cuisans remords font sur mon cœur.

(20) C'est ce que signifie chez les Latins le mot *duri oris* : il faudroit avoir un front d'airain.

LETTRE DEUXIÈME. (Page 19).

(1) Le peuple romain, au rapport de Plutarque, honora deux de ses plus illustres citoyens, du beau nom de *Maxime* ou Très-Grand. Le premier fut Valerius Maximus, qui après de longues dissensions, réconcilia le sénat avec le peuple.

Le second fut *Fabius Rullus* : il mérita ce nom pour avoir chassé du sénat des fils d'affranchis, qui s'y étoient introduits par leurs grandes richesses. C'est de ce dernier que descendoit celui à qui Ovide adresse cette lettre. La famille des Fabius étoit une des plus illustres de Rome; elle prétendoit tirer son origine d'Hercule.

(2) Tite-Live, au II.e livre de ses Décades, rapporte que dans la guerre d'Etrurie contre les Veïentes, trois cents Fabius périrent en un seul jour : cette famille, qui avoit à sa tête le consul Cneius Fabius, s'étoit engagée à soutenir seule et à ses frais cette malheureuse guerre, où ils périrent au nombre de trois cents en un même jour : il n'y en eut qu'un seul qui, pour sa grande jeunesse, n'ayant pu suivre les autres à la guerre, fut conservé et continua la postérité de ces grands hommes, d'où sortit depuis le fameux dictateur Quintus Fabius Maximus, surnommé le Temporiseur, qui sauva Rome après la bataille de Cannes.

(3) Ovide craint que Maxime ne soit offensé de la liberté qu'il prend de lui écrire, et qu'il ne voie avec chagrin son nom dans une même lettre, joint à celui d'un homme exilé ; ce qui pouvoit déplaire à l'empereur, et diminuer sa faveur auprès de lui.

(4) Il arrive assez souvent que dans les longues douleurs, on tombe dans une espèce d'assoupissement, qui tient de la léthargie ; alors on ne peut ni verser une larme, ni prononcer un seul mot. De-là ce beau vers de Sénèque le tragique :

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

Tel fut l'état où se trouva Niobé, lorsqu'elle vit périr à ses yeux tous ses enfans, par les flèches d'Apollon ; elle fut depuis métamorphosée en rocher. Voyez notre remarque sur la première Elégie du livre V des Tristes, prise du VI.e livre des Métamorphoses d'Ovide.

(5) Voyez la métamorphose des Hélyades, sœurs de Phaëton, qui, pendant qu'elles déploroient le malheureux sort de leur frère, précipité dans le Pô, furent changées en peuplier. Voyez les Métamorphoses.

(6) Nous avons déjà parlé de Méduse, l'une des Gorgones : les poëtes ont feint qu'à son aspect, les hommes étoient changés en pierre. Voyez la septième Elégie du livre IV des Tristes.

(7) Tytius, selon la fable, fut fils de Jupiter et d'Elara, fille d'Orchomènes. Virgile et Tibulle disent qu'il étoit d'une stature gigantesque, et qu'étant couché, il couvroit de son corps neuf arpens de terre. Ce téméraire s'étant épris d'amour pour Latone, mère d'Apollon, voulut lui faire violence ; ce Dieu, irrité de son audace, le perça de ses flèches : il fut ensuite précipité dans les enfers, où un vautour lui dévore le foie, qui renaît chaque jour pour perpétuer son supplice. Ovide se compare à lui, et dit qu'il semble ne vivre plus que pour être en proie à la douleur.

(8) Ovide peint ici agréablement les illusions du sommeil, où l'on se représente en dormant ce que l'on a fait pendant le jour : comme il avoit l'imagination remplie des Sarmates, et de vives appréhensions de leurs flèches empoisonnées, il s'imagine être aux prises avec eux, et qu'ils décochent mille traits contre lui : il les esquive de son mieux ; mais bientôt il demande quartier, se rend leur prisonnier, et tend les mains pour recevoir leurs chaînes.

(9) Ovide est fécond en comparaisons, comme tous les poëtes latins : elles ne sont pas toujours des plus justes ni des plus nobles ; mais enfin c'étoit le goût du temps.

LETTRE TROISIÈME. (Page 24).

(1) On a déjà remarqué sur la lettre précédente, que ce Maxime étoit de l'illustre maison des Fabius ; il paroît ici de plus qu'il passoit pour un des plus grands orateurs de son temps, par où l'on peut voir que notre poëte fut en liaison et en commerce avec les plus grands seigneurs de Rome et les plus distingués par leur mérite.

(2) La cause d'Ovide étoit en effet bien délicate à traiter devant Auguste, puisqu'elle lui rappeloit le souvenir des criminelles amours des deux Julies ses filles, qu'il avoit été obligé de punir de l'exil, malgré toute sa tendresse pour elles; et il est hors de doute qu'Ovide lui-même ne s'étoit attiré l'exil, que pour être entré trop avant dans les intrigues galantes de ces deux princesses : c'étoit donc toucher l'empereur dans un endroit bien sensible, et rouvrir des plaies qui avoient saigné long-temps. Il falloit bien de la dextérité dans l'orateur, pour manier une cause de cette nature : aussi ne paroît-il pas qu'aucun des amis d'Ovide ait pu réussir, puisque ce poëte mourut dans son exil, trois ans après Auguste, et sous l'empire de Tibère.

(3) Il est bien certain que l'empereur Auguste, qui avoit à gouverner un aussi vaste empire que l'empire romain, ne pouvoit guère penser à Ovide, ni à tous les maux qu'il souffroit dans son exil. Horace renferme en peu de mots toutes les occupations de ce grand prince; c'est dans sa première épitre du IIe livre, où il lui parle ainsi :

Cum tot sustineas et tanta negotia solus,
Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes; in publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.

(4) Ce sont aujourd'hui les Polonais, les petits Tartares, et les Transylvains.

(5) On appelle proprement chersonnèse, une péninsule ou presqu'isle qui ne tient au continent que par une langue de terre nommée par les géographes un *isthme*. On comptoit autrefois cinq chersonnèses plus célèbres; savoir : l'Achaïque, qui étoit le Peloponèse, aujourd'hui la Morée; la Thracienne,

proche la Macédoine et la Thessalie; la Cimbrique, aujourd'hui le Danemarck; la chersonnèse d'Or dans l'Inde au-dessus du Gange; et la Taurique, située entre le Pont-Euxin et les Palus Méotides. On donne ici à Diane l'épithète *Orestea*, parce que, comme on a dit ailleurs, Oreste, agité de ses furies, aborda sur cette côte, où ayant été reconnu d'Iphigénie sa sœur, prêtresse de Diane, dans le temps qu'elle alloit l'immoler, ils concertèrent ensemble leur fuite, et emportèrent avec eux la statue de Diane.

(6) Strabon, livre VII, écrit que le pays des Gètes, qui s'étend depuis le Pont-Euxin jusqu'au fleuve Tyras, renferme une vaste campagne déserte, où il ne se trouve aucune source d'eau.

(7) Jules-César transmit l'empire à Octavius, qu'il adopta, bien qu'il ne fût que son petit-neveu, étant fils d'Attia sa nièce, par sa sœur Julia. Octavius le transmit à Tibère, son beau-fils, par sa femme Livie; Tibère le transmit à Caligula, son petit-neveu, qui étoit fils de Germanicus, et celui ci fils de Drusus le frère de Tibère. Caligula ayant été tué, l'empire romain, qui jusque-là avoit été héréditaire, devint électif. Lisez Onufre, sur les princes romains.

(8) Ovide s'exprime ici d'une manière à faire croire qu'il doutoit un peu de l'immortalité de l'ame, et qu'elle conservât après la mort quelque souvenir ou quelque sentiment des choses de cette vie. Cependant cette opinion impie n'étoit pas la plus commune chez les anciens philosophes païens : c'est une persuasion naturelle et intime de l'ame, de croire qu'elle subsistera après la séparation du corps; l'inquiétude même où paroît Ovide sur ce que deviendront ses ossemens et ses cendres après sa mort, marque bien qu'il n'étoit pas persuadé que tout périt avec le corps.

(9) En effet, tout orateur qui n'est touché ni persuadé de ce qui dit, parvient rarement à persuader et à émouvoir ses auditeurs ; il faut qu'il excite d'abord en lui-même les mouvemens de crainte, d'indignation, de commisération qu'il veut inspirer aux autres. *Non prius sum conatus misericordiam aliis commovere, quam misericordiâ sum ipse captus*, disoit Cicéron, ce grand maître en éloquence.

(10) Maxime étoit grand orateur : Ovide ne parle ici que des accusés dont il prit la défense ; c'est qu'il est plus honnête de défendre que d'accuser : aussi voyons nous que Cicéron, au premier livre des Tusculanes, parlant de sa retraite après la conquête de Jules-César, et de ses travaux du barreau, ne fait mention que des causes qu'il avoit défendues : *Cum defensionum laboribus, senatoriisque muneribus essem aliquando liberatus.* Il est néanmoins constant que ce grand orateur prêta aussi souvent son ministère pour accuser que pour défendre.

(11) Théromemon ou Therodamas, étoit un tyran de Numidie, ou, selon d'autres, de Scythie, qui nourrissoit des lions de chair humaine . . . Atrée, fils de Pélops et petit-fils de Tantale, pour se venger de son frère Thyeste, qui avoit violé sa femme Ærope, lui fit servir dans un festin les membres de ses fils en guise de mets . . . Diomède, roi de Thrace, nourrissoit les chevaux de son écurie de chair humaine : Hercule le fit manger lui-même à ses propres chevaux, et les tua ensuite.

(12) Ovide fait un beau portrait d'Auguste, s'il n'est point flatté; c'est dommage que ce prince n'ait point été tel à son égard, qu'il le peint ici. Sénèque, au premier livre de la Clémence, dit qu'il n'est pas moins honteux à un prince de faire mourir plusieurs de ses sujets, qu'à un médecin de tuer ses malades. Il donne au même endroit trois règles pour punir

avec justice ; 1.° que ce soit pour corriger le coupable ; 2.° pour servir d'exemple aux autres ; 3.° qu'on fasse mourir les malfaiteurs pour faire vivre plus en sûreté les gens de bien.

(13) Le poëte fait ici allusion aux portes du temple de Janus, qu'Auguste ferma en signe d'une paix générale par toute la terre. Ce fut en ce temps-là que naquit Jésus-Christ, sauveur du monde, vrai prince de la paix.

(14) Ovide demande en cent endroits, pour toute grace, qu'on lui change le lieu de son exil, parce qu'il ne peut penser sans horreur qu'il doit mourir et être enterré parmi les Scythes et les Sarmates.

(15) On prétend que le premier usage de la poésie a été pour célébrer les nôces. Quelques poëtes grecs ont dit qu'Apollon lui-même chanta les nôces de Pelée et de Thétis; d'autres ont écrit au contraire, que ce Dieu et Diane sa sœur ne voulurent point y assister.

(16) Ce sont ses Poésies galantes en général, et ses livres de l'Art d'aimer en particulier, qui furent la cause ou du moins le prétexte de son exil.

(17) C'est de sa troisième femme dont il parle en plusieurs autres endroits ; il ne nous a point appris son nom ; on voit seulement ici qu'elle étoit de l'illustre maison des Fabius.

(18) Cette *Martia* fut femme de *Fabius Maximus*, et fille de Marcus Philippus, beau-père d'Auguste, parce qu'il avoit épousé en première nôce Attia, mère de ce prince, et en avoit eu des enfans du premier lit : c'est ce qu'on appelle en latin *vitricus*. Lisez le premier livre des Tristes, où il est fait mention de cette Martia, comme fille de Marcus Philippus.

(19) Si nous en croyons *Merula*, cette autre *Martia* étoit

sœur d'Attia, mère d'Auguste; c'est ce que les Latins appellent *matertera*. Marcus Philippus l'avoit épousée en première nôce avant la mère d'Auguste, et en avoit eu cette première Martia dont nous avons parlé ci-dessus.

(20) C'étoit une vestale dont le trop grand soin de se parer avoit fait soupçonner la vertu : elle donna des preuves de son innocence, en tirant sans peine sur le rivage avec sa ceinture, un grand navire où il y avoit une statue de Cybèle, qui étoit de pierre et d'une grandeur prodigieuse; elle avoit été apportée de Phrygie à Rome. Cybèle est la déesse à laquelle elle fut obligée d'avoir recours pour prouver son innocence par une espèce de miracle.

LETTRE QUATRIÈME. (Page 30).

(1) On doit observer ici qu'Ovide commence toutes ses Elégies du Pont, pour donner le salut à ses amis, suivant la formule ordinaire des lettres, qui étoit en usage chez les Romains; par où le poëte insinue que le vrai titre de ces Elégies est celui que nous leur avons donné : *Lettres datées du Pont*, ou *Lettres Pontiques*.

(2) Nous avons déjà parlé plus d'une fois de Philoctète, fils de Péante, qui fut blessé d'une des flèches d'Hercule, et dont la plaie devint si horrible, qu'elle infectoit toute la flotte des Grecs : c'est pourquoi ils le jetèrent en passant dans l'isle de Lemnos, où il fit long-temps retentir les rochers de ses plaintes. Voyez les remarques sur la première Elégie du V.e livre des Tristes. On appelle ici la médecine l'*Art de Machaon*, parce que Machaon et Podalire, fils d'Esculape, furent deux célèbres médecins aussi-bien que leur père. Xénophon, dans le livre où il traite de la chasse, dit qu'Esculape et ses

fils s'adonnèrent fort à cet exercice, et qu'ils le jugeoient très-propre pour entretenir une santé ferme et vigoureuse.

(3) Ovide reconnoît ici quatre maladies incurables et au-dessus de tout l'art de la médecine; savoir : un ulcère au poumon, une plaie au cœur, la goutte quand elle est nouée; et la rage causée par la morsure d'un chien enragé : étrange maladie qui produit une soif ardente, jointe à une furieuse antipathie pour l'eau.

(4) Le médecin d'Epidaure dont on parle ici, est Esculape; qui, selon la fable, fut fils d'Apollon et de la nymphe Coronis : après sa mort, on lui rendit les honneurs divins à Epidaure. On peut voir au XV.e livre des Métamorphoses, comment Esculape, sous la forme d'un serpent, se glissa dans le vaisseau des ambassadeurs romains, et les suivit à Rome pour arrêter la peste qui désoloit cette ville.

(5) L'unique remède contre de grands chagrins qui causent une douleur profonde, c'est le temps; souvent même il n'en vient pas à bout. On voit des douleurs inconsolables, qui ne finissent qu'avec la vie, témoin celle d'Artémise, qui pleura toute sa vie la mort de son mari Mausol, roi de Carie, et mourut enfin consumée de douleur.

(6) Le poëte regarde les discours graves et sentencieux que son ami lui débite dans sa lettre, comme des armes défensives qu'il lui présente contre ses chagrins. Cicéron use de la même métaphore, quand il appelle l'étude des beaux arts et l'exercice des vertus, *les armes de la vieillesse.*

(7) Le mot de *pietas* étoit un mot consacré chez les Latins pour exprimer l'amour envers les parens et la patrie. En effet, il est naturel, quand on a le malheur de se voir exilé de sa patrie, sans espérance de retour, d'en sentir quelque regret, parce qu'un amour modéré de la patrie est naturel et raisonnable;

nable; mais de pleurer et de se lamenter sans cesse sur la perte de sa chère patrie, c'est une foiblesse de femme, comme Ovide en convient lui-même.

(8) Ovide tâche ici de justifier les regrets qu'il a d'être privé de Rome, par l'exemple d'Ulysse, prince loué de tous les poëtes pour sa sagesse. Il dit donc que ce héros soupira long-temps pour l'isle d'Itaque, son petit royaume, et qu'il auroit été charmé de voir seulement la fumée des maisons d'Itaque: enfin, il la préféra à l'immortalité que lui offroit Calypso, s'il vouloit rester auprès d'elle. Certainement, c'est pousser bien loin l'amour de la patrie; et si le sage Ulysse croyoit bien aux promesses de Calypso, c'étoit un grand fou de ne s'y pas rendre.

Les filles de Pandion, roi d'Athènes, c'est Progné qui fut métamorphosée en hirondelle, et Philomèle en rossignol. Voyez les Métamorphoses, liv. VI, et *Natalis Comes*, dans sa Mythologie, liv. VII, chap. 10. Nous en avons parlé assez au long dans le second livre des Tristes.

(9) Ici Ovide commence à citer les grands hommes de l'antiquité qui ont soutenu l'exil avec beaucoup de constance et de fermeté; mais dans la comparaison qu'il fait d'eux à lui, il montre que leur sort fut bien moins à plaindre que le sien, soit par la proximité du lieu de leur exil, soit par les agrémens qu'ils y pouvoient trouver.

(10) Le premier exemple qu'il se propose est celui de Rutilius, fameux Romain et stoïcien, disciple de Panætius. Lorsqu'il étoit proconsul en Asie, il s'opposa fortement aux violences et aux injustes exactions que quelques chevaliers romains, commis dans la levée des tributs, faisoient dans son gouvernement: par-là il se rendit odieux à tout l'ordre des chevaliers, auxquels il appartenoit dans ce temps-là de juger

ces sortes d'affaires. Il fut donc accusé devant eux, et ils le condamnèrent à l'exil, qu'il soutint avec beaucoup de grandeur d'ame, et cette noble indifférence que les stoïciens affectoient pour tous les maux de la vie ; il disoit que ce n'étoit pas l'exil qui lui faisoit peine, mais l'injuste arrêt rendu contre lui. Cicéron loue cet homme en plusieurs endroits, sur-tout au III.e liv. de ses Offices. Sénèque parlant de lui dans sa XXIV.e lettre, où il le compare à Marcellus, autre illustre exilé : « Marcellus, dit-il, souffrit son exil avec courage, et Rutilius avec joie; celui-là accepta son rappel, pour le bien de la république ; et celui-ci refusa de le recevoir de Sylla, à qui on ne refusoit rien ».

(11) Smyrne, ville d'Ionie, l'une de celles qui se vantent d'avoir donné naissance à Homère, fut, dit-on, bâtie par les Amazones ; et la plus considérée d'entre elles lui donna son nom. Strabon, liv. XIV, et Philostrate, liv. IV, chap. 2, ont dit que c'étoit la plus belle ville qui fût sous le soleil ; elle a été néanmoins plus illustrée par les gens de lettres qu'elle a produits, que par de riches portiques, des dorures et des peintures magnifiques, telles qu'on en voyoit dans quelques villes de ce temps-là.

(12) Diogène, philosophe cynique, né à Synope en Paphlagonie, ou, selon Ptolemée, en Galatie, étoit fils d'Icesius, banquier, qui fut accusé comme faux-monnoyeur, et pour cela condamné à l'exil. Son fils, craignant d'être enveloppé dans sa condamnation, jugea à propos de s'exiler lui-même de son pays, et se retira à Athènes, où il fut disciple d'Antistène, chef de la secte des philosophes cyniques, ainsi appelés, soit parce qu'ils mordoient comme des chiens, soit parce qu'ils commettoient sans honte les plus infâmes actions, même en public.

(13) Thémistocle, Athénien, étoit fils de Néocle. Emilius Probus, qui a écrit sa vie, après avoir raconté ses beaux faits d'armes contre Xerxès, ajoute que ce grand homme ne put se sauver de la jalousie de ses concitoyens : ils le condamnèrent à un bannissement de dix ans, selon la forme ordinaire de ce jugement, nommé *ostracisme*, qui se pratiquoit chez les Grecs à l'égard des personnes dont la trop grande puissance étoit suspecte au peuple, et dont le mérite et le crédit donnoient de l'ombrage, dans la crainte qu'ils n'attentassent sur la liberté publique : au reste, ce bannissement politique n'étoit point infamant ; il duroit dix ans ; et pendant ce temps là, le banni pouvoit jouir de ses biens. *Ostracisme* vient du mot grec *ostracon*, qui signifie *coquille* ou *écaille*, parce que le peuple donnoit son suffrage en écrivant le nom du banni sur une coquille ; ce que les auteurs latins expriment par *testularum suffragia*.

(14) Aristide, fils de Lysimachus, Athénien, et contemporain de Thémistocle, fut en si grande réputation par son amour pour la justice, qu'il en mérita le surnom de *Juste*. Mais Thémistocle, jaloux de sa gloire, fit accroire au peuple que, par le grand crédit qu'il s'étoit acquis dans le barreau, il aspiroit à la souveraine puissance ; ce qu'il répéta si souvent, que le peuple le bannit enfin pour dix ans ; mais ayant été bientôt rappelé, il fit la guerre conjointement avec Thémistocle, contre Xerxès, sur qui il remporta de grands avantages. Cependant, si l'on en croit Plutarque, il mourut si pauvre, que ses funérailles furent faites aux dépens du public, et ses filles richement dotées. Pendant son exil, il demeura à Lacédémone, ville qui n'en cédoit guère à Athènes en richesses et en puissance, et qui lui disputa souvent la supériorité dans la Grèce.

(15) Ce Patrocle, si fameux par ses combats dans le siége de Troye, et l'intime ami d'Achille, étoit né à Oponte, ville des Locres : étant encore enfant et jouant aux osselets avec Clysonime ou Cléonime, il prit querelle avec lui et le tua, puis s'enfuit en Thessalie chez Pelée, son parent et père d'Achille. Pelée le fit élever avec son fils, et ils partirent ensemble pour le siége de Troye, après s'être juré une amitié éternelle. On sait que ce fut pour venger la mort de Patrocle, tué par Hector, qu'Achille, qui s'étoit retiré mécontent de l'armée des Grecs, y retourna, combattit Hector et le tua, immolant aux mânes de son ami le plus brave des princes troyens.

(16) Ce héros thessalien dont parle ici Ovide, est Jason, qui fit voile à Colchos avec les Argonautes pour enlever la Toison d'or. Ce fut à la persuasion de Pelias son oncle, qu'il entreprit cette dangereuse expédition, et s'exila volontairement de sa patrie. Pelias espéroit par-là se rendre maître du royaume, qui devoit naturellement appartenir à Jason son neveu, comme fils d'Æson, dernier roi de Thessalie. Le vaisseau que montoit Jason étoit consacré à Minerve ; il traversa le Phase et la Colchide, d'où il vint aborder à Corinthe.

(17) Agenor, roi de Phénicie, où étoit la ville de Sidon, aujourd'hui Séïde, ordonna à Cadmus son fils d'aller chercher par-tout sa sœur Europe, avec défense de revenir sans elle. Cadmus n'ayant pu la trouver, parce qu'elle avoit été enlevée par Jupiter, après avoir erré long-temps en divers pays, s'arrêta en Béotie, où il bâtit, dit-on, la ville de Thèbes, et y régna paisiblement.

(18) Tydée, fils d'Œneus, roi d'Ætolie, où étoit la ville de Calydon, ayant tué ses deux neveux Alcatous et Lycotous, s'enfuit à Argos, où il fut bien reçu d'Adraste ; et sur

la foi de je ne sais quel oracle, il lui fit épouser Deiphile sa fille : ainsi le raconte Diodore de Sicile. D'autres ont écrit que Tydée avoit tué, par malheur, son frère Menalipe à la chasse.

(19) Teucer et Ajax furent frères, et tous deux fils de Telamon, frère de Pelée, père d'Achille. Après la ruine de Troye, Teucer étant de retour chez lui, s'apperçut que son père lui savoit mauvais gré de n'avoir pas vengé la mort de son frère Ajax ; outré de dépit, il quitta volontairement l'Attique pour aller en Chypre, où il bâtit une nouvelle Salamine, ainsi que le rapporte Justin. Cette ville s'est depuis appelée, par corruption, Salunes. On voit par tous ces exemples que les héros des temps fabuleux étoient pour la plupart d'illustres aventuriers qui alloient chercher fortune hors de leur pays.

(20) Tibur, aujourd'hui *Tivoli*, n'est distante de Rome que de trois milles d'Italie. Elle fut, dit-on, fondée par un Grec d'Argos, nommé Tiburus. Properce lui donne l'épithète d'*Herculeum*, consacrée à Hercule : . . . *Herculeum deportant esseda Tibur.* Ovide montre ici que ce n'étoit pas alors un grand mal d'être exilé de Rome, puisqu'on en étoit si proche ; mais depuis que l'empire romain s'étoit étendu jusqu'aux extrêmités de la terre, ce fut un grand supplice pour lui d'être si éloigné de sa patrie : d'où il conclut enfin qu'aucun homme exilé n'a été traité aussi inhumainement que lui.

LETTRE CINQUIÈME. (Page 36).

(1) Ovide étoit âgé de cinquante ans et six mois lorsqu'il fut exilé ; il mourut après cinq ans et quelques jours d'exil : ainsi il ne pouvoit guère avoir plus de cinquante-cinq ans lorsqu'il écrivit ses Elégies Pontiques. Ce n'étoit donc pas tant le nombre de ses années, que ses chagrins continuels, qui l'avoient fait vieillir avant le temps.

(2) Nestor, né à Pylos, ville de Laconie, est célèbre dans l'antiquité, sur-tout chez les poëtes, par sa longue vie. Il se vante dans Homere, liv. I.er de l'Iliade, d'avoir vécu trois âges d'hommes; ce que quelques uns font monter jusqu'à trois cents ans, en assignant cent ans à chaque âge d'homme. Mais Pline ecrit au liv. VII de son Histoire naturelle, que Nestor ne vécut que quatre-vingt-dix-neuf ans, réduisant chaque âge d'homme à trente trois ans.

(3) Ovide appelle ici *novale* une terre qu'on ne sème que de deux ans en deux ans, et qu'on laisse reposer un an entier entre deux. *Est autem novale*, dit Pline, liv. XVIII, chap. 19, *quod alternis annis seritur.* On l'appelle donc ainsi, parce qu'après un an de repos, on la renouvelle pour ainsi dire en la semant de nouveau : *Ager intermissus renovatur. A novando novalis*, dit Varron ; et Virgile, Georg. I : *Alternis idem tonsas cessare novales.* On appelle aujourd'hui *novales* les terres nouvellement défrichées, qu'on sème pour la première fois.

(4) Le grand cirque étoit à Rome une grande place de figure ovale, environnée d'un amphithéâtre qui s'élevoit par degrés, et fermée d'une balustrade qui régnoit tout autour. Le cirque étoit destiné à représenter des jeux guerriers, où l'on combattoit tantôt à pied, tantôt à cheval, et quelquefois dans des chars : il y avoit aux deux bouts une espèce de pyramide ou de colonne qui servoit de bornes, autour de laquelle les combattans marchoient d'abord en ordre de bataille, puis se rangeoient par quadrilles autour du cirque, jusqu'à ce que les assaillans descendissent dans l'arène pour commencer les joûtes et les combats. Ovide dit qu'un cheval qu'on fait servir incessamment et sans relâche dans le cirque, succombe enfin ; pour montrer qu'il n'est point de forces à l'épreuve d'un long travail, soit du corps, soit de l'esprit.

(5) Un arc toujours bandé, dit le proverbe, se relâche enfin et ne peut plus servir ; il en est de même d'un arc toujours relâché, qui ne peut plus se bander : d'où il faut conclure qu'une trop longue oisiveté ne nuit pas moins au corps et à l'esprit, qu'un travail excessif. Il faut donc s'en tenir à l'alternative du repos et de l'action.

(6) Ovide s'objecte encore ici l'exemple de Jason, fils d'Æson, qui s'est rendu fameux, dit-il, pour être venu aborder dans le Pont : cependant, si le nom d'un héros n'impose point à la postérité, et que l'on ait moins égard à la renommée qu'à la vérité, il faut convenir que les travaux de Jason tant vantés, n'ont point été comparables aux miens. Le poëte fait ensuite un long parallèle des travaux de Jason avec les siens.

(7) Le Pont, pris en général, peut être entendu en trois manières différentes : ou pour le Pont-Euxin, si l'on prend la partie pour le tout ; ou pour le pays qui s'étend des deux côtés jusques sur les bords de cette mer, et alors on peut prendre aussi le Pont pour une certaine contrée de l'Asie-Mineure, située entre l'Arménie et la Colchide, qui faisoit autrefois le royaume de Mithridate, et devint ensuite une province romaine ; ainsi l'on distinguera le Pont en Europe, et le Pont en Asie, séparé l'un et l'autre par le Pont-Euxin.

(8) On a déjà remarqué dans l'Elégie précédente, que ce Pélias, oncle paternel de Jason, ne commandoit que dans la Thessalie, et que ce fut lui qui conseilla ou ordonna à son neveu d'aller avec de jeunes aventuriers fort braves, à la conquête de la Toison d'or dans la Colchide. Ce petit prince, dit Ovide, ne doit pas être comparé au grand Auguste, par l'ordre duquel je suis venu dans le Pont.

(9) Voyez la remarque que nous avons faite sur Tiphis, fameux pilote de Jason et des Argonautes, troisième Elégie

du IV.e liv. des Tristes. Valérius Flaccus, liv. III, dit qu'il tomba mort sur le gouvernail qu'il tenoit en main : il est incertain si c'est avant ou après l'expédition de la Colchide qu'il mourut.

(10) Ici, les diverses éditions varient beaucoup. Les unes font lire *nec Amintore natus*, et entendent par le fils d'Amintor, Phænix, précepteur et compagnon fidèle d'Achille; mais il ne s'agit ici que de Jason, et non point d'Achille. D'autres éditions portent *Agenore natus*, et ce fils d'Agenor fut *Phinée*, qui constamment servit de guide à Jason dans son voyage, et lui fit éviter les écueils de Cyanée. D'autres lisent *Apolline natus*, et entendent par ce fils d'Apollon, *Mopsus*, savant devin, qui, au rapport de Valérius Flaccus, fut un des Argonautes. D'autres enfin veulent qu'on lise *nec Hymantide natus*, parce qu'Hymante étoit la mère de ce Mopsus fils d'Apollon.

(11) Valérius Flaccus dit que Minerve ou Pallas accompagna toujours Jason dans sa conquête, et que ce fut Junon qui fit répandre le bruit de cette expédition dans toute la Grèce, et qui enflamma le courage de tant de braves guerriers qui suivirent Jason dans la Colchide.

(12) Ce fut Médée, qui, éprise d'amour pour Jason, employa tous ses enchantemens pour le rendre maître de la Toison d'or : elle endormit les dragons qui la gardoient. Ovide ajoute ici en parlant des ruses que l'amour suggéra à Médée pour sauver Jason : Hélas ! que je voudrois n'avoir jamais enseigné moi-même toutes ces ruses au Dieu de l'amour dans mon Art d'aimer !

(13) C'est Auguste, Tibère et Livie dont il parle ici, et à qui il voudroit encore une fois pouvoir offrir de l'encens de sa propre main, comme à ses véritables Dieux. Cela est bien

impie ; mais de quoi la flatterie n'est-elle pas capable, sur-tout dans un païen exilé, qui souhaite passionnément son rappel?

LETTRE SIXIÈME. (Page 40).

(1) Le Lycus, selon Strabon, est un grand fleuve qui tombe dans le Méandre, et dont la ville de Laodicée a pris son nom. L'Hèbre est aussi un autre grand fleuve de la Thrace qui coule au-dessous du mont Rhodope. L'Athos est une haute montagne entre la Thrace et la Macédoine. Les Alpes séparent la France de l'Italie. Ovide dit ici qu'ajouter à ses autres peines celle de polir et de limer ses vers, ce seroit comme ajouter les eaux du Lycus à celles de l'Hèbre, et les feuilles du mont Athos à celles des Alpes, c'est-à-dire, peines sur peines, et qui pis est sans aucun fruit.

(2) La comparaison de l'esprit humain qui produit de belles choses à proportion qu'il est cultivé par la méditation et par l'étude, avec un champ qui se fertilise par la culture et qui produit quelquefois jusqu'au centuple, est très-juste et très-commune chez les bons auteurs, tant en vers qu'en prose.

(3) En effet, dit Ovide, c'est une grande folie de semer toujours dans un champ aussi stérile que celui de la poésie, d'où, après bien des travaux, on ne recueille pour l'ordinaire que la fumée d'un peu d'encens : aussi voyons-nous que la plupart des poëtes meurent assez pauvres ; Homère fut de ce nombre ; et nous avons vu, à la honte de notre siècle, quelques-uns de nos plus grands poëtes mourir dans l'indigence.

(4) Ovide justifie les poëtes, et se justifie lui-même sur la passion qu'il a de faire des vers, en ce que tout homme, dit-il, trouve un plaisir infini à cultiver les arts pour lesquels il se sent né, et qu'on ne quitte qu'avec peine un métier qu'on

a toujours fait. L'exemple du gladiateur et du Matelot, dont l'un oublie bientôt ses blessures, et l'autre les périls de la mer, en sont une bonne preuve.

(5) Les gladiateurs chez les Romains, comme les athlètes chez les Grecs, étoient des hommes destinés par état, à s'offrir en spectacle au peuple dans des combats singuliers à toute outrance ; ils se portoient de rudes coups, et se poussoient jusqu'à l'extrêmité de la lice : là, le vaincu n'en pouvant plus de lassitude et épuisé du sang qu'il avoit versé, crioit merci au peuple qui faisoit cesser le combat. Après un certain temps de service, ils étoient congédiés avec honneur, et alors ils suspendoient leurs armes dans le temple d'Hercule. C'est ce que nous apprenons par ces vers d'Horace, Epode première, liv. I :

vejanius armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro,
Ne populum extrema toties exoret arenâ.

(6) Ovide regardoit la vie oisive comme une espèce de mort. Sénèque le philosophe étoit de même sentiment : *Otium sinè litteris mors est.* Les loix de Dracon ordonnoient que les fainéans fussent punis de mort.

(7) Ovide déclare ici qu'il n'avoit aucun goût pour les jeux de hasard ; ces sortes de jeux n'étoient tolérés à Rome que pendant les fêtes de Saturne au mois de Décembre. Voyez Macrobe sur les Saturnales, liv. I, ch. 7.

(8) Quintilien prétend que sept heures de sommeil suffisent, même aux enfans, pour les entretenir en santé ; et les plus célèbres médecins sont d'avis que pour l'ordinaire sept heures de sommeil suffisent pour une parfaite digestion. On remarque que les grands dormeurs ne vivent pas long-temps, et sont sujets tôt ou tard à beaucoup d'infirmités.

(9) Ovide, pour marquer l'extrême éloignement du lieu de son exil, dit que les vents, et sur-tout l'aquilon qui règne

d'ordinaire dans le Septentrion, n'y arrivent qu'avec des ailes traînantes, *pennâ deficiente*, tant ils sont fatigués et hors d'haleine. On peint ordinairement les vents avec des aîles, pour marquer la rapidité de leur course.

(10) On a déjà dit en plus d'un endroit des Tristes, que l'Ourse est une constellation du Nord. Ovide appelle ici Rome la ville de *Quirinus* : c'étoit un des noms de Romulus, fondateur de Rome, dérivé de *Quiris*, qui en langage Sabin signifioit une espèce de demi-pique, que Romulus tenoit ordinairement à la main.

(11) Cette Syenne, selon Pline, étoit une petite ville située sous le tropique, aux confins de l'Ethiopie et de l'Egypte. Macrobe la place à cinq mille stades au dessus d'Alexandrie : une stade étoit de six-vingts pas géométriques.

(12) Ovide fait ici une sortie assez vive sur ses anciens amis, qui semblent l'avoir tout-à-fait oublié ; il croit qu'ils ne parlent plus guère de lui, et qu'il est comme mort civilement à leur égard.

LETTRE SEPTIÈME. (Page 46).

(1) Les amis d'Ovide n'aimoient pas à voir leurs noms dans les lettres qu'il leur adressoit ; ils craignoient toujours que l'empereur Auguste ne s'offensât d'un commerce si déclaré avec un homme qu'il avoit condamné à l'exil.

(2) Il y a de l'inhumanité à n'être pas touché des malheurs d'un ami : Ovide dit à Græcinus qu'il le connoît trop bien pour ne pas savoir combien cette insensibilité est éloignée de son caractère.

(3) Entre les beaux arts dont Græcinus, l'ami d'Ovide, faisoit profession, la poésie tenoit sans doute le premier rang ; or, c'est le propre de la poésie de polir les mœurs en polissant l'esprit. C'est ce qui a donné occasion aux poëtes de feindre

qu'Orphée et Amphion, qui après Apollon passent pour les premiers inventeurs de la poésie et de la musique, s'en servirent utilement pour adoucir les mœurs sauvages des premiers hommes, et pour les rassembler dans l'enceinte des villes : jusque-là, si on les en croit, qu'Amphion bâtit les murs de Thèbes au son de sa lyre; et les pierres, devenues sensibles à ses charmans accords, se placèrent les unes sur les autres avec symétrie.

(4) On voit ici que Græcinus avoit quelque charge dans les armées, mais qu'il savoit parfaitement bien allier ensemble les fonctions militaires avec l'étude des belles lettres. En effet, il ne faut pas croire que la qualité de savant soit incompatible avec celle de grand capitaine. Alexandre, César et le fameux Louis prince de Condé, nous en sont de bons garans. Pallas, cette déesse guerrière qui préside aux combats, est aussi la déesse des beaux arts.

(5) Les poëtes ont feint que les Dieux, autrefois charmés de l'innocence et de la simplicité des premiers hommes, vinrent habiter parmi eux; mais qu'ensuite les mœurs s'étant corrompues, ils ne purent souffrir l'étrange débordement des vices qui inondèrent la terre : ils la quittèrent donc pour retourner au ciel, et la Justice fut la dernière qui en partit. Voyez le liv. I.er des Métamorp. Ovide est le seul qui ait dit que l'espérance, dont il fait une déesse, resta seule sur la terre, après le départ des autres divinités; on a dit seulement qu'elle resta au fond de la boîte de Pandore, lorsque tous les maux se répandirent sur la terre.

(6) Ovide prouve ici, par plusieurs exemples, que l'espérance ne nous abandonne jamais dans les maux extrêmes; et le premier qu'il propose est celui d'un esclave condamné à fouir la terre dans des carrières souterreines, où ils étoient comme en prison avec une chaîne attachée à l'un des pieds.

C'étoit un châtiment assez ordinaire chez les anciens à l'égard des esclaves libertins. Ovide ajoute que cet esclave ne perd jamais l'espérance de voir finir son supplice.

(7) Le second exemple d'une espérance à toute épreuve, est celui d'un homme qui dans un naufrage n'apperçoit aucune terre où il puisse aborder, et qui néanmoins, soutenu de l'espérance, nage de toutes ses forces, et dispute sa vie contre les flots, jusqu'à ce qu'épuisé de lassitude, il coule à fond. Le troisième exemple est d'un malade désespéré des médecins, qui espère toujours jusqu'au dernier soupir. Le quatrième est d'un homme qu'on va pendre, et qui jusqu'à la potence espère encore se sauver. Le cinquième est d'un désespéré qui est prêt à s'étrangler; l'espérance vient au secours et le sauve. Le dernier exemple est tiré d'Ovide même, qui a été, dit-il, cent fois tout prêt à se plonger un poignard dans le sein pour finir ses peines; mais l'Espérance, cette divinité secourable, lui a arrêté le bras, en lui criant que ce n'est pas du sang, mais des larmes qu'il faut pour fléchir des Dieux pleins de clémence, tels qu'Auguste.

(8) Ovide finit cette lettre par une figure qui lui est fort ordinaire, aussi bien qu'à tous les poëtes, pour montrer combien il se tient assuré de l'amitié de Græcinus; il rassemble plusieurs choses impossibles, qui arriveront plutôt, dit-il, qu'il n'arrivera que son ami Græcinus lui refuse sa protection au besoin. Ainsi les pigeons fuiront plutôt leur colombier, et les bêtes farouches leur tanière, que Græcinus manque de foi à Ovide.

LETTTE HUITIÈME. (Page 50).

(1) Mérula, l'un des plus savans commentateurs d'Ovide, conjecture avec assez de vraisemblance, que ce Messalinus à qui Ovide adresse cette lettre et plusieurs autres dans la suite,

étoit fils de Messala Corvinus, que l'empereur Auguste envoya devant lui, pour soumettre à l'Empire Romain un certain peuple habitant des Alpes, nommé *Salasses*, *Salassi*. Pline, qui parle aussi de ce Messala, dit qu'il mourut quelque temps avant Auguste. Nous avons parlé ailleurs dans les Tristes, de l'illustre famille des Messala.

(2) C'est une vanité assez ordinaire aux gens d'un rang médiocre, pour peu qu'ils aient entrée chez les grands, de se vanter d'être bien avant dans leur confidence; et les grands même qui vont un peu souvent à la cour, se donnent volontiers dans la province le relief de favoris.

(3) C'étoit la coutume à Rome d'aller faire sa cour aux grands le matin; les cliens rendoient alors visite à leurs patrons, et les amis à leurs amis. Cicéron écrit à Brutus: *Hæc scripsi in ipsâ turbâ matutinæ salutationis*. *Mane salutantum totis vomit ædibus undam*, dit Virgile au II.e liv. des Géorgiques.

(4) Les éloges funèbres des illustres morts, soit en vers, soit en prose, étoient en usage chez les Romains; c'est pour cela qu'on faisoit passer leur convoi par la place aux harangues, appelée des *Rostres*, c'est-à-dire, des éperons de vaisseaux dont cette place étoit ornée: là, un ami du défunt montoit à la tribune, d'où il prononçoit un poëme, et plus ordinairement une harangue à sa louange. Cicéron en parle au II.e liv. de l'Orateur: *Nostræ laudationes quibus in foro utimur, aut testimonii brevitatem habent nudam atque inornatam, aut scribuntur ad funebrem orationem.*

(5) Les Atrides sont Agamemnon et Menelaus, fils d'Atrée. Le premier fit bien voir combien il aimoit son frère, lorsqu'il le vengea d'une manière si terrible de l'affront que lui avoit fait Pâris, en lui enlevant sa femme Hélène; il arma pour cela toute la Grèce contre Troye, et lava la honte de son frère

dans le sang de tous les Troyens . . . Les fils de Tindare sont Castor et Pollux, qui s'aimèrent si tendrement que l'un ne voulut point accepter la divinité, qu'à condition qu'il la partageroit avec son frère ; et qu'ils brilleroient tour-à-tour dans le ciel.

(6) On appelle ici la lance d'Achille *Pelias hasta ;* soit parce que son père Pelée lui en avoit fait présent, après l'avoir reçue lui-même de Chiron, précepteur de son fils ; soit du mont Pelius, d'où l'on avoit coupé le bois de cette lance.

(7) Ovide attribue ici à son malheureux destin, la négligence qu'il a eue à cultiver les bonnes graces de Messalinus, et à ne pas mieux profiter des entrées libres qu'il avoit chez lui : c'est ainsi que les anciens païens, par une aveugle prévention, attribuoient au mauvais destin ou aux Dieux irrités, tout ce qui leur arrivoit de fâcheux dans la vie.

(8) Le sens naturel d'Ovide est que si on ne le plaint pas des maux qu'il souffre justement, qu'on le plaigne du moins d'avoir mérité de les souffrir. En effet, on doit de la compassion à tous les malheureux, soit qu'ils le soient justement ou injustement, mais beaucoup plus aux derniers qu'aux premiers ; car enfin comme tout homme est capable d'une faute, on doit avoir compassion de ceux qui en font et qui en portent la peine ; il faut haïr le crime, et non pas le criminel.

LETTRE NEUVIÈME. (Page 55).

(1) C'est ainsi que j'ai cru devoir traduire *Pars animæ meæ*, ou l'*animæ dimidium meæ* d'Horace ; la moitié de mon ame ne m'a point paru convenir à notre langue.

(2) La pensée d'Ovide est très-ingénieuse. Après avoir dit qu'il se trouvoit exilé dans un pays exposé à des guerres con-

tinuelles, et où il falloit toujours avoir les armes à la main ; il ajoute qu'il est le seul de ses pareils, c'est-à-dire, bannis comme lui de leur patrie, qui soit réduit à la triste condition de soldat et d'exilé tout ensemble ; que les autres vivent au moins en paix dans leur exil, mais pour lui, il n'a pas un moment de repos ; et, comme il le dit ailleurs, il est obligé de marcher toujours le casque en tête sur ses cheveux gris, la lance à la main et l'épée au côté ; métier qui lui paroissoit d'autant plus rude, qu'il n'avoit jamais été grand guerrier, mais fort amateur d'une vie tranquille.

(3) C'est-à-dire, à cette lettre, si elle n'est pas assez bien écrite. Le mot de *Libellus* ou de *Liber*, dont use ici Ovide, ne signifie pas toujours un livre chez les auteurs latins, mais toute sorte d'écrits courts ou longs : ainsi une requête ou un placet s'appelle *Libellus supplex*, et nous disons aussi après eux un libelle diffamatoire, *Libellus infamis*, pour tout écrit injurieux et qui blesse la réputation d'autrui. Ovide prie donc son ami de l'excuser si sa lettre est négligée, qu'elle a été faite à la hâte et en marchant à l'ennemi ; et certes on peut présumer que le poëte n'avoit point alors l'esprit fort libre.

(4) Ovide donne ici au fleuve Ister l'épithète de *binominis*, qui a deux noms, parce qu'il s'appeloit aussi le Danube, et les anciens géographes lui donnent indifferemment l'un de ces deux noms. Cependant, on lui donne plus communément le nom de *Danube* dans les pays situes vers sa source, et celui d'*Ister* dans les lieux plus voisins de son embouchure, et où il se jette dans le Pont-Euxin par plusieurs canaux.

(5) On ne trouve rien écrit nulle part chez les anciens auteurs de ce roi ou prince, qui donna son nom à la ville Ægypsus : on n'en sait pas plus de la ville que du fondateur. Ovide, qui en décrit l'attaque et la prise, est le seul qui en ait parlé. On sait seulement que les Odrysiens qui l'habitoient, étoient

des

des peuples sortis de la Thrace, où il y avoit une ville appelée Odrysie; et le nom de ce roi *Caspius Ægypsus*, fait conjecturer qu'il étoit originaire d'un peuple qui a donné son nom à la mer Caspienne. Martial parle des Odrysiens: *Odrysio victor ab orbe redit.*

(6) Ce brave roi dont Ovide fait ici un bel éloge, n'étoit pas sans doute le fondateur même de cette ville située au voisinage de Tomes, puisque le poëte vient de dire que c'étoit une ancienne ville; mais il en étoit alors le souverain, et l'un des successeurs de ce Caspius Ægypsus qui l'avoit fondée.

(7) Ovide, après une courte digression, reprend ses plaintes au sujet des guerres continuelles qu'il lui faut soutenir; ce qu'il regarde comme le comble de l'infortune. Ce n'est pas assez pour lui d'être exilé, il faut être dans un danger perpétuel de sa vie; et, comme il le dit ailleurs, il ne peut pas être malheureux en repos.

(8) Ovide dit: Déjà quatre fois les pléyades nous ont ramené l'automne. Il prend l'automne pour toute l'année, selon la manière des poëtes, qui prennent la partie pour le tout: quatre étés, quatre hivers pour signifier quatre ans. On a parlé ailleurs fort au long de la constellation des pléyades qui président à l'automne: cependant Ovide, dans les Fastes, dit qu'elles commencent à paroître dès le 2 Avril. Columelle écrit qu'elles ne se lèvent qu'au 10 d'Octobre sur le soir, et se couchent dès le 20 ou 22 du même mois au lever du soleil; mais Pline dit que l'été commence au lever des pléyades, et l'hiver à leur coucher.

(9) Le poëte se représente ici à l'esprit les plus beaux lieux de Rome, dont le souvenir lui étoit infiniment agréable; il parle d'abord des places, des rues et des maisons. On a parlé assez au long en différentes remarques sur les Tristes, des principales places de Rome. Pour les maisons, il y en avoit

un grand nombre de fort magnifiques et d'une architecture exquise; plusieurs étoient dorées, même au-dehors du temps de Sénèque. Ovide vient ensuite aux théâtres, qui étoient, dit-il, tout incrustés de marbre. Nous apprenons de Vitruve, liv. V, que par les théâtres il faut entendre, non le lieu de la scène ou le théâtre proprement dit, mais ce qui l'environnoit: c'étoit de grandes galeries couvertes, dont les arcades ou portiques étoient en effet revêtus de marbre. Le peuple qui remplissoit le parterre, s'y retiroit lorsqu'il survenoit de la pluie. Voici les mots de Vitruve : *Post scenam porticus sunt constituendæ, uti cum imbres repentini interpellaverint, habeat populus quò se recipiat ex theatro.*

(10) Ovide distingue ici deux sortes d'eaux, celle des étangs, toujours tranquille et presque sans mouvement; et celle des canaux ou aqueducs, qui est dans un flux ou reflux perpétuel, tel à-peu-près que l'Euripe, bras de mer entre l'isle Eubée, aujourd'hui Négrepont, et la terre-ferme de la Béotie en Grèce : on dit que le flux et reflux s'y fait sept fois en vingt-quatre heures. On appelle aussi Euripes dans les auteurs latins, les aqueducs, et en particulier un grand réservoir d'où l'on faisoit couler l'eau dans le cirque pour y représenter un combat naval.

(11) On a déjà parlé assez au long dans une note sur les Tristes, de cette belle eau que les auteurs latins appellent *eau vierge*, *virgineus liquor.* C'étoit un grand canal qui couloit autour du Champ-de-Mars, où les jeunes gens, après s'être exercés dans différens jeux assez violens, tels que la lutte, les courses de chevaux et toutes sortes d'escrimes, alloient se rafraîchir; et ce qui fit donner ce nom à cette eau, au rapport de Frontin, c'est que ce fut une jeune fille qui en découvrit la source à des gens de guerre fort altérés; et elle se trouva si abondante, que depuis on la conduisit dans le Champ-de-Mars par un beau canal.

(12) Ovide les possédoit encore, à moins que depuis son exil, il ne les eût aliénées, car il témoigne en plusieurs endroits qu'Auguste en l'exilant, ne l'avoit point dépouillé de ses biens; mais s'il les possédoit encore, il n'en jouissoit guère, puisqu'il étoit privé du plaisir de les voir. Pélignie, ou la contrée des Péligniens, où étoit située Sulmone, la patrie d'Ovide, est aujourd'hui du royaume de Naples dans l'Abruse.

(13) On a déjà parlé ailleurs des jardins qu'Ovide avoit auprès de Rome. Les Romains appeloient *via*, voie, les grands chemins au sortir de Rome, qui presque tous étoient fort bien pavés. La voie Flaminienne dont on parle ici, conduisoit à Rimini par la Toscane et l'Ombrie: ce fut Caïus Flaminius, qui étant consul et collègue de Lépidus, la fit paver, comme l'écrit Strabon . . . . La voie Appienne, autrement Claudienne, que la plupart des auteurs prétendent être la même, alloit depuis la porte Capène jusqu'à Capoue: ce fut Appius Claudius Crassus, censeur, qui, au commencement de la guerre des Samnites, la fit non-seulement paver, mais fortifier par de petites tours à quelque distance l'une de l'autre.

(14) C'étoit de ces mots ou cris inarticulés dont on se sert encore aujourd'hui pour faire avancer les bœufs et toutes les bêtes de charge. Les chiens, les perroquets, et sur-tout les éléphans entendent aussi fort bien à leur manière certains mots qu'on leur répète souvent, et qui sont différens selon les différentes langues; ainsi les bœufs du pays des Getes alloient et venoient, tournoient à droite et à gauche, à certains mots gétiques qu'on leur prononçoit.

(15) Il y avoit à Rome plusieurs portiques où l'on se promenoit à l'ombre pendant l'été; celui de Pompée étoit le plus célèbre et le plus fréquenté, particulièrement des dames,

(16) L'Ombrie étoit une petite province fort proche de Rome, située entre le pays des Sabins et l'Etrurie ou Toscane. Sévère y avoit une maison de campagne où il alloit assez souvent, sur-tout dans la saison où l'on étoit lorsqu'Ovide lui écrivit cette lettre ; c'étoit apparemment au printemps ou au commencement de l'été.

(17) Elle étoit sans doute auprès du lieu où fut située l'ancienne Albe ; Strabon nous apprend que c'étoit sur une montagne qui confinoit au pays des Marses. On a déjà parlé ci-dessus de la voie Appienne, par où l'on alloit à Albane, et qui avoit pris son nom d'Appius Claudius. Cicéron dit que ce fut là où Milon tua Claudius, et fait remarquer, comme une circonstance particulière, que ce méchant homme fut tué dans un lieu qui étoit un monument de ses ancêtres, et où il les avoit déshonorés par ses brigandages. Les autres grands chemins les plusrenommés d'autour de Rome, étoient la voie Aurélienne, la voie Flaminienne, la voie Latine, la voie Lavicane, la voie d'Ostie, la voie Prædestine, la voie Salaire ou Salaria, et la voie Tiburtine.

LETTRE DIXIÈME. (Page 60).

(1) Il paroît par tout ce que dit Ovide de cet ami, qu'il n'en eût point de plus intime et de plus constant. Le mot *raptus*, dont il se sert ici, marque, ou une mort subite, ou une mort prématurée dans un âge peu avancé. Les auteurs latins ne s'en servent guère que pour les jeunes gens que la mort enlève dans la fleur de leur âge. C'est ainsi que Martial dit au livre VI de ses Epigrammes :

Inter Bajanas raptus puer occidit undas.

(2) Le mot *extinctum*, dont use ici Ovide pour exprimer la mort, est conforme à l'opinion de ces anciens philosophes qui croyoient que l'ame étoit une flamme subtile, et qu'elle tenoit de la nature du feu. Cicéron, au premier liv. des Tuscu-

lanes, attribue cette opinion à Zénon, chef des Stoïciens; mais Aristote l'attribue à Démocrite et à Leucippus. D'autres, au contraire, croyoient que l'ame étoit d'une matière éthérée, et qu'elle tenoit plus de l'air que du feu : de-là ces expressions, *exhalare animam, expirare, efflare spiritum.* Mais la foi nous enseigne que notre ame est une substance spirituelle, créée immédiatement de Dieu, sans aucune dépendance de la matière; de-là aussi l'on prouve son immortalité, et qu'après sa séparation du corps, elle subsiste encore avec tous ses attributs essentiels. Il n'y a aujourd'hui que des impies et des libertins demi-athée qui puissent penser autrement.

(3) C'est ce qu'exprime Ovide par ces mots, *Lusus gravitate carentes*, exempts de tout sérieux et de toute gravité, c'est-à-dire, libres et sans soucis. Tels étoient les jeux de Scipion et de Lælius, ces deux grands hommes, intimes amis, qui, au rapport de Cicéron, liv. II de l'orateur, ne dédaignoient pas de devenir quelquefois enfans, d'une manière qu'on auroit peine à croire, *incredibiliter repuerascere solitos :* lorsque dégagés des soins de la ville, ils alloient, dit-il, à Cajète sur le bord de la mer ou sur le lac Lucrain, cueillir des coquillages et faire des ricochets. Horace ajoute que ces jeux innocens étoient suivis d'un repas frugal où l'on ne servoit que des légumes.

Quin ubi se à vulgo et scenâ, in secreta remôrant
Virtus Scipiadæ, et mitis sapientia Lœli,
Nugari cum illo, et discincti ludere donec
Decoqueretur olus, etc.

Satyre I. du liv. II.

(4) On sait que c'étoit la coutume chez les anciens Romains, de brûler les corps morts, et d'en ramasser les cendres dans une urne qu'on mettoit en terre sous un tombeau fort élevé, et plus ou moins magnifique selon la qualité des personnes.

(5) Ovide assure que les Dieux en général ne sont pas inexorables, et qu'ils se laissent assez souvent fléchir par les prières et par les larmes de ceux qui les implorent. Auguste en particulier, selon Ovide, fut un Dieu plein de clémence ; cependant on ne croit pas que le poëte ait ressenti les effets de cette clémence tant vantée, et ce Dieu prétendu fut toujours inexorable à son égard, malgré tout son encens.

LETTRE ONZIÈME. (Pag. 64).

(1) Il n'est pas possible de rendre exactement dans notre langue les deux premiers vers de cette Elégie, parce qu'Ovide y joue sur une équivoque renfermée dans le mot de *salus* ou *salutem*, dont les Romains se servoient au commencement de leurs lettres. Ce mot, dans sa signification propre, ne signifie que *salut;* mais on ne peut pas dire en français, je vous envoie le *salut.* Si par le mot de *salus, salutem* on entend une santé parfaite, exempte de toute incommodité, on peut bien dire en français, je vous souhaite la santé et l'exemption de tous maux *opto tibi salutem*, mais non pas *mitto tibi salutem*, je vous envoie la santé. On pourroit bien dire, Ovide envoie le bonjour à son ami ; mais outre que *salutem* dit ici quelque chose de plus qu'un simple bonjour, pourroit-on ajouter avec Ovide : Mais comment envoyer un bonjour aux autres qu'on n'a pas soi même ? Cela, sans doute, ne seroit pas tolérable dans notre langue. On a donc mieux aimé s'écarter un peu du sens littéral de l'auteur, que de s'exprimer d'une manière barbare. C'est par la même raison que je défie encore le plus habile grammairien de traduire littéralement en français ces deux autres vers d'Ovide, par où il commence la lettre de Phèdre à Hyppolite dans ses Héroïdes :

Quæ nisi tu dederis, caritura est ipsa, salutem
Mittit Amazonio Cressa puella viro.

(2) En effet, un malade peut fort bien souhaiter à ses amis la santé dont il ne jouit pas lui-même; mais il ne sauroit la leur donner, bien moins encore la leur envoyer à cent lieues de lui.

Mittere rem si quis, quâ caret ipse, potest.

Certainement, encore une fois, on ne peut ni donner ni envoyer une chose qu'on n'a pas, mais on peut la souhaiter et à soi et aux autres.

(3) Avicenne définit la fièvre, *une chaleur étrangère* allumée dans le cœur, et qui de-là se répand par la respiration et le sang dans les artères et les veines, puis dans tout le corps. Ainsi l'essence de la fièvre, selon cet auteur, consiste dans une chaleur contre nature, et son siége propre est le cœur. Horace dit au liv. premier de ses Odes, III.e Ode, qu'après que Prométhée eut dérobé le feu du ciel, un essaim de toutes sortes de fièvre se répandit sur la terre. Pline, au liv. II de son Histoire naturelle, chap. VII, nous apprend qu'on dédia un temple à la fièvre sur le mont Palatin.

(4) Ovide se sert ici du mot de table en pluriel, *mensæ positæ*, pour marquer les deux services qui étoient en usage à la table des anciens: ils appeloient le premier service *primæ mensæ*, celui où l'on servoit des viandes; et le second service *secundæ mensæ*, celui où l'on ne servoit que des fruits, des confitures et toute sorte de desserts.

(5) Hébé, déesse de la jeunesse et fille de Junon, selon les poëtes, fut choisie pour présider à la table des Dieux; elle servoit le nectar et l'ambroisie à toute la troupe céleste. Ganymède, jeune Troyen, d'une rare beauté, ayant été enlevé au ciel par Jupiter sous la forme d'un aigle, succéda à cet emploi; et l'on fit épouser Hébé à Hercule, lorsque ce demi-Dieu, après avoir mis fin à ses travaux héroïques, fut

déifié dans les formes. Hébé, selon Tite-Live, eut un temple à Rome dans le grand cirque, sous le titre de Déesse de la jeunesse, et sous le nom de *Juventas*.

(6) C'est ici une ironie contre ceux qui s'imaginoient que le poëte avoit trouvé le secret de faire un séjour delicieux de son exil. Il souhaite que ces messieurs qui se forgent ainsi d'agréables chimères, et qui lui insultent en disant qu'Auguste lui feroit tort de le rappeler. Il souhaite, dit-il, qu'ils fassent un voyage dans le Pont, pour y jouir de ces prétendues délices.

(7) On sait que le sommeil est incompatible avec un estomac vuide, et que ce qui le produit sont de douces vapeurs qui, après une louable digestion, montent au cerveau, le pénètrent et l'appesantissent.

(8) Ovide n'ignoroit pas combien le vin pris à l'excès est pernicieux à la santé, qu'il brûle les intestins, qu'il les flétrit et les dessèche; d'où naît cette pâleur livide qu'on voit d'ordinaire sur le visage des grands buveurs. Mais ce n'étoit pas ce qui causoit en lui cette maigreur et cette pâleur extrême dont il se plaint; car il étoit fort sobre et tempéroit beaucoup son vin. On appelle ici le vin *Lyæus*, d'un des noms de Bacchus, dérivé du mot grec *luein*, *solvere*, qui veut dire dissoudre ou dissiper, parce qu'il dissipe et fait oublier pour un temps les chagrins.

FIN DES NOTES DU PREMIER LIVRE.

LES ÉLÉGIES D'OVIDE.

LIVRE DEUXIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

A GERMANICUS.

Au sujet du triomphe de Tibère sur l'Illyrie.

Le bruit éclatant du triomphe de Tibère (1) s'est fait entendre jusqu'en ce pays, où le vent du midi, fatigué d'une si longue traite (2), n'arrive que tout hors d'haleine et tout languissant. J'ai long-temps désespéré de rien apprendre dans la Scythie, qui pût me causer quelque joie : mais enfin ce jour commence à m'être moins odieux ; je vois qu'en dépit de la fortune, je puis avoir quelques jours sereins, et calmer mes ennuis. Quand bien même Auguste voudroit ici m'interdire tout sentiment de joie, il doit me permettre celle-ci ; et il ne peut la refuser à qui que ce soit. Les Dieux mêmes qui veulent qu'on les serve gaîment et de bon cœur, ordonnent qu'on bannisse toute tristesse aux jours de fête. Enfin, malgré l'em-

pereur, (c'est peut-être une folie à moi de le dire) oui, malgré lui, je me rejouirai d'apprendre ce qui s'est passé dans Rome.

Toutes les fois que Jupiter fait tomber du ciel (3) une pluie douce et abondante qui fertilise les campagnes, la mauvaise bardanne ne manque jamais de pousser en même temps, et de se mêler parmi les plus belles moissons : ainsi moi, comme une mauvaise herbe, je profite des largesses d'une divinité bienfaisante ; et malgré elle, je partage ses bienfaits avec le reste du monde. Oui la joie des Césars est la mienne (4) : car cette auguste maison ne possède rien en propre et qui ne soit un bien commun à tous.

Grace à vous bruyante renommée (5), au milieu des Scythes où je suis comme emprisonné, j'ai pu jouir du spectacle charmant d'un pompeux triomphe : c'est vous qui m'avez appris que des nations innombrables étoient accourues de toutes parts pour voir leur prince dans tout l'éclat de sa gloire ; ensorte que Rome qui dans son enceinte (6) peut renfermer un monde entier, ne pouvoit qu'à peine les contenir. C'est vous encore de qui je sais, qu'après plusieurs jours de pluies continuelles, le soleil, par une providence singulière des Dieux, parut tout-à-coup plus brillant que jamais, pour éclairer ce beau jour qui fut si gai,

si serein, qu'il sembloit se conformer au visage du peuple où l'on voyoit éclater la joie.

On dit aussi que ce héros, pour signaler sa magnificence en ce jour, voulut distribuer lui-même aux plus braves guerriers des récompenses militaires (7), accompagnées de louanges fort flatteuses. Mais avant que de se revêtir des ornemens du triomphe (8), il prit en main de l'encens (9) qu'il fit fumer sur les autels, et par cet acte de religion que la justice toujours maîtresse de son cœur lui inspira, il appaisa Auguste son père et Livie sa mère, qui lui pardonnèrent les alarmes qu'il leur avoit causées pendant la guerre. De quelque côté que le prince triomphant tournât ses pas, il n'entendoit que des applaudissemens pour le passé, et d'heureux présages pour l'avenir. Toutes les rues par où il passoit, étoit parsemées de roses qui jetoient un éclat merveilleux : dans sa marche on portoit devant lui de grandes figures sculptées en argent (10), qui représentoient de véritables murs et des villes étrangères avec leurs citoyens captifs. On y voyoit aussi de grands fleuves, des montagnes, des forêts et des trophées d'armes, ciselés en bas reliefs ; ensorte que l'éclat de l'or qui brilloit de toutes parts dans ce triomphe, venant à rejaillir sur les maisons de la place romaine, par la réverbération du soleil, les faisoit paroître elles-mêmes comme toutes d'or. On re-

marque encore qu'il y parut un si prodigieux nombre de captifs attachés au char du vainqueur, qu'eux seuls réunis ensemble auroient pu composer une juste armée ; cependant quoiqu'ils eussent été les principaux auteurs de la guerre, on leur accorda la vie presqu'à tous. Ainsi moi, après un si grand exemple de clémence, n'ai-je pas droit d'espérer tout de César, puisque les Dieux mêmes pardonnent quelquefois à leurs plus grands ennemis.

Ce n'est pas tout, illustre Germanicus (11), la renommée n'a pas été moins fidelle à publier vos beaux faits : nous savons que des villes fortes qui n'ont pu se soutenir devant vous, par leurs armes, par leurs remparts, ni par l'avantage de leur situation, ont été inscrites au rang de vos conquêtes. Que les Dieux vous donnent des années, vous tirerez de votre propre fonds tout le reste ; qu'on vous assure une longue vie, rien ne manquera à votre gloire. J'ose vous la promettre cette longue vie, et vous pouvez m'en croire ; les poëtes sont souvent inspirés, leurs paroles sont des oracles : mais que dis-je ? un Dieu même, un Dieu vient me garantir par d'heureux augures, l'accomplissement de mes souhaits. Oui, grand prince, vous aurez votre tour ; Rome transportée de joie vous verra monter au Capitole sur un char de triomphe, attelé de chevaux cou-

ronnés de laurier. Alors votre auguste père, témoin des honneurs prématurés de son jeune fils, en ressentira la même joie qu'il a fait ressentir lui-même au grand Auguste, et à l'incomparable Livie. Remarquez donc dès aujourd'hui, prince le plus illustre des princes de votre âge, soit dans la paix, ou dans la guerre; remarquez bien ces heureux présages que je vous fais; peut-être serai-je un jour assez heureux pour chanter moi-même votre triomphe, si toutefois je puis me promettre une assez longue vie parmi tous les périls qui me menacent, et qu'avant ce temps un barbare Scythe n'ait point encore trempé ses flèches dans mon sang, ou que le sabre de quelque cruel Sarmate ne m'ait point abattu la tête. Mais si avant qu'il m'arrive un pareil accident, je puis voir l'heureux jour où l'on consacrera pour vous au temple une couronne triomphale, vous avouerez alors que j'aurai été deux fois bon prophète; une fois sur le triomphe de Tibère, et une autre fois sur le vôtre.

LETTRE II.

A MESSALINUS.

Ovide, ancien serviteur de votre maison, est présentement relégué sur les tristes bords du Pont-Euxin, parmi les indomptables Gètes, vous présente ses respects, cher Messalinus, comme il faisoit autrefois étant à Rome. Hélas! peut-être qu'en lisant mon nom, vous changez de visage, et vous doutez si vous devez lire le reste: continuez, je vous prie, et ne faites pas l'affront à ma lettre de la reléguer loin de vous, comme je le suis moi-même; souffrez que mes vers restent en paix dans votre ville, puisqu'on ne leur défend pas d'y demeurer. Car enfin je n'ai jamais été assez fou pour croire qu'entassant les montagnes sur les montagnes (1), je pusse escalader le ciel et toucher les astres de ma main; on ne m'a point vu marcher comme un furieux sur les pas d'un Encelade (2), pour faire la guerre aux Dieux, souverains maîtres du monde; et je n'ai jamais blessé de mes flèches aucune divinité, comme l'impie Diomède (3). J'ai commis une grande faute, il est vrai; mais elle n'a causé que

ma perte, et c'est le plus grand mal qu'elle ait fait.

Au reste, ne me demandez point quelle est donc cette faute qui m'a été si funeste; il suffit de vous dire que l'art insensé dont j'ai donné des leçons dans quelques-uns de mes livres, m'a rendu assez coupable, sans qu'il soit nécessaire de parler ici d'autre chose; mais en cela je ne fus tout au plus qu'un indiscret et un mal-avisé: voilà les seuls noms que je mérite. J'avoue néanmoins qu'après m'être attiré l'indignation d'Auguste par mon imprudence, vous avez raison de ne vous pas rendre tout d'un coup à mes prières; un peu de résistance ne sied pas mal à un favori comme vous, qui prévenu d'un respect profond pour toute la postérité du grand Jule, a droit de se tenir offensé de quiconque l'offense. Mais tout armé que vous êtes contre moi, prêt à me porter les plus rudes coups pour venger votre maître, jamais vous ne viendrez à bout de me faire vous craindre comme un ennemi redoutable.

Jadis un vaisseau Troyen reçut sur son bord (4) l'infortuné Achémenide, tout grec qu'il étoit, et l'on se rendit à ses prières. La lance d'Achille qui blessa Telèphe (5), roi de Mysie, fut la même qui le guérit de sa blessure.

Les impies et les sacrilèges cherchent souvent un asyle dans les mêmes temples qu'ils ont pro-

fanés, et ils osent bien implorer l'assistance de ces Dieux mêmes qu'ils viennent d'offenser. Quelqu'un dira qu'il ne faut pas trop s'y fier (6), et j'en conviens; mais dans l'état où je suis, je puis bien risquer quelque chose. Que les autres prennent toutes leurs sûretés, c'est bien fait: pour moi, je n'ai plus rien à craindre; une misère extrême sauve de toutes les autres. Que peut faire de mieux celui qui est entraîné par les destins (7), que de s'y abandonner ?

Mais enfin, du milieu des épines, on voit souvent naître des roses: un homme qui se noie, s'accroche à tout ce qu'il peut, soit ronces ou rochers. Une colombe timide et tremblante qui fuit devant l'épervier, se réfugie quelquefois dans le sein d'un homme: la biche suivie d'une meute qui la serre de près, se jete sans hésiter dans la première chaumière qu'elle rencontre. Ainsi, vous, ô le plus doux des humains, ouvrez aujourd'hui un asyle chez vous à un ami qui vous implore les larmes aux yeux; ou plutôt ne fermez pas votre porte à un malheureux qui vous crie merci. Présentez, je vous prie, ma très-humble requête à ce Dieu des Romains que vous ne révérez guère moins (8) que le Jupiter tonnant du Capitole; portez la parole pour moi devant nos princes; parlez et agissez en mon nom: je sais que c'est un mauvais personnage à faire; mais enfin,

enfin, regardez-moi ici comme un malade désespéré (9), déjà saisi d'un froid glaçant aux approches de la mort; et si je suis sauvé, ce ne peut être que par vous. Au reste, c'est dans une occasion comme celle-ci, où tout paroît désespéré, qu'il est beau de signaler ce grand crédit que vous donne la faveur d'un prince qui ne devroit jamais mourir (10). C'est encore à présent, plus que jamais, que vous devez faire triompher cette éloquence héréditaire dans votre maison, et toujours secourable aux malheureux; ce beau talent de la parole que feu votre père possédoit dans un éminent dégré, revit tout entier en vous comme dans son digne héritier (11). Cependant je ne réclame point votre éloquence pour qu'elle s'emploie ouvertement à me défendre: la cause d'un homme comme moi, reconnu coupable de son propre aveu, ne souffre point de défenseur déclaré; mais c'est à vous de voir si vous ne pourriez point excuser, en quelque sorte, une faute où il n'est entré que beaucoup de légèreté et d'imprudence; ou s'il n'est pas plus expédient de ne rien remuer ici, de peur de gâter tout. En effet, la plaie dont il s'agit étant de sa nature, comme incurable, je crois pour moi qu'il est plus sûr de n'y point toucher. Taisez-vous donc ma langue, il n'y a plus rien à dire pour ma défense.

Que ne puis-je ensevelir mon crime avec moi dans les cendres de mon tombeau.

Ainsi donc, cher Messalinus, en parlant pour moi, faites-le de manière (12) qu'il ne paroisse pas même que je sois coupable de la moindre imprudence; tâchez seulement d'obtenir de l'empereur que je vive en paix, puisque ma vie est un bien que je ne tiens que de lui. Quand donc vous lui verrez un visage serein, et que ce front sévère avec lequel il donne le mouvement à tout l'empire, se déridera un peu, approchez alors, et demandez-lui, pour toute grace, qu'il ne permette pas qu'un petit corps aussi maigre et aussi décharné que le mien, soit donné en proie à d'effroyables Gètes, ces hommes si monstrueux, et qu'il veuille bien m'accorder pour mon exil une terre moins sauvage.

Le temps est propre à demander des graces. Auguste est heureux, et voit Rome dans l'état de gloire et de puissance où il l'a mise. Son illustre épouse en parfaite santé, assise avec toute la majesté d'une Déesse sur un superbe canapé (13), tient sa cour à l'ordinaire. Tibère (14) étend tous les jours les bornes de l'empire par ses conquêtes. Germanicus devance ses années (15) par un courage héroïque; et l'on remarque déjà dans Drusus (16) une vigueur de corps et d'esprit égale à sa haute naissance : joignez-y encore ses

aimables brus (17), ses chers petits-fils, et ses petites-filles déjà si sages et si vertueuses ; enfin, tout ce qui compose cette auguste maison, et qui tous jouissent d'une santé florissante.

Mais n'omettons pas ici les victoires remportées tout récemment sur les Pannoniens (18), et la paix affermie dans tout l'empire par la réduction de la Dalmatie : n'oublions pas la fière Illyrie, qui n'a pas eu honte de s'abaisser jusque sous les pieds de son vainqueur. Bientôt après, on a vu paroître ce héros d'un air gracieux, monté sur un char de triomphe, et la tête couronnée d'un laurier immortel. Vous avez eu l'honneur, cher Messalinus, de l'accompagner dans sa marche, avec Drusus, cet aimable enfant si digne de son père, et de tous les titres d'honneur dont il est déjà revêtu : c'est l'image vivante de Castor et de Pollux, ces deux frères dont le temple est tout proche, et en face de celui du grand Jule (19). Messalinus avouera sans peine que la maison des Césars, à qui tout doit céder, a eu la meilleure part à la joie de ce grand jour ; mais après elle en vain les plus empressés à témoigner leur amour pour le prince triomphant, voudroient-ils lui disputer ? il doit l'emporter sur tous, puisque Messalinus aima Tibère dans tous les temps, et même avant le jour où, par ordre de ce prince, on lui ceignit la tête d'un laurier justement dû à son mérite (20).

Mais qu'heureux sont ceux qui ont été spectateurs de ce grand triomphe, et qui ont vu de leurs yeux ce héros qui porte empreinte sur son front toute la majesté des Dieux ! Pour moi, hélas ! au lieu des traits charmans du visage de mon prince, je n'ai devant les yeux que l'horrible figure des Sarmates, et l'image affreuse d'un pays toujours en proie aux fureurs de la guerre, ou d'une vaste mer presque toujours glacée. Si cependant je puis me faire entendre, cher Messalinus, et que mes cris parviennent jusqu'à vous; employez, je vous prie, toute la faveur que vous avez auprès de l'empereur, pour faire changer le lieu de mon exil. L'ombre éloquente de votre père, s'il lui reste encore quelque sentiment, vous sollicite en ma faveur; car vous n'ignorez pas combien je l'honorai dès mon enfance. Votre frère est aussi très-disposé à vous demander la même grace, quoique peut-être il appréhende un peu qu'en voulant trop me servir, vous ne vous desserviez vous-même. Mais n'importe, toute votre maison s'intéresse pour moi, et vous ne pouvez aujourd'hui vous refuser à un homme qui vous faisoit autrefois si régulièrement sa cour. Certainement, en ce temps-là vous paroissiez estimer mon esprit; mais, hélas! pour mon malheur, j'en ai fait depuis un mauvais usage, sur-tout dans mon *Art d'aimer*, que vous n'approuvâtes jamais : mais si l'on efface ces der-

nières taches de ma vie, elle n'a rien qui déshonore votre maison, où j'avois alors un assez libre accès. Puisse-t-elle être aujourd'hui plus florissante que jamais; que les Dieux et les Césars la comblent de biens et d'honneurs : mais enfin n'oubliez pas dans vos prospérités de prier souvent Auguste, ce dieu plein de douceur, mais justement irrité contre moi; tâchez de le fléchir, et d'obtenir de lui que je sois délivré de ce pays barbare où je suis en butte à toute la férocité des Scythes.

Je sais que cette grace est difficile à obtenir, je n'en disconviens pas; mais c'est dans les entreprises difficiles que la vertu héroïque se signale; plus il vous en coûtera, plus vous acquerrez de gloire et de mérite. Après tout, ce n'est point ici un Polyphême (21) retranché dans son antre du mont Etna, ni un Antiphate (22), roi des Lestrigons, auxquels il faut adresser ses prières : c'est à un père doux et facile, toujours prêt à pardonner; il fait souvent gronder son tonnerre sans lancer la foudre : quand il ordonne quelque chose de fâcheux, il en est fâché lui-même, et il se punit presque en punissant les coupables. Il est vrai que j'ai poussé à bout sa clémence, et qu'il s'est vu forcé d'appeler sa justice à son secours pour le venger; mais, hélas! éloigné de ma patrie de toute l'étendue d'un monde entier, je ne puis

aller moi-même me prosterner aux pieds de mes Dieux : je vous députe donc en ma place comme ministre de ces Dieux (23) que vous connoissez mieux que tout autre, par ce culte assidu que vous leur rendez ; portez la parole en mon nom, mais joignez vos prières aux miennes. Après cela j'abandonne le tout à votre prudence ; voyez ce que l'on peut tenter sagement sans nous compromettre l'un ou l'autre. Pardonnez-moi si je vous parle avec franchise ; c'est que mes fautes passées m'ont rendu timide (24) et circonspect à l'excès sur l'avenir.

LETTRE III.

A MAXIME.

L'ami constant dans l'adversité.

MAXIME, qui, par l'éclat de vos vertus, soutenez dignement la gloire d'un si grand nom, et dans qui le mérite (1) n'en cède rien à la noblesse; vous que j'ai toujours honoré parfaitement jusqu'au dernier moment de ma vie (2); car, dans l'état où je suis, ce n'est pas vivre, c'est être mort. Cependant vous m'aimez toujours, et vous ne rougissez point d'un ami malheureux; chose aujourd'hui d'autant plus estimable qu'elle est plus rare: on a honte de le dire (3), mais c'est la vérité, on ne règle plus les amitiés que sur l'intérêt; le premier soin dont on s'occupe, est de voir ce qui est utile, et non ce qui est honnête.

Plus de bonne foi dans le commerce de la vie, qu'au gré de la fortune: de plusieurs milliers d'hommes, à peine en est-il un seul qui ne cherche, pour prix de la vertu, que la vertu même (4); toute sa beauté, sans l'utilité qui en revient, ne touche guère; presque personne ne veut être gratuitement homme de bien. Je le ré-

pète encore, rien n'a d'attrait que ce qui est utile : ôtez de l'esprit les idées de fortune dont on se flatte, les cours des grands seront bientôt désertes. Chacun ne s'occupe aujourd'hui que de ses revenus, et compte exactement sur ses doigts tous les profits qu'il peut faire. L'amitié, nom autrefois si respectable, est présentement à vil prix ; ce n'est plus qu'une infâme prostituée qui s'abandonne au plus offrant.

Mais ce que je regarde comme un prodige (5), cher Maxime, c'est que vous ayez pu résister au torrent d'un désordre si commun. Non, non, je ne me lasse point de le dire, on n'aime plus que les favoris de la fortune ; et sitôt que cette déesse terrible a fait gronder son tonnerre sur quelqu'un, elle met en fuite tout ce qui est autour de lui. Me voilà, moi, par exemple, pendant que le vent de la fortune a soufflé dans mes voiles, je me suis vu entouré d'un grand nombre d'amis; mais dès qu'un vent contraire a commencé de soulever les flots, j'ai été abandonné seul sur un vaisseau tout délabré, errant à l'aventure à la merci des ondes : et pendant que mes autres prétendus amis me désavouoient comme un inconnu, deux ou trois seulement restèrent auprès de moi pour me soutenir dans l'extrême abattement où j'étois. Vous fûtes de ce nombre, et vous en fûtes le chef ; car il ne vous convenoit pas de n'être là qu'en second ; c'étoit à vous de donner l'exemple,

et aux autres de le suivre. L'honneur seul d'avoir fait votre devoir en cette occasion vous suffit, et vous n'exigez rien autre chose de moi qu'un humble aveu de ma faute : tant vous êtes persuadé que la vertu, dénuée de tous les biens extérieurs, est une assez digne récompense d'elle-même, et qu'il est honteux de rompre avec un ami, précisément parce qu'il est dans l'infortune, comme s'il cessoit d'être aimable dès-là qu'il cesse d'être heureux. En effet, l'humanité demande qu'on soutienne (6) de la main celui qui se noie, au lieu de l'enfoncer dans l'eau.

Considérez de quelle manière Achille se comporta (7) envers son ami Patrocle après sa mort, et songez que la vie que je mène ici est une espèce de mort. Thésée accompagna Pirithoüs (8) jusqu'au fleuve du Styx : hélas ! je touche de près à ces tristes bords. Le jeune Pylade n'abandonna point Oreste (9) dans les plus grands accès de ses fureurs ; on peut bien dire aussi qu'il y a eu dans ma faute tant d'imprudence et de folie, qu'elle tenoit de la fureur.

Ainsi, vous, cher Maxime, vous méritez ici les éloges de ces héros en amitié ; signalez votre zèle pour un ami désespéré : j'ai droit d'attendre tout de votre grand cœur, s'il n'est point changé, et si vous êtes toujours le même que je vous ai connu autrefois. En effet, plus la fortune s'acharne

à me persécuter (10), plus vous vous roidissez contre elle ; déjà vous résistez à ses plus terribles coups ; votre ennemie vous anime au combat, en combattant elle-même de toutes ses forces ; ainsi, en voulant me nuire elle me sert ; sans doute, jeune homme incomparable, vous croyez qu'il est honteux de s'asservir aux caprices d'une Déesse toujours chancelante sur sa roue : ferme et invariable dans vos amitiés, si les affaires d'un ami (11) ne sont pas en aussi bon état que vous le souhaiteriez, vous y mettez ordre, et vous réglez tout en habile homme ; mais enfin, si sa maison est tellement ébranlée qu'elle menace d'une chûte prochaine, vous l'épaulez encore et vous l'étayez le mieux qu'il est possible.

Il est vrai que d'abord votre indignation contre moi fut aussi grande que juste ; elle égala celle du prince, qui n'étoit que trop bien fondée. En effet, lorsque vous vîtes le cœur du grand Auguste piqué jusqu'au vif, vous jurâtes à l'instant que vous n'étiez pas moins irrité que lui. Mais dans la suite, mieux informé (12) des véritables causes de ma disgrace, on dit que vous ne pûtes vous empêcher d'en gémir. Dès-lors vous commençâtes à me consoler pour la première fois par une de vos lettres, où vous me faisiez espérer qu'on pourroit peut-être un jour appaiser la colère du Dieu que j'avois offensé. Alors une

amitié aussi ancienne que la nôtre, et qui devança même le jour de votre naissance, fit toute l'impression qu'elle devoit faire sur vous. Ce n'est que peu-à-peu et avec le temps que vous vous êtes fait d'autres amis ; mais vous étiez né le mien. C'est moi qui vous donnai les premiers baisers que vous reçûtes au berceau ; je fréquentai votre maison dès ma plus tendre enfance : mais, hélas! il faut l'avouer à ma honte, depuis long-temps aussi je lui suis devenu fort à charge.

Votre illustre père, ce parfait modèle de l'éloquence romaine, et dont la noblesse égaloit l'éloquence, fut le premier qui m'enhardit à donner des poésies au public ; il voulut bien me servir de guide dans la carrière du bel esprit. Je ne prétends pas piquer ici d'honneur votre frère ; mais il peut se souvenir aussi combien je le cultivai dans ma jeunesse. Il est vrai néanmoins que je vous aimai au-dessus de tous, et que, dans mes fortunes diverses vous possédâtes seul toute ma confiance. Vous me joignîtes encore sur la dernière côte d'Italie avant mon départ ; vous reçûtes mes derniers adieux ; et vous fûtes témoin des pleurs dont j'arrosai cette terre si chère, étant sur le point de la quitter.

Ce fut alors aussi que vous me demandâtes si les bruits qui couroient de moi au sujet de mon exil étoient vrais ou faux ; vous vîtes mon embarras, et comme je balançois entre le oui et le

non, n'osant trop m'expliquer, et ne répondant que par des larmes qui couloient sur un visage déconcerté et qui marquoit assez le trouble de mon ame. Enfin, quand vous vous rappelez le souvenir de tout ce qui se passa dans cette dernière entrevue, vous jugez bonnement qu'il est facile de colorer ma faute sous le nom d'une imprudence de jeune homme; vous ne voyez en moi qu'un ancien ami dans l'adversité, et vous n'oubliez rien pour adoucir ses peines autant qu'il est possible.

S'il m'est permis, en récompense, de donner ici un libre cours à mes desirs, je vous souhaite, cher Maxime, tout ce qu'on peut souhaiter de biens à un ami généreux qui m'a bien servi dans tous les temps.

Ou plutôt, pour régler mes vœux sur les vôtres, veuillent les Dieux vous conserver long-temps notre prince et son auguste mère; car voilà, il m'en souvient, la prière la plus ordinaire que vous faisiez autrefois, en brûlant de l'encens sur les autels.

LETTRE IV.

A ATTICUS.

Agréable souvenir du commerce familier qu'il eut autrefois avec ce cher ami.

RECEVEZ, cher Atticus, ami dont la fidélité ne peut m'être suspecte (1), recevez cette lettre d'Ovide, qu'il vous écrit des bords de l'Ister; elle nous tiendra lieu d'un de ces entretiens charmans que nous avions autrefois ensemble.

Mais avant toutes choses, dites-moi, je vous prie, le souvenir d'un ami malheureux est-il toujours (2) aussi vif en vous, que dans les premiers temps? vos premières ardeurs ne seroient-elles point un peu ralenties, ou même prêtes à s'éteindre? Mais non, je ne le puis croire; les Dieux ne m'affligeront pas assez pour permettre qu'un ami tel que vous me puisse jamais oublier. Pour ce qui est de moi, je vous proteste que votre image est toujours présente à mes yeux; et il me semble que tous vos traits sont si profondément gravés dans mon cœur, qu'ils ne s'effaceront jamais.

Je me souviens toujours avec plaisir de cet heureux temps, où nous nous entretenions souvent

ensemble de nos affaires les plus sérieuses : mais aussi je n'ai pas oublié ces conversations si enjouées, où les heures passoient si vîte, et les jours nous paroissoient trop courts pour ce que nous avions à nous dire. Assez souvent un nouveau poëme qui venoit d'éclore sous ma plume, donnoit matière à une conférence savante, où ma muse se soumettoit toujours sans peine à votre judicieuse critique : mais quand vous m'honoriez de votre approbation, dès-là je me tenois assuré de celle du public, et c'étoit pour moi le plus doux fruit de mon travail. Bien plus, afin qu'il fût dit que mon nouvel ouvrage avoit passé sous la lime d'un homme (3) de très-bon goût, j'y ai souvent fait des ratures, sans autre raison que pour déférer à votre avis.

On nous voyoit aussi presque toujours ensemble aux promenades publiques, dans les rues, sous les portiques, aux théâtres, et en tous lieux. Enfin notre amitié, cher Atticus, étoit si grande, qu'on pouvoit justement la comparer à celle d'Achille et de Patrocle (4). Pour moi, je ne puis croire après cela, que quand vous auriez bu à longs traits des eaux du fleuve d'oubli (5), vous pussiez perdre le souvenir de toutes ces particularités. Les jours d'été seront plus courts (6) que ceux d'hiver, et les nuits d'hiver plus courtes que celles d'été : les chaleurs ne se feront plus sentir

à Babylonne (7), ni les froids dans le Pont ; le souci sera de meilleure odeur que la rose (8) avant que vous perdiez le souvenir de ce qui s'est passé entre nous à Rome ; quelque malheureuse que soit ma destinée, elle ne le sera jamais jusqu'à ce point. Prenez garde pourtant de démentir par vos actions, l'espérance que j'ai conçue, et que ma trop grande confiance ne passe pour une sotte crédulité. Embrassez donc avec vigueur la défense d'un ancien ami, mais toujours sagement et sans trop vous compromettre ; car après tout je ne prétends pas vous être à charge, jusqu'à risquer de vous perdre pour me sauver.

LETTRE V.

A SOLANUS.

Ovide montre ici les sentimens modestes qu'il a de lui-même, par comparaison à Solanus et aux autres panégyristes de Germanicus.

OVIDE, après avoir salué (1) son ami Solanus, lui adresse une lettre en forme d'élégie (2). Je souhaite que les vœux qu'on fait pour vous au commencement de cette lettre s'accomplissent, et que vous puissiez la lire en parfaite santé. Cette candeur aimable qui ne se trouve presque plus qu'en vous dans le siècle où nous sommes, m'engage à former les plus tendres souhaits pour un homme qui les mérite si bien.

Quoique je naie eu jusqu'ici qu'assez peu d'habitude avec vous, il m'est revenu que vous aviez été sensiblement touché de mon exil; et qu'ayant lu les poésies que j'ai envoyées des bords du Pont-Euxin, l'approbation que vous leur avez donnée, toutes médiocres qu'elles sont, les a fait beaucoup valoir. On vous a vu soupirer en les lisant, et dire assez haut : puisse la colère d'Auguste s'appaiser au plutôt. Certainement quand ce

ce prince viendroit à le savoir, il ne pourroit s'en offenser. Il est vrai que des souhaits si raisonnables sont l'effet de votre humeur douce et compatissante, mais ils ne m'en sont pas moins agréables.

Il y a de l'apparence, docte Solanus, que ce qui vous touche le plus dans mes maux, c'est la situation et la nature du lieu que j'habite. En effet, il n'est point de pays dans l'univers, où l'on ressente moins les douceurs de la paix qu'Auguste vient de donner au monde : sans cesse il est désolé par de cruelles guerres. Cependant vous avez la complaisance de lire des vers composés dans le tumulte des plus furieux combats, et de les approuver même avec éloge ; vous applaudissez à mon foible génie, et à tout ce qui coule d'une vaine si stérile (3) : ce petit ruisseau grossi par vos louanges, paroît comme un grand fleuve. Il faut avouer que votre suffrage me flatte infiniment, et je vous dirois que je m'en applaudis beaucoup, si vous ne saviez que les malheureux ne s'applaudissent guère à eux-mêmes. Quand j'exerce ma muse sur de petits sujets, il me semble qu'alors se proportionnant à mon esprit, elle réussit passablement ; peut-être faudroit-il s'en tenir-là.

Cependant le bruit d'un fameux triomphe s'étant répandu depuis peu jusqu'en ce pays, j'ai

osé le chanter dans mes vers : mais l'éclat de cette pompe m'a ébloui, et je n'ai pu soutenir toute la dignité d'un si grand sujet ; vous ne pouvez louer dans mon poëme que la hardiesse de l'entreprise ; tout le reste est fort au-dessous de la matière que je traite. Si néanmoins mon ouvrage est parvenu jusqu'à vous, prenez-le, cher ami, sous votre protection : je sais que vous le feriez quand je ne vous en prierois pas, et ma recommandation n'est pas ici fort nécessaire.

Je ne mérite point de louanges; mais vous êtes né si doux et si complaisant, que vous n'avez pu m'en refuser : admirable vous-même, vous admirez les autres. Une connoissance parfaite des beaux arts, jointe à toutes les graces du discours, vous distinguent assez dans le monde : c'est ce qui fait que le César Germanicus (4), cet aimable prince de la jeunesse, a bien voulu vous associer à ses études (5) : vous ne le quittez point depuis long-temps; et attaché à lui dès vos plus tendres années, vous lui plaisez sur-tout par une certaine sympathie d'humeur et de génie. C'est vous qui en parlant le premier, lui inspirez une noble ardeur de parler à son tour ; et l'on diroit que les paroles qui sortent de votre bouche ont une vertu secrette pour attirer celles du prince : c'est pour cela qu'il vous a toujours auprès de lui. Mais sitôt que vous avez cessé de parler, et que toute

bouche mortelle (6) se taît devant lui pour un moment, ce prince, si digne du beau nom qu'il a hérité du grand Jule (7), se lève de son siège avec une grace et un certain éclat pareil à celui de l'aurore à son lever (8); pendant qu'il se tient debout dans le silence, son visage composé, son air grave et modeste, et toute la contenance d'un grand orateur, annonce déjà d'avance à son maître et son ami (9) un discours des plus éloquens. Enfin, dès que le moment de parler est venu (10), et que cette bouche commence à s'ouvrir (11), on jureroit que c'est le langage des Dieux qu'il parle, et non celui d'un mortel. Voilà, dites-vous alors en vous récriant, une éloquence vraiment digne d'un prince, tant il y a de noblesse et de dignité dans toutes ses paroles.

Cependant, chose assez rare! quoique vous possédiez toute la faveur de ce jeune César, et qu'elle vous élève au faîte des grandeurs (12), vous ne dédaignez pas de lire les ouvrages d'un malheureux proscrit, et de les placer dans votre bibliothèque; tant il est vrai que la sympathie des esprits forme une espèce d'alliance entre les cœurs, et que l'on s'unit volontiers à ceux de même professsion que soi.

Ainsi voyons-nous que le laboureur aime le laboureur, le guerrier l'homme de guerre, et le pilote celui qui comme lui sait gouverner un vais-

seau. De même vous, cher Solanus, passionné pour les belles lettres (13), vous les cultivez sans relâche ; et homme d'esprit comme vous l'êtes, oserois-je le dire ? vous m'aimez pour mon esprit. Nos manières d'écrire sont différentes, j'en conviens ; mais elles coulent de mêmes sources (14). Nous cultivons deux des plus beaux arts ; vous l'éloquence, et moi la poésie : vous tenez le tyrse en main, et moi je porte en tête la couronne de laurier (15) : il faut dans l'une et dans l'autre, même feux, même enthousiasme. Ma poésie emprunte de votre éloquence ce qu'elle a de fort et de nerveux ; mais votre éloquence emprunte de ma poésie toutes ses fleurs et son brillant. Il est donc vrai que nos études ont une grande affinité entr'elles ; c'est pour cela que vous voulez qu'on garde inviolablement les droits sacrés de cette milice commune où l'on s'engage.

Ainsi, je souhaite que Germanicus, dont suivant la voix publique, vous êtes le favori bien-aimé, vous aime constamment jusqu'à la fin, et qu'il succède un jour à l'empire du monde (16), auquel il est appelé. Ce sont les vœux publics que tous les peuples (17) font avec moi, pour cet aimable prince.

LETTRE VI.

A GRÉCIN.

Ovide lui montre l'inutilité d'une réprimande qui vient trop tard.

Des tristes bords du Pont-Euxin, l'affligé Ovide écrit en vers à son ami Grécin, et il le salue à l'ordinaire, comme il le faisoit autrefois à Rome. Tout homme exilé ne parle que par ses lettres (1); défendez-moi d'écrire, vous me coupez la langue et la parole, il faut me taire pour toujours.

Vous faites, comme vous le devez, une verte réprimande (2) à un ami peu sage (3); et vous êtes presque fâché de ce que je ne souffre pas (4) autant à votre gré, que je le mériterois: mais de grace, usez de paroles un peu moins dures envers un coupable qui reconnoît sa faute; votre réprimande est bonne, mais elle vient un peu trop tard. Lorsque j'allois donner à pleines voiles dans certains écueils (5), il falloit m'avertir d'y prendre garde, il en étoit temps alors; mais à quoi sert de me marquer, après le naufrage, la route que je devois tenir? Tendez plutôt la main à un homme qui se noie, qui se sauve à la nage,

et qui n'en peut plus; soutenez-le sur l'eau autant qu'il est possible. Vous faites déjà ce que je dis (6), mais continuez, je vous prie, à le faire mieux que jamais, redoublez-y vos soins. Je souhaite, en récompense (7), que votre mère, votre femme, vos frères et toute votre famille se maintiennent en parfaite santé. Puissiez-vous encore obtenir ce que vous demandez sans cesse, soit de cœur, soit de bouche, qui est que tout ce que vous faites soit agréable aux Césars.

Au surplus il seroit bien honteux pour vous, si vous ne vous intéressiez tout de bon pour un ancien ami réduit au plus déplorable état où il puisse être: quelle honte encore de reculer en arrière, de vous démentir du passé, et de m'abandonner lâchement au fort de mes disgraces? Enfin, ne seroit-il pas bien honteux de tourner à tous vents, de prendre ou laisser un ami selon les caprices de la fortune, et de le désavouer s'il est malheureux.

Ce n'est pas ainsi que Pylade en usa avec Oreste, et l'attachement de Thésée pour Pirithoüs fut bien d'un autre trempe. Ces héros en amitié, si applaudis tous les jours sur vos théâtres (8), seront admirés des siècles à venir, comme ils l'ont été des siècles passés. Ainsi vous, cher Grécin, en suivant un ami prêt à périr, vous mériterez une place parmi ces grands hommes, et déjà vous la méritez, à

juste titre, par votre sincère affection pour moi: ne croyez pas que j'y sois insensible et que je puisse m'en taire (9). Si mes vers peuvent s'assurer de l'immortalité, comptez qu'on parlera de vous dans les siècles futurs. Persévérez seulement, cher Grécin, et aimez constamment un ami qui est tombé dans une cruelle disgrace; surtout que cette ardeur si vive de me servir ne se ralentisse point. Tandis que vous agirez de votre côté, ne doutez pas que du mien je ne mette tout en œuvre (10) pour vous seconder: je sais qu'on n'en sauroit trop faire pour arriver à son but, et qu'un bon cheval qui va déjà fort bien (11), a besoin quelquefois qu'on lui fasse sentir l'éperon.

LETTRE VII.

A ATTICUS.

Il écrit à son ami qu'il est dans un étrange abandon, et manque de tout dans son exil.

Avant toutes choses, permettez, cher Atticus, que du pays des Gètes, où l'on n'a jamais ni paix ni trêve, ma lettre vous donne le bonjour. Après cela, dites-moi, je vous prie, ce que vous faites à présent (1), et quels soins vous occupent; je souhaite que le premier de tous soit de penser à moi. Je ne doute pas qu'il n'en soit ainsi : mais pardonnez-le-moi; je deviens étrangement soupçonneux et défiant; mille maux imaginaires m'inquiètent (2); grace, je vous prie, sur cela; excusez ma foiblesse.

Tout homme qui sort du naufrage (3), tremble à la vue des eaux les plus tranquilles. Tout poisson qui a senti la moindre piquure de l'hameçon, croit toujours voir du fer sous tout appât qui se présente. Souvent la brebis s'enfuit à la vue du chien qu'elle prend pour un loup, et la chétive pécore croit voir son ennemi dans son défenseur. Un membre blessé craint comme la mort, qu'on

n'y touche, et l'homme peureux craint tout jusqu'à son ombre.

Ainsi moi, toujours en butte aux plus sanglans outrages de la fortune, je n'imagine rien que de sinistre pour l'avenir. Mes malheureux destins ont pris leurs cours; ils iront toujours le même train. Certes, les Dieux semblent n'avoir d'attention (4) sur moi, que pour me traverser en tout: quel moyen d'éluder les coups de la fortune? elle a juré ma perte: cette déesse si légère et si volage pour l'ordinaire, n'est que trop constante à me persécuter. Croyez-moi, cher ami, vous me connoissez homme vrai et sincère; je puis vous assurer que je souffre ici des maux innombrables. Vous compteriez plutôt les épis de la fertile Lybie (5), et tous les brins de thym du mont Hybla (6); vous diriez plus au juste combien d'oiseaux volent en l'air, et combien de poissons nagent dans les eaux, que vous ne pouvez dire ce que j'ai souffert de maux sur la terre et sur la mer. Il n'y a peut-être point au monde de nation plus féroce que les Scythes; je les ai vu pleurer et s'attendrir sur mes maux: si j'entreprenois de les décrire dans un poëme, je pourrois fournir une Iliade complette (7) sur mes tristes aventures.

Je ne crains donc pas ici qu'un homme tel que vous, de qui j'ai reçu tant de marques de la plus tendre amitié, puisse être suspect d'infidélité à

mon égard ; mais tout homme malheureux comme moi, est timide et soupçonneux à l'excès. Depuis long-temps, vous le savez, toute joie est bannie de ma maison, je suis monté au ton plaintif, et j'en ai formé l'habitude.

L'eau qui tombe goutte à goutte, creuse à la longue les plus durs rochers : ainsi la fortune par ses coups redoublés, m'a tant fait de plaies, qu'elle ne trouve plus où frapper. Jamais le soc d'une charrue n'a été plus usé à force d'exercice ; jamais la voie Appienne n'a été plus battue (8) des roues de charriots qui y roulent sans cesse, que mon cœur a été brisé par la foule des maux qui l'ont accablé ; jamais il n'a trouvé le moindre adoucissement à ses peines.

Plusieurs ont acquis une gloire immortelle (9) par la voie des beaux arts ; et moi, infortuné que je suis, ce sont mes propres talens qui m'ont perdu. Mes premières démarches dans le monde furent sages et sans reproches ; depuis mes malheurs, quels égards a-t-on eu à des commencemens si beaux ? On accorde quelquefois la grace d'un coupable, aux prières d'une famille, d'un patron, d'un ami ; ici pas un mot en ma faveur (10), ou l'on n'a pas daigné l'entendre. On voit des malheureux dont la présence fait impression ; elle obtient souvent quelque adoucissement à leurs maux ; mais, hélas ! que je suis loin de Rome !

une horrible tempête fond sur moi dans mon absence (11), et m'accable. Car, qui ne seroit accablé de la colère d'Auguste, lors même qu'elle se tait? et c'est bien pis quand elle parle; ses paroles ont été plus terribles pour moi que toutes mes peines. Un temps doux et agréable pendant le voyage, peut consoler un homme exilé; mais moi, jeté à l'aventure sur une mer orageuse, j'ai eu à essuyer toutes les tempêtes de Décembre (12). Cependant il arrive assez souvent que des vaisseaux rencontrent un hiver assez calme dans le cours de la navigation; on ne dit pas que celui d'Ulysse, par exemple, ait été fort tourmenté sur mer (13) : j'aurois pu trouver encore quelque espèce de consolation dans la fidélité de mes compagnons, si elle avoit été telle qu'elle eût dû être : mais non; cette troupe perfide (14) ne songea qu'à s'enrichir de mes dépouilles. La nature du lieu où l'on se trouve relégué, peut aussi rendre l'exil un peu plus tolérable; mais je puis dire que d'un pole à l'autre, il n'y a pas un pays plus affreux que celui-ci. C'est encore quelque chose d'assez doux pour un homme condamné à vivre hors de sa patrie, de n'en être pas fort éloigné; mais moi j'habite une terre étrangère à l'autre bout du monde. Il n'est point dans tout l'empire, de si malheureux exilé (15) qui ne jouisse de la paix, que les triomphes de notre incomparable

prince ont donnée à tout l'univers; mais la terre de Pont gémit sous le joug d'un ennemi voisin qui la désole. L'agriculture est une des plus douces occupations de la vie ; mais cet ennemi barbare ne nous permet pas de cultiver nos terres. Un air doux et tempéré est également salutaire à l'esprit et au corps ; mais dans la Sarmatie on est toujours pénétré d'un froid glaçant et continuel. Se désaltérer avec de bonne eau bien pure et bien fraîche, est un plaisir fort innocent; ici l'on ne boit que des eaux marinées, et puisées dans un marais bourbeux. Enfin, tout me manque en ce pays: mais mon courage, supérieur à tous mes maux, me soutient dans mon extrême indigence, et l'esprit en moi fortifie le corps (16). Veut-on soutenir un pesant fardeau, qu'on se roidisse contre, qu'on marche la tête ferme et haute ; car pour peu qu'on cède et que les nerfs se relâchent, on donne bientôt du nez en terre.

Mais il faut tout dire : ce qui me soutient encore, c'est l'espérance que j'ai de voir la colère de mon prince se calmer avec le temps ; sans cela, je n'aurois qu'à mourir et à mourir en désespéré.

Vous aussi, chers amis, dont j'ai si bien éprouvé la fidélité dans mes malheurs, en quelque petit nombre que vous soyez, je trouve dans votre amitié pour moi un grand fonds de consolations.

Continuez seulement, cher Atticus, du même air que vous avez commencé ; n'abandonnez pas mon vaisseau en pleine mer (17) ; sauvez-moi, et sauvez aussi l'honneur de votre choix (18), dans la personne d'un ami que vous avez jugé digne de votre estime.

LETTRE VIII.

A COTTA.

Ovide lui marque la joie qu'il a eue en recevant de lui trois médailles d'argent, dont l'une représentoit Auguste, l'autre Tibère, et la troisième Livie.

J'AI reçu les deux Césars (1) que vous m'avez envoyés en médailles, illustre Cotta; ce sont deux Dieux tout-à-la-fois que je reçois de votre main (2); mais afin qu'il ne manquât rien (3) à votre présent, vous y avez joint une Livie (4). Heureux argent, et plus heureux que tout l'or du monde (5)! Argent précieux par lui-même, et plus encore (6) par l'image des Dieux dont il porte l'empreinte! Quand vous m'auriez comblé de richesses, vous ne pouviez me donner rien de plus grand que ces trois divinités que vous rendez présentes à mes yeux: c'est quelque chose que de voir les Dieux, que de les croire présens, et de pouvoir leur parler comme s'ils étoient en personne avec nous.

O Dieux, quel bonheur! je ne suis plus re-

légué au bout du monde, me voilà de retour à Rome : oui, m'y voilà aussi heureux, aussi content que j'y étois autrefois : je vois les Césars de près, je les contemple, je les admire à mon ordinaire ; quel charme, quel plaisir inespéré pour moi ! Je salue mes Dieux comme je les saluois : quelle plus grande faveur pourrois-je espérer de vous, cher ami, quand je serois actuellement au milieu de Rome ?

Car, enfin, que manque-t-il à mes yeux pour être satisfaits ? les palais de Rome ? mais ces palais sans le grand Auguste, ne sont rien ; il en fait tout l'ornement. Quand je vois ce prince, il me semble voir Rome dans toute sa splendeur (7) ; il porte empreinte sur son front toute la majesté de cette auguste ville qui lui donna le jour.

Mais quoi, mes yeux me trompent-ils ? les visages des Césars ne sont-ils pas irrités contre moi dans ces médailles ? il me semble que leur image a je ne sais quoi de terrible et de menaçant. Pardon, prince plus grand que le monde, par vos vertus (8), mettez un frein à vos justes vengeances. Pardon, auguste fils d'un si grand prince (9), vous qui faites la gloire et l'ornement de notre siècle, vous qui, par les soins que vous prenez de l'empire, en êtes déjà le maître. Pardonnez-moi, je vous conjure par cette divinité de la patrie (10),

qui vous est plus chère que vous-même, et par tous ces Dieux qui ne vous refusent jamais rien de ce que vous souhaitez.

Grand Auguste, encore une fois, je reviens à vous, et je vous demande en grace, au nom de cette illustre épouse (11), qui seule a été trouvée digne de vous; bien loin d'être accablée de cette haute majesté (12) qui vous environne, elle en soutient noblement tout le poids. Grace encore au nom de votre fils (13) la plus vive image de vos vertus, et qui par une conduite aussi noble que sage, montre bien qu'il vous touche de près. Grace enfin au nom de ces chers petits-fils (14) si dignes de leur aïeul (15), et d'un père tel que vous, jeunes princes qui déjà sous vos auspices marchent à grands pas dans le chemin de la gloire. C'est par toutes ces têtes si chères, que je vous conjure aujourd'hui d'abréger un peu mes peines et d'en modérer les rigueurs: vous le pouvez; accordez-moi seulement un lieu d'exil moins à portée des Scythes, nos ennemis implacables.

Vous sur-tout, divin Tibère, que je réclame ici comme le premier de l'empire après Auguste; ne vous rendez pas inexorable à mes prières: qu'ainsi la fière Germanie tremblante à vos genoux, soit bientôt portée comme captive devant votre char de triomphe. Puisse votre auguste père compter

compter autant d'années de vie que Nestor (16), et votre incomparable mère (17) égaler celles de la Sybile de Cumes ; ensorte que vous vous contentiez long-temps de la seule qualité de fils d'Auguste et de Livie. O vous aussi grande princesse (18), digne épouse d'un si grand prince, prêtez l'oreille à ma très-humble prière : ainsi vivent long-temps votre auguste époux (19), votre fils et vos petits-fils, vos vertueuses belles-filles et leur aimable postérité.

Que Drusus, ce héros dont la fière Germanie a vu trancher les jours, soit le seul de vos enfans qui tombe sous les coups du destin, et que Tibère, votre autre fils, après avoir vengé la mort de son illustre frère, revienne bientôt ici triomphant, revêtu de la pourpre, et monté sur un char attelé de chevaux plus blancs que la neige.

Divinités bienfaisantes et pleines de douceur, accordez quelque chose aux vœux que je vous fais en tremblant : qu'il ne soit pas inutile d'avoir ici les Dieux présens. Les gladiateurs sortent de l'arêne (20) dès que l'empereur paroît, et la seule présence du prince leur rend la liberté. Que le moment où je vous vois soit donc aussi un heureux moment pour moi, puisqu'une seule maison possède aujourd'hui trois divinités (21) ensemble. Plus heureux encore sont ceux qui voient, non

les images de ces divinités, mais les divinités mêmes! Puisque ma malheureuse destinée me prive de ce bonheur, je révère ce que l'art ingénieux d'un habile monétaire m'a donné. C'est ainsi que les hommes connoissent et révèrent les Dieux qui sont dans le ciel; ainsi adore-t-on tous les jours la figure de Jupiter au lieu de Jupiter même.

Au reste, grands princes, ne souffrez pas que votre image demeure plus long-temps dans un lieu si barbare. Image que je possède aujourd'hui et qui ne me quittera jamais en quelque lieu que je sois, je souffrirai plutôt qu'on me coupe la tête ou qu'on m'arrache les yeux, que d'être séparé de vous. O divinités que toute la terre adore, vous serez pour moi dans mon exil comme un port assuré dans le naufrage, ou comme un doux zéphire qui se joue dans mes voiles. Si je me vois environné des Scythes armés contre moi, je vous embrasserai comme mon autel et mon asyle. Dans les combats que j'aurai à soutenir, vous serez mes aigles et mes enseignes (22); je vous suivrai par-tout.

Enfin, ou je me trompe, et je me flatte trop dans mes desirs empressés; ou j'entrevois quelque chose qui me fait espérer un exil plus doux. L'air des visages, dans ces médailles que je contemple,

me paroît moins sévère, et il me semble que d'un signe de tête on approuve ce que je dis. Puissent ces heureux présages se vérifier par l'évènement; et que la colère du Dieu que j'ai offensé, toute juste qu'elle est, puisse bientôt s'appaiser!

LETTRE IX.

A COTYS,

Petit souverain d'une contrée voisine de Tomes, dont il implore la protection.

SEIGNEUR, qui descendez d'une longue suite de rois, et dont l'illustre origine remonte jusqu'à Eumolpus (1); si les bruits publics vous ont appris le triste état où je suis réduit, dans un canton tout voisin de vos terres (2); jeune prince, le plus humain qui soit au monde, écoutez la voix suppliante d'un malheureux proscrit qui vous implore; accordez-lui les puissans secours qu'il a droit d'attendre d'un cœur aussi généreux que le vôtre.

La fortune m'a mis entre vos mains; et bien loin de m'en plaindre, je puis dire que c'est ici la première fois qu'elle m'a traité avec quelque indulgence. Que je puisse donc trouver un asyle sur vos côtes après mon naufrage, et qu'on ne dise pas que j'y sois moins en sûreté que sur la mer la plus orageuse.

Croyez-moi, rien n'est plus digne d'une ame royale, que de secourir les malheureux; rien ne convient mieux à un héros tel que vous, en qui

la fortune, quelque élevée qu'elle soit, est fort inférieure au mérite. Jamais la souveraine puissance n'attire nos respects à plus juste titre, qu'en faisant des heureux par les graces qu'elle accorde. Vous devez cela à la splendeur de votre rang; et c'est le plus bel apanage de la noblesse, qui tire son origine des Dieux (3) : Eumolpus, cet illustre chef de votre race, vous y exhorte, aussi bien qu'Eryctonius son prédécesseur. Vous avez cela de commun avec les immortels, que si l'on vous invoque, vous pouvez exaucer nos prières. Car enfin, de quoi serviroit-il d'honorer les Dieux, si on leur ôtoit la volonté de nous assister dans nos besoins? Pourquoi immoler des victimes à Jupiter, dans son temple, s'il est sourd à la voix de ceux qui le prient? et si la mer en courroux ne me laisse jamais voguer tranquillement sur ses eaux, à quoi bon offrirois-je un inutile encens à Neptune? Pourquoi encore sacrifier à Cérès les entrailles d'une truie (4), si c'est envain que les laboureurs lui adressent des vœux dans leur travail? Enfin, qui voudroit désormais immoler un bélier à Bacchus (5), si l'on n'espéroit pas de fertiles vendanges.

Témoins de la vigilance extrême avec laquelle Auguste pourvoit à la sûreté de sa patrie, nous prions tous qu'il gouverne long-temps l'empire; car, il faut le dire, c'est l'intérêt public qui fait

chez nous les héros et même les Dieux (6). Ainsi donc, cher Cotys, digne fils d'un illustre père, daignez protéger un malheureux qui traîne une vie languissante dans un pays où vous êtes le maître. Le plaisir le plus digne de l'homme, est de sauver la vie à un autre homme; c'est le chef-d'œuvre de l'humanité, et le plus sûr moyen de gagner tous les cœurs. Quel est l'homme aujourd'hui qui ne déteste la mémoire d'Antiphate (7) le Lestrigon, et qui ne loue la belle action du généreux Alcinoüs (8) ? Aimable prince, vous n'eûtes point pour père un Cassandre (9), un cruel Capharée (10), ni ce Phalaris qui fit périr l'inventeur (11) d'un supplice exécrable, par le supplice même qu'il inventa. Mais autant que vous êtes fier et terrible dans la guerre, autant avez-vous d'horreur de répandre le sang humain après la paix. De plus, c'est le propre des beaux arts que vous possédez parfaitement, de civiliser les mœurs et de les rendre moins farouches : or, je ne connois point de prince qui s'y soit appliqué plus constamment et plus heureusement que vous. Les beaux vers que vous avez faits le montrent bien ; si votre nom n'y étoit pas, je ne croirois jamais qu'un jeune Thrace (12) les eût composés : et quand Orphée n'auroit jamais paru (13) dans ce pays, la Thrace pourroit se vanter d'avoir produit en vous un des plus beaux génies du monde.

Ainsi donc, comme votre courage héroïque (14) vous anime à prendre les armes quand il en est besoin, à rougir vos mains du sang de vos ennemis, à lancer le javelot avec adresse, et à manier habilement le plus fougueux coursier; de même aussi quand vous avez donné tout le temps nécessaire à ces nobles exercices où excella votre père, et que vous respirez un peu après tant de glorieux travaux, vous ne pouvez languir dans un honteux repos, et vous savez vous frayer un nouveau chemin à la gloire par de brillantes poésies. Or, sachez, je vous prie, que par-là nous contractons ensemble une espèce d'alliance (15), puisque nous sommes initiés l'un et l'autre aux mêmes mystères. Je suis poëte et vous aussi; en cette qualité, je vous tends les bras comme à mon cher confrère en poésie: donnez-moi un asyle assuré dans vos terres.

Cependant ne croyez pas que j'aie recours à vous comme un criminel qui s'est réfugié sur les rivages du Pont (16), pour quelque meurtre ou quelque empoisonnement, ou enfin comme un faussaire convaincu en justice d'avoir signé quelque faux acte. Je n'ai rien fait contre les lois; je dois pourtant avouer ici une faute plus grande que tout cela; ne me demandez pas ce que c'est. J'ai enseigné dans mes écrits un art insensé; dès-là, je ne puis me dire tout-à-fait innocent. Du reste,

ne vous informez pas en quoi d'ailleurs je puis être coupable ; toute ma faute, en apparence, doit se réduire à mon seul *Art d'aimer*. Quoi qu'il en soit, j'ai tout lieu de me louer de la modération de mon prince ; il s'est contenté de m'éloigner de ma patrie. Mais, puisque j'ai le malheur d'en être privé, faites en sorte que je sois en sûreté dans un lieu si près de vous, et si funeste pour moi.

LETTRE X.

A MACER.

Agréable récit des voyages qu'ils avoient faits autrefois ensemble.

Ne reconnoissez-vous pas, cher Macer, à la seule figure imprimée sur cette cire (1), que c'est Ovide qui vous écrit ? Si mon cachet ne suffit pas pour vous l'apprendre, vous devez reconnoître mon écriture et ma main. Seroit-il possible qu'avec le temps vous en eussiez perdu l'idée? et des caractères que vos yeux ont vus cent fois, ont-ils pu leur échapper !

Quoi qu'il en soit du cachet et de la main, je vous demande vos soins pour la personne ; vous me les devez comme à un ancien convive (2), et parce que ma femme a l'honneur de vous appartenir d'assez près : vous les devez encore à nos études communes, dont vous avez fait un meilleur usage que moi : jamais vous n'enseignâtes aucun art dont on pût vous faire un crime. Vous commencez où finit Homère, ce poëte d'immortelle mémoire ; et il n'appartenoit qu'à vous de

chanter après lui la fameuse guerre de Troye. Au reste, nous autres poëtes, quelque différentes routes que nous suivions (3) dans nos écrits, vous savez combien sont sacrés les liens qui nous unissent. Je veux bien croire que vous ne l'avez pas oublié, et que malgré la distance des lieux qui nous séparent, vous souhaiteriez de bon cœur pouvoir adoucir mes peines.

C'est sous votre conduite que j'ai visité les superbes villes de l'Asie (4), et vous m'avez servi de guide dans mon voyage de Sicile (5); nous avons vu ensemble le ciel tout en feu, par les tourbillons de flammes que vomit le monstrueux géant enseveli sous le mont Etna (6): là, nous vîmes encore les lacs de Henna (7), les étangs ensouffrés de Palique (8), et l'endroit où l'Anape mêle ses eaux avec celles de Cyanée (9): non loin de-là se voit aussi la fontaine de cette nymphe (10) qui, fuyant les embrassemens d'Alphée, se plongea dans la mer, où elle coule encore sans y mêler ses eaux. C'est dans ces beaux lieux, hélas! bien différens du pays des Gètes, que je passai une bonne partie de l'année. Mais qu'est-ce que ceci, en comparaison de tant de choses curieuses que nous vîmes ensemble dans ce voyage, où votre aimable compagnie me fit trouver mille agrémens, tantôt sur la mer dans une jolie barque

toute peinte de diverses couleurs, où nous voguions à pleines voiles ; tantôt sur la terre, où dans un excellent chariot (11) nous roulions fort à notre aise. Souvent les heures nous parurent bien courtes dans ces doux entretiens où, tout bien compté, nous disions plus de paroles que nous ne faisions de pas (12) : souvent la conversation fut poussée bien au-delà du jour, quoi qu'au fort de l'été où nous étions alors, les jours fussent fort longs.

Au reste, cher ami, ce n'est pas peu de chose que d'avoir couru ensemble les mêmes dangers (13) sur mer, et faire des vœux en commun aux Dieux des ondes (14) : ce n'est pas peu encore de nous être expliqués à cœur ouvert sur nos affaires les plus sérieuses, auxquelles nous faisions toujours succéder des jeux innocens. Si vous rappelez le souvenir de tout cela, quand je passerois à Tomes le reste de ma vie, je dois vous être toujours aussi présent que si vous m'aviez devant les yeux. Pour moi, tout relégué que je suis sous le pole arctique qui domine sur ces mers (15), je vous vois, je vous contemple sans cesse, au moins des yeux de mon esprit ; et c'est tout ce que je puis : l'on parle souvent de vous sous le pole, et vous êtes ici présent sans le savoir. Oui, tout absent que vous êtes, on vous voit très-sou-

vent parmi nous (16) ; et du milieu de Rome, vous venez visiter nos Scythes. Rendez-moi la pareille, je vous prie; et puisque vous habitez une région plus heureuse que la nôtre, faites en sorte que j'y sois présent à toute heure, au moins dans votre souvenir et dans votre cœur.

LETTRE XI.

A RUFUS.

Caractère d'un cœur vraiment reconnoissant.

OVIDE, auteur infortuné d'un art qui lui a très-mal réussi, vous adresse cette lettre expédiée fort à la hâte, cher Rufus (1); c'est seulement pour vous marquer que malgré la distance infinie des lieux qui nous séparent, je me souviens encore de vous. Oui, j'oublierai plutôt mon nom (2) que le tendre et respectueux attachement que vous avez toujours eu pour moi; et je perdrois plutôt la vie (3), que le souvenir de vos faveurs.

J'appelle une insigne faveur ces torrens de larmes que l'on vous vit répandre, dans un temps où je ne pus jamais en verser une seule, tant j'avois le cœur serré de douleur : j'appelle encore une faveur insigne ces consolations si douces que vous me donnâtes alors, et dont vous n'aviez pas moins besoin que moi. Il faut l'avouer, j'ai une femme très-estimable par elle-même, mais elle peut encore profiter de vos bons avis; ne les lui épargnez pas. J'ai une joie extrême quand je pense

que vous lui appartenez d'aussi près que Castor appartenoit à Hermione (4), et le grand Hector à Jule. Je sais que sa plus grande ambition est de vous égaler en vertu, et de montrer, par une conduite sage et régulière, que votre sang coule dans ses veines.

Ainsi donc, aidée de vos conseils, elle s'acquittera parfaitement de ses devoirs (5), quoiqu'elle s'en acquitte déjà bien sans y être exhortée. C'est ainsi qu'un excellent coursier, qui déjà s'élance avec ardeur dans la carrière pour emporter la palme, redouble sa course et ses efforts quand il est animé de la voix et de l'éperon. Je sais d'ailleurs qu'en mon absence vous exécutez ponctuellement tout ce que je vous recommande; rien ne vous paroît difficile quand il s'agit de mon service.

Que les Dieux mêmes vous en recompensent comme vous le méritez, puisque je suis hors d'état de le faire : oui, ces Dieux justes, témoins de ce qu'un amour tendre et généreux vous inspire en faveur d'un ami absent, ne manqueront pas de couronner vos bienfaits. Puisse aussi votre santé toujours vive et florissante, égaler vos vertus, mon cher Rufus, l'honneur et la gloire du canton de Fondi.

FIN DU SECOND LIVRE.

NOTES

SUR LE DEUXIÈME LIVRE.

LETTRE PREMIÈRE. (Page 105).

(1) OVIDE a décrit fort au long, dans la seconde élégie du quatrième liv. des Tristes, le premier triomphe de Tibère sur la Germanie; il décrit ici avec beaucoup de pompe le second triomphe du même prince après la guerre d'Illyrie. Suétone parle de cette guerre au chap. 16 de son Histoire, et fait mention du triomphe de Tibère au chap. 20, mais il faut bien que le poëte exagère ici beaucoup la magnificence de cette fête, puisque ce ne fut que le petit triomphe, qu'on appeloit *ovation*, parce qu'on n'y immoloit que du menu bétail comme des brebis et des agneaux; *ovatio ab ovibus :* au lieu que dans le grand triomphe on immoloit des taureaux qui étoient les plus grandes victimes.

(2) *Notus* est un vent du midi; et comme Ovide se trouvoit au fond du Septentrion, il dit que ce vent n'arrivoit dans ce pays que tout hors d'haleine et l'aîle traînante. Car les poëtes représentent les vents comme autant de petites divinités aîlées, et on les suppose ici comme sujets à la fatigue après une longue course.

(3) Jupiter se prend quelquefois pour l'air, *sub jove frigido*, dit Horace, pour un air froid. Ovide se compare ici assez plaisamment à une mauvaise herbe qui, malgré Jupiter, croît dans un bon champ et se mêle aux plus belles moissons; qu'ainsi lui il se mêle parmi le peuple romain et prend

part à sa joie, en dépit même d'Auguste qui ne peut l'empêcher de se réjouir au jour du triomphe de Tibère.

(4) Cette pensée d'Ovide est très-belle : il dit qu'il ne peut s'empêcher de prendre part à la joie des Césars, et qu'il y a ses droits comme les autres hommes, parce que les bons princes sont comme un bien public qui est commun à tous, suivant cette belle maxime, que le roi est moins à lui qu'à son peuple, et que comme son deuil devient un deuil public, sa joie doit être aussi commune à tous.

(5) Ovide rend grace à la renommée de ce qu'elle lui a appris en détail tout le triomphe de Tibère. Les poëtes ont feint que la Renommée étoit une Déesse fille de Titan et de la Terre, et que sa mère la mit au monde pour se venger des Dieux qui foudroyèrent les Géans : on lui donne des aîles et une trompette ou deux à la bouche. Virgile, au IVe livre de l'Enéïde, en fait une peinture admirable ; mais il la représente comme un monstre horrible.

(6) On peut lire Juste Lipse sur la grandeur et l'enceinte de Rome, dont il a fait une description merveilleuse. Aristide, qui vivoit sous l'empereur Adrien, dit que c'étoit une ville commune à toutes les nations, et qu'il s'y faisoit un si grand concours de tous les peuples du monde, qu'elle ressembloit à une grande mer qui est dans un flux et reflux continuel. Athénée dit aussi des Romains que c'étoit le peuple de tout l'univers, et que Rome étoit un monde en raccourci, l'abrégé de l'univers, la ville des villes, où toutes les autres cités étoient comme ramassées, et où toutes les nations du monde venoient en foule habiter ensemble.

(7) Ces sortes de gratifications extraordinaires ajoutées à la solde journalière des troupes, et qui partoient de la pure libéralité du prince se faisoient ordinairement après les victoires,

toires, et aux jours de triomphe, aux adoptions ou aux investitures des Césars. On les appeloit en latin *donativum* ou *congiarium*. De plus les présens qu'on faisoit aux soldats, étoient ou des colliers, ou des demi-piques qu'on appeloit *puyæ*, parce qu'elles étoient sans fer, ou des chevaux enharnachés, ou des brasselets.

(8) Ces ornemens consistoient particulièrement dans la robe triomphale qui étoit de pourpre chamarrée d'or : de plus le triomphateur tenoit d'une main une branche de laurier, et de l'autre un sceptre d'ivoire.

(9) Il faut avouer que le sens de ces vers d'Ovide,

Justitiâque sui castos placasse parentes,
Illo quo templum pectore semper habet,

est très-difficile à expliquer. Tibère, dit le poëte, avant que de se revêtir de la robe de pourpre et des autres ornemens du triomphe, prend de l'encens, le brûle sur les autels, et par cet acte de justice, vertu qui résidoit toujours dans son cœur comme dans un temple, il appaise ses pieux parens, c'est-à-dire Auguste son beau-père, dont il étoit le fils adoptif, et Livie sa mère *castos placasse parentes*. Mais que leur avoit-il fait, et par où ce fils si cher avoit-il mérité leur indignation pour être obligé de les appaiser ? C'est ce que les commentateurs n'ont pas jugé à propos de nous apprendre ; ni Merula, ni Micile, ni Pontan, qui ont le plus travaillé sur Ovide, ne nous en disent rien : il a donc fallu y suppléer ; et il me semble que le sens le plus raisonnable est celui-ci. Ovide suppose sans doute que Tibère s'étoit souvent exposé à de grands périls durant la guerre, et peut-être un peu plus qu'il ne convenoit à un général de son rang ; que la pieuse tendresse d'Auguste et de Livie en avoit été plus d'une fois alarmée, jusqu'à le blâmer de sa témérité ; mais aujourd'hui qu'on le voit offrir de l'encens aux Dieux pour

expier les meurtres de la guerre, cet acte de religion appaise non-seulement les Dieux, mais encore le père et la mère, qui alors lui pardonnent de bon cœur toutes les alarmes qu'il leur a causées en s'exposant trop dans les combats. Voilà, ce me semble, le sens le plus naturel qu'on puisse donner à ces mots, *castos placasse parentes.* Quant à ce qui précède et ce qui suit : *Justitiâque sui, illo quo templum pectore semper habet ;* le vrai sens est que la justice qui réside toujours dans le cœur de Tibère comme dans son temple, lui a inspiré l'acte de religion qu'il vient de faire, en offrant de l'encens aux Dieux pour se purifier du sang répandu pendant la guerre. *Justitiâque sui*, phrase grecque pour *Justitiâ suâ.*

(10) C'étoit la coutume de porter dans les triomphes, devant le char du triomphateur, les figures des villes conquises, soit dans de grandes cartouches cizelés en bas reliefs d'or ou d'argent, ou en figures solides, extantes et sculptées. Le char triomphal marchoit après, atelé de chevaux couronnés de laurier, et les rois captifs ou généraux d'armée étoient enchaînés à ce char.

(11) C'est celui à qui Ovide adresse cette lettre, et il la finit par un compliment des plus flatteurs pour ce prince. Germanicus étoit fils de Drusus, frère de Tibère, qui l'avoit adopté par ordre d'Auguste ; il venoit de faire sa première campagne, en Allemagne où il commandoit huit légions. Ovide dit ici que la renommée lui avoit appris que déjà ce prince s'étoit rendu maître de plus d'une place forte, et qu'elles étoient inscrites dans les registres publics sous son nom comme ses conquêtes. Ensuite il lui prédit qu'un jour il triomphera lui-même dans Rome avec la même pompe que Tibère venoit de triompher à ses yeux ; et il ajoute que si les flèches ou les épées des Sarmates ne lui ôtent point la vie

avant ce temps, il chantera lui-même son triomphe. La prédiction du poëte se vérifia par rapport à Germanicus, qui en effet triompha des Cattes et des Cherusces, peuples de Germanie; mais ce ne fut que quatre ans après la mort d'Auguste, et par conséquent la même année de la mort d'Ovide; car il ne survécut à Auguste que trois ans et quelques mois : aussi ne voit-on pas que ce poëte ait célébré dans ses vers le triomphe de Germanicus, qui est marqué sous le consulat de Celius et de Pomponius Flaccus.

LETTRE DEUXIÈME. (Page 110).

(1) On peut voir au premier livre des Métamorphoses, comme les géans entassant les montagnes sur les montagnes, le mont Pelion sur le mont Ossa, entreprirent d'escalader le ciel pour y attaquer les Dieux, et comme ils furent foudroyés et ensevelis sous ces mêmes montagnes qu'ils avoient élevées pour exécuter une entreprise si téméraire et si insensée. Ovide veut montrer par-là qu'il n'est jamais entré dans aucune conspiration contre les Césars, qu'il regarde comme des divinités, et leurs ennemis comme des téméraires qui ont osé faire la guerre aux Dieux.

(2) C'étoit un des principaux chefs des Géans ou Titans, fils de la Terre. Virgile a feint que les autres ayant été précipités dans les enfers, celui-ci étoit enseveli sous le mont Etna en Sicile, d'où il vomit de temps en temps des tourbillons de flammes, et que c'est lui qui cause les tremblemens de terre si fréquens dans cette isle, lorsqu'il se tourne d'un côté sur l'autre.

Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hâc, etc.

Enéid. liv. III.

(3) On lit dans Homère, liv. V de l'Iliade, que Diomède

blessa Vénus à la main, lorsqu'elle déroboit à ses coups son fils Enée, qu'il poursuivoit les armes à la main.

(4) Ovide montre ici, par quelques exemples, qu'on peut quelquefois secourir un ennemi malheureux qui nous réclame dans son infortune, ou bien que tout ennemi qu'on est de quelqu'un, on peut se laisser fléchir et avoir compassion de lui. Achemenide étoit un grec de la flotte d'Ulysse, qui par malheur fut abandonné dans une forêt par ce prince et ses compagnons, lorsqu'ils fuyoient devant Poliphême. Quelque temps après un vaisseau troyen passant près de-là, apperçut ce malheureux qui demandoit en grace qu'on voulût bien le recevoir à bord; il y fut reçu effectivement avec beaucoup d'humanité, quoi qu'il eût déclaré qu'il étoit grec de nation, et par conséquent ennemi des Troyens. Voyez Virgile au III.ᵉ liv. de l'Enéïde, et Ovide au liv. XIV des Métamorph. *Graiumque ratis Trojana reliquit.*

(5) C'est ici la sept ou huitième fois qu'Ovide fait mention de cette lance d'Achille qui blessa Telephe, roi de Mysie, et dont on se servit ensuite pour guérir la blessure qu'elle avoit faite, en la frottant de la rouille du fer de cette même lance, suivant la réponse de l'Oracle interrogé sur cette blessure, et qui déclara qu'elle ne pouvoit être guérie que par le fer de la même lance qui l'avoit faite; pour montrer que ce qui fait du mal à quelqu'un, peut aussi lui faire du bien. C'est ce qui a fondé le proverbe. *A quelque chose le mal est bon.* Ainsi Messalinus, quelque part qu'il prenne à l'offense faite à Auguste, peut non-seulement la pardonner à Ovide, mais encore obtenir grace pour lui, en faisant le bien pour le mal, comme il convient à une ame généreuse.

(6) Ovide répond ici à ce qu'on lui objecte, qu'il n'est pas trop sûr de compter sur la faveur d'un Dieu qu'on

a offensé ; il en convient : mais il ajoute qu'il en est de lui comme d'un homme qui se noie, et qui s'accroche où il peut ; qu'au reste il est si malheureux, qu'il n'a plus rien à craindre, et qu'il peut tout risquer, parce qu'une misère extrême guérit de la peur de tous les maux.

(7) Les anciens qui reconnoissent un destin maître absolu des évènemens de la vie, et même indépendant des Dieux qui y étoient eux-mêmes assujettis, croyoient que le mieux qu'on pût faire, étoit de s'y abandonner aveuglement, soit pour le bien, soit pour le mal, et qu'enfin c'étoit une folie de vouloir lutter contre sa destinée bonne ou mauvaise : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt*, dit Senèque le tragique. Mais les meilleurs philosophes et les gens les plus sensés du paganisme regardoient cette opinion du destin comme impie, et reconnoissoient que l'homme étoit né libre, et qu'il pouvoit se porter au vice ou à la vertu par son propre choix, sans aucune contrainte ou nécessité, soit de sa nature, soit de la part des Dieux, soit de la part des astres, ou de toute cause étrangère.

(8) C'est Auguste que les Romains reçurent et admirent comme une divinité, et que vous, Messalinus, n'honorez pas moins que Jupiter Tarpéïen, c'est-à-dire, Capitolin, parce que le Capitole, où étoit placée la statue de Jupiter, tenant la foudre en main, étoit bâti sur le mont Tarpéïen.

(9) Un malade désespéré, c'est ce que signifie le mot *depositus*, parce que c'étoit la coutume à Rome de déposer à la porte des maisons les malades désespérés, afin que si quelqu'un des passans avoit un remède spécifique pour son mal, on pût s'en servir pour la guérison du malade.

(10) C'est ainsi qu'on a rendu ces mots *principis æterni*. Qu'on lise le recueil des médailles et d'anciennes inscriptions, on y trouvera souvent ces titres, *imperator æternus*,

Cæsar perpetuus : la flatterie leur prodiguoit ces vains titres, et on les flattoit d'une immortalité chimérique.

(11) Il est dans le monde de ces familles privilégiées où l'éloquence et le don de la parole sont héréditaires, et notre France en pourroit produire autant d'exemples qu'aucun autre pays. Cicéron, après avoir étouffé dans sa naissance la conjuration de Catilina, parle ainsi à son fils : « Il m'est permis, mon fils, de me glorifier ainsi devant vous, puisque cet héritage de gloire vous appartient de droit ».

(12) Ovide se sert ici d'un impératif irrégulier, *verba face*, au lieu de *verba fac. Dice, face, duce*, n'étoient connus que des premiers auteurs de la langue latine, comme Plaute : *Id mihi dice. Hac face quod te jubet soror. Testes adduce tecum.*

(13) *Pulvinaria* dont use ici Ovide par rapport à Livie, étoient, selon Servius et Festus, une espèce de lits fort élevés qu'on dressoit dans les temples pour y placer les statues des divinités. Cicéron, dans la troisième Catilinaire, parle ainsi : *Quoniam ad omnia pulvinaria supplicatio decreta est.* Ainsi le poëte regarde Livie comme une déesse, son lit de jour comme un lit sacré, et le palais d'Auguste où elle avoit son appartement, comme un temple.

(14) Quoiqu'Ovide ne nomme pas Tibère, il est certain que c'est de lui dont il parle : il étoit propre fils de Livie, et seulement fils adoptif d'Auguste.

(15) Ce Germanicus étoit fils de Drusus, frère aîné de Tibère, et petit-fils de Livie. Tibère l'avoit adopté pour son fils, par ordre d'Auguste, et Tacite au liv. I de ses Annales, dit qu'Auguste lui donna d'abord le commandement de huit légions sur les bords du Rhin.

(16) Ce jeune Drusus étoit fils de Tibère, neveu du premier Drusus, et cousin germain de Germanicus.

(17) Ces brus d'Auguste et de Livie étoient, l'une Antonia la jeune, fille de Marc-Antoine le triumvir, et veuve de Drusus, mort en Allemagne ; l'autre étoit Agrippine, fille de M. Agrippa, première femme de Tibère. Les petites-filles étoient Germanica et Lavilla, filles du premier Drusus et d'Antonia.

(18) Les Romains appeloient Pannonie et les Grecs Pæonie, ce que nous nommons aujourd'hui la Hongrie. Ovide appelle ici les bras de la Dalmatie, les provinces adjacentes et dépendantes de la Dalmatie, ou peut-être toutes les forces de ce pays, signifiées par les bras où réside la plus grande force du corps. On ajoute ici l'Illyrie, parce que Tibère avoit aussi entièrement subjugué cette nation inquiète, qui troubloit depuis long-temps la tranquillité de l'empire par ses fréquentes révoltes.

(19) Le temple de Castor et Pollux, qui sont les deux frères dont parle ici Ovide, étoit tout proche et vis-à-vis de celui de Jules-César, qui, au rapport de Suétone, ch. 88, fut mis au rang des Dieux après sa mort, et Auguste, son successeur et son héritier, lui érigea un temple. Ce ne fut pas seulement par ordre du sénat, qu'on décerna les honneurs divins à Jules-César, mais par la voix du peuple ; et ce qui donna cours à cette opinion populaire de la divinité de César, c'est que pendant les jeux publics qu'Auguste fit célébrer pour honorer sa mémoire, il parut, dit-on, au ciel une nouvelle étoile fort brillante pendant sept jours consécutifs, et qui se levoit toujours à la même heure : le peuple, toujours superstitieux, crut donc que l'ame de César étoit passée dans ce nouvel astre, et on l'appela depuis l'étoile de César, *Julium sidus*.

(20) Messalinus, appuyé de la faveur de Tibère, avoit reçu, étant encore fort jeune, les ornemens triomphaux,

et entre autres la couronne de laurier. C'étoit une coutume pratiquée par Jules César même, d'accorder aux jeunes gens de qualité qui avoient donné quelques preuves de valeur, ces ornemens triomphaux pour un jour seulement, afin de les exciter par-là à continuer de bien servir l'état. On avoit décerné ces honneurs à Messalinus, qui dès-lors étoit fort avant dans les bonnes graces de Tibère. Ce n'est donc pas sans raison qu'Ovide dit que personne après les Césars ne doit prendre plus de part à la joie du triomphe de Tibère, que Messalinus.

(21) On peut lire au III.e livre de l'Enéïde, la peinture affreuse que fait Virgile de Poliphême, cet horrible Cyclope qui n'avoit qu'un œil au milieu du front : on le disoit fils de Neptune, et il habitoit dans un antre du mont Etna. Ulysse lui crêva l'unique œil qu'il avoit, et depuis ce temps-là il étoit réduit à guider ses pas avec un grand pin qui lui servoit de bâton ; il lui falloit cent brebis par jour pour se nourrir ; et autant d'hommes qui lui tomboient entre les mains, il les devoroit.

(22) Ce roi des Lestrigons étoit un monstre en cruauté ; il déchira à belles dents un des compagnons d'Ulysse, qu'on avoit envoyé avec un autre pour reconnoître son pays. Ovide encourage ici son protecteur Messalinus à demander sa grace à Auguste, dont il loue la clémence et l'humanité, par opposition à la férocité de Poliphême et d'Antiphate.

(23) Ovide députe ici Messalinus aux Césars, non comme un simple favori qui par son crédit peut fléchir ces princes, mais comme un ministre et un prêtre consacré à leurs autels, et qui leur rend un culte assidu comme à des divinités.

(24) On a cru devoir rendre ici dans un sens propre et naturel, ce qu'Ovide exprime d'une manière figurée et métaphorique. Il se compare à un homme qui après avoir fait

naufrage sur quelque mer, n'ose plus se rembarquer sur aucune autre mer ; pour montrer que depuis qu'il a offensé Auguste, il a tant de fois tenté vainement d'obtenir sa grace, qu'il tremble d'échouer encore contre cet écueil : c'est pour cela qu'il exhorte son ami à plaider sa cause devant l'empereur avec toute la prudence et la circonspection possible.

LETTRE TROISIÈME. (Page 119).

(1) Par le mot *ingenium* dont Ovide se sert ici, il ne faut pas entendre précisément l'esprit, mais le bon usage qu'on en fait en cultivant les vertus : on entend par-là généralement toutes les qualités de l'ame, comme le bon cœur, l'excellent naturel, la générosité envers ses amis ; ce qui est assez rare dans les gens de la première qualité, en qui l'orgueil de la naissance étouffe souvent toutes les semences de la vertu et fait taire les lois, ou plutôt n'en connoissent point. C'est ce qu'exprime ici fort bien Ovide, *nobilitate premi*.

(2) C'est-à-dire, jusqu'au temps de son exil ; car Ovide, depuis ce temps-là, se regarde comme mort. En effet, chez les jurisconsultes, le bannissement de la patrie est regardé comme une espèce de mort civile, qu'ils expriment par l'interdiction du feu et de l'eau, *igne et aquâ interdici*.

(3) Tout ce que dit ici Ovide au sujet des amitiés mercenaires qui n'ont en vue que l'intérêt propre, est très-moral et bien pensé ; chaque vers est une sentence exprimée fortement et délicatement. Tout payen qu'il étoit, il ne reconnoissoit d'amitié solide, que celle qui est fondée sur la vertu et sur l'intégrité des mœurs.

(4) Poëtes, orateurs, philosophes, tous se sont épuisés à l'envi en belles maximes sur l'estime qu'on doit faire de la vertu pour elle-même ; il semble qu'ils se soient copiés les uns les autres, tant ils sont uniformes sur ce sujet, non-

seulement dans la pensée, mais encore dans le tour et l'expression.

Ipsa quidem virtus pretium sibi, dit Clodien.

Ipsa quidem virtus sibimet pulcherrima merces, dit Silvius Italicus.

Vous me demandez, dit Senèque le philosophe, ce que j'attends de la vertu : elle-même ; il n'y a rien de meilleur ; elle est sa propre récompense : *Ipsa pretium sui est.*

(5) Ovide revient à son ami Maxime, bien différent, dit-il, de ces amis de fortune, qui, réglant tous leurs attachemens sur un sordide intérêt, abandonnent un ami au premier revers. Ce vice, dit-il, est si commun dans le temps où nous sommes, que je regarde comme un prodige que vous ayez pu résister à ce torrent.

(6) Le poëte compare ici les amis généreux qui soutiennent leurs amis dans l'adversité, à ceux qui soutiennent par le menton un homme qui se noie, bien loin de l'enfoncer, ce qui seroit inhumain.

(7) Imitez, dit Ovide à Maxime, l'exemple du grand Achille. On voit dans le VIII.e liv. de l'Iliade de quelle manière Achille en use envers son cher Patrocle, tué par Hector; il se livre tout entier à sa douleur; il pleure, il est inconsolable; et après avoir rendu à son ami les devoirs funèbres, il jure qu'il ne posera point les armes, qu'il n'ait vengé sa mort par la mort de son meurtrier, et il ne manque pas d'accomplir bientôt après son serment.

(8) Suivez encore l'exemple de Thésée, ajoute Ovide, parlant à son ami. On sait que Pirithoüs ayant conçu le dessein insensé de descendre aux enfers pour enlever Proserpine, son ami Thésée s'engagea par serment de le suivre jusqu'au séjour des morts. On peut voir dans *Natalis Comes*, comment quelques-uns ont tâché de donner un sens historique à cette fable.

(9) Voici un troisième exemple de fidélité constante envers ses amis, déjà cité plus d'une fois par Ovide, de même que les précédens. C'est celui de Pylade à l'égard d'Oreste, qu'il n'abandonna jamais dans les plus grands accès de ses fureurs. Le poëte, pour ajuster cette comparaison à lui-même, ne craint point d'avouer à son ami Maxime, que sa faute a été aussi une espèce de fureur, parce qu'il n'y a qu'un furieux qui ait pu s'attaquer à un aussi grand prince qu'Auguste, ou à quelqu'un de sa maison : cependant il espère que Maxime, suivant l'exemple de Pylade, ne l'abandonnera pas.

(10) Il est beau de voir ici Maxime aux prises avec la fortune en faveur de son ami Ovide : plus cette Déesse aveugle et inconstante s'opiniâtre à persécuter Ovide; plus le généreux Maxime s'anime à la combattre, bien qu'il semble que les armes d'un mortel comme lui, comparées à celles d'une Déesse aussi puissante que les payens se figuroient la fortune, soit fort inégales.

(11) On a jugé à propos de traduire cet endroit d'Ovide dans son sens naturel, et d'abandonner la métaphore usée du vaisseau pris pour la fortune; et au lieu d'envisager ici Maxime comme un pilote habile qui gouverne le mauvais vaisseau d'Ovide au milieu des plus furieuses tempêtes, nous le représenterons tel qu'il est. En effet, comme un bon ami qui veut bien se charger de régler les affaires de son ami, en quelque mauvais état qu'il les trouve, tâche d'étayer sa maison le mieux qu'il peut lorsqu'elle menace ruine.

(12) Il est à croire que Maxime avoit été long-temps absent de Rome; et n'ayant appris la disgrace d'Ovide et les causes de son exil, que sur les bruits publics, qui d'ordinaire exagèrent beaucoup les fautes de ceux qui ont eu le malheur de déplaire aux princes, il en avoit été d'abord fort irrité, par l'intérêt qu'il prenoit à ce qui touchoit Au-

guste ; mais qu'ensuite ayant rencontré Ovide du côté de Brindes, tout prêt à s'embarquer pour quitter l'Italie, il apprit de lui-même toute l'histoire de son désastre, et il reconnut alors qu'il y avoit eu plus d'imprudence dans la conduite de son ami, que de mauvaise volonté : il plaignit son malheur, et lui promit d'employer tout son crédit auprès de l'empereur, pour tâcher de le fléchir.

LETTRE QUATRIÈME. (Page 125).

(1) Cet Atticus à qui Ovide écrit ici comme à l'un de ses plus intimes amis, étoit apparemment le fils ou le proche parent de Pomponius Atticus, à qui Cicéron a écrit tant de belles lettres, dont M. l'abbé Mongault nous a donné une traduction si parfaite, qu'elle passe, avec raison, pour un modèle accompli en ce genre de littérature.

(2) Si Ovide ne doute pas de l'amitié d'Atticus, comme il vient de le dire, pourquoi lui demande-t-il s'il se souvient encore de lui ? Il semble que cela se contredise. Mais non : c'est une petite délicatesse en amitié, d'aimer à se faire dire par un ami qu'il nous aime, bien qu'on n'en doute pas ; un peu d'inquiétude sur cela ne gâte rien dans l'amitié.

(3) La métaphore d'une lime, dont on se sert pour marquer le soin qu'on prend à polir un ouvrage d'esprit, est très-ordinaire chez les auteurs latins, soit orateurs, soit poëtes. On s'en sert aussi pour marquer la critique exacte qu'un habile homme fait d'un ouvrage ; et l'on dit qu'il a passé sous la lime, pour dire qu'il en a porté un jugement sûr et arrêté. *Opus est limatulo et politulo judicio tuo*, dit Cicéron dans une de ses lettres ; c'est-à-dire, on a besoin ici d'un jugement aussi poli et aussi exact que le vôtre.

(4) On désigne ici Achille par le nom d'Æacide, parce qu'il

étoit fils d'Æacus ; et Patrocle par le nom d'Atoride, parce qu'Actor étoit son aïeul.

(5) On a parlé ailleurs de ce fleuve d'enfer, appelé *Lethé* par les Grecs, qui veut dire *oubli*, parce que quand on en avoit bu, on oublioit généralement tout ce qu'on avoit su auparavant ; c'est pourquoi on y plongeoit les ames de ceux qui après une certaine révolution d'années, revenoient dans ce monde, afin de leur faire oublier toutes les misères auxquelles elles avoient été autrefois sujettes en cette vie ; tout cela dans les principes de la métempsycose ou transmigration des ames d'un corps dans l'autre. Ovide dit donc à Atticus, que quand il auroit bu des eaux de ce fleuve, jamais cet ami fidèle ne pourroit l'oublier.

(6) Voici encore la figure favorite de tous les poëtes, qui est d'accumuler plusieurs choses impossibles, pour prouver que quelque chose en particulier n'arrivera jamais. Ici, l'on dit que les jours d'été seront plus courts que les jours d'hiver, et les nuits d'hiver plus courtes que les nuits d'été, avant qu'Atticus oublie Ovide.

(7) Autre impossibilité dans la nature, puisque Babylone, aujourd'hui Bagdad, est située dans la Chaldée, au 33.e degré de latitude septentrionale, et que le climat en doit être fort chaud. Si Ovide entend la Babylone d'Egypte, aujourd'hui le grand Caire, elle est au 30.e degré de latitude. Je ne dis rien des glaces du Pont, dont on a assez parlé dans les Elégies précédentes.

(8) Ovide marque ici les roses de Pæste, *Pœstanas rosas :* Pæste étoit une petite ville de Lucanie, où croissoient les plus belles roses et de la meilleure odeur de toute l'Italie.

LETTRE CINQUIÈME. (Page 128).

(1) C'est-à-dire, que le poëte avoit mis à la tête de sa lettre la formule ordinaire aux anciens Romains, Ovide à Solanus, salut. Par-là, ils souhaitoient une parfaite santé à celui à qui ils écrivoient.

(2) C'est-à-dire, une lettre en vers élégiaques. 1.° Elle est en vers, et par conséquent composée de pieds de différentes mesures. 2.° C'est une Elégie, et par conséquent dont les vers sont inégaux, savoir l'un vers hexamètre ou de six pieds, et l'autre pentamètre ou de cinq pieds : c'est ce qu'il exprime par ces mots *disparibus numeris*, de nombre ou de cadence inégale.

(3) Ovide parle ainsi de lui avec plus de modestie que de vérité : jamais peut-être il n'y eut de verve plus féconde que la sienne, et d'où les vers coulassent avec plus de facilité et d'abondance. S'il est blâmable, c'est de s'être un peu trop abandonné à cette grande facilité de génie qui a produit quelquefois des vers assez foibles et assez négligés. On peut donc le comparer plutôt à un torrent qui se déborde de temps en temps, qu'à un petit ruisseau pauvre et sans eau.

(4) Ovide a dit le César qui prend son nom de la Germanie ; il est clair que c'est Germanicus, fils de ce Drusus qui mourut en Germanie d'une chûte de cheval, lorsqu'il commandoit les armées romaines, et c'est de lui que son fils hérita ce beau nom. La qualité de prince de la Jeunesse qu'on lui donne ici, n'attribuoit aucune autorité ni aucune fonction dans l'état ; c'étoit un simple titre d'honneur que les empereurs depuis Auguste, donnèrent à leurs petits-fils ou autres princes de leur maison. Ce titre toutefois étoit ancien dans l'ordre

des chevaliers, et on le donnoit aux jeunes gens qui s'y distinguoient par leur mérite: nous voyons dans Tite-Live, que Persée, roi des Macédoniens, se glorifie d'avoir remporté une victoire signalée sur les chevaliers romains princes de la Jeunesse. Cicéron qualifie aussi Domitius Ænobardus de prince de la Jeunesse, comme un jeune homme de grande espérance; il donne le même titre à Torquatus. Enfin, Auguste le donna à ses deux petits-fils Lucius et Cajus, après les avoir fait déclarer Césars.

(5) Le jeune César Germanicus, qui dès sa plus tendre enfance avoit reconnu beaucoup d'esprit et de dispositions pour les belles-lettres dans Solanus, jeune homme de qualité à-peu-près de son âge, l'associa dans la suite à ses études; de sorte que dans les déclamations et les autres exercices publics qu'on faisoit faire au jeune prince pour le former à l'éloquence, on faisoit toujours parler le jeune Solanus le premier, pour l'enhardir et lui donner une noble émulation de bien parler à son tour.

(6) C'est-à-dire que Solanus et tous les assistans sont autant de mortels, comparés à Germanicus, qui est une espèce de divinité, devant laquelle tout le monde se tait lorsqu'elle commence à parler.

(7) Ce beau nom est celui de César, *Julœo cognomine:* Germanicus l'avoit donc hérité de Jules-César par la voie d'adoption, n'étant que le petit-fils adoptif d'Auguste, lequel, au défaut d'enfans mâles issus de lui en droite ligne, avoit adopté les fils de sa femme Livie; savoir, Drusus, père de Germanicus, et Tibère, qui fut depuis empereur.

(8) Le poëte présente ici une image bien gracieuse du jeune Germanicus, qui se lève de son siége pour prononcer un discours devant une assemblée choisie; il le compare à l'aurore à son lever. En effet, les couleurs de l'aurore naissante, c'est-

à-dire, une certaine rougeur modeste qui s'empare du visage d'un jeune orateur lorsqu'il commence à parler, ne lui sied pas mal.

(9) Il paroît ici que le jeune Solanus avoit fait en peu de temps de si grands progrès dans l'éloquence, que Germanicus ne l'avoit pas seulement auprès de lui comme un favori et un compagnon assidu de ses études, mais plutôt comme son maître et son modèle dans l'art de bien parler.

(10) On voit ici tout le prélude d'un discours public qu'on va prononcer : on fait silence; l'orateur se lève de son siége, il s'arrête un moment, il se compose, une contenance grave et modeste prévient l'auditeur, enfin il commence.

(11) On a dit auparavant, en parlant de Solanus, qui immédiatement avant le prince, venoit de prononcer un de ces petits discours appelés déclamations chez les Romains, que toute bouche mortelle se tait devant Germanicus qui va haranguer à son tour. Ici, l'on ajoute en parlant de ce jeune prince : Dès que cette bouche céleste commence à s'ouvrir, on jureroit que c'est le langage des Dieux qu'elle parle. Cicéron a dit aussi de Platon, que si Jupiter parloit grec, il parleroit comme Platon, et que c'étoit les Muses mêmes qui avoient parlé par la bouche de Xenophon.

(12) C'est ce qu'exprime Ovide par cette phrase poétique : vous touchez les astres de votre tête, ou bien la faveur du prince vous élève jusqu'au ciel, vous égale presqu'aux Dieux, c'est-à-dire, aux plus grands seigneurs de la cour. Horace a dit de même : *Sublimi feriam sydera vertice.*

(13) Ovide a mis pour les Muses, *Piérides;* ce qui marqueroit que Solanus avoit aussi du goût pour la poésie; et, en effet, pour rendre la comparaison juste, elle devroit être de poëte à poëte, comme de laboureur à laboureur, de pilote à pilote, etc.; cependant Ovide marque plus bas qu'entre toutes les

les belles-lettres, Solanus cultivoit particulièrement l'éloquence; mais Ovide n'a pas cru que toute comparaison dût être d'une justesse si scrupuleuse : *Omnis comparatio claudicat.*

(14) Le style oratoire est en effet différent du style poétique; mais, au jugement d'Ovide, l'un et l'autre coule de la même source, c'est-à-dire, que l'éloquence et la poésie demandent également un génie grand et sublime : pour être bon poëte, il faut être un peu orateur; et tout bon orateur doit être aussi un peu poëte. Enfin, selon Cicéron et Quintilien, deux grands maîtres en éloquence, il y a une grande affinité entre les poëtes et les orateurs, et ces deux beaux arts se prêtent mutuellement la main.

(15) Le tyrse et la couronne de laurier sont ici deux symboles qui marquent le caractère différent du style oratoire et du style poétique. Le tyrse étoit une demi-pique entrelassée de pampres de vignes et de feuilles de lierre, que les prêtres de Bacchus portoient à la main, lorsqu'épris d'une certaine fureur bachique, ils célébroient par de grands cris les fêtes de ce Dieu. Ovide attribue donc ici aux orateurs plus de véhémence dans le style qu'aux poëtes; mais sans doute il ne veut parler que de la poésie élégiaque; car qui peut nier que dans le poëme épique et dans l'ode, il n'entre encore plus de cette espèce de fureur divine, que dans un discours oratoire? La comparaison ne tombe donc ici que sur ces orateurs véhémens et pathétiques, qui, comme des torrens, entraînent tout après eux, et qu'on oppose aux faiseurs d'élégies, dont le style est plus doux et plus tendre que véhément.

(16) Non pas après Auguste, mais après Tibère, déjà désigné successeur à l'empire, et qui avoit adopté Germanicus pour son fils. Cependant, si l'on en croit Suétone, il ne tint

qu'à Germanicus de prévenir Tibère, et de se faire proclamer empereur après la mort d'Auguste ; car il étoit alors en Allemagne à la tête des légions, qui refusoient absolument de reconnoître Tibère pour empereur ; mais Germanicus, par un trait de générosité bien rare, se fit un devoir de réprimer cette révolte, et de faire rentrer l'armée dans l'obéissance. Tacite le loue aussi beaucoup de la modération qu'il fit paroître en cette occasion.

(17) En effet, Germanicus fut infiniment cher au peuple romain : cela parut sur-tout à sa mort ; elle causa un deuil général dans tout Rome, et jamais peut-être prince ne fut plus regretté que lui. On voit dans Tacite quelle fut la consternation des Romains à la nouvelle de cette mort, qui arriva l'an 19 de l'ère chrétienne : Tibère, jaloux des grandes qualités de ce prince, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner par le ministère de Pison, alors gouverneur de Syrie.

LETTRE SIXIÈME. (Page 133).

(1) Les lettres, selon Ovide, sont comme la langue et les paroles des amis absens; défendez-leur d'écrire, vous les rendez muets, plus de commerce entr'eux : l'écriture est la parole du muet; c'est par-là qu'il se fait entendre. Surquoi l'on ne peut assez admirer l'artifice des lettres ou des caractères inventés pour exprimer nos paroles ; comme les paroles, qui ne sont en elles-mêmes que des sons articulés, ont été inventées pour exprimer nos pensées, la parole donne, pour ainsi dire, du corps à la pensée, elle la rend sensible.

(2) Il est du devoir d'un bon ami de reprendre les fautes de son ami, et de les redresser quand il s'égare : aussi

Ovide ne se plaint pas ici de ce que son ami Grécin le réprimande, mais de ce qu'il le fait en termes trop durs et hors de saison.

(3) Ovide ne s'épargne pas ici le nom de fou et d'insensé, *stulti sodalis*. En effet, il a fallu être bien imprudent et un peu fou pour s'attaquer à un aussi grand prince qu'Auguste : il ne faut jamais se jouer à son maître ; on s'en repent toujours. Combien donc le pécheur qui attaque Dieu même, est-il plus insensé ? c'est une espèce de frénétique qui se blesse, qui se déchire et qui se tue lui-même.

(4) Il falloit que l'ami d'Ovide fût bien de mauvaise humeur contre lui, puisqu'il ne le trouvoit pas encore assez puni de sa faute, par un exil aussi rude que le sien : il y a apparence que Grécin, lorsqu'il lui écrivoit en des termes si durs, faisoit sa cour à Auguste aux dépens de son ami ; ou plutôt que son dessein étoit de le mieux servir, en feignant d'abord d'entrer dans la juste indignation du prince offensé, pour l'appaiser ensuite peu-à-peu et d'obtenir grace.

(5) C'étoient les écueils de la cour d'Auguste, figurés par les monts *Acrauceranniens* en Epire, fort élevés au-dessus d'une mer orageuse, et sujets à être souvent frappés de la foudre. Ovide dit donc qu'il voguoit d'abord à pleines voiles sur cette mer dangereuse, dont il n'appercevoit pas les écueils, étant aveuglé de sa bonne fortune : alors un ami sage auroit dû l'avertir du danger où il étoit ; mais après son naufrage tous les avis étoient hors de saison et venoient trop tard ; qu'il ne falloit plus songer qu'à le sauver comme un homme qui se noie, qui nage et qui se débat le mieux qu'il peut contre les flots : métaphore par laquelle il exprime tous les efforts qu'il fait et tous les mouvemens qu'il se donne par lui et par ses amis pour se tirer de l'exil, figuré par un naufrage.

(6) Il est assez ordinaire que, pour engager quelqu'un à faire ce qu'on souhaite de lui, on lui dise qu'il nous a prévenu, et qu'il fait d'avance, ce que nous demandons; mais c'est plutôt un compliment pour l'exhorter à bien faire, qu'une vérité. Il paroît ici qu'il en est de même d'Ovide par rapport à Grecin; il le loue de ses services passés, pour l'engager à lui en rendre de plus réels et de plus efficaces.

(7) Les poëtes ne sont pas avares de souhaits, ils en font à milliers pour ceux de qui ils espèrent quelque chose, et à l'aide d'un *sic tibi*, *sic te*, *etc.*, ainsi je prie que, etc. formule ordinaire des souhaits, ils croient s'être acquitté amplement de ce qu'ils doivent à leurs bienfaiteurs. *Sic te Diva potens Cypri*, dit Horace, *Sic Cythiso pastæ distentent ubera vaccæ*, dit Virgile. *Sic tibi cum fluctus subterlabere sicanos, doris amara suam non intermisceat undam, etc.*

(8) Pylade, fils de Strophius et Oreste, fils d'Agamemnon, fameux par leur amitié constante, aussi bien que Thésée, fils d'Egée, et Pirithoüs, furent applaudis plus d'une fois sur les théâtres d'Athènes, dans les tragédies d'Euripide et de Sophocle. Les poëtes latins, à l'imitation des Grecs, quoique fort inférieurs à eux dans le tragique, mirent aussi plus d'une fois ces mêmes héros sur la scène, et avec d'aussi grands applaudissemens, quoique moins mérités.

(9) Ovide se sert ici d'une expression métaphorique, et dit que les services que Grécin lui a rendus ou lui rendra, ne seront pas sourds, *gratia non erit surda* : il semble qu'il auroit dû dire plutôt, *non erit muta*, ne sera pas muette; c'est-à-dire, qu'Ovide ne pourra s'en taire et publiera partout ses bienfaits, comme on l'a mis dans la traduction. Mais non, il veut dire qu'il en parlera si haut dans ses écrits, que

la postérité n'y sera pas sourde, ou que le bruit en retentira jusque dans les siècles les plus reculés. On dit aussi proverbialement *parler à un sourd*, pour dire *perdre son temps*. Ovide veut donc dire que Grécin, en le servant de son mieux, ne parlera pas à un sourd. *Gratia* est mis pour *gratitudo*.

(10) Ovide s'exprime encore ici d'une manière proverbiale: J'irai, dit-il, à la rame et à la voile, *remo utar et aurâ*; c'est-à-dire, je ferai tous mes efforts, je n'épargnerai rien.

(11) Ovide, après s'être servi de la comparaison de ceux qui vont à la voile et à la rame en même-temps, pour montrer qu'il ne s'oubliera pas, et qu'il secondera son ami tout de son mieux, il dit qu'il en sera de lui comme d'un bon cheval qui va déjà à toute bride; c'est le sens d'*admisso equo*: on ne laisse point de lui appuyer de temps en temps les éperons.

LETTRE SEPTIÈME. (Page 136).

(1) C'est ainsi que chez les anciens Romains on abordoit ses amis en les saluant: comment vous portez-vous? que faites-vous? *Valen, Valuistin? Quid agis? Quid agitur?* L'importun, dans la satyre d'Horace, débute ainsi: *Quid agis dulcissime rerum?* Martial nous dépeint ainsi un autre importun:

Occurris quocumque loco mihi, Posthume, clamas
Protinus et prima est tua vox, quid agis?

(2) Ovide nous fait ici dans sa personne une peinture naïve de l'état où se trouve un homme en butte à la mauvaise fortune. Ingénieux à se tourmenter lui-même, il se figure mille maux imaginaires qui n'arriveront jamais. Cela vient, à ce que dit Senèque le philosophe: *Plura sunt quæ nos torrent quam quæ premunt*, ce que nous craignons de

souffrir nous tourmente plus que ce que nous souffrons : il y a plus d'imagination dans la plupart de nos maux, que de réalité, *sœpius opinione quàm re laboramus.*

(3) Ovide confirme par plusieurs exemples familiers, ce qu'il vient de dire; celui du naufragant, qui depuis son naufrage craint toujours l'eau; celui du poisson qui a été piqué de l'hameçon, et qui après cela craint tout appas qu'on lui jette; celui de la brebis qui fuit devant le chien commis à sa garde, et qu'elle prend pour le loup; celui d'un membre blessé, qui tremble qu'on ne le touche; et enfin celui d'un homme peureux qui craint son ombre.

(4) La plainte est bien amère, un peu impie, et touche de près le désespoir; on le pardonne à un payen : car quels Dieux que les Dieux d'Ovide? quelle justice peut-il en attendre?

(5) On sait que la Lybie est une contrée de l'Afrique très-fertile en froment : on l'appelle ici *Cyniphiœ* du nom du fleuve *Cyniphe* qui l'arrose de ses eaux.

(6) On a déjà dit en plus d'un endroit que le mont Hybla en Sicile produit du thym en abondance, ce qui y attire une prodigieuse quantité d'abeilles qui aiment fort cette plante, très-propre à faire d'excellent miel.

(7) On sait que l'Iliade est un poëme d'Homère sur la fameuse guerre de Troye, où toute la Grèce s'arma pour venger l'affront fait à Ménelaüs, frère d'Agamemnon, auquel Pâris, prince Troyen, fils de Priam, avoit enlevé sa femme Hélène. Ce poëme est rempli d'aventures tragiques qui ont fait le sujet d'un grand nombre de tragédies anciennes et modernes. C'est ce qui fait dire ici à Ovide qu'il a tant souffert de maux dans son exil, que s'il entreprenoit de les décrire en vers, il pourroit fournir une Iliade complette sur ses tristes aventures.

(8) On a déjà parlé ailleurs de la voie Appienne. On appeloit *voies*, *viæ* chez les Romains, tous les grands chemins pavés qui conduisoient de Rome à quelque autre ville ; celui-ci fut l'ouvrage d'Appius Claudius, dit l'Aveugle, qui étant censeur, le fit construire et paver, et on lui donna son nom. La voie Appienne, selon Frontin, n'alloit pas au-delà de Capoue : cependant Tacite, Strabon et Horace la poussent jusqu'à Brindes. On peut concilier les deux opinions, en disant qu'Appius la conduisit jusqu'à Capoue seulement, et que dans la suite le tribun Cajus, grand restaurateur des chemins publics, continua la voie Appienne jusqu'à Brunduse ou Brindes sur la côte de Naples.

(9) Il n'est point de gloire mieux fondée que celle d'un vrai savant ; et parmi toutes les nations polies, la connoissance des beaux arts a toujours été en grande considération : on remarque même que la destinée des lettres suit d'ordinaire celle des empires, et que la marque la plus sensible qu'un état est prêt à déchoir, c'est lorsque les sciences cessent d'y être en honneur.

(10) L'expression d'Ovide est ici un peu équivoque ; et l'on ne devine pas aisément si le sens de ces vers, *Omnis pro nobis gratia muta fuit*, est que personne n'a parlé en sa faveur, ce qui ne paroît pas vraisemblable, puisqu'en cent endroits de ces élégies, il se loue beaucoup des soins généreux de sa femme et de ses amis, qui ont employé souvent les larmes et les prières pour fléchir Auguste. Il paroît donc plus naturel de croire que c'est l'empereur lui-même qui a été sourd et muet à toutes les prières que les parens et les amis d'Ovide lui ont adressées pour lui ; et alors il semble que dans ces vers, *gratia surda fuit* seroit encore mieux que *muta fuit*.

(11) Il semble qu'il y ait ici de lacontradiction. Comment la tempête peut-elle éclater sur un homme absent, et l'écra-

ser ? Mais on voit assez que cette expression est toute métaphorique. On peut cependant éclater contre un homme absent, et lui faire bien du mal, soit dans ses biens, soit dans ses proches, soit par des paroles d'indignation, dont le contre-coup retombe sur lui, quelque éloigné qu'il soit : c'est ce qui étoit arrivé apparemment plus d'une fois à Ovide, de la part d'Auguste, dont la colère s'étoit fait sentir plus d'une fois jusqu'au fond de la Scythie.

(12) C'est ce qu'Ovide exprime par les menaces du Bouvier et des Pléyades : *Arcturum subii Pleiadumque minas.* Ces constellations dominent sur-tout depuis la fin de Novembre jusqu'au solstice d'hiver à la fin de Décembre, et elles excitent de fréquentes tempêtes : c'étoit le temps où Ovide étoit en mer pour aller en exil.

(13) Ovide se met souvent en parallèle avec Ulysse, roi d'Itaque, qui, après la prise de Troye, erra pendant dix ans sur mer avant que de pouvoir aborder dans son isle. Le poëte prétend avoir été bien plus maltraité de la fortune que ce héros, et qu'il n'y a pas de comparaison entre ce qu'ils ont souffert l'un et l'autre. On ne voit pas, dit-il, que le vaisseau d'Ulysse ait jamais essuyé d'aussi rudes tempêtes dans ses longs égaremens, que j'en ai essuyé dans mon voyage d'Italie à Tomes.

(14) Une des plus grandes peines qu'Ovide eut à souffrir en exil, vint de la part de ses compagnons de voyages ; soit que ce fussent ses gardes, ou ses domestiques, ou les matelots de son vaisseau, il s'en plaint amèrement et avec indignation ; il lui firent mille outrages, et en vinrent jusqu'à lui piller son équipage et à le dépouiller de tout.

(15) Ovide est inconsolable de se voir le seul des Romains, même entre les exilés, qui ne peut jouir de la paix que les victoires d'Auguste avoient donnée à l'univers : parce que

les Sarmates et les Scythes, peuples indomptables dont il étoit environné, ne respectoient point le nom Romain; et malgré la paix générale, ils continuoient leurs courses et leurs brigandages à l'ordinaire sur leurs voisins.

(16) Ovide étoit d'un tempéramment fort délicat; ainsi, privé de toutes les commodités de la vie, jusqu'à manquer d'eau bonne à boire, il devoit souffrir infiniment : cependant il est à croire que peu-à-peu il s'endurcit à ses maux, et par la force de son esprit, il se roidit contre sa mauvaise fortune qu'il soutint avec courage. De même, dit-il, qu'un homme qui veut soulever et porter un grand fardeau, doit se roidir et marcher la tête haute; car pour peu que les nerfs viennent à se détendre, il succombera sous le poids.

(17) C'est une métaphore dont use souvent ici Ovide; il se regarde dans son exil en butte aux outrages de la fortune, comme un vaisseau en pleine mer, battu des vents et des flots. Il prie donc ses amis de ne le pas abandonner lâchement dans un état si périlleux, mais de faire tous leurs efforts pour le faire rappeler à Rome, comme dans un port tranquille où il puisse reposer après tant de travaux.

(18) C'est ce qu'il entend par *judiciumque tuum :* c'est-à-dire, le jugement que vous avez porté, ou l'estime que vous avez conçue de moi, en me jugeant digne de votre amitié, qu'il ne soit pas dit que vous vous soyez trompé dans votre choix. Ainsi en me sauvant, vous sauverez vôtre honneur.

LETTRE HUITIÈME. (Page 142).

(1) C'est-à-dire, les médailles d'argent d'Auguste et de Tibère son fils adoptif. *Nummus* chez les Romains étoit une monnoie qui avoit cours dans le commerce, et qui portoit empreinte

la figure des consuls de l'année, dans le temps que Rome étoit gouvernée par des consuls : on y grava ensuite la tête des empereurs régnans. *Numisma* étoit une médaille frappée en l'honneur des empereurs, avec une légende sur le revers, qui marquoit quelque fait mémorable de leur règne. Quelquefois aussi on confond *nummus* avec *numisma ;* et c'est une question entre les savans antiquaires, si la médaille, *numisma*, n'avoit pas cours comme une monnoie.

(2) On sait que les honneurs divins furent décernés à Auguste dès son vivant, par arrêt du sénat. Pour Tibère, c'est de la pure grace d'Ovide, qu'il est appelé ici un Dieu ; le poëte le déifie de son chef ; c'est une licence poétique : on ne voit point l'apothéose de Tibère dans aucun historien. Etrange aveuglement du paganisme, où les hommes faisoient Dieux d'autres hommes qu'ils avoient vu mourir ! Je trouve Philippe, roi de Macédoine, bien sensé, lorsqu'il se moque des ambassadeurs messéniens qui lui offroient de la part de leur république, de le mettre au rang des Dieux.

(3) Le poëte dit que cette troisième médaille de l'impératrice Livie, ajoutée aux deux autres, rendoient le présent de Cotta complet. Premiérement parce que c'étoit les trois premières têtes de l'empire. Secondement parce que le nombre de trois passoit chez les anciens pour le plus parfait, et particuliérement affecté aux choses divines : c'étoit de lui surtout qu'on disoit *Numero Deus impare gaudet*, parce qu'il étoit très-agréable aux Dieux. On regardoit aussi comme décidé et irrévocable, tout ce qui avoit été fait ou prononcé par trois fois.

(4) Ovide dit : Vous avez joint une Livie à ses Césars, *suis Cæsaribus*, c'est-à-dire, à Auguste, son mari, et à Tibère, son fils, non qu'elle eût eu Tibère d'Auguste,

car elle n'en eut point d'enfans, mais de Claude Tibère Néron; Tibère fut seulement adopté par Auguste dont il n'étoit que le beau-fils.

(5) L'or chez les Romains aussi bien que chez nous, étoit d'un plus haut prix que l'argent, *Vilius argentum est auro, virtutibus aurum*, dit Juvenal. Savoir combien l'or à Rome excédoit en valeur au-dessus de l'argent, c'est ce que je laisse à discuter aux plus habiles antiquaires.

(6) C'est le vrai sens de ce vers, selon l'interprétation de Micille, qui est beaucoup plus naturelle que celle de tous les autres commentateurs. *Pretium* est mis pour *pretiosum* ou *in pretio*: Ovide veut donc dire que cet argent tout précieux qu'il étoit, *pretium fuerit*, n'étant encore que brut, *cum rude*, c'est-à-dire, en masse ou en lingot, ou tout uni et sans aucune gravure, l'est bien davantage depuis qu'il porte empreinte la figure d'un Dieu, *numen habet*, c'est-à-dire, l'image des Césars.

(7) Il y a une si grande relation entre le souverain et son état que lorsqu'on a devant les yeux le portrait d'un grand prince, on se représente sa sagesse, sa magnificence, et la vaste étendue de son empire : ainsi au seul nom des Césars, toute la grandeur romaine se présente à notre imagination. C'est ce qui fait dire ici à Ovide, qu'en voyant l'image d'Auguste gravée dans sa médaille, il croit voir Rome dans toute sa splendeur.

(8) C'est-à-dire, capable de gouverner plus d'un monde; ce qui revient à la devise de Louis XIV, un soleil avec ces mots, *nec pluribus impar*; c'est-à-dire, que comme le soleil pourroit éclairer plusieurs mondes, ainsi Auguste et Louis étoient capables de gouverner plus d'un monde, par l'étendue de leurs lumières et de leur sagesse.

(9) Ovide appelle ici Tibère, enfant, *puer*, ce qui embarrasse un peu les commentateurs : ils conviennent tous que c'est Tibère qu'on nomme immédiatement après Auguste. Mais pourquoi Ovide l'appelle-t-il enfant, *parce puer*, puisqu'il est constant que Tibère, lorsqu'Ovide écrivoit cette lettre, avoit plus de cinquante ans ? Ils disent donc que c'est par rapport à la médaille de ce prince, qui le représentoit fort jeune, et à l'âge où il avoit été adopté par Auguste, ensorte que *puer* est mis ici pour *fili*. D'autres disent que le mot d'*enfant* a quelque chose de plus flatteur pour le prince, parce qu'il semble lui donner un air de jeunesse qui ne lui déplaisoit pas.

(10) On demande qu'elle est cette divinité : quelques-uns veulent que ce soit Mars ou Romulus, ou une certaine divinité tutélaire de Rome, dont le nom étoit inconnu, selon Macrobe. D'autres enfin veulent que ce soit Auguste, ou la patrie elle-même qu'on regardoit comme une espèce de divinité.

(11) C'est Livie, femme d'Auguste : on sait que ce prince l'aima passionnément toute sa vie, et qu'elle s'acquit un grand empire sur lui ; ensorte qu'elle le détermina à adopter Tibère à l'empire, préférablement à ses petits-fils Cajus et Lucius. Tibère étoit âgé de dix-sept ans lorsque sa mère épousa Auguste ; et trois mois après son mariage, elle mit au monde Drusus, son second fils, dont Claude-Tibère-Néron étoit le vrai père, aussi-bien que de Tibère son frère aîné. On voit ici qu'Ovide avoit devant les yeux les trois médailles, et qu'il adresse ses prières tantôt à l'une, tantôt à l'autre : il revient ici de Tibère à Auguste.

(12) Livie eut toujours une complaisance infinie pour toutes les volontés d'Auguste ; c'est par-là qu'elle se rendit maîtresse de son cœur, et acquit un si grand ascendant

sur ce prince, que vers la fin de sa vie il ne se gouverna plus que par ses conseils. Jamais femme aussi ne fut plus digne de l'estime et de la confiance du grand Auguste, jusque-là, dit Ovide, que s'il n'y avoit point eu de Livie au monde, jamais Auguste n'eût trouvé de femme digne de lui, et il auroit été contraint de passer sa vie dans le célibat.

Quæ si non esset, cœlebs te vitæ maneret,
Nullaque cui posses esse maritus erat.

(13) C'est encore Tibère qui, parmi de grands vices, eut aussi de grandes qualités, et entre autres beaucoup de valeur et de capacité dans la guerre, comme il parut dans ses expéditions de Germanie et de l'Illyrie.

(14) Ces petits-fils si chers à Auguste, sont les deux jeunes Césars Cajus et Lucius, fils de Julie et d'Agrippa; ou plutôt comme ces deux princes moururent fort jeunes, il y a plus d'apparence que c'est le jeune Drusus, fils de Tibère, et Germanicus, dont on fait ici mention.

(15) Cet aïeul est Jules César, qui avoit adopté Auguste, et qui par conséquent étoit censé aïeul des petits-fils du même Auguste, soit qui lui appartinssent par sa fille Julie, comme Cajus et Lucius, soit en vertu de l'adoption de Tibère, comme le jeune Drusus et Germanicus.

(16) Ovide souhaite à Auguste autant d'années que Nestor, natif de Pylos, en Grèce, qu'on dit avoir vécu trois âges d'hommes, c'est-à-dire, selon quelques-uns, trois cents ans, en fixant chaque âge d'homme à cent ans; et selon d'autres à quatre-vingt-dix-neuf, en fixant l'âge d'homme à trente-trois ans.

(17) C'est Livie, mère de Tibère, à laquelle Ovide souhaite les années de la Sybille de Cumes. Tous les poëtes représentent cette Sybille comme très-vieille, Virgile l'appelle

longæva sacerdos, et feignent qu'Apollon, dont elle étoit prêtresse, lui demanda un jour ce qu'elle souhaitoit de lui en récompense de ses services; elle prit en main une poignée de poussière, et demanda de vivre autant d'années qu'elle avoit de grains de poussière à la main, ce qui lui fut accordé à certaines conditions.

(18) Ici Ovide adresse sa prière à la médaille de Livie qu'il avoit devant les yeux; et comme il connoît tout le pouvoir qu'elle a sur le cœur de son auguste époux, il la prie de l'employer en sa faveur, et d'obtenir pour lui un exil plus doux.

(19) C'est l'empereur Auguste... votre fils, c'est Tibère... vos petits-fils, c'est le jeune Drusus et Germanicus... vos vertueuses belles-filles, ce sont les femmes de Tibère et de Drusus son frère, qui, comme on a déjà dit ailleurs, périt en Allemagne d'une chûte de cheval.

(20) Nous voyons que c'est encore aujourd'hui une coutume établie parmi nous, de faire grace à un criminel, lorsque le roi vient à passer dans le lieu de l'exécution : de même à Rome, lorsque les gladiateurs étoient aux mains et combattoient dans l'arène, l'arrivée de l'empereur faisoit cesser le combat, et on leur donnoit la liberté.

(21) Ces trois divinités qu'Ovide possédoit en même temps, étoient Auguste, Tibère et Livie, représentés dans les trois médailles que Cotta lui avoit envoyées. Il espère donc qu'ayant le bonheur de loger chez lui ces trois divinités, il en obtiendra du moins quelque adoucissement à son exil.

(22) On portoit deux aigles dorées devant les armées romaines, qui leur servoient d'enseigne ou d'étendard général; mais dans les premiers temps de la république, on n'eut pour enseignes que des bottes de foin portées sur des piques, et qui marchoient à la tête de cent hommes appelés pour cela

Manipulares. Le manipule chez les Romains répondoit à-peu-près à ce que nous appelons un bataillon. Dans la suite des temps, lorsque l'empire romain se fut accru, outre les deux aigles romaines qu'on portoit devant toute l'armée, il y avoi d'autres enseignes à la tête de chaque manipule, et c'étoit diverses figures d'animaux.

LETTRE NEUVIÈME. (Page 148).

(1) C'étoit un roi d'*Athènes*, selon le sentiment de quelques-uns ; d'autres disent que c'étoit Eumolpus de Thrace, fils de Musée, ou selon Pausanias, fils de *Neptune* et de *Chione*. Quoi qu'il en soit, Cotys étoit d'une illustre naissance. Diodore de Sicile et Suidas assurent qu'il y eut un roi de Thrace de ce nom ; c'est apparemment de lui que descendoit le prince à qui Ovide adresse cette lettre.

(2) On voit ici que le territoire de Tomes, lieu de l'exil d'Ovide, étoit sur les confins du petit état de Cotys : il paroît même, par la suite, que Tomes étoit un peu de sa dépendance.

(3) Si l'on en croit la fable, les anciens héros étoient fils ou petit-fils des Dieux ; c'est pour cela qu'on les qualifie de demi-Dieux : ainsi la noblesse, dans ces temps fabuleux, tiroit son origine du ciel. Mais aujourd'hui la valeur guerrière fait la véritable noblesse, et l'on n'en connoît guère d'autre, que celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres qui ont exposé leur vie pour la défense de la patrie et pour le service du prince.

(4) Cérès étoit particulièrement honorée des laboureurs, comme Déesse de la terre et des moissons : c'est elle, si l'on en croit la fable, qui enseigna au jeune Triptolême l'art de cultiver et d'ensemencer les terres ; on lui immoloit ordi-

nairement une truie, parce que la truie avec sa nombreuse famille, ravage les moissons en fouissant continuellement dans la terre.

Prima Ceres avidæ gavisa est sanguine porcæ,

dit Ovide au premier livre des Fastes.

(5) Comme Cerès étoit ennemie du porc et de la truie, par le dégât qu'ils font dans les terres ensemencées; ainsi Bacchus haïssoit le chevreau qui broute les bourgeons de la vigne, et on ne pouvoit lui immoler une victime plus agréable :

Sus dederat pœnas, exemplo territus hujus,
Palmite debueras, abstinuisse caper,

dit Ovide au même endroit des Fastes. On donne ici à Bacchus l'épithète d'*intonsus*, parce qu'on le représente toujours, aussi-bien qu'Apollon, sous la figure d'un jeune homme à blonde chevelure :

Solis æterna est Phœbo Bacchoque juventæ,
Nam decet intonsus crinis utrumque Deum,

dit Tibulle, liv. premier, élég. IV.

(6) On n'accordoit les honneurs divins chez les payens, qu'aux héros qui avoient bien mérité du public : cependant Ciceron, au liv. premier de la nature des Dieux, convient qu'on doit à la divinité un culte suprême pour l'excellence de sa nature, indépendamment des bienfaits qu'elle répand sur le genre humain.

(7) On a déjà dit ailleursqu'Antiphate, roi des Lestrigons, étoit un tyran dont il est parlé au liv. X de l'Odyssée d'Homère, où l'on raconte que, par une inhumanité sans exemple, s'étant saisi de quelques-uns des compagnons d'Ulysse, il les déchira à belles dents.

Alcinoüs,

(8) Alcinoüs, roi des Phéaciens, est loué dans le VII.e liv. de l'Odyssée, pour avoir reçu chez lui, avec beaucoup d'humanité Ulysse après un naufrage : il lui offrit en mariage sa fille Nausicaa ; mais Ulysse, toujours fidèle à sa chère Pénélope, le remercia de l'honneur qu'il lui vouloit faire : Alcinoüs bien loin de s'en offenser, le renvoya chargé de présens.

(9) Les commentateurs d'Ovide distinguent deux Cassandres fameux par leur cruauté : l'un est celui qui après la mort d'Alexandre le Grand, s'empara du royaume de Macédoine, et fit périr cruellement tout ce qui restoit de la race de son prédécesseur ; l'autre est celui qui donna son nom à une colonie Macédonienne : on dit que celui-ci avoit coutume de faire enterrer les hommes tout vivans, et qu'on le fit mourir par le même supplice.

(10) C'est le nom d'un rocher de l'isle Eubée, aujourd'hui Négrepont, fameux écueil où périt une grande partie de la flotte des Grecs, au retour de la guerre de Troye. Ovide dit donc que Cotys n'est point né de ce rocher, comme Virgile au contraire fait dire à Didon dans sa fureur, que le Caucase avoit enfanté Enée : on peut dire aussi que Capharée est mis ici pour Nauplius, fils de Palamède, à qui l'on donne ici le nom du promontoire Capharée, parce que ce fut lui qui, pour attirer la flotte des Grecs parmi ces écueils, monta au haut du rocher, tenant un flambeau à la main, comme pour leur servir de fanal.

(11) Quoiqu'Ovide ne nomme point ici Phalaris, on voit bien que c'est de ce tyran qu'il parle, lequel fit jeter Pérille dans un bœuf d'airain, que cet homme avoit inventé pour faire brûler à petit feu tous ceux dont ce tyran voudroit se défaire.

(12) Les Thraces passoient pour barbares chez les Ro-

mains ; c'est ce qui fait dire à Ovide, qu'il ne pourroit jamais croire qu'un jeune Thrace comme Cotys, eût pu faire d'aussi beaux vers que ceux qui paroissent sous son nom, et qui feroient honneur au meilleur poëte de Rome.

(13) Tous les poëtes ont parlé d'Orphée comme d'un excellent poëte et musicien de la Thrace, qui par les charmans accords de sa lyre, entraînoient après lui les forêts et les rochers. Ovide dit ici que Cotys étoit un second Orphée par la douceur et les charmes de sa poésie, et qu'il ne faisoit pas moins d'honneur à la Thrace que le premier Orphée.

(14) Ovide loue Cotys de ce qu'il n'excelloit pas moins dans les beaux arts que dans les exercices militaires, que les uns lui servoient de délassement après les autres.

(15) Ovide a déjà fait remarquer plus d'une fois, que ceux qui font profession des mêmes études, contractent entre eux une espèce de société qui a ses lois et ses engagemens ; c'est donc en qualité de poëte qu'il prétend avoir droit d'attendre de Cotys toutes sortes de secours dans son exil, puisque ce brave prince n'étoit pas moins bon poëte que grand capitaine.

(16) Comme Cotys voyoit Ovide exilé si loin de sa patrie, il pouvoit le soupçonner d'avoir commis quelque grand crime ; c'est pour écarter ces soupçons, que le poëte, qui veut mériter l'estime et la protection de ce prince, lui déclare qu'il n'est coupable ni de meurtre, ni d'empoisonnement, ni d'aucun crime énorme ; mais seulement de quelques libertés trop grandes qu'il s'est données dans ses poésies, c'est-là où il réduit toute sa faute ; il laisse seulement entrevoir le reste sur quoi il n'ose s'expliquer trop ouvertement ; c'est pourquoi il prie Cotys de s'en tenir-là, sans lui en demander davantage.

LETTRE DIXIÈME. (Page 153).

(1) Le cachet des anciens Romains étoit une perle enchâssée dans un anneau, et sur laquelle on gravoit quelque figure, soit d'une divinité, soit de quelque signe céleste ; il y a même de l'apparence que les familles nobles avoient leur cachet particulier : on ne sait point quelle figure étoit gravée sur le cachet d'Ovide, mais le poëte Macer, son ami particulier, ne pouvoit l'ignorer.

(2) Ovide prouve à Macer qu'il doit s'intéresser pour lui par trois raisons. Premièrement, parce qu'ils ont vécu long-temps ensemble sous le même toît et à la même table ; ce qui revient à l'ancien proverbe, qu'ils ont mangé un boisseau de sel ensemble : Cicéron, pour montrer qu'il faut avoir long-temps pratiqué quelqu'un avant que d'en faire un ami, s'exprime ainsi : *Nemini fidendum, nisi quo cum salis modium comederis.* Secondement, parce que la femme d'Ovide étoit parente ou alliée de Macer. Troisièmement, parce qu'ils étoient l'un et l'autre poëtes ; ce qui devoit former entre eux une étroite liaison, comme il arrive d'ordinaire entre gens de même profession. On a déjà dit sur la dernière Elégie du IVe. livre des Tristes, qu'Æmilius Macer étoit un poëte natif de Véronne, estimé de son temps, et qui outre un poëme sur les oiseaux, et un autre sur les plantes vénimeuses, avoit continué l'Iliade d'Homère jusqu'à la fin de la guerre de Troye.

(3) Les poëtes vont à la gloire par différentes routes ; selon les différens genres de poësies, auxquels ils se consacrent.

(4) On voit ici qu'Ovide fit un voyage en Asie et en Sicile avec Macer. C'étoit assez la coutume des Romains ; sur-tout de ceux qui s'adonnoient aux sciences, comme

à la philosophie, à l'éloquence, à l'astronomie et aux belles-lettres, de voyager en Grèce, en Egypte, et dans les principales villes de l'Asie, pour y puiser ces sciences dans leur source. Muret, à l'occasion de cette coutume des Romains, a écrit avec beaucoup d'élégance sur l'utilité des voyages dans les pays étrangers, particulièrement chez les nations les plus polies. Antisthêne se moquoit des Athéniens qui ne sortoient presque jamais de l'enceinte de leur ville, par une sotte vanité qui leur faisoit croire que rien n'étoit digne ailleurs de leur curiosité; et il disoit qu'ils avoient cela de commun avec les tortues et les limaçons, qui ne quittent point leur coquille.

(5) On appelle la Sicile *Trinacris* ou *Trinacria*, à cause de ses trois promontoires; celui de Lilibée, celui de Pachin, et celui de Pelore. *Acron* en grec signifie un lieu haut et escarpé. On l'appelle ensuite *Sicania*, du nom de Sicanus, l'un de ses rois, ou chef de colonie. Lucrèce la nomme aussi Triquetra: *Insula quem Triquetris terrarum gessit in oris*, en parlant d'Empedocle.

(6) On peut voir la description du Mont-Etna, aujourd'hui le mont Gibel en Sicile, au III.e livre de l'Enéïde, et dans le petit poëme intitulé *Ætna*, qui est de Corneil Sevère, et non pas de Virgile, comme quelques-uns l'ont cru. Le géant que les poëtes feignent avoir été enseveli sous cette montagne, se nomme Encelade par quelques-uns, et Tiphée par d'autres.

(7) Les lacs de Henna ou Ennéens ont pris leur nom de la ville d'Enna, située dans le centre de la Sicile; on la nommoit aussi Perguse.

(8) On connoît dans la fable deux frères jumeaux du nom de Paliques, fils de Jupiter et de Thalie: leur mère, pour les dérober à la fureur de Junon, les cacha dans une

caverne sous terre, d'où il sortit ensuite deux grosses sources d'eau qui formèrent deux lacs appelés Paliques, du nom de ces deux frères.

(9) On raconte que Cyané fut une nymphe de Sicile, compagne de Proserpine, qui ayant voulu s'opposer à l'enlèvement de sa maîtresse. et l'arracher des bras de son ravisseur Pluton; ce Dieu irrité la changea en une fontaine qui porte son nom, et va se jeter dans l'Anape, fleuve qui coule au travers du territoire de Syracuse.

(10) Cette nymphe, c'est Aréthuse, l'une des compagnes de Diane, qui au retour de la chasse ayant voulu se baigner dans le fleuve Alphée, le Dieu de ce fleuve s'approcha d'elle pour lui faire violence, mais elle se plongea au fond de l'eau dans une grotte profonde, où elle fut métamorphosée en une fontaine qui porte son nom, et qui coulant sous terre dans la mer de Sicile, ne mêle point ses eaux avec les eaux salées de cette mer, mais elle conserve toujours sa douceur et sa pureté naturelle. Voyez le Ve liv. des Métamorphoses, le IIIe de l'Enéïde, et la Xe Eclogue de Virgile. On donne au fleuve Alphée le nom de fleuve d'Elide, parce que quelques-uns ont feint que ce fleuve couloit sous la mer depuis l'Elide, contrée du Péloponnèse, jusqu'en Sicile où il reparoissoit de nouveau; mais c'est une pure fable.

(11) *Essedum* dont use ici Ovide, étoit une espèce de coche ou charriot appelé aussi *Pilentum*, de l'invention des anciens Gaulois : il étoit aussi en usage dans la Grande-Bretagne, comme on peut le voir dans les commentaires de César, qui parle assez souvent des soldats qui escortoient ces charriots, sous le nom d'*Essedarii milites*. *Pilenta*, selon Servius, étoit cette sorte de voiture appelée Basterne chez les anciens Gaulois. *Parvaque quam primum*

rapientibus Esseda mannis, dit Ovide ailleurs. Cicéron dit aussi : *Vedius venit mihi obviam cum duobus essedis*, épitre première du liv. VI à Atticus.

(12) Circonstance badine et puérile, n'en déplaise à Ovide. Ce n'est pas grande merveille que dans une promenade on dise plus de paroles qu'on ne fait de pas, et on ne s'avise guère de compter l'un par l'autre, ou de parler à pas comptés. En tout cas on voit ici que ces deux amis marchoient assez souvent à pied ; c'étoit apparemment pour se délasser de la fatigue des voitures, et pour varier un peu leur marche.

(13) On aime ordinairement ceux avec qui on a couru les mêmes dangers tant sur terre que sur mer ; ce sont des compagnons de fortune qui nous deviennent chers, et avec qui on s'entretient volontiers de ses aventures passées ; rien n'est si doux que d'en rappeler le souvenir.

(14) Ces divinités de la mer sont entre autres Neptune, Amphitrite, Nérée et les Néréïdes.

(15) Pour peu qu'on soit versé dans la sphère, on sait que les poles sont deux points imagnaires toujours fixes, sur lesquels roule le globe céleste ; c'est pour cela qu'on les nomme points cardinaux, *cardines mundi* : on appelle l'un d'eux pole arctique ou septentrional, à cause de la constellation de l'Ourse qu'on y a placée ; et l'autre se nomme pole antarctique ou méridional, parce qu'il est opposé au premier : on dit aussi qu'il domine sur les mers du septentrion, parce qu'il paroît toujours élevé au-dessus d'elles, et que les deux Ourses ne s'y plongent jamais, étant toujours tellement élevées au-dessus de notre horison, que nous ne les perdons jamais de vue.

(16) On voit bien que cette présence de Macer parmi les Scythes est purement imaginaire, et qu'il ne s'y trouve

que dans l'imagination d'Ovide, qui est tellement occupé de lui, qu'il en parle sans cesse aux Scythes avec qui il converse, et qu'il s'entretient même avec son ami comme s'il étoit présent.

LETTRE ONZIÈME. (Pag. 157).

(1) On apprend par cette lettre, comme on le verra dans la suite, que ce Rufus à qui Ovide écrit ici, étoit natif de Fondi, ville de Campanie, et oncle maternel de sa femme; c'est tout ce qu'on en sait.

(2) Comme il est presque impossible qu'on oublie son nom, Ovide dit ici qu'il oubliera plutôt le sien, que le tendre et respectueux attachement qu'avoit pour lui Rufus son parent et son ami : c'est ce que signifie proprement le mot *pietas*, qui étoit particulièrement en usage chez les Latins pour marquer l'amour tendre et respectueux envers les parens et la patrie Pline, au livre VII, chap. 24 de son histoire naturelle, rapporte que Messala Corvinus, fameux orateur, oublia son nom après une maladie.

(3) C'est ce qu'Ovide exprime pathétiquement par ce vers : *Et prius hanc animam vacuas reddemus in auras*, et j'exhalerai plutôt cette ame qui est le principe de ma vie, dans le vuide des airs. Les poëtes regardent ordinairement tout l'espace qui est entre le ciel et la terre comme vuide, quoiqu'il soit rempli de l'air que nous respirons, et cela parce qu'il n'est habité par aucune espèce d'animaux, comme l'est la terre et la mer; les oiseaux ne font qu'y passer en volant, ils n'y ont point de demeure fixe; c'est toujours sur la terre que les oiseaux terrestres, ou sur les eaux que les oiseaux aquatiques se reposent.

(4) Hermione étoit fille de Ménélaüs et d'Hélène, d'où

il s'ensuit que Castor, frère d'Hélène étoit oncle maternel d'Hermione ; de même qu'Hector étoit oncle de Jule, fils d'Enée par Créuse, sa mère, qui étoit sœur d'Hector : c'est ce qui fait dire à Andromaque au III.e liv. de l'Enéïde, en parlant à Jule : *Te pater Æneas et avunculus excitat Hector.* Ainsi Ovide nous apprend que Rufus étant frère de la mère de sa femme, étoit son oncle maternel.

(5) Il paroît qu'Ovide n'étoit pas tout-à-fait content de sa femme lorsqu'il écrivoit ceci, puisqu'il juge qu'elle avoit besoin des sages conseils de Rufus, son oncle, pour s'acquitter parfaitement de ses devoirs, quoiqu'il tempère l'amertume de sa plainte par des termes assez obligeans : peut-être que sa femme s'étoit insensiblement accoutumée à se passer de lui, et qu'elle se consoloit de son absence, ce qui la rendoit moins ardente à solliciter son retour auprès d'Auguste ; peut-être aussi étoit-il revenu à son mari qu'elle négligeoit un peu trop ses affaires domestiques.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME LIVRE.

LES ÉLÉGIES D'OVIDE.

LIVRE TROISIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

A SA FEMME.

Il la sollicite plus vivement que jamais d'employer tous ses soins pour lui obtenir un exil plus doux.

O vous ! Pont-Euxin (1), mer affreuse et sauvage, qui, avant l'entreprise de l'audacieux Jason (2), ne vîtes jamais aucun vaisseau flotter sur vos bords : et vous, terre gétique, toujours couverte de neiges, et toujours en proie à des ennemis barbares ; quand viendra le temps où l'on m'ordonnera de vous quitter, pour passer dans un lieu plus sûr et plus tranquille. Quoi donc ! faut-il toujours que je vive au milieu de cette barbarie, et que je meure à Tomes ?

Terre de Pont, qu'il me soit permis de le dire sans altérer la paix qui doit régner entre nous, si cependant on peut jamais être en paix chez vous ;

malheureux pays, toujours exposé aux courses d'une cavalerie ennemie (3), qui, de la frontière voisine, se répand dans toute la campagne : terre de Pont, encore une fois, soit dit sans vous offenser, vous faites un des plus cruels tourmens de mon exil (4).

Jamais le doux printemps ne se montre chez vous, couronné de fleurs; jamais vous ne voyez les moissonneurs dans vos campagnes, tout dégoûtant de sueur, faire tomber sous la faucille, les riches dons de Cérès; et jamais l'automne ne vous présente ses fruits. Un froid pénétrant règne ici dans toutes les saisons : on ne voit autour de vous qu'une mer toujours couverte de glaces, et où les poissons enfermés comme en prison, ne nagent qu'avec peine. Vous n'avez point de fontaines d'eau pure, mais seulement quelques sources dont les eaux, presque aussi salées que celles de la mer, sont plus propres à irriter la soif qu'à l'appaiser. Il ne paroît que très-peu d'arbres dans vos plaines, et pas un seul de bonne espèce; elles ressemblent plus à une mer stérile et sauvage (5), qu'à une véritable terre. On n'y entend point le doux ramage des oiseaux; mais seulement dans quelques bois écartés se trouvent certains oiseaux de mer, qui, en barbotant dans des marais, croassent d'une manière à écorcher les oreilles. Tous vos champs, dénués de bons pâturages, sont

hérissés d'absynthe ; une plante si amère convient fort à cette terre pleine d'amertume (6), où elle naît.

Ajoutez à tous ces désagrémens les frayeurs continuelles où l'on est ici, dans une petite place battue sans cesse par des ennemis cruels (7) et armés de flêches empoisonnées. O Dieux ! que ce pays est écarté et impraticable à tout voyageur ! on n'y peut venir qu'en s'égarant : il est presque également inaccessible, et par terre et par mer. Faut-il donc s'étonner si, pour mettre fin à tant de maux, je souhaite passionnément d'en sortir ?

Mais ce qui m'étonne davantage, chère épouse, c'est que vous n'ayez pu encore m'obtenir cette grace. Comment pouvez-vous retenir vos larmes au seul récit de mes misères ? Vous me demandez ce qu'il faut faire ; demandez-le à vous-même, vous le saurez bientôt, si vous le voulez tout de bon : mais que dis-je ? c'est peu de le vouloir, il faut le souhaiter avec ardeur ; et pour emporter ce que vous souhaitez, sacrifier tout, jusqu'au sommeil. Je sais que plusieurs autres font les mêmes souhaits que vous ; car qui seroit assez injuste pour ne pas souhaiter que je vive en paix dans mon exil ? Mais vous, ma femme, la bienséance demande que vous vous y employiez de tout votre cœur et de toutes vos forces ; travaillez pour moi nuit et jour. Quoique d'autres agissent

de concert avec vous sans s'épargner, vous devez l'emporter sur tous nos amis, marcher à leur tête, leur donner l'exemple, et être la première à tout.

Songez que vous jouez un grand rôle dans mes écrits, c'est à vous de le soutenir : on vous y représente comme le plus parfait modèle d'une femme accomplie : prenez donc garde de vous démentir, ou plutôt moi ; faites ensorte que mes éloges ne portent point à faux, et soutenez votre réputation dans toute son étendue. Quand je ne me plaindrois pas de vous, le public pourra s'en plaindre, et vous demander raison des moindres négligences à me servir.

La fortune m'expose ici comme en spectacle à tous les peuples de la terre, plus célèbre aujourd'hui par mes disgraces, que je ne le fus dans mes plus beaux jours. Capanée frappée de la foudre (8), et Amphiaraüs englouti sous la terre (9) avec son char et ses chevaux, n'en devinrent que plus fameux. Si Ulysse n'avoit pas erré pendant dix ans (10) sur la mer, à peine le connoîtroit-on aujourd'hui ; et Philoctète doit la meilleure partie de sa réputation, à la blessure que lui fit une des flèches d'Hercule. Ainsi moi, (si un homme du commun peut trouver place parmi des héros) mes infortunes doivent me rendre célèbre dans le monde. Je ne souffrirai pas aussi, chère épouse,

que la postérité vous ignore; mes vers vous feront assez connoître, et déjà votre nom n'est pas moins illustre que celui de la fameuse Battis de Coos (11).

Ainsi donc prenez garde à ce que vous faites aujourd'hui; car vous paroîtrez un jour sur la scène avec éclat, et une foule de spectateurs, témoins de vos vertus, vous applaudiront. Croyez-moi, quand on vous voit si exaltée dans mes vers, ceux qui les lisent ne manquent pas de demander si en effet vous méritez ces éloges : je sais que plusieurs femmes rendront justice à votre mérite; mais aussi il y en aura plus d'une qui, jalouse des louanges qu'on vous donne, critiquera votre conduite. Faites donc si bien que l'envie ne trouve rien à mordre sur vous, et qu'on ne dise pas avec quelque ombre de vérité : Après tout cette femme est bien lente à tirer d'affaire son pauvre mari.

Enfin, ma chère femme, vous voyez qu'attelé avec vous au même char (12), je ne puis plus le traîner; les forces me manquent : c'est donc à vous de porter seule le foible joug qui nous unit. Dans l'abattement où je suis, je fais comme un malade qui s'affoiblit, et qui n'a presque plus de pouls; je tourne les yeux vers mon médecin; pendant qu'il me reste encore un souffle de vie, ne m'abandonnez pas; et puisque vous vous portez mieux que moi, faites ce que je ferois, si je me portois mieux que vous. L'amour conjugal, ce

lien si doux qui nous attache l'un à l'autre, exige cela de vous comme un devoir essentiel à toute femme d'honneur : de plus vous le devez à ma maison dont vous faites partie. Soutenez-là donc autant par vos services, que vous l'honorez par l'intégrité de vos mœurs. Enfin quelque chose que vous fassiez, si vous n'êtes une femme accomplie en toutes manières, on ne croira jamais que vous ayez été élevée auprès de l'illustre Martia (13).

Au surplus, je ne crois pas être indigne des soins que je vous demande; et si vous me rendez justice, vous avouerez qu'il n'est point de faveurs si grandes que je n'aie droit d'attendre de vous. Il est vrai que vous m'avez déjà rendu avec usure tout ce que vous me devez, et la plus fine médisance n'a pu trouver prise sur vous. Il faut pourtant ajouter une chose à vos services passés; faites-vous un point d'honneur d'apporter quelque adoucissement à mes peines; travaillez sans relâche à me procurer un lieu d'exil moins incommode que celui-ci, alors on n'aura plus rien à désirer de vous.

Il est vrai que ce que je demande n'est pas aisé à obtenir, mais il n'y a rien d'odieux; et quand vous ne l'obtiendriez pas, ce refus seroit sans conséquence. Ne vous fâchez donc point si je vous importune si souvent dans mes lettres; je ne vous prie que de faire toujours ce que vous faites

déjà bien, sans prendre exemple que de vous-même. Ainsi la trompette, par ses fanfares (14), anime au combat les plus braves guerriers, et il n'est point de bon général qui n'excite encore du geste et de la voix ses plus fiers combattans. Votre sagesse est connue et attestée de tous temps; faites si bien aujourd'hui, que le courage égale en vous la sagesse.

Je ne vous demande pas ici que vous vous armiez en amazonne (15) d'une hache tranchante, et que le bouclier à la main vous combattiez en héroïne. Il ne faut que fléchir les genoux devant une divinité (16) et l'adorer, non pour lui demander ses faveurs, mais seulement qu'elle modère un peu ses rigueurs. Si vous ne pouvez trouver grace devant elle, faites couler vos pleurs; il n'est point de plus sûr moyen pour fléchir les Dieux. Si les larmes vous manquent au besoin, songez à mes malheurs, ils vous en fourniront de reste : une femme qui a un mari tel que moi, a dequoi pleurer toute sa vie; le triste état où je suis est pour vous une riche source de larmes, et ce sont-là toutes les richesses que ma fortune vous présente.

S'il falloit racheter ma vie aux dépens de la vôtre (17) (ce que je ne puis penser sans horreur) la femme d'Admette pourroit vous servir

d'exemple : si par une pieuse adresse vous vouliez duper des rivaux trop ardens dans leurs poursuites, vous auriez alors vous-même Pénélope pour rivale : si vous entrepreniez de suivre un mari jusqu'au tombeau, vous ne feriez que marcher sur les pas de l'illustre Laodamie. Enfin s'il vous prenoit envie de vous précipiter dans les flammes d'un bucher, rappelez le souvenir de l'incomparable Evadné.

Mais non, il ne s'agit point ici de mourir, ni de recourir à l'innocente ruse de Pénélope et de sa toile (18) : il ne faut que prier l'impératrice (19) cette femme admirable (20), qui a fait voir dans notre siècle des exemples de pudeur et de vertu semblables à ceux du premier âge ; elle joint à la beauté de Vénus la majesté de Junon, et seule elle a mérité d'être l'épouse d'un prince égal en tout aux Dieux. Pourquoi trembler à sa vue ! pourquoi craignez-vous de l'aborder. Ce n'est ni une Progné, ou une Médée (21), ni l'une des Danaïdes, ni la cruelle Clytemnestre, ni Scylla, cet horrible monstre de la mer de Sicile, ni cette Circé, mère de Télegon, si habile à changer les hommes en bêtes par la force de ses enchantemens. Enfin, ce n'est point ici une Méduse aux cheveux de serpens, à qui vous devez adresser vos prières ; c'est à une princesse d'un mérite rare,

et

et qui dans son élévation a bien fait voir que la fortune n'est pas toujours aveugle : c'est la plus illustre personne qui soit au monde, si l'on en excepte l'empereur. Choisissez bien votre temps pour la prier (22), de crainte de faire quelque fausse démarche (23) : les oracles ne répondent pas toujours (24), et les temples mêmes ne sont pas toujours ouverts. Le temps le plus convenable à mon gré, est celui où Rome sera telle que je la crois à présent, c'est-à-dire, sans trouble et sans alarmes, et où l'on ne verra point son peuple, comme on l'a vu quelquefois, garder un morne silence dans la douleur qui l'accable. Il faut aussi prendre le temps où la maison d'Auguste, non moins respectable que le Capitole, sera toute en joie et dans une paix profonde, comme elle l'est sans doute aujourd'hui, et puisse-t-elle y être toujours. Fasse le ciel, que vous trouviez alors un libre accès auprès de la princesse ; assurez-vous que vos prières ne seront pas sans effet.

Mais si elle est occupée de quelque grande affaire, remettez la vôtre à une autre fois, et n'allez pas renverser mes espérances par quelque contretemps fâcheux. Je ne prétends pas néanmoins que vous attendiez le moment où l'impératrice sera tout-à-fait inoccupée, elle n'est jamais sans affaires ; à peine se donne-t-elle le temps de s'habiller (25) et de se parer, comme il convient à

une personne de son rang. Si elle se trouve environnée d'une cour nombreuse de sénateurs, ne craignez point de percer la foule de ses courtisans. Enfin, quand vous serez en présence de cette autre Junon (26), souvenez-vous du personnage que vous avez à soutenir : n'excusez point ma faute : une mauvaise cause ne se défend bien que par le silence : que vos paroles ne soient que des prières vives et ardentes, qui marquent la peine où vous êtes : laissez vîte couler vos larmes; et humblement prosternée, embrassez les genoux de cette divinité; ne demandez rien alors, sinon qu'il me soit permis de fuir des ennemis cruels qui menacent mes jours. C'est bien assez pour moi d'avoir à combattre la fortune, implacable ennemie. J'aurois bien d'autres choses à vous dire; mais dans le trouble où vous serez, à peine pourrez-vous prononcer d'une voix tremblante le peu de mots que je viens de vous dire, et cela même, si je ne me trompe, ne vous nuira pas. Qu'elle sente que sa majesté vous fait trembler; mais si vos paroles sont entrecoupées de larmes, cela ne gâtera rien : souvent les larmes valent mieux que les discours les plus éloquens. De plus choisissez pour cette grande action un jour heureux (27), une heure favorable et marquée par de bons présages; mais avant toute chose, qu'un feu sacré allumé sur les saints autels (28), fasse fumer l'en-

cens que vous offrirez aux plus grands Dieux avec du vin pur : invoquez sur-tout Auguste, son illustre fils, et son incomparable épouse ; puissent-ils vous recevoir avec bonté selon leur coutume, et regarder vos larmes d'un œil attendri et plein de douceur.

LETTRE II.

A COTTA.

Eloge d'une amitié constante.

Je souhaite, cher Cotta, que les vœux que je fais pour votre santé au commencement de cette lettre, parviennent jusqu'à vous et s'accomplissent. Si vous vous portez bien, je compte que dès-là mes maux sont diminués de moitié, puisqu'une partie de moi-même ne souffre rien. Dans le temps que mes autres amis succombent sous l'effort de la tempête (1) qui agite mon malheureux vaisseau, vous restez seul pour l'affermir (2) contre les plus rudes coups : j'estime donc, autant que je le dois, votre généreuse amitié ; mais je pardonne de bon cœur à ceux qui m'ont tourné le dos avec la fortune. Si la foudre ne frappe qu'un seul homme (3), combien d'autres en sont épouvantés ! tout tremble autour du lieu où elle tombe. Lorsqu'un mur s'écroule et menace ruine, tout l'espace qui l'environne se trouve bientôt vuide. Quel est l'homme un peu timide qui, voyant son voisin frappé d'un mal contagieux, ne s'enfuit au plus vîte de peur

d'en être bientôt frappé lui-même. Ainsi, quelques-uns de mes amis m'ont abandonné, moins par aversion pour moi que par une appréhension d'être enveloppés dans mes malheurs.

Non, ce n'est ni affection ni zèle pour mes intérêts qui leur a manqué; la crainte seule des Dieux irrités contre moi (4) a causé leur désertion; ce sont, si l'on veut, des amis foibles et peut-être un peu trop politiques; mais ils ne méritent pas le nom odieux d'amis faux et perfides. C'est ainsi que, par une certaine complaisance qui m'est naturelle, j'excuse volontiers mes amis, et je ne leur fais point un crime de ce qui me regarde : je pardonne donc à ceux-ci, et je leur permets de publier que moi-même je les justifie de tout mauvais procédé à mon égard; après cela qu'ils soient contens.

Quant à un petit nombre d'amis tels que vous, cher Cotta, qui croiroient se déshonorer s'ils refusoient de me secourir dans l'adversité, ils ont tout un autre rang dans mon estime; mais aussi la gloire de leurs bienfaits ne finira que quand mon corps étant consumé par le feu, je ne serai plus que cendre et poussière : que dis-je? cette gloire passera bien au-delà de ma vie; elle sera immortelle, si mes ouvrages méritent d'être lus dans les siècles à venir.

Nos corps, destinés au tombeau après la mort, périssent sans ressource ; mais la gloire d'un grand nom se sauve des flammes du bucher. Le grand Thésée ni l'illustre ami d'Oreste ne sont plus ; mais ils revivent chaque jour pour recevoir les tributs de louanges qui leur sont dûs. Ainsi, nos derniers neveux ne pourront assez vous louer, chers amis, et vos noms seront à jamais célèbres dans mes écrits.

Ici déjà nos Scythes et nos Sarmates vous connoissent, et tout barbares qu'ils sont, ils ne peuvent refuser leur estime à des ames si nobles et si généreuses. Il y a quelques jours que je racontois devant eux tout ce qu'un zèle héroïque vous a fait entreprendre pour un ami malheureux : car, afin que vous le sachiez, j'ai appris à parler gète et sarmate ; alors un bon vieillard de la troupe se leva et dit :

« Nous, que vous voyez habitans d'un autre monde (5) fort éloigné du vôtre, nous savons fort bien ce que c'est qu'amitié, et ce beau nom ne nous est pas inconnu. Il y a dans la Scythie une certaine contrée (6) que les anciens ont nommée la Taurique, et qui n'est pas fort éloignée de la Gétie ; c'est-là que je suis né, et je ne m'en repens pas : mes compatriotes sont fort dévots à Diane, sœur d'Apollon, et rendent à cette

déesse un culte tout particulier. On y voit encore aujourd'hui un temple élevé sur de hautes colonnes, auquel on monte par un escalier de quarante degrés : il y eut là autrefois, si l'on en croit la tradition, une statue de quelque divinité; et ce qui confirme ce qu'on en dit, c'est qu'on y voit encore une base sans aucune statue, et un autel fait de pierre naturellement blanche, mais rougie du sang qu'on y a répandu. Une vierge, qui surpasse en noblesse toutes les filles de Scythie, préside aux sacrifices qu'on y fait ; et suivant l'ancienne institution, il étoit ordonné que tout étranger qui arriveroit dans le pays fût immolé des mains de la prêtresse.

» Thoas, prince le plus fameux qui fût dans la Méotide (7) et sur les bords de l'Euxin, y régnoit alors ; et ce fut de son temps qu'une certaine Iphigénie y vint, dit-on, à travers les airs : on croit même que ce fut Diane qui la transporta dans un nuage par-dessus les mers et sur les aîles des vents, et qu'elle la remit en ces lieux comme en dépôt. Depuis elle présida pendant plusieurs années au temple de la déesse; mais ce ne fut que malgré elle qu'elle prêta sa main aux sacrifices sanglans qu'on y faisoit.

» En ce temps-là deux jeunes hommes abordèrent sur cette côte dans un vaisseau ; ils étoient de

même âge (8) et s'aimoient uniquement : leur nom a été transmis à la postérité ; l'un s'appeloit Oreste, et l'autre Pylade. A peine furent-ils débarqués qu'on les conduisit à l'autel de Diane, les mains liées derrière le dos. D'abord la prêtresse les arrosa d'un eau lustrale (9), puis elle leur mit une couronne de fleurs (10) sur la tête. Pendant qu'elle prépare ainsi le sacrifice, et qu'elle relève leurs beaux cheveux avec de riches bandelettes, le tout fort lentement pour reculer le plus qu'elle peut l'exécution : Jeunes hommes, leur dit-elle en soupirant, pardonnez-moi, je vous prie, ce n'est point par un mouvement d'inhumanité que je fais ici des sacrifices plus barbares que le lieu même où ils sont offerts ; c'est une coutume établie chez cette nation : mais dites-moi de quel pays êtes-vous ? Elle reconnut à leur réponse qu'ils étoient de la même ville qu'elle (11). Sur quoi elle ajouta : il faut que l'un de vous soit immolé (12) dans ce sacrifice et en soit la victime ; l'autre en ira porter la nouvelle dans votre pays. Pylade, résolu de mourir, veut absolument que ce soit son cher Oreste qui parte : Oreste s'y oppose ; et tous deux contestent à qui mourra l'un pour l'autre : c'est la seule chose sur quoi on les vît jamais se contredire ; ils furent toujours parfaitement d'accord.

« Pendant que ces deux jeunes hommes exercent entre eux le plus beau débat d'amitié qui fut jamais, Iphigénie écrivoit une lettre à son frère (13), et expédioit des ordres pour lui. Chose étrange! admirez les divers évènemens de la vie : celui qu'elle charge de ces ordres étoit son frère. Ils se reconnurent enfin; et sans perdre de temps, ils enlèvent du temple la statue de la Déesse, et s'enfuient secrètement sur un vaisseau, à travers des mers immenses.

» A l'égard de l'amitié incomparable d'Oreste et de Pylade, après tant d'années qui se sont écoulées (14) depuis ce temps-là, elle est encore aujourd'hui célèbre dans la Scythie ».

Aussi-tôt que ce vieillard eut achevé de conter cette histoire, déjà fort répandue dans le pays, tout le monde s'écria : ô la belle action de ces deux amis! ô fidélité admirable! Ainsi, l'on voit qu'en ce lieu même le plus barbare de l'univers, ces cœurs farouches sont sensibles à l'amitié.

Vous donc, qui êtes né dans Rome (15), serez-vous moins touché d'un si bel exemple, que les Scythes les plus cruels? Vous sur-tout, cher Cotta, dont l'esprit est si doux, dont les inclinations sont si nobles et si dignes de votre haute naissance, que Volesus, cet illustre chef de votre race (16), et l'ancien roi Numa, de qui vous descendez par votre mère, ne les désavoueroient

pas, comme ils ne peuvent aussi désapprouver l'un et l'autre le surnom de Cotta ajouté à tous ceux d'une ancienne maison qui alloit s'éteindre sans vous. Mais, croyez-moi, digne héritier de tant de glorieux ancêtres, rien ne convient mieux à un homme de votre rang, que de protéger un ami tombé dans la plus affreuse disgrace.

LETTRE III.

A FABIUS MAXIMUS.

Entretien d'Ovide avec Cupidon, qui lui apparoît en songe.

Illustre Maxime, la gloire et l'ornement (1) de la maison des Fabius, si vous pouvez donner un quart-d'heure de votre temps à un ami relégué loin de vous, je vais vous rapporter ce que j'ai vu, soit que ce soit l'ombre de quelque corps, ou une image réelle, ou bien seulement un songe.

Il étoit nuit, et la lune alors en son plein brilloit au travers de mes fenêtres : j'étois plongé dans un profond sommeil, remède ordinaire des soucis; et mon corps tout languissant reposoit dans son lit, lorsque l'air agité tout-à-coup comme par les aîles d'un oiseau, frémit et fit trembler ma fenêtre avec un petit bruit. J'en fus effrayé; et me réveillant en sursaut, je me tins appuyé sur le coude gauche. J'apperçus l'Amour; il étoit debout vis-à-vis de moi, mais d'un visage bien différent (2) de ce qu'il fut autrefois. Il tenoit à la main gauche un sceptre de bois d'érable; point de collier autour du cou, ni de tresse à ses che-

veux ; ils étoient fort négligés contre son ordinaire, et lui pendoient tout en désordre sur le front : il me parut aussi que les plumes de ses aîles étoient toutes hérissées (3), telles qu'on les voit sur le dos d'une colombe que plusieurs mains ont maniée. Je le reconnus tout d'abord; car, il y a long-temps que nous nous connoissons l'un et l'autre (4), et je lui parlai ainsi avec beaucoup de franchise.

« O perfide enfant (5) qui avez été la cause de l'exil de votre maître, après l'avoir malheureusement séduit (6); il auroit bien mieux valu pour moi que je ne vous eusse jamais fait connoître au monde. Quoi donc, vous voilà aussi venu en ce pays barbare, où jamais ne règne la paix ? Je vous vois sur les bords de l'Ister toujours glacé ; que cherchez-vous ici, et quel sujet vous amène ? n'est-ce point pour être témoin vous-même des maux que je souffre ? Or, apprenez, si vous ne le savez pas, que mes malheurs vous ont rendu fort odieux : c'est vous qui le premier m'inspirâtes de petits vers badins (7) que vous m'avez dictés vous-même ; vous n'avez pu souffrir qu'à l'exemple d'Homère (8), je chantâsse en grands vers les faits héroïques des plus fameux guerriers.

» Peut-être aussi que mon esprit accoutumé depuis long-temps à ne chanter que votre arc et vos traits tout de feu (9), votre empire et celui

de votre mère, s'étoit beaucoup affoibli, et ne pouvoit s'élever à de plus grands objets: bien plus, j'ai poussé l'extravagance jusqu'à réduire en art (10) tout ce qui pouvoit vous rendre maître des cœurs; c'est ce beau chef-d'œuvre qui m'a valu pour récompense un cruel exil au bout du monde, et dans un pays d'où la paix est bannie pour toujours.

» Ce n'est pas ainsi qu'Eumolpus en usa envers Orphée (11) son maître, ni Olympe envers le satyre Marsias (12), dont il fut le disciple. Chiron ne reçut point d'Achille, son élève (13), une pareille récompense pour prix de ses leçons; et l'on ne dit point que jamais Numa ait maltraité Pythagore (14) son précepteur. Enfin, pour ne pas ici parcourir tous les siècles, je suis le seul maître que l'on ait vu périr de la main de son disciple. Quoi donc, petit libertin, pendant que je vous fournis des armes et que je vous apprends l'art de subjuguer les cœurs, l'exil est tout le fruit des travaux de votre maître?

» Cependant, vous le savez et vous pourriez le jurer hardiment, je n'ai jamais attenté dans mes vers contre la foi conjugale; tout ce que j'ai écrit d'un peu trop libre ne s'adressoit qu'à des courtisannes sans pudeur, et non à des femmes de qualité, qu'une certaine parure modeste fait assez respecter (15). Dites moi donc, je vous prie,

quand avez-vous appris de moi à séduire les épouses, et à rendre la naissance des enfans suspecte et incertaine? N'ai-je pas formellement interdit la lecture de certains écrits à toute femme engagée dans les liens du mariage, et auxquelles la loi défend, sous de grièves peines, toute intrigue galante? Mais à quoi m'ont servi tous ces ménagemens, puisqu'on m'accuse, encore aujourd'hui, d'avoir autorisé l'adultère si expressément défendu par nos lois?

» Loin d'ici donc toute contrainte inutile (16): puissent vos flèches blesser tous les cœurs, et que jamais vos feux ne s'éteignent! Puisse le grand Auguste (17) votre neveu, par Enée, fils de Vénus comme vous (18), régner encore longtemps, et tenir tout l'univers asservi sous son empire; mais aussi faites en sorte, s'il est possible, que sa colère ne soit pas toujours implacable, et qu'il me permette d'aller expier ma faute dans un pays moins affreux que celui-ci ».

Tel fut à-peu-près le discours que je tins à l'enfant aîlé qui m'apparut en songe: voici ce qu'il me répondit (19). « Il est vrai, dit-il, et j'en jure par mon flambeau (20), par mes flêches, par ma mère et par la tête d'Auguste, je n'ai rien appris de vous qui ne fût légitime, et il n'est rien de criminel dans l'art que vous m'avez enseigné. Plût au ciel que vous puissiez vous justifier aussi bien

sur tout le reste ; mais vous savez qu'on a contre vous un autre grief bien plus important (21). Quel qu'il soit, car je ne veux point ici renouveller vos douleurs, vous ne sauriez nier qu'il n'y ait eu beaucoup de votre faute dans le fait dont il s'agit ; en vain vous tâchez de couvrir cette faute (22) sous le voile spécieux d'une simple imprudence : il faut pourtant avouer que votre juge n'a point été trop rigoureux dans la peine qu'il vous a imposée. Cependant j'ai volé à tire d'aîle par des espaces immenses, pour venir vous consoler dans vos peines : je n'ai visité ces climats qu'une seule fois ; ce fut lorsqu'à la prière de ma mère (23), j'y vins percer Médée de mes flêches (24).

» C'est pour vous, vieux soldat (25) qui avez blanchi sous mes enseignes, que je reparois ici après tant de siècles ; mais enfin bannissez toutes vos craintes et vos inquiétudes ; la colère d'Auguste s'appaisera, vos vœux seront exaucés ; vous verrez le calme succéder à la tempête ; ne craignez pas même un trop long délai dans mes promesses. Le temps que je vous annonce est proche ; c'est celui du triomphe de Tibère (26), où tout est en joie à la cour. La maison du prince, les jeunes Césars ses enfans, Livie sa mère, le grand Auguste, père de la patrie et du héros triomphant,

sont au comble de la joie. Quoi donc, pendant que tout Rome félicite l'empereur, que l'encens fume sur tous les autels, et que le palais d'Auguste non moins révéré que nos temples, est ouvert à tout le monde, n'avons-nous pas droit d'espérer que nos vœux seront accomplis ? » Il dit, et aussi-tôt il disparut ; je me réveillai dans ce moment.

Vous applaudissez, sans doute, cher Maxime, à ce que vous venez d'entendre, et vous en souhaitez l'accomplissement autant que moi. Je n'en puis douter, et je croirois plutôt que le plus beau cygne pourroit devenir aussi noir qu'un Ethiopien (27), que de vous croire capable d'autres sentimens à mon égard ; mais non, de même que le lait ne peut perdre sa blancheur naturelle, ni l'ivoire se changer en ébène ; ainsi, vous ne pouvez perdre cette grandeur d'ame si digne de votre illustre naissance, et cette noble simplicité que vous avez héritée d'Hercule (28) dont vous descendez. L'envie est une passion basse et rampante (29), qui pique et mord en secret comme la vipère ; elle ne peut trouver entrée dans une aussi belle ame que la vôtre. Que dis-je, Maxime pense si noblement, qu'on peut dire que son esprit, plus grand même que son nom, s'élève au-dessus de sa naissance. Ainsi donc, que des hommes

hommes vulgaires se plaisent à accabler les malheureux, qu'ils s'en fassent redouter, et que leur langue, toujours teinte de fiel, lance des traits empoisonnés : pour vous, illustre Maxime, qui sortez d'une maison accoutumée depuis longtemps à protéger des supplians qui la réclament, permettez, je vous prie, que je sois de ce nombre.

LETTRE IV.

A RUFIN.

Il lui demande grace pour un poëme qu'il a composé sur le triomphe de Tibère.

Si votre ami Ovide vous écrit aujourd'hui de Tomes, cher Rufin, ce n'est pas pour vous faire un vain compliment; il a quelque chose de plus sérieux à vous dire : c'est pour vous recommander un nouveau livre qu'il vient de mettre au jour (1), supposé qu'il ait déjà eu le bonheur de tomber entre vos mains. L'ouvrage est petit et ne répond pas à tout l'appareil du grand triomphe (2) que l'on prépare à Rome : quel qu'il soit, je vous prie de le prendre sous votre protection (3). Quand on se porte bien, on n'a pas besoin de médecin (4), le malade seul cherche des remèdes à ses maux : de même aussi les grands poëtes n'ont pas besoin de lecteurs complaisans, ils forcent quiconque à les lire, et emportent tous les suffrages. Pour moi à qui de longues souffrances ont fort affoibli l'esprit, si j'en ai jamais eu un peu ; foible et languissant dans tout ce que j'écris, je ne puis me soutenir que par un peu d'indulgence dans mes

lecteurs. Si vous me refusez cette grace, cher ami, je compte que tout est perdu pour moi. Mais si tout ce que je fais aujourd'hui a besoin d'un peu de faveur, l'ouvrage que je vous présente y a plus de droit que nul autre.

Tous les autres poëtes qui ont travaillé sur le même sujet, ont eu de grands avantages que je n'ai pas : ils ont été spectateurs du triomphe (5) qu'ils avoient à décrire, et la main n'a fait que peindre ce qui se passoit devant les yeux. Pour moi, je n'ai rien écrit que sur des bruits populaires, et je n'ai rien vu que par les yeux de la renommée. Mais peut-être que ce que l'on entend fait sur nous la même impression que ce que l'on voit : non, sans doute, il s'en faut beaucoup que l'un et l'autre n'excitent des mouvemens aussi vifs dans l'ame du poëte. L'or et l'argent qu'on a vu briller de toutes parts dans cette fête, l'éclat de cette belle pourpre qui a frappé si vivement vos yeux ; tout cela m'a manqué, et je ne m'en plains pas : cependant, il faut avouer qu'un si grand spectacle, ces pays, ces nations, ces combats (6), tant de grands objets représentés sous mille figures diverses, auroient pu nourrir mon poëme et en relever infiniment les descriptions. La présence de ces rois captifs (7), leur contenance fière jusque dans les fers ; ces visages augustes, fidèles

interprêtes des sentimens de leurs grandes ames, m'auroient été d'un grand secours : joignez-y toute la faveur d'un grand peuple et ses applaudissemens; ils auroient pu échauffer l'imagination la plus froide : à ces acclamations redoublées, j'aurois senti s'allumer en moi une ardeur égale à celle dont un jeune soldat se sent enflammer au son des trompettes. Oui, je vous le répète encore, mon cœur fût-il tout de glace et aussi froid que les neiges de l'affreux pays que j'habite, la vue seule de ce héros (8) qui parut assis sur un char d'ivoire, dissiperoit ces glaces (9), et ranimeroit tous mes sens engourdis. Mais, hélas! dénué de tous ces secours, et n'ayant écrit que sur des bruits incertains, je viens à vous, je vous demande grace pour mon ouvrage; daignez l'honorer de vos faveurs.

Je ne savois ni les noms des rois vaincus, ni ceux des lieux où l'on s'étoit signalé dans les combats : ainsi, la matière me manquoit; et de tant de grands événemens, je n'ai pu en apprendre que ce que la renommée m'en publioit, ou que ce qu'il a plu à quelqu'un de m'en écrire. Il est donc bien juste, cher lecteur, que vous me pardonniez un peu s'il s'est glissé quelques erreurs ou quelques mécomptes dans mes récits. Ajoutez que ma muse, accoutumée depuis long-temps aux tristes accens de ma voix plaintive, ne re-

vient que malgré elle à des chants plus joyeux: j'avois beau chercher de riantes images pour égayer mon ouvrage, les termes propres et l'expression me manquoient; tant il me paroissoit étrange que je pusse me réjouir de quelque chose: de même que des yeux foibles fuient la lumière, ainsi mon ame ne se livroit qu'avec peine à des sentimens de joie.

Il faut encore convenir que la nouveauté donne beaucoup de graces (10) à toutes choses; un service rendu trop tard perd beaucoup de son mérite. Or, je m'imagine que tant d'excellentes pièces que nos poëtes auront faites à l'envi sur un si beau triomphe, sont déjà lues et relues, et ont été cent fois dans la bouche de tout le monde: le lecteur altéré aura bu d'abord (11) à longs traits, si j'ose ainsi parler, des vers si doux et si coulans, et il ne se présentera aux miens que déjà rassasié: ces premiers seront comme une eau pure qu'on boit dans toute sa fraîcheur, et les autres comme une eau tiède et dégoûtante.

Au reste, je n'ai point perdu de temps (12); et l'on ne doit pas m'accuser de lenteur dans mes productions. Mais, hélas! relégué comme je suis au fond d'un golfe, à l'extrêmité d'une vaste mer, avant que le bruit de ce qui se passe à Rome parvienne jusqu'à moi, j'ai beau me hâter de faire des vers, et chercher la voie la plus prompte pour

les envoyer, le temps se passe, et une année entière est bientôt écoulée.

Cependant quelle différence entre cueillir des roses (13) dans la primeur et avant que personne y ait porté la main, ou d'attendre plus tard, pour ne prendre que ce qui reste, comme au rebut. Qui s'étonnera donc, si après qu'on a enlevé toutes les plus belles fleurs de mon parterre, il ne m'en reste plus dequoi former à mon héros une couronne digne de lui? Cependant qu'aucun de nos poëtes ne s'imagine que ce que je dis ici soit pour faire valoir mes vers aux dépens des siens; ma muse ne fait que plaider modestement sa cause, sans attaquer personne. Messieurs les poëtes, j'ai l'honneur d'être de votre confrérie (14), si pourtant les malheureux peuvent être admis dans votre illustre corps. Je sais bien qu'autrefois nous vivions ensemble dans une étroite amitié (15): absent, je la cultive encore autant que je puis; défendez donc, je vous prie, mes vers contre tous les assauts de la critique, puisque je ne puis moi-même les défendre.

On ne rend presque jamais justice à un auteur qu'après sa mort: pendant qu'il vit, l'envie se déchaîne contre lui, et ne cesse de le déchirer impitoyablement; mais si une vie malheureuse est une espèce de mort, je suis déjà mort et enterré; et il ne me manque plus qu'une fosse et un peu de terre.

Enfin si l'on condamne sans miséricorde mon poëme sur le triomphe de Tibère, on ne peut du moins blâmer mes foibles efforts pour louer mon prince. Quand le pouvoir manque, le seul désir est toujours bien louable (16), et je pense que les Dieux s'en contentent. C'est ce qui fait que le pauvre qui se présente aux autels, est bien reçu lors même qu'il n'immole qu'une brebis au lieu d'un taureau; son offrande n'en est pas moins agréable. Au reste, le sujet que je traite est si grand et si sublime, que le fameux auteur de l'Enéïde avec ses vers héroïques, auroit eu peine à le soutenir : comment donc de petits vers élégiaques (17), montés sur deux roues inégales et toujours chancelantes, ont-ils osé se charger d'un si pesant fardeau!

Mais aujourd'hui de quelle espèce de vers (18) faut-il que je me serve pour chanter le nouveau triomphe qui se prépare sur le Rhin? j'en suis en peine. Car, enfin, les présages des poëtes et les vœux qu'ils adressent au ciel ne sont ni vains ni menteurs. Vîte donc, qu'on se hâte de préparer un nouveau laurier au grand Jupiter (19) pour cette seconde victoire, pendant que le premier paroît encore tout verd sur son autel. Ne croyez pas au reste que ce soit ici la parole d'un homme, et d'un homme relégué sur les bords de ce fleuve, où le Scythe toujours en armes vient se désaltérer;

c'est la voix d'un Dieu qui se fait entendre (20).
Nous autres poëtes, nous sommes toujours possédés d'une divinité; je ne suis que son organe quand je prophétise.

Qui vous arrête, Livie? que ne préparez-vous au plutôt un char, avec tout l'appareil des triomphes qui vont se succéder les uns aux autres? à peine avez-vous le temps de respirer parmi tant de guerres. Déjà la perfide Germanie jette-là de dépit toutes ses armes, et son malheureux sort les rend inutiles entre ses mains. Croyez-moi, vous allez bientôt reconnoître la vérité de mes augures: votre fils se prépare de nouveaux trophées par ses victoires nouvelles; il va bientôt reparoître ici sur ce beau char d'ivoire, où nous l'avons déjà vu traîné par des chevaux tout couverts de laurier. Montrez-nous cette pourpre éclatante dont vous devez vous-même revêtir le prince victorieux; la couronne triomphale reconnoît déjà cette tête si accoutumée à la porter. Que son bouclier, que son casque, enrichis d'or et de pierreries, brillent au plutôt à nos yeux: voyons ces trophées d'armes brisés qui pendent sur la tête des rois enchaînés à son char; voyons encore ces villes subjuguées avec leurs tours et leurs remparts ciselés en ivoire. Que tous ces grands objets soient si vivement représentés, qu'on croie les voir de ses yeux. Que le Rhin, dans une figure

hideuse, cache sa tête sous des roseaux brisés, et qu'il boive ses eaux toutes infectées de son sang: que les rois captifs réclament à grands cris les marques de leur dignité royale, et ces riches robes en broderie, qui ne conviennent plus à leur fortune présente. Enfin trop heureuse Livie, étalez au plutôt à nos yeux ces ornemens des triomphes, que la vertu héroïque de votre auguste époux et des princes vos fils, vous a déjà fait préparer plus d'une fois. Et vous, Dieux, qui m'avez inspiré les oracles que je viens de prononcer, faites que l'événement justifie la vérité de tant d'heureux présages.

LETTRE V.

A MAXIME COTTA,

Sur le plaisir extrême qu'Ovide eut en lisant un discours que son ami avoit prononcé en public.

VOULEZ-VOUS savoir, cher Cotta (1), d'où vous vient cette lettre ? C'est précisément du lieu où le Danube se jette dans la mer (2). Dès-là vous devez en connoître l'auteur; c'est Ovide, ce poëte à qui son esprit a fait plus de mal que de bien; c'est du fond de la Scythie qu'il vous envoie le bon jour; mais, à parler franchement, il aimeroit beaucoup mieux vous saluer de près que de loin.

J'ai lu le beau discours que vous avez prononcé devant une nombreuse assemblée, et j'ai compris, en le lisant, que vous n'avez dégénéré en rien de l'éloquence de votre illustre père. Après l'avoir lu d'abord assez vîte (3), et y avoir cependant employé plusieurs heures, je me plains qu'il est encore trop court (4): mais en le relisant souvent, je l'ai rendu plus long, et il ne m'a pas moins fait de plaisir à la seconde et troisième lectures qu'à la première; c'est le caractère des choses

excellentes en fait d'ouvrages d'esprit, elles ne perdent rien de leur agrément; à force d'être lues, si elles ne plaisent plus par la nouveauté, elles plaisent toujours par un certain degré de perfection qui leur est propre. Heureux ceux qui ont pu sentir toutes les beautés (5) de ce discours dans l'action même, et qui l'ont entendu prononcer à l'orateur. Une eau puisée dans sa source (6) en est beaucoup meilleure et plus agréable à boire; un fruit cueilli sur l'arbre est bien de meilleur goût que servi dans un plat, fût-il le plus beau et le mieux gravé du monde : hélas! sans la faute que j'ai faite, et sans le malheureux exil où ma muse indiscrète m'a précipité, j'aurois entendu de votre bouche l'excellent discours que je n'ai fait que lire; peut-être même que, placé à mon ordinaire au rang des officiers de police (7), j'aurois été l'un de vos juges. Quel plaisir pour moi de pouvoir vous donner mon suffrage, et d'applaudir hautement à votre éloquence charmante.

Mais enfin, puisqu'il a plu au destin qu'après m'avoir cruellement séparé de vous, de mes autres amis, et de ma chère patrie, je fusse relégué parmi les barbares Scythes, envoyez-moi souvent, je vous prie, des fruits de vos études, afin que je jouisse encore du plaisir d'être avec vous en vous lisant, et c'est le seul qui me reste. Suivez

en cela mon exemple, si vous daignez me prendre pour modèle, vous qui pourriez être le mien à plus juste titre ; car moi, qui me tiens ici, depuis long-temps comme perdu pour vous, je tâche de faire en sorte qu'on me retrouve encore dans mon esprit ; rendez-moi la pareille. Puissé-je recevoir à pleines mains d'illustres monumens de vos travaux littéraires ; rien ne peut me faire un plaisir plus sensible.

Mais enfin, cher Cotta, vous qui jeune encore, et tout plein d'ardeur pour nos communes études, les cultivez sans cesse ; dites-moi, je vous prie, quels sentimens vous inspirent-elles pour moi ? Ne vous ressouvient-il plus de votre Ovide ? Qui sont donc ces heureux amis à qui vous récitez les vers nouvellement éclos sous votre plume ? ou plutôt, qui sont ceux par qui vous vous les faites réciter, selon votre coutume ? quelquefois votre esprit s'agite, s'inquiète (8), et ne sait ce qui lui manque ; quoiqu'il sente fort bien qu'il lui manque quelque chose, c'est moi sans doute, c'est mon absence qui cause ces inquiétudes : car autrefois, lorsque j'étois à Rome, vous parliez souvent de moi, et je me flatte encore que le nom d'Ovide est souvent dans votre bouche : ainsi moi, que je périsse de la main des Gètes, vengeurs des parjures, et que toutes leurs flèches se tournent contre moi, si tout absent que je

suis, je ne vous ai pas à tous momens devant les yeux. Graces aux Dieux ! mon esprit peut se porter par-tout (9) en pleine liberté; c'est par lui, qu'arrivant tout-à-coup dans Rome sans être apperçu, je vous vois, je vous parle, et je vous entends parler : ha ! qui pourroit exprimer le plaisir que je ressens alors ! et combien ces momens me sont doux ! je m'imagine, et l'on peut m'en croire, je m'imagine alors être dans le ciel, et converser avec les Dieux ; mais dès que je me retrouve ici, il n'est plus pour moi ni de ciel ni de Dieux, tout disparoît à mes yeux, et la terre de Pont me paroît un enfer. Si donc je tâche en vain d'en sortir, et qu'un maudit destin s'y oppose, délivrez-moi, cher Maxime, d'une espérance vaine (10) qui n'est bonne à rien.

LETTRE VI.

A UN DE SES AMIS,

Qui lui avoit demandé en grace de n'être point nommé dans ses lettres.

OVIDE vous adresse cette courte lettre des bords du Pont-Euxin, cher ami; et peu s'en est fallu qu'il ne vous ait nommé, sans y penser; mais si, par hasard, votre nom étoit échappé de ma plume, peut-être m'en auriez-vous fait un crime; cependant, mes autres amis n'ont aucun scrupule sur ce point. Pourquoi donc vous seul me priez-vous de ne vous pas nommer dans mes lettres? quel est ce mystère? peut-être ignorez-vous jusqu'où va la clémence d'Auguste, même au fort de sa colère; si vous ne le savez pas, je vous l'apprends, et vous pouvez m'en croire.

Si j'avois moi-même à décider sur la peine que je mérite, je ne me trouverois pas trop puni par tout ce que je souffre; mais enfin, l'empereur ne défend pas qu'on se souvienne de ses amis: non, il ne trouve point mauvais que nous nous écrivions l'un à l'autre; ce n'est pas aussi un crime pour vous de consoler un ami affligé, et de tâcher d'adoucir ses peines par quelques paroles obli-

geantes. Pourquoi craignez-vous donc où il n'y a rien à craindre! Voulez-vous faire haïr des Dieux (1) qui veulent qu'on les aime ?

On a vu des hommes atteints de la foudre (2), qu'on a fait revenir de leur étourdissement, et qui ont continué de vivre après un si terrible coup. Jupiter ne s'en est point offensé: Neptune en furie met en pièces le vaisseau d'Ulysse (3) ; cependant Leucothoé lui tend la main, et il se sauve à la nage. Croyez-moi, les puissances célestes font grace aux malheureux, et ne les persécutent pas sans fin : or, notre prince est, de tous les Dieux, le plus modéré dans ses vengeances; il tempère sa puissance par sa justice, et récemment encore il vient de bâtir un temple tout de marbre (4) à cette divinité au milieu de Rome; mais depuis long-temps il lui en avoit érigé un autre dans son cœur.

Jupiter lance quelquefois ses foudres au hasard (5) ; et tel en est atteint, qui ne mérita jamais ses coups. Tous les jours Neptune engloutit dans ses ondes une infinité de gens ; et combien y en a-t-il, à votre avis, qui méritent un si malheureux sort? presque point. On voit aussi tous les jours le dieu Mars moissonner un grand nombre de braves guerriers dans les combats; mais je l'en fais juge lui même, n'est-il pas un peu capricieux dans le choix des victimes qu'il s'im-

mole ; souvent le hasard en décide. Il n'en est pas ainsi de nous autres Romains exilés ; qu'on interroge chacun en particulier, il avouera franchement qu'il a bien mérité ce qu'il souffre.

Ajoutez encore que de tous ceux qui périssent dans l'eau (6), à la guerre, ou par le feu du ciel, nul n'en revient, leur perte est sans ressource : au contraire, combien Auguste en a-t-il rappelé de l'exil ? il a du moins fort adouci leur peine : plût au ciel que je fusse de ce nombre. Comment donc, cher ami, vous qui connoissez si bien le caractère du prince sous qui nous vivons : comment, dis-je, craignez-vous d'entretenir un commerce de lettres avec un ami exilé ? peut-être auriez-vous lieu de le craindre, si vous aviez pour maître un Busiris (7), ou ce tyran de Sicile, qui faisoit brûler les hommes à petit feu dans un bœuf d'airain. Cessez donc de déshonorer, par de vaines terreurs, le plus doux des princes : quels terribles écueils avez-vous à craindre (8) dans une mer si calme ?

J'ai bien de la peine à me justifier moi-même (9) de vous avoir écrit d'abord des lettres sans nom, et à mes autres amis ; mais alors j'étois si frappé de ma disgrace, que j'en avois presque perdu la raison, tout mon bon sens m'avoit abandonné ; moins épouvanté de la colère d'Auguste, qui venoit d'éclater sur moi, que de ma mauvaise fortune ;

fortune ; je tremblois même de mettre mon nom à la tête de mes lettres.

Enfin, vous voilà bien et dûment averti de votre devoir ; c'est à vous à présent d'agréer, s'il vous plaît, qu'un poëte plein de reconnoissance envers ses amis, mette hardiment leur nom dans ses lettres ; ce seroit une honte et pour vous et pour moi, qu'après une aussi ancienne et aussi étroite amitié que la nôtre, votre nom ne parût jamais dans mes écrits ; cependant, de crainte qu'une appréhension si frivole ne vous trouble jusqu'à en perdre le sommeil : tranquillisez-vous, je ne pousserai point les bienséances au-delà des bornes que vous me prescrivez : non, je ne vous décélerai point dans mes lettres, et votre nom n'y paroîtra que quand vous le voudrez bien : encore une fois, je ne veux être incommode à personne par des civilités qui déplaisent : ainsi, vous qui pouviez m'aimer ouvertement en toute sûreté, si vous y trouvez quelque risque, aimez-moi en secret, j'en serai content.

LETTRE VII.

A TOUS SES AMIS EN GÉNÉRAL.

Il leur marque le peu d'espoir qu'il a d'obtenir un exil plus doux.

Chers amis, c'est trop souvent vous écrire (1) les mêmes choses, les paroles me manquent ; enfin, j'ai honte de faire sans cesse des prières toujours inutiles, et je pense que vous n'êtes pas moins ennuyés de m'entendre, que moi de vous parler de mes peines ; vous me prévenez même de ce que j'ai à vous dire, et avant que d'ouvrir ma lettre (2), vous en savez déjà le contenu. Je change donc de discours, et je ne veux point perdre ma peine à des redites (3) : pardonnez-moi, mes amis, si j'ai trop compté sur vous (4) ; je ne veux plus retomber dans la même faute : que sert-il de me rendre importun à une femme (5) qui, autant qu'elle est sage et fidelle à son mari, autant elle est foible et sans expérience dans les affaires ? Oui, Ovide, tu essuyeras encore ce chagrin ; tu en as essuyé bien d'autres et plus mortifians que celui-ci : tu ne dois plus être sensible à rien (6).

Il n'est pas étonnant qu'un jeune taureau regimbe contre la charrue, et tâche de se soustraire au joug qu'on lui impose : pour moi, sur qui les destins ont déchargé toute leur rage, je suis fait à tous les maux, nul ne me paroît étrange, me voilà transplanté au pays des Scythes; mourons-y, et que la parque inhumaine marche toujours son train; loin d'ici toute espérance vaine, c'est folie de s'en flatter, ne souhaitons rien que ce que nous pouvons obtenir; après quoi, le mieux qu'on puisse faire, c'est de savoir désespérer à propos, c'est de reconnoître franchement que tout est perdu pour nous quand il l'est en effet. On voit certaines plaies qui s'irritent par les remèdes (7) qu'on y applique, on feroit bien mieux de n'y point toucher; celui qui dans un naufrage s'enfonce tout à-coup dans l'eau, meurt plus doucement que celui qui s'épuise à force de se débattre contre les flots. Hélas! pourquoi me suis-je mis dans l'esprit que je sortirois un jour de la Scythie, et que j'obtiendrois un exil plus supportable? Pourquoi enfin ai-je espéré un sort plus doux? Que n'ai-je plutôt compris tout d'abord que la fortune ne me promettoit rien de bon?

Plus je compare le lieu où je suis, avec ceux où je pourrois être mieux, plus j'augmente la peine de mon exil présent; il vaut mieux que

mes amis et mes proches ne fassent rien pour moi, que d'employer en vain mille sollicitations perdues : je sais, chers amis, que ce que vous avez de la peine à demander, mérite qu'on y pense, et n'est pas facile à obtenir ; si cependant quelqu'un que je sais, avoit eu le courage de parler, on étoit disposé à tout entendre ; mais enfin, pourvu que ce ne soit pas un reste d'indignation qui me rende Auguste toujours inexorable, je m'en console, et je mourrai bravement sur les bords du Pont-Euxin.

LETTRE VIII.

A MAXIME.

Ovide lui envoie pour présent un arc et des flêches à la Scythe.

Je cherchois quelques raretés de ce pays, cher Maxime, pour vous en faire un présent, et pour vous marquer par-là mon attention (1) à ce qui peut vous faire plaisir ; peut-être ne devroit-on présenter à un homme de votre qualité, que des bijoux d'un grand prix, qui fussent au moins d'or ou d'argent ; mais vous faites plus volontiers des présens de cette sorte que vous n'en recevez : d'ailleurs on ne voit en ce pays nul métal précieux (2). Des ennemis qui battent sans-cesse la campagne, empêchent que les habitans n'ouvrent des mines. On vous voit souvent porter une robe de pourpre sur vos autres habits (3) ; mais la mer qui baigne les rivages sarmates, n'est point propre à teindre en pourpre (4). Le bétail ne porte en ce pays qu'une toison rude et grossière : enfin les femmes ignorent ici l'art de travailler en soie ; et au lieu de fouler de ces laines fines, propres à faire de beaux draps, elles ne savent que moudre

le bled, et porter de l'eau sur leur tête dans de grandes cruches; on ne voit point ici les ormeaux revêtus de vignes, ni les arbres chargés de fruits; ces affreuses campagnes ne produisent que de l'absinthe, et cette terre montre assez, par ses fruits, combien elle est amère à ceux qui l'habitent. Je n'ai donc rien trouvé sur toute la rive gauche du Pont-Euxin (5), après bien des recherches, qui méritât de vous être présenté. Cependant, je vous envoie un carquois garni de flêches à la Scythe; puissent-elles être trempées dans le sang de quiconque se déclare votre ennemi! ce sont-là les plumes (6) et les livres de ce pays, cher Maxime; on n'y connoît point d'autres muses. J'ai honte de vous envoyer des choses de si peu de valeur; recevez-les pourtant, je vous prie, avec amitié, comme quelque chose de rare et de bien précieux.

LETTRE IX.

A BRUTUS.

Apologie de notre poëte, au sujet des négligences et des fréquentes répétitions qu'on lui reproche.

Vous me mandez, cher Brutus, que quelqu'un est de mauvaise humeur (1) contre moi, sur ce que je répète toujours les mêmes choses dans mes lettres. Ovide, dit-on, ne fait que demander sans cesse (2) qu'on le rapproche de l'Italie, et il ne nous parle éternellement que du grand nombre d'ennemis qui l'environnent. Quoi donc parmi tant de défauts, on ne m'en reproche qu'un seul ? si ma muse n'en a point d'autres, je lui pardonne de bon cœur.

Mais enfin, je vois fort bien moi-même tout ce qu'on peut trouver à reprendre (3) dans mes écrits, chose assez rare chez les poëtes ; la plupart sont enchantés de leurs vers ; tout auteur idolâtre son ouvrage : ainsi autrefois Agrius trouvoit peut-être que son fils Thersite étoit un fort beau garçon (4), quoiqu'il fût le plus laid des hommes ; pour moi, graces au ciel, je ne donne

point dans ce travers, et je n'adore point tout ce qui vient de moi. Pourquoi donc, me direz-vous, faites-vous des fautes, si vous les reconnoissez; pourquoi les souffrez-vous dans vos écrits ? à cela je réponds, que sentir un mal, et le guérir, n'est pas la même chose. Tout homme sent fort bien son mal, la difficulté est d'y trouver le remède; souvent en composant, je laisse un mot que je voudrois bien changer; mais je n'ai pas la force de faire ce qui seroit le mieux; je n'en fais point le fin, et je l'avoue franchement, j'ai beaucoup de peine à corriger; je ne puis prendre sur moi un travail si long.

Tout homme qui écrit, s'applaudit à lui-même; le plaisir l'emporte, et diminue beaucoup la peine de son travail. Dans le feu de la composition, l'ouvrage s'avance, et parvient enfin à son terme; mais faut-il corriger ? c'est une grande affaire, et aussi difficile à mon gré, que le grand Homère (5) fût au-dessus d'Aristarque (6). La difficulté même de corriger à tous momens, éteint tout le beau feu de l'esprit, par la lenteur d'un travail nécessaire; c'est vouloir arrêter dans sa course un beau cheval qui s'emporte. Qu'ainsi des Dieux pleins de clémence veuillent arrêter la colère de César, et que je puisse espérer après ma mort de reposer en paix dans une terre plus tranquille : sans cet espoir si doux, que me

sert-il d'employer ici tous mes soins à bien tourner des vers ? la triste image de ma fortune vient sans cesse me troubler dans mon travail. Je tiens même que c'est une folie à moi de composer des poésies dans ce pays, bien plus encore de vouloir les corriger, les polir, les limer avec soin : pour qui ? pour des barbares.

Après tout rien n'est plus excusable (7) dans mes écrits, que ce qu'on leur reproche : c'est d'avoir presque par-tout les mêmes pensées. Mais chaque chose a son temps : joyeux autrefois, je chantai des chants joyeux ; triste aujourd'hui, je ne chante que des airs tristes et lugubres. De quoi puis-je parler dans mes vers, sinon des misères d'un pays si misérable ? et de prier qu'on m'en délivre, pour aller mourir dans un lieu moins incommode. J'ai beau répéter cent fois la même chose, à peine daigne-t-on m'entendre. D'ailleurs, quoique j'écrive toujours les mêmes choses, ce n'est pas aux mêmes personnes que j'écris ; tout mon art se réduit à demander par plusieurs, ce que je ne puis obtenir que d'un seul.

Quoi donc, mon cher Brutus, pour épargner l'ennui à mes lecteurs, de rencontrer deux fois la même pensée dans mes lettres, ai-je dû n'intéresser pour moi qu'un seul ami ? Non, sans doute, cela n'est pas raisonnable. Pardonnez-moi,

messieurs les savans, la gloire d'un ouvrage plus ou moins bien écrit n'est rien, quand il s'agit de se sauver ou de se perdre. Enfin, il est libre à tout poëte de varier ses pensées selon que bon lui semble, dans un sujet feint et de pure imagination. Quant à ma muse, tout ce qu'elle raconte de mes malheurs n'est que trop réel et trop vrai; c'est un témoin incorruptible qui ne doit jamais varier dans ce qu'il dépose. Mon dessein n'est pas ici de faire un livre dans les règles (8): ce sont quelques lettres détachées que j'adresse tour-à-tour à mes amis; j'en ai fait un recueil sans ordre, où je les ai liées ensemble presqu'au hasard: ne croyez donc pas que j'aie prétendu vous donner un ouvrage régulier et assorti de toutes ses pièces. Pardonnez à un auteur dont la gloire de bien écrire ne fut jamais le motif, mais mon utilité propre et ce que je me devois à moi-même.

FIN DU TROISIEME LIVRE.

NOTES

SUR LE TROISIÈME LIVRE.

LETTRE PREMIÈRE. (Page 201).

(1) OVIDE adresse ici la parole au Pont-Euxin et à la terre des Gètes, par une figure que les rhéteurs appellent Prosopopée ; il n'y en a point qui ait plus de force et plus d'énergie dans le discours, puisqu'elle semble vouloir ressusciter les morts, et donner de la vie aux choses les plus insensibles, pour être témoin de ce que l'on va dire.

(2) Jason, chef des Argonautes, fut le premier, dit-on, qui monta sur un vaisseau nommé *Argo*, et fit voile à Colchos pour aller à la conquête de la toison d'or ; ce jeune prince, aidé des enchantemens de Médée, enleva cette riche dépouille. La Colchide étoit située sur le Pont-Euxin, assez près de la terre des Gètes où étoit alors Ovide. Valérius Flaccus a célébré en vers cette fameuse expédition de Jason et des Argonautes. Il commence ainsi son poëme.

Prima Deûm magnis canimus freta pervia nautis.

(3) Les anciens Gètes, semblables aux Tartares d'aujourd'hui qui habitent le même pays, étoient redoutables par leur cavalerie et la vîtesse de leurs chevaux, avec lesquels ils faisoient des courses sur tous les pays voisins, pillant et ravageant tout sans miséricorde.

(4) Ovide ne se lasse point de déplorer son sort, lorsqu'il considère l'affreux pays où il est exilé. Les quatre saisons

s'y trouvent confondues pour ne laisser place qu'à un hiver éternel : point de printemps couronné de fleurs, point d'été avec ses riches moissons, point d'automne qui présente ses fruits, etc.

(5) C'est une comparaison fort ordinaire aux poëtes grecs ; pour donner une juste idée d'une terre stérile et sauvage, ils disent qu'elle est semblable à la mer : en vain voudroit-on y semer, elle ne produira jamais rien, non plus que les sables qui sont sur ses bords. On trouve plus d'un exemple de cette métaphore dans Homère et dans Euripide.

(6) On voit qu'Ovide, par une illusion ingénieuse, passe ici du sens physique au sens moral : il dit que l'absinthe qui est une plante fort amère, convient fort à la terre de Pont où elle naît, terre pleine d'amertume ; c'est-à-dire, triste et désagréable séjour où l'on passe une vie pleine d'amertume.

(7) Le mot *pulsatur ab hoste* dont on use ici, est une expression propre du bélier, machine de guerre dont on se servoit anciennement pour faire brêche aux murs des villes assiégées. C'étoit une grosse poutre montée sur des roulettes, et armée de pointes de fer en forme de tête de bélier : on la poussoit avec force contre la muraille pour la renverser. Il y avoit encore d'autres sortes de béliers d'une fabrique différente.

(8) On a déjà parlé plusieurs fois de ce Capanée dans les *Tristes* : il fut un des sept preux qui accompagnèrent Polynice au siége de Thèbes. Les poëtes ont feint qu'escaladant les murs de cette ville, il fut foudroyé pour avoir blasphémé contre les Dieux. La vérité est qu'il fut accablé de pierres par les Thébains qui tenoient le parti d'Etéocle contre son frère Polynice ; tout le reste est fabuleux.

(9) Amphiaraüs étoit un fameux devin, mari d'Eriphyle : Adraste, beau-père de Polynice, voulut l'emmener avec lui à la guerre de Thèbes ; mais Amphiaraüs prévoyant qu'il n'en reviendroit pas, se cacha : et comme on ne pouvoit découvrir le lieu de sa retraite, il fut trahi par sa femme, qui se laissa corrompre par le moyen d'un collier d'or qu'Ajax, femme de Polynice, lui donna. Amphiaraüs fut donc découvert et contraint de marcher à Thèbes : le premier jour qu'il y arriva, la terre s'ouvrant sous ses pieds, il fut englouti avec son char et ses chevaux. Alcméon, son fils, pour venger la mort de son père, étrangla, de ses propres mains, Eriphyle, sa mère.

(10) On a assez parlé d'Ulysse ailleurs, et de ses longs égaremens sur mer en retournant du siège de Troye.

(11) Philetas, célèbre poëte élégiaque de l'isle de Coos, que Properce avoit pris pour modèle, aima éperduement sa femme Battis, qu'il a illustrée par ses vers.

(12) Ovide représente ici le mariage comme un char auquel sont attelés les deux époux sous un même joug : l'un et l'autre doivent également traîner ce char et porter ce joug ; c'est à-dire, partager les soins du domestique ; si l'un des deux vient à succomber, c'est à l'autre d'y suppléer et de porter tout le poids des affaires. Voilà précisément l'état où se trouve ici Ovide : accablé de chagrins et de tristesse, il n'en peut plus ; semblable à un malade, dit-il, qui se sent défaillir, et à qui le pouls manque, je tourne des yeux languissans vers mon médecin ; ce médecin c'est sa femme, de laquelle seule il attend quelque soulagement dans ses maux.

(13) On a déjà parlé de cette Martia dans les remarques sur la III.e élégie du premier livre ; elle étoit femme de Fabius Maximus, et fille de Philippe, beau-père d'Auguste :

ce fut une dame illustre par sa vertu. Plutarque, Appien et Lucain lui donnent de grands éloges. Ovide en parle encore dans les Fastes,

Clari monumenta Philippi
Aspicis, unde trahit Martia casta genus.

Son père, Philippe, qui avoit épousé en premières noces Attia, mère d'Auguste, tiroit, dit-on, son origine d'Ancus Martius, IV.e roi de Rome.

(14) Ovide, pour engager sa femme à tout entreprendre pour faire changer le lieu de son exil, la flatte toujours comme s'il en étoit parfaitement content; il la prie seulement de continuer à faire ce qu'elle fait déjà bien, sans prendre exemple que d'elle-même : il dit que les exhortations qu'il lui fait sont comme le son de la trompette ou la voix d'un général d'armée, qui anime ses plus braves soldats à bien combattre, quoiqu'ils combattent déjà bien.

(15) Les Amazones étoient des femmes de Scythie qui ne souffroient point d'hommes parmi elles, sinon en passant, en petit nombre et pour peu de temps; elles tuoient tous leurs enfans mâles, et ne conservoient que les filles; elles leur brûloient la mammelle droite, afin de pouvoir appuyer plus commodément la lance contre leur sein : de-là vient le nom d'*Amazone*, qui signifie en grec *sans mammelle*. Ces femmes étoient guerrières et extrêmement courageuses; elles ne se rebutoient jamais de leurs défaites; leurs armes offensives étoient la hache et la lance, et elles portoient au bras un petit bouclier oval, ou, selon d'autres, en forme de croissant, nommé *Pelta* : elles se choisissoient une reine parmi elles, et c'étoit toujours celle qui s'étoit le plus distingué par ses beaux faits d'armes. Diodore de Sicile,

liv. II, chap. XI, et liv. III, chap. IV, parle fort au long des Amazones, aussi-bien qu'Hérodote, liv. IV, Justin, liv. II, et Pausanias, liv. I.

(16) Cette divinité, c'est Livie, femme d'Auguste, et mère de Tibère : on sait l'ascendant que cette impératrice eut toujours sur l'esprit de son mari ; c'est ce qui faisoit juger à Ovide que s'il pouvoit la mettre dans ses intérêts, il ne tarderoit guère à obtenir le changement du lieu de son exil, à quoi il semble enfin borner ici tous ces vœux.

(17) Ovide, pour faire voir à sa femme que quand elle sacrifieroit sa propre vie pour lui, elle n'en feroit point trop, lui produit plusieurs exemples de femmes illustres qui ont porté l'amour cônjugal jusqu'à se donner la mort pour leurs maris. Alceste dans Euripide se dévoue à la mort pour sauver son mari : Laodamie se donna la mort pour ne pas survivre à Protésilaüs, son époux : Evadné, fille d'Iphiclès, se jeta dans les flammes du bucher de son mari Capanée.

(18) Pénélope, pour éluder les poursuites importunes de ses amans, leur promettoit à chacun en particulier de les épouser, quand elle auroit achevé la toile qu'elle avoit commencée ; mais elle défaisoit la nuit ce qu'elle avoit fait pendant le jour ; ainsi la toile ne finissoit point, et par cet innocent artifice elle demeura fidelle à Ulysse, son mari. C'est ce qu'Ovide exprime ici par ces mots, *Icariotide telâ*, la toile de la fille d'Icare.

(19) Ovide déclare à sa femme qu'il ne demande point qu'elle meure pour lui, comme tant d'autres femmes illustres dont il lui a cité les exemples ; il avoit le cœur trop bon, et cette seule pensée lui faisoit horreur : il ne s'agit donc que d'aller se jeter aux pieds de l'impératrice Livie, et de la prier pour lui.

(20) Le poëte fait ici un très-beau caractère de Livie : il

dit qu'elle n'en cède point en pudeur et en vertu à toutes les héroïnes des premiers âges ; c'est-à-dire, à une Lucrèce, à une Portia, à une Arie, et à tant d'autres illustres romaines. Il ajoute que Livie joint la beauté de Vénus à la majesté de Junon : rien n'est plus flatteur. On sait que Vénus chez les payens étoit la Déesse des graces et de la beauté : pour Junon, un de ses principaux attributs chez les poëtes, étoit une démarche grave et majestueuse, digne de la reine des Dieux : *Ast ego quæ Divûm incedo Regina*; dit Virgile ; et ailleurs *Et vera incessu patuit Dea*. C'est sans doute cet air grand et majestueux que Livie affectoit dans sa démarche, qui, joint à cent autres belles qualités, la firent juger seule digne de devenir l'épouse du grand Auguste.

(21) Ovide relève ici la clémence et la douceur merveilleuse de Livie, par le contraste de ce qu'il y a eu de femmes les plus décriées pour leur cruauté. Une Progné qui servit sur la table de Térée, son mari, les membres d'Itis, leur fils en guise de mets. Une Médée qui mit en pièces les enfans qu'elle avoit eus de Jason, pour se venger des mépris et de la fuite de ce perfide amant. L'une de ces Danaïdes qui égorgèrent leurs maris, la première nuit de leurs noces. Une Clytemnestre adultère, qui, par les mains d'Egyste, son amant, fit tuer son mari Agamemnon. Une Scylla, changée en monstre marin, funeste à tous ceux qui naviguent dans la mer de Sicile. Une Circé, mère de Télégon, si habile à changer les hommes en bêtes. Enfin ce n'est point ici une Méduse aux cheveux de serpens, à qui vous devez adresser vos prières, mais à Livie, princesse d'un mérite extraordinaire.

(22) On sait assez qu'il y a des momens privilégiés pour aborder les grands ; et qu'il faut les prendre à propos, sans

quo

quoi on court risque d'échouer dans ses audiences. On a dit de Néron, que le meilleur temps pour lui demander des graces, étoit lorsqu'il jouoit à la paume, où il réussissoit très-bien; et que le bon moment pour trouver accès auprès de Vespasien, étoit celui où il alloit au bain; et pour le grand Théodose, c'étoit lorsqu'il étoit en colère; on ne le trouvoit jamais plus humain et plus prompt à accorder des graces, parce que ce bon prince étoit alors plus en garde contre lui-même.

(23) C'est ce qu'Ovide exprime ici par cette métaphore, que votre vaisseau n'aille point contre le fil de l'eau; ou bien il ne faut point nager contre le torrent, de crainte d'être repoussé, c'est-à-dire, d'essuyer un refus. Juvenal a dit d'un certain Crispus, qui savoit admirablement bien s'accommoder à l'esprit de Domitien, jamais il ne se roidit contre le torrent: il connoissoit l'humeur fougueuse et emportée de son maître; malheur à quiconque eût voulu arrêter ce torrent impétueux.

(24) Apollon répondoit pendant les six mois d'hiver à Patare, chez les Lyciens, et pendant les six mois d'été à Délos. Tous les autres oracles rendoient leurs réponses quelquefois aux jours des ides, et d'autres fois aux calendes; quelquefois au lever du soleil, d'autres fois à son coucher: d'où Ovide conclut que l'impératrice Livie, qu'il regarde comme un oracle, ne doit pas aussi répondre en tout temps, mais qu'il faut savoir prendre ses heures et ses momens, pour lui parler, la prier, et lui demander des graces. Il en dit autant des temples, qui ne sont pas toujours ouverts.

(25) Ovide nous représente ici Livie comme une princesse toujours occupée de grandes affaires. En effet, Auguste ne faisoit presque rien sans la consulter, particulièrement sur

la fin de sa vie, ce qui lui attiroit une cour nombreuse; ensorte qu'elle ne trouvoit qu'à peine le temps de s'habiller et de se parer comme il convenoit à une personne de son rang; en cela bien différente de la plupart de nos dames d'aujourd'hui, qui passent presque les journées entières à leurs toilettes; elles ne finissent point, et c'est d'elles qu'on peut dire avec Térence, *dùm comuntur annus est.*

(26) On a déjà remarqué que comme on donne assez souvent le nom de Jupiter à Auguste, on donnoit aussi celui de Junon à Livie. Jusqu'où les Romains ne portèrent-ils point la flatterie à l'égard de cet empereur et de tout ce qui lui appartenoit? Nous apprenons du poëte Prudence, qu'ils rendirent les honneurs divins à cette impératrice sous le nom et la figure de Junon, *Adjecère sacrum, fieret quo Livia Juno.* On peut voir tout ce qu'en dit Juste Lipse sur les Annales de Tacite.

(27) Le peuple romain, peuple superstitieux à l'excès, distinguoit certains jours heureux et malheureux, et jamais il n'entreprenoit rien d'important, sans avoir consulté les augures, à qui il appartenoit de décider des auspices ou présages heureux ou malheureux.

(28) La persuasion d'une providence supérieure qui préside au gouvernement du monde et qui en règle tous les évènemens, est aussi ancienne que le monde même: delà cette coutume établie chez tous les peuples, de tourner les yeux et les mains vers le ciel pour implorer son assistance dans les besoins: de-là ces temples, ces autels, ces sacrifices, ces pontifes, et tout l'appareil du culte religieux qu'on rend à la divinité. Dans les sacrifices publics et solemnels qui se faisoient au temple, on immoloit des victimes; mais dans les maisons particulières on se contentoit d'offrir de l'encens et du vin pur sur un autel pour

se rendre les Dieux propices. Ovide exhorte ici sa femme à ne pas manquer à s'acquitter de ce devoir, avant que de se présenter à l'audience de Livie.

LETTRE DEUXIÈME. (Page 212).

(1) On a déjà remarqué en plusieurs endroits de ces livres, qu'Ovide compare souvent sa fortune à un vaisseau en pleine mer, battu des flots et de la tempête : il se plaint ici modestement de ce que presque tous ses amis n'ont pu soutenir l'effort de cette tempête, et l'ont abandonné à son malheureux sort ; mais il excuse leur désertion le mieux qu'il peut.

(2) Ovide continuant toujours sa métaphore du vaisseau, dit que son ami Cotta en a été comme l'ancre ; toujours ferme et inébranlable, il l'a soutenu contre tous les orages, en cela bien différent de ses amis lâches et fugitifs qui l'ont abandonné à la merci des flots. Au reste, on voit par la suite que Cotta ne fut pas le seul ami fidèle qui resta à Ovide dans ses disgraces.

(3) Ovide excuse ici ses amis déserteurs par trois comparaisons : l'une prise de la foudre, qui bien qu'elle ne frappe ordinairement qu'un seul homme, en fait fuir plusieurs ; la seconde est d'un mur qui s'écroule, tout s'enfuit autour de lui ; et la troisième d'un homme frappé d'un mal contagieux ; tous ses voisins le fuient de peur d'être atteints du même mal.

(4) Ces Dieux, c'est Auguste, Tibère, Livie, et toute la maison des Césars : les amis lâches et politiques d'Ovide appréhendèrent de s'attirer leur indignation, s'ils lui demeuroient fidèles après sa disgrace.

(5) Quoique dans la vérité il n'y ait qu'un seul monde,

c'est une façon de parler usitée chez les meilleurs auteurs, d'appeler les pays éloignés et séparés de nous par de vastes mers, un autre monde, un autre ciel, et un autre soleil. C'est ce qui a fait aussi donner le nom de nouveau monde à l'Amérique, qui n'a été découverte par Christophe Colomb, et depuis par Améric Vespuce, qu'en 1492, sous les rois d'Espagne, Ferdinand et Isabelle.

(6) Toute cette histoire ou fable de l'aventure d'Oreste et de Pylade, qui furent sur le point d'être immolés à Diane Taurique, et qui contestèrent si généreusement à qui mourroit l'un pour l'autre, est déjà racontée dans la quatrième élégie du IV.e livre des Tristes; mais on la raconte ici plus succinctement.

(7) C'est-à-dire, sur les bords des Palus Méotides : c'étoit de grands marais dont les eaux bourbeuses se déchargeoient par le bosphore Cimmérien dans le Pont-Euxin.

(8) Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, ayant été enlevé à sa mère qui voulut l'égorger, fut transporté chez Strophius, roi de la Phocide. Ce roi le fit élever avec son fils Pylade, et ces deux jeunes princes contractèrent une amitié très-étroite dès leur plus tendre enfance.

(9) L'eau lustrale chez les anciens, étoit celle dont on se servoit pour arroser et purifier les victimes destinées aux sacrifices; elle étoit à-peu-près comme notre eau bénite, on y mettoit du sel.

(10) C'étoit la coutume chez les anciens, de couronner les victimes d'une guirlande de fleurs. Le mot *infula* dont se sert ici Ovide, étoit une espèce de mitre en forme de diadême, d'où pendoient des deux côtés, de larges banbelettes ou rubans tressés qui étoient de couleur rouge et blanche.

(11) Quoiqu'ils fussent tous deux Grecs, ils n'étoient pas

de la même ville : Oreste, frère d'Iphigénie, étoit d'Argos, et Pylade étoit né dans la Phocide.

(12) On infère de-là que la loi n'ordonnoit pas que généralement tous les étrangers fussent immolés à Diane, mais de deux ou de plusieurs, on en tiroit un au sort qui seul servoit de victime pour les autres.

(13) Ce frère étoit Oreste même qu'Iphigénie avoit actuellement devant les yeux, mais elle ne le connoissoit pas : elle lui adressoit sa lettre à Argos, où elle le croyoit apparemment de retour de la Phocide, car elle n'ignoroit pas qu'Oreste avoit été dérobé tout jeune aux fureurs de Clytemnestre, et transporté chez Strophius, père de Pylade.

(14) Il falloit que cette aventure d'Oreste et de Pylade, si elle est véritable, fût arrivée plusieurs années après la ruine de Troye ; puisqu'Agamemnon, père d'Oreste, étant alors de retour chez lui, avoit péri par une intrigue de sa femme : déjà aussi Oreste enlevé par sa sœur Electre, et conduit à la cour de Strophius, où il demeura douze ans, devoit être revenu à Argos, où il vengea la mort de son père par le meurtre de sa mère ; puis fut livré à des furies infernales qui l'agitèrent de telle sorte, que pour s'en délivrer il se mit en mer avec son cher Pylade, et erra longtemps en divers pays, jusqu'à ce qu'il vint aborder dans la Chersonnèse Taurique ; et si l'on suppute les années jusqu'au temps que ce vieillard scythe racontoit cette histoire à Ovide, on ne trouvera guère moins d'onze siècles écoulés.

(15) Ovide appelle ici Rome, ville d'Ausonie, parce qu'elle étoit la capitale de l'Italie, autrement dite Ausonie, du nom d'Auson, fils d'Ulysse et de Calypso, qui, dit-on, y amena une colonie : c'est le duché ou la principauté de Béné-

vent, aujourd'hui enclavée dans le royaume de Naples, qui s'appela l'Ausonie, proprement dite.

(16) Ce Volesus, chef de l'illustre maison des Cotta, étoit Sabin, et vint à Rome avec Tatius. Plutarque en parle dans la vie de Numa Pompilius, aussi-bien que Denis d'Halycarnasse, Juvenal et Virgile. Numa Pompilius, dont Cotta descendoit par sa mère, étoit le second roi de Rome, prince très-religieux dans le paganisme, et presqu'uniquement occupé des cérémonies du culte des Dieux. On peut juger de l'intégrité des mœurs de Cotta, puisque, selon Ovide, elles étoient telles que Numa, ce prince si pieux, n'auroit pu le désavouer, ni le méconnoître pour l'un de ses descendans.

LETTRE TROISIÈME. (Page 219).

(1) Ovide, dans sa seconde lettre du premier livre, qu'il adresse à ce même Maxime, dit qu'il étoit de l'illustre maison des Fabius. Rien n'est plus usité chez les anciens auteurs latins, en parlant des hommes illustres, que de les qualifier d'astres brillans, de lumières, et de soleil de leur siècle ou de leur famille : *Sydus Fabiæ gentis*, c'est-à-dire, astre brillant de la maison dés Fabius.

(2) Rien de plus enjoué et de plus badin que le Dieu de l'amour dans les écrits d'Ovide, au temps de la bonne fortune de ce poëte ; mais aujourd'hui pour lui marquer sa douleur du triste état où il le voit, il lui apparoît en songe avec un visage triste et dans un équipage négligé : ce n'est plus un sceptre d'or qu'il tient à la main droite, pour marquer son empire sur les Dieux et sur les hommes ; mais un sceptre de bois, et à la main gauche.

(3) On peint l'amour avec des aîles, pour marquer sa légèreté et son inconstance. Ici les plumes de ses aîles parurent dérangées et tout en désordre, soit pour marquer son deuil et sa tristesse, soit à cause de la longue traite qu'il avoit eu à faire pour venir chercher Ovide au fond du nord, où les vents glacés qui règnent sans cesse, lui avoient tout hérissé les plumes, à-peu-près comme on les voit à une colombe qui s'est long-temps débattue entre les mains de quelqu'un.

(4) Ovide n'avoit que trop connu le Dieu de l'amour ; et il dit ailleurs qu'ils avoient mangé plus d'un muid de sel ensemble : c'est lorsqu'il composoit ses livres de l'Art d'Aimer, et les autres de cette espèce.

(5) On peint l'amour enfant, parce qu'il rend les hommes aussi peu sages que les enfans : ses colères, ses transports, ses ruptures, ses réconciliations ; tout cela tient de l'enfance. *Amantium iræ*, dit ingénieusement Térence, *amoris redintegratio est, induciæ, bellum, pax rursum, etc.*

(6) Ovide fut véritablement bien trompé, lorsqu'il s'imagina que ses poésies galantes seroient prises pour des jeux et pour un badinage de jeune homme ; les choses ne devinrent que trop sérieuses pour lui. Il fut donc le maître de l'amour, non qu'il eût l'amour même pour disciple, ce petit Dieu en savoit plus que lui ; mais parce qu'il en donna des leçons aux autres.

(7) C'est ce qu'on appelle dans la poésie latine, des vers hexamètres et pentamètres, qui sont particulièrement affectés à l'élégie : Ovide nous dit donc que c'est l'amour qui lui apprit à faire des distiques de mesure inégale, en joignant un petit vers de cinq pieds à un grand vers de six ; c'est-à-dire, qu'il lui inspira de composer des élégies, au lieu de faire des poëmes en vers héroïques.

(8) C'est ce que signifie *Mœonto carmine*. Vous n'avez pu souffrir que marchant sur les pas d'Homère, je fisse un poëme épique, tel que l'Iliade ou l'Odyssée d'Homère. On appelle Homère *poëte méonien*, du nom de Mæon, roi de Smyrne, chez qui ce prince de la poésie grecque fut élevé dans sa jeunesse.

(9) L'arc, le carquois, les flêches, le bandeau, la torche ardente, équipage ordinaire de l'amour chez les poëtes, et symboles mystérieux des effets qu'il produit; aussi dit-on qu'il blesse, qu'il brûle, qu'il enflamme, qu'il est aveugle, léger et volage.

(10) Ovide, en cent endroits, appelle son Art d'aimer, un art insensé, et paroît le condamner de bonne foi; mais bientôt après ce malheureux esclave de l'amour s'en qualifie le maître, et se vante d'avoir reçu de Vénus même ce droit de maîtrise et la surintendance de son empire :

Me Venus artificem tenero præfecit amori.

(11) Ovide, en qualité de maître de l'amour, lui reproche son ingratitude envers lui, par comparaison à plusieurs disciples qui s'étoient montrés fort libéraux envers leurs maîtres. Tel fut Eumolpus, fils de Neptune et de Chione, à l'égard d'Orphée, dont il avoit été le disciple : ce fut lui, dit-on, qui apporta en Grèce les cérémonies usitées dans les sacrifices, telles qu'il les avoit apprises de son maître.

(12) Olimpus, le phrygien, fut fort reconnoissant à l'égard du satyre Marsias, son compatriote, qui lui apprit à jouer de la flûte : Platon parle de l'un et de l'autre dans son dialogue sur Minos. On raconte que ce satyre, ayant osé défier Apollon à qui joueroit le mieux de la flûte, en fut vaincu, puis écorché tout vif.

(13) Pelée, père d'Achille, confia le soin de l'éducation

de son fils à Chiron, le centaure, célèbre par son amour pour la justice : Chiron se glorifie de cet honneur dans l'Iphigénie d'Euripide ; il prit en effet de très-grands soins de son illustre élève, et en reçut des récompenses proportionnées à ses services, et dignes du grand Achille.

(14) Notre poëte suit l'opinion de ceux qui disoient que Numa II, roi des Romains, avoit été disciple de Pythagore : opinion fausse et rejetée de tous les plus célèbres auteurs, comme Plutarque dans la vie de Numa, Denis d'Halycarnasse, liv. II, et Cicéron qui la traite de pure fiction. Cependant Pline dit qu'elle a été adoptée par Cassius Hemina et L. Pison. Lorsqu'Ovide avançoit que jamais on ne vit de maître maltraité par son disciple, Néron n'avoit pas encore paru ; on sait qu'il fit mourir Sénèque, son précepteur, et Burrhus son gouverneur. On raconte aussi qu'Hercule, ayant voulu apprendre la musique de Linus, et ne pouvant y réussir, lui cassa la tête d'une guitare qu'il tenoit à la main. On pourroit produire cent autres exemples de l'ingratitude des disciples envers leurs maîtres.

(15) On a déjà parlé au II.e livre des Tristes, de cette sorte de parure, appelée chez les dames romaines, *vitæ* et *stolæ* : elle n'étoit permise qu'aux femmes et aux filles de qualité, et très-expressément défendue aux personnes de basse naissance, et sur-tout aux courtisanes, *vitæ*, c'étoit une espèce de gaze fort fine dont on se couvroit la tête, et d'où pendoient par derrière deux tresses ou rubans fort larges. *Stolæ* étoit en effet une sorte d'étoles qui se croisoient sur l'estomac et pendoient jusqu'aux pieds.

(16) Ovide indigné de ce qu'après toutes les précautions qu'il a prises, pour ne rien enseigner dans son Art d'aimer, qui fût contraire à la loi portée contre les adultères, on continue à l'en accuser toujours ; outré de dépit, il ne garde

plus aucune mesure, et souhaite que l'Amour embrâse tout l'univers de ses feux.

(17) Il semble qu'Ovide, après avoir souhaité que les flèches de l'Amour blessent tous les cœurs, en veut sur-tout à Auguste, et qu'il souhaite que ce prince devienne l'Amour et les délices de l'univers, comme il en est devenu le conquérant, autant par l'estime et l'Amour de sa personne, que par la force de ses armes. Cette louange détournée est bien fine et bien délicate.

(18) On sait que, selon la fable, l'Amour fut fils de Vénus et de Vulcain, ou de Mars, et qu'ensuite Anchise, prince Troyen, se fit aimer de cette Déesse, et en eut Enée; ainsi Enée étoit frère de l'Amour: d'où il s'ensuit qu'Auguste, qui descendoit d'Enée par Jule, étoit neveu de l'Amour; et c'est en vertu de cette parenté, qu'Ovide députe ici l'Amour vers Auguste pour solliciter sa grace. D'ailleurs il ne convenoit pas trop que l'Amour, qui avoit si fort offensé Auguste dans les écrits d'Ovide, fût employé à demander grace pour ce poëte.

(19) Cette élégie est une espèce de dialogue entre Ovide et l'Amour qui lui apparoît en songe: on a vu jusqu'ici ce qu'Ovide dit à l'Amour dans cette entrevue; voyons dans la suite ce que l'Amour lui répond.

(20) Nous avons vu que la première chose qu'Ovide atteste en présence du Dieu de l'Amour, c'est qu'il ne lui a rien enseigné dans ses écrits qui fût contre les loix, par exemple l'adultère, et toutes sortes d'autres furtives amours défendues par les loix romaines, sur quoi le poëte prend l'Amour même à serment. Il est vrai, répond l'Amour, et j'en jure par mes flêches, par mon flambeau, par ma mère, par la tête d'Auguste, et par tout ce que j'ai de plus cher au monde, que vous ne m'avez rien enseigné de semblable. Je ne

sais point si le Dieu de l'Amour, tout Dieu qu'il est, n'est point ici un peu faux témoin.

(21) Cet autre grief ou cet autre chef d'accusation contre Ovide, c'est ce qu'il avoit vu par hasard ou autrement, et qui irrita tellement Auguste contre lui, qu'il ne put jamais en revenir. On a déjà dit dans les *Tristes*, qu'on ne sait pas si ce qu'il vit intéressoit personnellement Auguste; mais il y a bien de l'apparence que c'étoit plutôt quelque désordre secret de Julie, petite-fille de cet empereur, dont le poëte fut témoin; et c'est sur quoi le Dieu de l'amour déclare ici qu'il ne pourra jamais bien se justifier.

(22) Ovide, en cent endroits de ses livres des *Tristes*, avoue qu'il a vu quelque chose qu'il ne falloit pas voir; mais il ajoute que ce fut une erreur et une imprudence, et que la chose n'arriva que par un pur hasard: cependant ici il reconnoît ingénuement que tout cela n'est qu'un voile spécieux dont il veut couvrir sa faute; ce qui fait juger qu'il n'est pas aussi innocent qu'il le veut paroître, et que ce ne fut pas le hasard seul qui le conduisit dans le lieu d'où il apperçut quelque chose de fort piquant pour Auguste, qui ne lui pardonna jamais son indiscrétion ou sa maligne curiosité.

(23) Le Dieu de l'amour ne dit point que ce fut par ordre de sa mère, mais seulement à sa très-humble prière, qu'il vint pour la première fois dans les climats sauvages de la Colchide; c'est pour montrer que sa mère lui est soumise, comme tous les autres Dieux. Il n'y en a point qu'il n'ait désarmé, comme Jupiter de sa foudre, Apollon de son carquois, Hercule de sa massue, Mars de son casque, Mercure de ses talonnières, Diane de son flambeau, Bacchus de son tyrse, et Neptune de son trident.

(24) Médée, qu'on appelle ici fille du Phase, parce qu'elle étoit née dans la Colchide, où elle fut blessée de l'amour de

Jason, chef des Argonautes; et le Phase est un fleuve qui coule de l'Arménie dans la Colchide: Jason le traversa pour aller dans ce pays où régnoit alors Ætès, père de Médée.

(25) L'état des amans est souvent représenté dans Ovide sous l'image d'une milice où l'on s'enrôle sous les enseignes de l'Amour. Ovide étoit un vieux soldat qui avoit blanchi dans ses camps et sous ses étendards. Aussi dit-il quelque part:

Militat omnis amans, habet sua Castra Cupido;
Attice, crede mihi; militat omnis amans.

(26) Le triomphe de Tibère sur l'Illyrie et la Dalmatie, mit toute la ville de Rome, et particulièrement la cour d'Auguste, en joie et en fête: or le temps des fêtes publiques est le plus propre à recevoir des graces. C'est ce qui fait que le Dieu de l'amour promet à Ovide de voir bientôt finir ses peines, puisque le triomphe de Tibère s'apprête, et qu'on doit espérer qu'alors plus que jamais Auguste sera disposé à accorder des graces aux plus coupables.

(27) Ovide, par cette figure appelée *des impossibles*, si ordinaire à tous les poëtes, dit qu'il croiroit plutôt qu'un cygne pourroit devenir aussi noir que le plus noir Ethiopien, que de s'imaginer que son ami Maxime pût ne pas souhaiter l'accomplissement des promesses si avantageuses que le Dieu de l'amour vient de lui faire dans l'entrevue qu'il a eue avec lui en songe. Et pour marquer un Ethiopien des plus noirs, il dit de la couleur de Memnon, *Memnonio colore*, parce qu'en effet *Memnon* étoit un Ethiopien fort noir. Diodore de Sicile nous apprend que *Tithon*, fils de *Laomedon*, étant allé faire la guerre en Ethiopie, mit au monde ce Memnon, qu'il eut d'une fille appelée *Ida*; et que celui-ci ayant depuis amené des troupes au secours des Troyens, fut tué par

Achille : *troasque acies, et nigri Memnonis arma*, dit Virgile. Ovide, pour exprimer encore ici quelque chose de fort noir, dit noir comme de la poix, *nigrâ pice* : en effet, rien n'est plus noir que la poix et la fumée qui en sort.

(28) Les héros des anciens temps se piquoient d'une noble franchise. Incapables de tout déguisement, ils cachoient sous des dehors simples et même un peu rustiques, une fermeté inébranlable dans les périls, et sur-tout une fidélité inviolable à garder la parole donnée, même à leurs ennemis. Telles furent les vertus grecques et romaines : on en voyoit encore quelques traits dans l'ancienne noblesse française, qui ne connoissoit point de serment plus inviolable, que celui de foi de gentilhomme. Pour ce qui est de la famille des Fabius dont étoit Maxime, on croyoit qu'elle tiroit son origine d'Hercule. Plutarque raconte que ce demi-Dieu avoit eu commerce avec une femme du pays, sur les bords du Tybre; qu'un Fabius en étoit né, qui fut la tige de cette noble maison. On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'en fait de généalogie, on donna dans la fable et dans la chimère.

(29) L'envie rend malheureux celui qui en est atteint; on n'envie point le bien d'autrui, quand on est riche de son propre fonds. Bion voyant un envieux qui avoit un air triste et chagrin : Il faut, dit-il, qu'il soit arrivé un grand mal à cet homme ou un grand bien à quelque autre ; pour montrer que l'envieux s'afflige également de son malheur et du bonheur d'autrui, ou plutôt qu'il fait son malheur du bonheur d'autrui.

LETTRE QUATRIÈME. (Page 226).

(1) Ce nouveau livre étoit un poëme qu'Ovide venoit de composer pour célébrer le triomphe de Tibère sur l'Illyrie

et la Dalmatie : nous voyons qu'il a déjà recommandé ce poëme à Solanus dans la cinquième lettre du livre II ; c'est à Rufin, célèbre poëte de son temps, qu'il écrit, pour lui demander sa protection en faveur de ce même ouvrage.

(2) Ces mots *vestrisque paratibus impar*, signifient que le poëme d'Ovide est, selon lui, peu proportionné à la magnificence du triomphe qu'il doit décrire ; ou bien qu'il est fort inférieur aux autres poëmes qui ont été faits à ce sujet par Rufin et les autres poëtes de Rome, qui tous à l'envi ont célébré dans leurs vers cette pompeuse fête.

(3) Ovide prie son ami de protéger son poëme, et de le défendre contre tous les assauts de la critique ; qu'il doit le considérer comme un pupile qu'on met sous sa tutelle dans l'absence ou après la mort de son père, et qui lui est comme légué par testament : car nous avons vu en cent endroits des *Tristes*, qu'Ovide se regarde dans son exil comme un homme mort, au moins civilement ; et qu'il considère ses ouvrages comme ses enfans.

(4) Ovide, toujours modeste, comme il convient à un auteur exilé, nous montre, par la comparaison qu'il fait ici de son poëme avec un malade, qu'il le regarde comme une pièce foible et languissante, qui a besoin d'être traitée avec indulgence ; bien différent, dit-il, de ses ouvrages forts et nerveux, pleins de suc et de vigueur, qui se soutiennent par eux-mêmes. On nous marque ici *Machaon* pour tout médecin en général. En effet, ce Machaon, fils d'Esculape, fut un fameux médecin comme son père : parmi plusieurs cures qui le rendirent célèbre au siège de Troye, celle de la blessure de Philoctète lui fit beaucoup d'honneur ; elle étoit devenue un ulcère presque incurable.

(5) Ovide, pour montrer qu'on doit avoir plus d'indulgence pour lui, que pour tous les autres poëtes de Rome

qui ont travaillé les premiers triomphes de Tibère, dit qu'ils ont eu un grand avantage sur lui; c'est d'avoir été spectateurs eux-mêmes de ce triomphe : or il est bien plus facile d'écrire sur ce que l'on voit, que sur ce que l'on a appris seulement par des bruits populaires, et sur la foi de la renommée.

(6) On a déjà parlé ailleurs de ces grands tableaux ciselés en or, en argent ou en ivoire, que l'on portoit dans les triomphes, et où étoient représentés en bas-reliefs, les pays, les fleuves, les combats, les nations, et les villes conquises. Notre poëte dit que la vue de tant de grands objets auroit pu échauffer son imagination, et enrichir les descriptions de son poëme; mais que tous ces secours lui ont manqué, et que par conséquent on doit lui pardonner bien des négligences et des méprises.

(7) On a déjà dit dans *les Tristes*, que la coutume étoit de faire marcher après la garde prétorienne, les rois et les généraux captifs, attachés au char du triomphateur; quelques-uns de ces princes étoient traînés sur des petits charriots autour du char triomphal : quelques-uns aussi marchoient à pied, chargés de chaînes, et les mains liées derrière le dos. Il faut avouer que toute cette pompe étoit bien capable d'échauffer l'imagination du poëte, et d'exciter en lui ce beau feu et cette fureur divine, sans laquelle tout poëme languit.

(8) C'est Tibère, alors général des armées romaines, qui, assis sur un char d'ivoire, recevoit les honneurs du triomphe : on peut juger qu'un air de grandeur et de majesté, accompagné d'une joie grave et modeste, paroissoit alors sur son visage. Son char de triomphe n'étoit pas seulement d'ivoire; mais il étoit enrichi de pierreries, selon la coutume : et il

n'étoit pas non plus comme les chars dont on se servoit à la guerre ou dans les courses du cirque, tout ouverts, à peu-près comme nos phaétons, mais il étoit fait en forme de niche pyramidale, ou couronnée d'une petite tour.

(9) On doit remarquer ici que la métaphore du froid en fait de style, est également reçue en français et en latin : on dit un style froid, un orateur froid, un auteur qui écrit froidement ; au contraire on veut du feu et de la chaleur dans les ouvrages d'esprit.

(10) Voici encore un grand avantage qu'ont eu les poëtes qui ont travaillé avant Ovide sur le triomphe de Tibère ; comme leurs ouvrages ont paru en public peu de temps après le triomphe, ils ont eu toute la grace de la nouveauté ; au lieu que le poëme d'Ovide, qui n'est venu qu'un an après, a passé pour un ouvrage déjà suranné ; on étoit las de lire des vers sur une matière si usée.

(11) Rien n'est plus ingénieux que cette métaphore dont use ici Ovide, pour marquer l'empressement avec lequel on aura lu d'abord les premières poésies qui ont paru dans Rome sur le triomphe de Tibère : il compare cette poésie à une eau pure et fraîche que le lecteur altéré aura bu avec avidité ; mais les siennes venues trop tard, seront comme une eau tiède que le lecteur déjà plein et rassasié ne pourra boire qu'avec dégoût.

(12) Ovide s'excuse ici sur ce que son poëme du triomphe de Tibère est arrivé trop tard à Rome, ce qui lui a fait perdre la grace de la nouveauté ; il en rejette toute la faute sur l'éloignement du lieu où il se trouve, qui ne lui a pas permis d'user de plus de diligence, n'ayant appris que fort tard des nouvelles de ce triomphe et de ce qui s'y étoit passé ; qu'au reste, si-tôt qu'il en a été informé, il a pris la plume, et n'a pas perdu

perdu un moment de temps. Il pouvoit donc dire avec Ciceron : *Sera gratulatio reprehendi non solet, si nullâ negligentiâ prætermissa est; longe enim absum, audio sero.*

(13) Voici encore une allégorie fort spirituelle, dont use Ovide, pour montrer la différence qu'il y a eu entre les premières pièces faites au sujet du triomphe de Tibère, et la sienne qui a été un peu trop tardive : il compare ces premières poésies aux roses et autres fleurs d'un parterre qu'on a cueillies dans la primeur ; et que pour lui étant venu trop tard, il n'a eu que les restes et le rebut des autres ; et qu'ainsi on doit lui pardonner s'il n'a pu en former une couronne digne du prince triomphant.

(14) Peut-être trouvera-t-on que le terme de *confrérie* dont on se sert ici pour exprimer la compagnie des poëtes, n'est pas assez noble ; mais, à mon sens, le mot de chœur, *chorus*, dont se servent les anciens, ne vaut guère mieux en français, le chœur des poëtes, le chœur des muses, parce qu'on qualifioit autrefois les poëtes de prêtres des Muses et d'Apollon. Quoi qu'il en soit, je laisse à nos poëtes le choix du véritable mot pour exprimer leur compagnie : pour moi j'estime qu'ils aimeront encore autant être *confrère* et en *confrérie*, que d'être en chœur ou en chapitre avec des moines et même des chanoines. Mais enfin peut-être aurois-je mieux fait de traduire, messieurs les poëtes, j'étois autrefois de votre académie. Cependant quoique ce mot soit fort ancien et né dans Athènes même, la mère des beaux arts, je ne sache pas qu'à Rome les poëtes formassent une académie semblable à celles que nous voyons établies parmi nous ; ainsi peut être que l'usage de ce mot dans ma traduction auroit encore trouvé des censeurs.

(15) Ovide, pour exprimer la tendre amitié qui étoit

entre lui et les autres bons poëtes de son temps, se sert d'une manière de parler fort ordinaire dans la poésie : il dit qu'ils étoient une partie de son ame, *magna pars animæ :* d'autres disent de leurs amis, qu'ils sont la moitié de leur ame, *animæ pars altera nostræ*, ou avec Horace, *animæ dimidium meæ ;* c'est ainsi qu'il parle de Virgile.

(16) C'est un ancien proverbe, que la volonté est réputée pour l'effet : cela revient encore à ce que l'on dit assez souvent, que dans les grandes entreprises il suffit de les tenter, *in magnis tentare sat est.* Notre poëte ajoute que les Dieux se contentent de la bonne volonté. En effet, pour parler un langage plus chrétien, Dieu considère moins nos offrandes par ce qu'elles ont en elles-mêmes de précieux et d'estimable aux yeux des hommes, que par le désir sinsère qu'on a de lui plaire ; trop heureux lorsqu'il veut bien agréer une légère portion de nos biens, qui dans le fond lui appartiennent plus qu'à nous-mêmes, puisque nous ne les tenons que de sa main.

(17) Ovide oppose ici le sublime et le merveilleux du poëme épique, avec la simplicité et la délicatesse de l'élégie : le premier, selon lui, marche toujours d'un pas égal et majestueux, comme traîné sur un char de triomphe, et l'autre toujours foible et délicat, est comme monté sur deux roues inégales et chancelantes : ces deux roues sont les deux vers qui entrent dans l'élégie, et dont la mesure est inégale, puisque le premier appelé hexamètre est de six pieds, et que l'autre, dit pentamètre, n'est que de cinq pieds ; ce qui lui fait dire ailleurs que ces vers clochoient, parce qu'il leur manquoit un pied.

(18) On croiroit, par ce que dit ici Ovide, que Tibère triompha deux fois de la Germanie ; mais on ne voit point que

ce fait soit rapporté dans les anciens auteurs qui ont écrit l'histoire de cet empereur. Il triompha seulement une fois de la Pannonie et de l'Illyrie, et il paroît que c'est ce triomphe qu'Ovide avoit célébré dans ses vers : mais après la mort de Drusus, son frère, qui avoit triomphé des Cattes et des Chérusces, peuples de la Germanie, la défaite de Varus étant survenue, qui mit tout Rome en deuil, Tibère fut désigné pour aller recueillir les débris des légions romaines auxquelles on joignit d'autres troupes, et avec cette nouvelle armée il poussa ses conquêtes bien avant dans l'Allemagne : ce fut avant son départ pour cette grande expédition, qu'il entra dans Rome comme en triomphe; mais ce ne fut que l'ovation ou le petit triomphe qu'il reçut pour cette fois. Ce n'est donc que par anticipation qu'Ovide parle d'un triomphe futur de Tibère sur les nations du Rhin; et après avoir chanté le premier triomphe de ce prince dans une belle élégie, il paroît incertain en quelle espèce de vers il doit célébrer le nouveau triomphe qui se prépare; si ce sera un poëme épique qu'il osera entreprendre, ou simplement une élégie qui étoit plus de son goût et selon sa portée.

(19) Ceux qui triomphoient dans Rome avoient coutume de monter au Capitole, et d'y déposer dans le sein de Jupiter, la branche de laurier qu'ils portoient en main pendant la marche du triomphe : c'est ce qui fait dire à Ovide, que le laurier que Tibère venoit de consacrer à ce Dieu dans le triomphe de la Dalmatie, seroit encore tout frais et tout verd, lorsqu'il viendroit lui en présenter un nouveau dans le triomphe qu'il lui présageoit pour les victoires d'Allemagne, où il alloit venger la défaite de Varus. Tacite, Pline et plusieurs autres parlent de cette coutume d'offrir à Jupiter capitolin une branche de laurier à la fin de chaque triomphe,

pour marquer qu'on regardoit ce maître des Dieux comme l'arbitre de la guerre et l'auteur des victoires.

(20) Les poëtes se disoient possédés d'une divinité, particulièrement d'Apollon, Dieu des oracles, et ils se vantoient aussi assez souvent de prédire l'avenir; c'est pour cela qu'on leur donnoit un nom commun aux devins, *vates*, *vaticinari :* et assez souvent les oracles rendoient leurs réponses en vers; témoin les vers des Sybilles, dont on garda long-temps un recueil à Rome, et qu'on alloit consulter dans les grandes affaires de l'état, comme un livre sacré et mystérieux. Ovide prétend donc ici que quand il présage un nouveau triomphe à Tibère, il ne parle que par l'organe d'une divinité; et il se tient si assuré de la vérité de ce qu'il annonce, qu'il se prépare déjà à chanter ce nouveau triomphe dans ses vers.

LETTRE CINQUIÈME. (Page 234).

(1) Il y a apparence que ce Cotta étoit fils de l'orateur Cotta, dont parle Cicéron dans son livre des Orateurs célèbres, et qu'il souhaitoit fort de pouvoir imiter.

(2) On a déjà dit plusieurs fois dans les livres des *Tristes*, que l'Ister et le Danube étoient un même fleuve, qui séparoit les anciens Daces, des Germains ou Allemands. Ces *Daces* étoient les peuples de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie d'aujourd'hui. Le Danube prenoit le nom d'Ister aussi-tôt qu'il étoit arrivé dans l'Illyrie, et depuis l'endroit où la Save joint ses eaux aux siennes. Ce fleuve se jette dans la mer noire ou Pont-Euxin par cinq canaux appelés vulgairement les Bouches du Danube. On donne ici l'épithète *hirsutis*, hérissés, aux Gètes habitant de ce pays-

là, parce que ces peuples Scythes sont toujours couverts de peaux de bêtes sans apprêts, et en sont tout hérissés.

(3) On voit, par ce que dit ici Ovide, que le plaidoyer de Cotta étoit fort long : on ne sait pas bien s'il étoit accusateur ou défendeur ; on donnoit au premier six heures d'audience, et au second neuf heures. Cependant il paroît que le temps de la plaidoirie n'étoit pas limité ; on se servoit quelquefois d'une horloge d'eau, appelé clepsidre, pour en mesurer la durée.

(4) Ovide dit obligeamment à son ami, quelque long que soit son discours, il l'a trouvé trop court, tant il en a été charmé ; mais qu'il a trouvé le moyen de le rendre long, en le relisant plusieurs fois, et qu'il ne lui a pas moins fait de plaisir à la seconde et troisième lecture, qu'à la première.

(5) Ovide envie le bonheur de ceux qui furent présens au discours de Cotta dans l'action même, et qui l'ont entendu prononcer de sa bouche. Il loue d'abord le geste et l'action de l'orateur, *ipso in actu*, et ensuite la voix et la prononciation, *facundo ore :* ce sont les deux qualités requises dans l'orateur qui parle. On voit ici que le terme d'action publique étoit en usage chez les auteurs latins comme chez nous, pour marquer tout discours prononcé en public et devant une illustre assemblée.

(6) Le poëte montre ici combien un discours prononcé de vive voix, a d'avantage pour plaire, sur le même discours qu'on ne fait que lire : et cela par deux comparaisons fort ingénieuses, dont l'une est prise de l'eau puisée dans sa source, qui est beaucoup meilleure que quand elle est transportée ; l'autre est prise d'un fruit cueilli sur l'arbre, qui est bien de meilleur goût que lorsqu'on nous le pré-

sente, même dans le plus riche et le plus beau plat du monde. Le mot de *lanx* est un mot consacré chez Virgile, pour signifier ces grands plats bassins dont on se servoit particulièrement dans les sacrifices. *Lancibus et pandis fumantia reddimus exta*, IIe. des Georg. et dans la XIIe. de l'Enéide, *cumulantque oneratis lancibus aras*. On s'en sert aussi pour les plats de balances: *Jupiter ipse duas æquato examine lances*; d'où vient *æquâ lance ponderare*, pour peser quelque chose avec équité.

(7) C'étoit les centumvirs. On a déjà parlé sur le IIe. liv. des *Tristes*, de cette espèce de magistrature et de ses fonctions: Ovide avoit exercé cette charge; et suivant ce qu'il dit ici, il y a apparence qu'une de ses fonctions principales étoit d'assister aux harangues publiques et aux plaidoyers des jeunes sénateurs, tel qu'étoit alors Cotta, pour juger de leur mérite et de leur suffisance; et s'ils pouvoient être admis à plaider les grandes causes dans le sénat, l'on en décidoit selon l'avis des centumvirs, quoiqu'ils n'eussent pas droit de juger du fonds de la cause qu'on plaidoit.

(8) Notre poëte exprime ici naturellement l'état où l'on se trouve lorsqu'on a perdu un ami nécessaire: le cœur s'agite, s'inquiète; il sent qu'il lui manque quelque chose, sans savoir précisément ce que c'est: enfin on reconnoît que c'est un bon ami qu'on a perdu et qu'on ne retrouve plus. tel fut l'état où se trouva Cotta dans l'absence d'Ovide.

(9) Telle est la nature de l'esprit humain, rien n'est comparable à son activité et à la rapidité de ses mouvemens; il se porte en un instant d'un bout à l'autre de l'univers par la pensée; il monte au ciel, il descend en terre dans un clin-d'œil. Cicéron dit que les Dieux n'ont rien donné de plus divin à l'homme; rien en effet ne prouve mieux la spiritualité de l'ame,

et par conséquent son immortalité, que la vivacité de ses opérations et la célérité de ses mouvemens. C'est donc ainsi qu'Ovide se transporte en esprit dans Rome; il entre dans le cabinet de son ami Cotta, sans être apperçu; il y converse agréablement avec lui, il l'interroge et reçoit ses réponses, enfin il croit être dans le ciel; mais si-tôt qu'il rappelle son esprit dans le Pont, la scène change bien, il croit être en enfer.

(10) Rien n'est si doux que l'espérance; c'est la dernière ressource des malheureux, et particulièrement des exilés: mais quand on n'en voit pas l'effet, elle devient un vrai tourment; l'impatience succède, et bientôt après le désespoir: c'est ce qui fait qu'Ovide prie son ami de ne le point nourrir d'espérances vaines dans ses lettres, mais plutôt de l'en guérir comme d'un mal, ou du moins de quelque chose qui n'est bon à rien.

LETTRE SIXIÈME. (Page 238).

(1) Tout homme qui craint à l'excès un prince plein de douceur et de clémence, le déshonore; cette crainte servile et immodérée en fait d'un bon prince, un tyran odieux.

(2) Jupiter n'écrase pas tous ceux qu'il touche de sa foudre; on en voit qui survivent et qui ont eu plus de peur que de mal; ce Dieu les souffre et ne s'en offense pas. Ainsi, César, après m'avoir foudroyé par le terrible arrêt de mon exil, ne trouve pas mauvais que mes amis me soulagent et me consolent dans mon malheur.

(3) On lit au V.e livre de l'Odyssée, qu'Ulysse ayant aveuglé Polyphême, fils de Neptune, en lui crevant l'unique œil qu'il eût, ce Dieu de la mer en fut si irrité, qu'il brisa

et mit en pièces le vaisseau d'Ulysse; mais la nymphe Leucothoé lui jeta sa tresse qui le soutint sur l'eau, et l'aida à se se sauver à la nage aux côtes des Phéaciens.

(5) On ne lit nulle part que dans Ovide, qu'Auguste ait bâti dans Rome un temple à la Justice ou à Thémis; peut-être notre poëte a-t-il fait allusion au temple de Mars-Vengeur, que ce prince fit bâtir après la défaite de Cassius et de Brutus, par laquelle Auguste tira une juste vengeance du meurtre de Jules-César, puisque c'est un acte de justice de punir les crimes. Mais Ovide ajoute, par un trait de louange fort flatteur, que depuis long-temps son prince avoit érigé dans son cœur un temple à la Justice, et que ce cœur étoit comme un sanctuaire où cette belle vertu avoit établi sa demeure.

(5) Ovide traite ici ses Dieux fort cavalièrement, et il ne paroît pas qu'il y ait eu beaucoup de croyance. Dans le parallèle qu'il fait de leur conduite avec celle de son empereur, il donne tout l'avantage à celui-ci. Voyez comme il fait de Jupiter un Dieu aveugle et téméraire, qui lance au hasard sa foudre sur les bons comme sur les méchans. Neptune et Mars ne sont pas mieux traités: l'un engloutit indifféremment dans ses ondes l'innocent et le coupable; l'autre, bizarre et capricieux, moissonne les plus braves guerriers dans les combats, tandis qu'il épargne les lâches. Il n'en est pas ainsi, si nous en croyons le poëte flatteur; Auguste ne punit personne qu'il ne l'ait bien mérité: il conclut de-là que son ami n'a rien à craindre du commerce de lettres qu'ils ont ensemble, et qu'il peut le nommer dans ses écrits sans conséquence.

(6) Ovide pousse jusqu'au bout son parallèle impie d'Auguste avec ses Dieux: ceux qui périssent de la main des Dieux, périssent sans ressource, nul n'en revient; au lieu

qu'Auguste rappelle tous les jours de l'exil ceux qu'il y avoit justement condamnés, ou du moins s'il ne les rend pas tous à leur patrie, il adoucit autant qu'il peut les peines de leur exil; c'est tout ce que lui demande Ovide; il souhaite fort d'être un illustre exemple de la clémence de son prince.

(7) Ce Busiris étoit un cruel tyran d'Egypte, qui avoit coutume d'immoler tous ses hôtes à Jupiter. Ce tyran, qui brûloit les hommes tout vifs dans un taureau d'airain, étoit Denis, tyran de Sicile.

(8) Ovide compare ceux qui vivent sous un aussi bon prince qu'Auguste, à ceux qui voguent sur une mer calme et tranquille : il n'y a pas plus à craindre pour les uns que pour les autres; dans la cour d'Auguste, nul écueil où l'on puisse se briser; on y peut marcher en sûreté.

(9) Ovide prévient ici une objection qu'on pouvoit lui faire. Mais, dira-t-on, si vous jugez qu'il n'est pas besoin de supprimer les noms de vos amis dans les lettres que vous leur écrivez, parce que sous un aussi bon prince qu'Auguste, un tel commerce avec un homme disgracié, est sans conséquence; pourquoi donc au commencement de votre exil, étiez-vous si exact à observer cette bienséance? Il répond qu'il fut d'abord si étourdi de sa disgrace, qu'il en perdit la raison, et qu'on ne doit pas demander de raison à celui qui l'a perdue.

LETTRE SEPTIÈME. (Page 242).

(1) Ovide ennuyé de fatiguer par de vaines prières des amis lâches et timides qui n'osoient dire un mot en sa faveur, leur déclare enfin qu'il a honte de parler si souvent de la même chose inutilement, et que les paroles lui manquent

pour s'exprimer; qu'au reste, s'il est las de leur parler, ils le sont encore plus de l'entendre.

(2) On a déjà dit sur la VII.e Elégie du IV.e livre des Tristes, la manière dont les anciens Romains cachetoient leurs lettres; outre le cachet imprimé sur la cire, ils se servoient d'un fil ou lacet de lin ou de soie, qu'ils passoient dans le paquet de lettres; car la cire ne servoit qu'à recevoir la figure du cachet, et non point à fermer la lettre. *Signum cognovit*, dit Cicéron, *nos filum incidimus, legimus.* Il reconnut le cachet, je coupai le fil et nous lûmes.

(3) C'est ce que signifie le proverbe dont se sert ici Ovide: Je ne veux point nager contre le torrent, ou aller contre le fil de l'eau, c'est-à-dire, prendre une peine inutile.

(4) C'est ici une raillerie fine et piquante: Ovide demande pardon à ses amis et à sa femme, d'avoir trop compté sur eux, c'est-à-dire, de leur avoir fait trop d'honneur, en les regardant comme des amis solides et capables de tout entreprendre pour lui. Il ajoute sur le même ton, qu'il ne retombera plus dans la même faute, et qu'il saura mieux désormais apprécier leur amitié selon sa juste valeur.

(5) Ovide le prend ici sur un ton aigre et chagrin à l'égard de sa femme, dont il fait par-tout ailleurs de grands éloges: il l'excusoit même autrefois sur sa timidité si naturelle à son sexe, et sur son peu d'expérience dans les affaires; mais aujourd'hui il semble ne pouvoir lui pardonner son indolence et celle de ses amis, qui n'osoient se présenter devant Auguste et Livie pour solliciter son retour, ou du moins un exil plus doux et plus proche de l'Italie.

(6) Ovide voyant que toutes ses prières à sa femme et à ses amis ne servoient de rien, et qu'il ne pouvoit les engager à demander sa grace à l'empereur, prend enfin son parti, et

semble s'élever au-dessus de ses chagrins ; il se console de ses peines présentes par celles qu'il a déjà souffertes ; il se dit à lui-même qu'il n'est plus novice en matière de souffrances, ni semblable à un jeune taureau qui a de la peine à s'accoutumer au joug ; qu'il doit être depuis long-temps endurci à tous les maux de la vie.

(7) Notre poëte commence à s'appercevoir qu'il ne gagne rien par toutes les prières et par les sollicitations continuelles dont il fatigue ses amis pour obtenir un exil plus doux ; qu'il ne fait par-là que s'apprêter de nouveaux chagrins, et qu'il eût mieux valu pour lui de prendre d'abord son parti, de ne rien demander, et de s'en tenir où il est.

LETTRE HUITIÈME. (Page 245).

(1) *Mea cura, mea voluptas, mea gaudia*, sont des mots consacrés à la plus tendre amitié chez les poëtes latins : c'est aussi la coutume des bons amis qui sont en pays étrangers, d'envoyer des raretés de ces pays à ceux qu'ils aiment ; c'est une marque de leur souvenir, malgré l'extrême éloignement des lieux qui les séparent ; c'est aussi la coutume d'estimer beaucoup les moindres bagatelles qui viennent des pays lointains.

(2) Ce n'est pas qu'il n'y eût peut-être en ce pays-là des mines au moins de cuivre, puisque le plus beau cuivre vient des pays du Nord ; mais les courses continuelles des peuples voisins, qui ne vivoient que de rapines et de brigandages, ne donnoient pas le temps aux habitans de Tomes de s'adonner à tous les travaux nécessaires à tirer les métaux des entrailles de la terre. On peut voir dans les livres de Georges Agricola, intitulés *de re metallicâ*, les travaux infinis qu'il faut faire pour plier les métaux à nos usages.

(3) L'habit qui distinguoit les principaux magistrats de Rome, étoit une robe bordée par en bas d'une large bande de pourpre; elle s'appelloit *prætexta* : sous la *prétexte* on avoit une veste parsemée de pièces aussi de pourpre, arrondies en forme de têtes de cloux, et plus ou moins grandes, selon la qualité de ces magistrats. Les consuls, les édiles, les préteurs et les sénateurs portoient le laticlave, c'est-à-dire, sous la *prétexte* une veste parsemée de cloux plus larges; au lieu que les officiers inférieurs ne portoient que l'angusticlave, c'est-à-dire, la veste parsemée de pièces de pourpre en forme de cloux, mais moins larges.

(4) Ovide ne peut envoyer des étoffes de pourpre à son ami Maxime, parce que les eaux de la mer Sarmatique n'étoient point propres à teindre en cette couleur. Les Tyriens furent les premiers qui apprirent à teindre la laine en pourpre; ils se servoient pour cela du sang d'un petit poisson appellé en latin *murex*, et qui étoit assez commun sur leur côte.

(5) On a déjà dit ailleurs plusieurs fois que la petite ville de Tomes, lieu de l'exil d'Ovide, étoit située sur la rive gauche du Pont-Euxin, aujourd'hui appelée mer Noire, dans la Scythie-Européenne et la Thrace : de l'autre côté de cette mer sont la Bithinie, la Paphlagonie, la Cappadoce, la Colchide, toutes provinces de l'Asie.

(6) On peut juger quels étoient les savans de ce pays-là, puisque des flèches rangées dans un carquois leur tenoient lieu de plumes, de livres et de muses. C'est ainsi quelquefois qu'on dit en badinant, que cent tonneaux bien rangés dans une cave, font la bibliothèque des bons buveurs, vrais enfans de Bacchus.

LETTRE NEUVIÈME. (Page 247).

(1) Il est à croire que Brutus lui avoit nommé ce critique qui trouvoit à redire à ces fréquentes répétitions, mais qu'Ovide, pour mieux marquer le mépris qu'il a pour lui, ne daigne pas le désigner autrement que par un je ne sais qui, *nescio quem*, comme qui diroit *un certain quidam*.

(2) Ce qu'on reproche à Ovide, qu'il repète trop souvent, se réduit à deux choses. La première est qu'il demande sans cesse et jusqu'à l'importunité, qu'on le rapproche au moins de l'Italie, si on ne veut pas le rappeler à Rome. La seconde est qu'il ne parle dans toutes ses lettres, que du grand nombre d'ennemis barbares dont il est environné; c'est-à-dire, qu'il se plaint sans cesse de la longueur et de la dureté de son exil, et du peu de sûreté qu'il y trouve pour sa vie; ce qui sans doute est bien pardonnable.

(3) Ovide avoue ici ingénûment qu'il n'est point aveugle sur ses ouvrages, et qu'il y reconnoît bien des défauts: heureux, dit-il, de ce qu'on ne m'en reproche qu'un; savoir, mes redites trop fréquentes. Il suit en cela une maxime fort morale d'Epictète: si quelqu'un, dit ce philosophe Stoïcien, vient vous rapporter qu'un autre a mal parlé de vous, n'allez pas vous gendarmer contre ce médisant, ni lui montrer qu'il est un sot; au contraire, répondez-lui de sens froid qu'il ne connoît pas encore tous vos défauts, et que vous lui êtes très-obligé du peu de mal qu'il a dit de vous: c'est le secret infaillible de le faire taire.

(4) Thersite, fils d'Agrius, étoit le plus laid homme qui parut au siège de Troye, au rapport de Guillaume

Canterus qui en a fait le portrait d'après nature. Ovide, pour montrer que tout poëte est d'ordinaire idolâtre de ses propres ouvrages, dit qu'il en est d'eux comme d'Agrius, qui regardoit son fils comme un chef-d'œuvre de la nature, quoiqu'il n'y eût rien de plus laid que lui : cependant il s'est trouvé un certain sophiste qui a fait l'éloge de Thersite.

(5) Aristarque, dont parle ici Ovide, étoit un fameux grammairien, qui, ayant rassemblé les pièces éparses çà et là de l'Iliade d'Homère, les divisa en livres, et en forma ce tout régulier tel que nous l'avons depuis. On estima tellement le bon sens et la judicieuse critique de ce grammairien, qu'on ne reconnut plus pour vers d'Homère, que ceux qui avoient été marqués à son coin. Cependant Aristarque a passé dans la suite des temps pour un censeur trop rigide ; et il a été mis en proverbe, pour marquer un homme qui décide souverainement des ouvrages d'autrui : c'est un Aristarque, dit-on, qui ne trouve rien de bon à son goût.

(6) Ce distique d'Ovide :

Corrigere at res est tanto magis ardua, quanto,
Magnus Aristarco major Homerus erat.

a jeté les commentateurs d'Ovide dans un grand embarras, parce qu'il paroît une espèce de contradiction dans cette comparaison. Le poëte, pour marquer la grande difficulté qu'il y a de corriger un ouvrage déjà tout fait, auroit dû dire, ce semble : elle est aussi grande, cette difficulté, qu'Aristarque, correcteur d'Homère, est par-là plus grand qu'Homère même. Mais non, il dit : est aussi grande que le grand Homère et au-dessus d'Aristarque. Il compare

donc ici la grandeur de la difficulté qu'il y a de corriger, avec la supériorité d'Homère au-dessus de son correcteur Aristarque. En effet, quelque difficulté qu'il se trouve à corriger un excellent ouvrage tel que l'Iliade d'Homère, il s'en faut beaucoup que la gloire de celui qui corrige égale celle de celui qui a inventé et composé l'ouvrage.

(7) Notre poëte répond ici fort spirituellement à ce qu'on lui objecte, qu'il est toujours sur le ton plaintif et qu'il ne dit presque jamais que les mêmes choses. Premièrement, dit-il, chaque chose a son temps : quand j'étois gai et content, je chantois des choses gaies et plaisantes ; aujourd'hui triste et chagrin, je ne chante que des choses tristes et lugubres. Secondement, de quoi puis-je parler dans un pays si misérable, si ce n'est des misères qu'on y souffre ? Troisièmement, j'ai beau répéter cent fois les mêmes choses, à peine daigne-t-on m'entendre ; et d'ailleurs ce n'est pas aux mêmes personnes que je dis les mêmes choses. En quatrième lieu, veut-on que pour ne dire qu'une fois la même chose, je n'écrive qu'à un seul ami, quelque besoin que j'aie de recourir à tous ? Enfin il est permis, dit-il, à des poëtes qui ne travaillent qu'à des sujets feints, de varier les aventures de leur héros fabuleux, par mille fictions nouvelles : mais ma Muse ne parle que de mes malheurs qui sont très-réels et trop vrais ; c'est un témoin qui ne peut varier dans ses dispositions sans se rendre criminel : de plus la vérité est une ; on ne peut la déguiser, mais seulement la représenter sous différentes images, comme j'ai fait.

(8) Ovide s'excuse encore de ses fréquentes répétitions, sur ce qu'en écrivant plusieurs lettres séparément à chacun de ses amis, il n'a pas prétendu faire un livre dans les

formes, ni un ouvrage régulier, mais seulement un recueil de lettres ramassées au hasard et sans ordre dans un même volume; et qu'ainsi on ne doit point s'étonner s'il retombe assez souvent dans des redites. On voit qu'Ovide ne parle ici que de ses livres des Tristes et du Pont, et non de ses autres ouvrages, comme des Fastes et des Métamorphoses, où il a su bien jeter par-tout cette agréable variété, si nécessaire dans les ouvrages réguliers : au lieu que dans ses lettres il n'a pensé, dit-il, qu'à rendre ce qu'il devoit à ses amis et à lui-même, sans ambitionner la gloire de bel esprit et de grand poëte.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME LIVRE.

LES

LES ÉLÉGIES D'OVIDE.

LIVRE QUATRIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

A SEXTE POMPÉE.

Il lui demande la permission de le nommer à la tête de cette lettre.

Illustre Sexte Pompée, souffrez qu'un homme qui vous doit la vie, vous adresse des vers ; agréez encore, pour comble de vos bontés, que j'y mette votre nom. Si cette liberté vous déplaît (1), j'avouerai bien, si vous le voulez, que j'ai fait une faute ; mais vous ne pouvez qu'en approuver la cause ; écoutez-la.

Je n'ai pu faire violence à mon esprit et à mon cœur (2), qui m'ont, pour ainsi dire, forcé à vous rendre grace de vos bienfaits : ne vous offensez pas, je vous prie, de ce témoignage public de ma gratitude. O combien de fois me suis-je accusé moi-même d'une espèce d'impiété, parce que votre nom ne paroissoit nul part dans mes écrits ! Combien de fois, en écrivant des lettres,

ma main s'est-elle trompée, et a-t-elle écrit imprudemment votre nom pour celui d'un autre! j'ai trouvé même quelque plaisir à cette méprise (3). Hé bien, ai-je dit, dût-il s'en fâcher mille fois, il verra son nom écrit ici; je ne puis plus me contraindre : ah, j'ai honte de ne l'avoir pas offensé plutôt (4).

Qu'on m'abreuve, si on le veut, des eaux du fleuve Léthé (5), s'il est un Léthé au monde, qui fasse oublier toute chose : pour moi je ne pourrai jamais vous oublier. Trouvez bon, je vous prie que cela soit ainsi; ne rayez pas de mes lettres certains termes obligeans qui vous déplaisent, et ne me faites point un crime de mon devoir. Souffrez donc qu'on vous fasse un léger remerciement pour tant de bienfaits signalés; si vous n'y consentez pas, je serai reconnoissant malgré vous. Jamais vous n'avez balancé un moment à me protéger (6) en toute occasion; votre bourse me fut ouverte en tout temps, et maintenant encore votre cœur toujours tendre et généreux ne s'est point effrayé des cruelles disgraces qui m'ont accablé dans le triste état où je suis, et vous me fournissez abondamment tous les besoins nécessaires à la vie.

Vous me demanderez peut-être d'où me vient cette confiance que j'ai en vous pour l'avenir : je vous réponds que tout ouvrier conserve son

ouvrage (7); de même que la fameuse figure de Vénus, pressant des doigts ses beaux cheveux encore tout dégoûtans des eaux où elle prit naissance, fut le chef-d'œuvre d'Apelle (8); de même que la Minerve d'ivoire ou d'airain (9), gardienne de la citadelle d'Athènes, fut le plus parfait ouvrage de Phidias; et que les deux chevaux jetés en fonte par Calamis (10), lui ont acquis un renom immortel; de même enfin que la vache de Myron (11), faite d'après nature, a rendu ce statuaire à jamais célèbre : ainsi moi, cher Sextus, je passe pour être l'une de vos créatures, et le chef-d'œuvre de vos bontés.

LETTRE II.

A SÉVÈRE.

Ovide lui déclare que sa veine poétique est tarie et presque totalement épuisée.

O vous, le plus grand poëte de nos jours, cher Sévère (1), les vers que vous allez lire viennent de chez les Scythes, peuple inculte et grossier (2), à longs cheveux et à longue barbe. J'ai honte, je l'avoue, de ne vous avoir point encore nommé dans mes poésies : nous nous sommes cependant écrit assez régulièrement en prose (3); il n'y a que mes vers où votre nom n'a point encore paru, orné de toutes les marques de mon estime et de ma tendre amitié. Mais à quoi bon vous donner des vers, puisque c'est vous qui en donnez aux autres, et tout des meilleurs ?

Qui s'avisa jamais d'offrir du miel à Aristée (4), du vin à Bacchus, du bled à Triptolême, et des fruits à Alcinoüs ? Vous avez un génie fécond en beaux vers ; et parmi ceux qui cultivent l'Hélicon, il n'en est point qui fasse une plus riche et plus abondante moisson que vous.

Ainsi donc, cher Sévère, envoyer des vers à un homme tel que vous, ce seroit porter des feuilles aux forêts; voilà pourquoi j'ai différé si long-temps à vous en adresser. D'ailleurs, ne croyez pas que mon esprit soit aussi prompt à seconder mes désirs, qu'il le fut autrefois; je travaille souvent en vain, à-peu-près comme celui qui laboure dans le sable.

De même que le limon bouche les conduits (5) d'un étang, ou qu'un courant d'eau s'arrête quand la source en est fermée par la boue qui s'y amasse; mon esprit, si je l'ose dire, est comme bouché par le limon de mes maux, et ma veine appauvrie ne coule plus que goutte à goutte. Si l'on avoit mis Homère dans un pays aussi sauvage et aussi ennemi des Muses que celui-ci, Homère seroit devenu lui-même et Gète et barbare. Je sens moi-même (pardonnez l'aveu que je fais), je sens mes premières ardeurs pour l'étude bien refroidies; je n'écris presque plus; j'ai beaucoup de cet enthousiasme divin et de ce feu sacré qui anime les poëtes : ma muse ne se prête plus à moi qu'avec peine; et quand je prends mes tablettes, ce n'est qu'en dépit d'elle qu'elle conduit ma main pour jeter quelques vers sur le papier. Je ne trouve plus ni goût ni plaisir à composer, et je ne fais que coudre ensemble

quelques pieds de vers assez mal assortis ; soit parce qu'il ne m'en revient aucun avantage, et que mes poésies ont été la cause de mes malheurs ; soit enfin parce que je m'ennuie de déclamer seul à l'écart, et de faire des vers que je ne puis lire à personne.

La présence d'un auditeur attentif nous anime à bien dire ; la vertu applaudie s'accroît et se fortifie ; la gloire est un puissant aiguillon qui pique et qui réveille. Mais à qui pourrai-je réciter ici mes vers ? sinon à des Coralles, ces faces basanées et olivâtres que j'ai toujours devant les yeux, ou à d'autres nations non moins barbares qui habitent le long des bords du Danube. Mais encore que faire ici tout seul, et à quoi employer l'ennuyeux loisir qui me reste ? et comment puis-je abréger des jours qui me paroissent si longs ? Car, je n'aime ni le vin, ni les jeux de hasard, qui sont les passe-temps ordinaires. Je ne puis non plus m'occuper de l'agriculture, qui me plairoit assez, si les guerres continuelles qui nous déchirent, ne venoient me troubler dans cet innocent plaisir. Que me reste-t-il donc que de recourir aux Muses ? Mais, hélas ! ces déesses m'ont si mal servi jusqu'ici, que leurs consolations me paroissent bien froides. Pour vous qui, plus heureux que moi, buvez com-

modément et à longs traits les eaux d'Hypocrêne (6), vous ne sauriez trop aimer la poésie où vous réussissez si bien ; cultivez-la donc avec ardeur, et envoyez-nous, en ce pays, quelque nouvel ouvrage de votre façon, que je puisse lire avec plaisir dans ma triste solitude.

LETTRE III.

A UN AMI INCONSTANT.

Sur l'instabilité de la fortune.

Dois-je ici me plaindre ou me taire (1) ? parlerai-je de votre indigne procédé à mon égard, sans vous nommer ? ou bien faut-il vous faire connoître à tout le monde pour ce que vous êtes ? Non, je ne vous nommerai point dans mes vers ; ce seroit vous faire trop d'honneur (2), et vous en pourriez tirer quelque gloire. Pendant que ma fortune étoit florissante (3) et assez bien affermie, vous étiez le premier à vous y attacher, et des plus empressés à me suivre : mais aussitôt que cette déesse inconstante a commencé à me regarder de mauvais œil (4), vous avez battu en retraite, parce que vous saviez que je pouvois avoir besoin de vous. Bien plus, vous faites semblant de ne me pas connoître ; et quand on vous parle d'Ovide, vous demandez ce que c'est. Je suis (apprenez-le malgré vous) je suis celui qui, dès votre enfance, vous fut uni d'une amitié très-étroite : je suis celui qui toujours le premier entrai dans vos affaires les plus sérieuses, comme

aussi dans tous vos jeux et vos plaisirs les plus doux: c'est moi qui, l'un de vos plus ordinaires convives, pouvois presque passer pour être de votre maison : c'est moi encore à qui vous faisiez l'honneur de dire que j'étois votre unique muse (5). Enfin, je suis celui auquel vous songez aujourd'hui si peu, que vous ne sauriez dire, perfide, s'il est vivant ou s'il est mort, et le moindre de vos soins est d'en être informé.

Si, au fond, vous ne m'avez pas aimé, au moins, de votre aveu même, vous en faisiez semblant; ou si c'étoit tout de bon, dès-là vous êtes un volage et un inconstant. Mais enfin, déclarez-vous, et dites quel sujet de mécontentement vous a fait changer : si votre plainte est injuste, dès-lors la mienne est équitable. Pour quel crime prétendu n'êtes-vous plus le même à mon égard ? Je suis malheureux, il est vrai; est-ce donc là mon crime à votre compte ? Si vous ne pouviez ou vous n'osiez me rendre aucun service, il falloit du moins me le dire en trois mots dans une lettre.

Mais on dit de plus (et j'ai peine à le croire), on dit que vous insultez à mes malheurs, et que vous ne m'épargnez pas dans vos discours. Insensé, que faites-vous ? Si la fortune vient à vous tourner le dos, on apprendra de vous-même à regarder votre disgrace d'un œil sec et indiffé-

rent. Cette déesse, toujours montée sur un globe chancelant, montre assez son inconstance; tel est au-dessus du globe qui sera bientôt au-dessous : elle est plus mobile qu'une feuille d'arbre, ou que le vent qui remue cette feuille; votre inconstance, ô le plus faux des amis, est pareille à la sienne ! Tout ce que possède l'homme ici bas (6) ne pend qu'à un filet ; et ce qui paroît au monde de plus ferme et de plus solide, tombe tout-à-coup.

Qui n'a pas entendu parler des richesses d'un Crésus (7) ? Ce Crésus néanmoins ayant été pris en guerre par son ennemi, fut trop heureux de racheter sa vie de tous ses trésors. Voyons encore ce tyran (8), autrefois si redouté dans Syracuse, et depuis réduit à exercer un vil emploi pour ne pas mourir de faim. Mais encore qui fut plus illustre dans le monde que Pompée, surnommé le Grand (9) ? cependant Pompée fuyant devant son ennemi, est contraint d'implorer le secours d'un homme qui, autrefois, avoit rampé devant lui ; et celui qui naguère s'étoit vu maître du monde entier, fut réduit à manquer de tout. Que dirons-nous encore de ce consul fameux (10) par ses triomphes sur Jugurtha et sur les Cimbres ? Ce Marius, sous qui Rome fut tant de fois victorieuse, est obligé de se cacher au fond d'un marais, parmi des roseaux fangeux,

où, tout couvert de boue, il souffre mille indignités honteuses à un si grand homme?

La puissance divine se joue des choses humaines, et à peine peut-on s'assurer d'une heure de temps dans la vie. Si quelqu'un m'avoit dit, il y a quelques années: Ovide, vous vous verrez un jour sur les bords du Pont-Euxin, et en butte aux flèches meurtrières des Gêtes; tu es fou, lui aurois-je dit, purge-toi copieusement, et avale tout l'ellebore qui croît dans Anticyre(11). Tel est cependant aujourd'hui mon malheureux sort; et quand j'aurois pu me garantir de tout ce qui pouvoit m'arriver de fâcheux de la part des hommes, je ne pouvois parer aux traits de la vengeance d'un puissant dieu (12). Tremble donc, ami perfide (13), tremble pour toi; ce qui peut-être aujourd'hui répand la joie dans ton cœur, peut, au moment même, que tu parles, te devenir un juste sujet de larmes.

LETTRE IV.

A SEXTE POMPÉE (*).

Ovide lui témoigne la joie qu'il a d'apprendre qu'il est désigné consul.

Il n'est point de jour si pluvieux (1), où la pluie ne cesse par intervalle, point de terre si ingrate (2), où parmi quantité de mauvaises herbes, il n'en croisse quelques bonnes; ainsi, n'est-il point d'hommes si malheureux, qui n'ait quelques momens de joie dans la vie. Me voilà, moi, par exemple, banni de ma patrie, privé de ce que j'ai au monde de plus cher, et jeté sur les bords gétiques après un triste naufrage;

(*) Cette lettre est écrite à Sexte Pompée, désigné consul pour l'année suivante, qui fut celle de la mort de l'empereur Auguste, et la cinquième année de l'exil d'Ovide; car nous apprenons de Suétone qu'Auguste mourut sous le consulat de Sextus Pompéïus et de Sextus Apuleïus: il est aussi constant que ce Sexte Pompée, auquel Ovide adresse cette lettre, n'est point le fils du grand Pompée, qui se maintint long-temps en Sicile contre toutes les forces d'Octavius César, et qui depuis fut tué en Asie, bien long-temps avant la mort de César surnommé depuis Auguste.

malgré cela, j'ai trouvé de quoi dissiper un peu les nuages qui me couvrent le front, et je vais oublier quelques momens le triste état de ma fortune.

Je promenois un jour ma mélancolie sur les bords de la mer, lorsque j'entendis derrière moi un certain bruit semblable au battement des aîles d'un oiseau; aussi-tôt je me retourne, et je ne vois rien qui frappe mes yeux, mais j'entendis fort distinctement ces mots : Je suis la renommée (3); après avoir traversé rapidement des espaces immenses, je descends ici pour vous annoncer (4) d'agréables nouvelles : Pompée, l'un de vos plus chers amis, est désigné consul pour l'année prochaine, qui dès-là ne peut manquer d'être heureuse à tout le monde; elle dit, et après avoir rempli le Pont de ce bruit qui répand la joie par-tout, la déesse prend son vol vers d'autres nations : pour moi, ma joie fut si grande, que tous mes chagrins et toute l'horreur de ce lieu si sauvage, se dissipèrent en un instant.

Ainsi donc, lorsque Janus (5), ouvrant la nouvelle année, fera succéder au mois de décembre le mois qui lui est consacré, Pompée (6) sera revêtu de la pourpre et de la première dignité du sénat, afin qu'il ne manque rien aux honneurs qui sont dus à son mérite. Il me semble déjà

voir, cher Pompée, le vestibule de votre palais regorger d'une foule de monde, et le peuple s'étouffer presque dans la presse. Je vous vois ensuite marcher au Capitole (7), où les Dieux se montrent favorables à vos vœux ; c'est-là que des taureaux, plus blancs que la neige (8), et nourris dans les gras pâturages de l'Etrurie, présentent d'eux-mêmes le cou à la hache du sacrificateur ; alors vous invoquerez tous les Dieux, et particulièrement ceux que vous souhaiterez le plus de vous rendre propices, comme Jupiter et le grand César : De-là vous serez conduit au sénat (9), où cette auguste compagnie, assemblée selon la coutume, écoutera avec une grande attention le discours (10) éloquent que vous prononcerez, et qui sera suivi des acclamations ordinaires en ce jour. Enfin, après que vous aurez rendu graces aux Dieux, puis à l'empereur, qui vous donnera souvent occasion de lui en rendre de pareilles, vous retournerez chez vous, accompagné du sénat en corps, et de tout un peuple qui, accourant en foule pour vous offrir ses services, ne pourra tenir qu'à peine dans votre maison.

Hélas ! que je suis malheureux de n'être pas confondu dans cette foule, et de ne pas voir tout cela de mes yeux. Absent du moins je le verrai des yeux de mon esprit. Quel plaisir pour lui de

contempler le visage aimable de son cher consul : fasse le ciel qu'au milieu de ces honneurs, vous rappelliez pour un moment le souvenir de mon nom, et que vous disiez en soupirant : que fait à cette heure le pauvre Ovide ? Si j'apprends de quelqu'un que vous ayez prononcé ces paroles, j'avoue que la peine de mon exil en sera diminuée de moitié.

LETTRE V.

AU MÊME POMPÉE ACTUELLEMENT CONSUL.

Le poëte se félicite lui-même d'un si heureux évènement.

ALLEZ mes vers, allez vous faire entendre (1) à un savant consul, et méritez l'honneur d'être lus du premier magistrat de Rome. Le voyage est long, j'en conviens (2); vous êtes même un peu boiteux, et nous sommes au fort de l'hiver, où toute la terre est couverte de neige; mais qu'importe, il faut partir. Quand vous aurez traversé la Thrace (3), pays fort froid, le Mont-Æmus, toujours enveloppé de gros nuages, et la mer Ionienne; de-là, en moins de dix jours, sans trop forcer votre marche, vous arriverez dans cette ville souveraine de l'univers; partez, rendez-vous tout d'abord à la maison de Pompée; c'est celle qui joint de plus près la place d'Auguste (4); si quelqu'un parmi le peuple, comme il arrive d'ordinaire, vous demande qui vous êtes, et d'où vous venez, vous direz quelques noms à tout hasard : car, encore que vous puissiez dire le vôtre, sans conséquence, certainement, le plus sûr est d'en supposer un. Quand vous serez arrivés

rivés à la porte du consul, il ne vous sera pas aisé de le voir (5) et de lui parler, quoique sa maison soit ouverte à tout le monde; mais alors élevé sur un siége d'ivoire sculpté de diverses figures, il sera occupé à rendre justice (6), ou bien à régler les rentes de la ville (7), et à en adjuger les fermes aux plus offrants et derniers enchérisseurs, pour ne pas laisser périr des fonds si riches : peut-être aussi qu'alors il ira présider au sénat dans le temple de Jules (8), où l'on traite des affaires les plus importantes, et qui méritent toute l'attention d'un si grave magistrat : peut-être enfin ira-t-il faire sa cour à l'empereur (9) ou au prince son fils, pour s'instruire plus à fond des devoirs de sa charge. Le reste de son temps sera destiné au jeune César Germanicus (10); c'est après les plus grands Dieux (11), celui qu'il révère le plus; cependant, mes vers, lorsque Pompée sera un peu débarrassé de cette multitude d'affaires qui l'accablent, il se tournera enfin vers vous, puis vous tendant la main d'un air tout gracieux; comment se porte votre père, vous dira-t-il? sur quoi vous lui répondrez, notre père vit encore, et il reconnoît que c'est à vous, après Auguste, à qui il doit la vie; souvent aussi on l'entend raconter, qu'allant en exil, ce fut par vos soins (12) qu'il traversa tant de pays barbares en toute sûreté; et que, sans

votre protection, les Thraces auroient plus d'une fois rougi leurs épées de son sang; il dit encore que vous lui fournîtes des vivres en abondance, et tout ce qui étoit nécessaire pour un si long voyage, sans qu'il lui en coûtât rien du sien; mais il proteste qu'en reconnoissance d'une amitié si bienfaisante, il sera toute sa vie le plus humble et le plus passionné de vos serviteurs. Plutôt les montagnes seront sans arbres qui les couvrent de leur ombre, plutôt les mers seront sans vaisseaux qui y voguent à pleines voiles; et plutôt les fleuves remonteront vers leur source, que notre père perde jamais le souvenir de vos bienfaits.

Voilà ce que vous lui direz, mes vers; puis en finisssant, vous le prierez de continuer toujours à protéger un homme qu'il a déjà comblé de ses biens : alors votre commission sera faite, vous aurez rempli tous vos devoirs, et atteint le but de votre voyage.

LETTRE VI.

A BRUTUS.

Ovide ayant perdu un ancien protecteur par la mort de Maximus Fabius, met toute sa confiance en Brutus.

CETTE lettre, cher Brutus, vous vient d'un pays, où vous ne voyez qu'à regret votre ami Ovide relégué loin de vous; mais ainsi l'a ordonné mon malheureux destin (1), plus puissant que vous et que tous vos vœux; il y a cinq ans que j'habite la Scythie (2), et déjà plus d'un lustre s'est écoulé depuis mon arrivée en ce pays; la fortune toujours constante à me persécuter, court au-devant de tous mes désirs; mais c'est pour les traverser avec toute la malignité dont elle est capable. Vous alliez donc, cher Maxime, l'honneur et la gloire de la maison des Fabius, offrir pour moi de très-humbles prières au grand Auguste, la chose étoit résolue; mais une mort prématurée a prévenu nos vœux : Ah! c'est moi sans doute qui en suis la cause (3); et certainement je n'en valois pas la peine; mais il faut avouer que je me trouve ici

dans un étrange embarras : car à qui confier aujourd'hui le soin de faire finir mes peines ? en perdant Maxime, j'ai perdu tout appui et toute protection.

Auguste lui-même avoit paru se laisser fléchir, il étoit disposé à pardonner une faute, où il reconnoissoit plus d'imprudence que de malice; mais ce grand prince vient de quitter la terre (4), et en la quittant, il a emporté avec lui toutes mes espérances.

Cependant, cher Brutus, je vous ai adressé des vers autant bons qu'il se peut, dans un lieu comme celui-ci, pour être chantés en l'honneur de nouveau citoyen du ciel (5). Puisse cette œuvre de piété produire quelques bons effets en ma faveur ! puisse-t-elle apporter quelque adoucissement à mes maux, et appaiser un peu la colère de l'auguste postérité du grand prince qui vient de nous être enlevé ! Pour vous, cher Brutus, je suis bien assuré, et j'en jurerois, que vous ferez pour moi les mêmes vœux que je fais ; votre fidélité constante m'en répond : car bien qu'en toute occasion vous m'ayez donné des marques d'une amitié sincère, vous avez redoublé vos soins dans ce temps d'adversité ; et si quelqu'un voyoit couler vos larmes avec les miennes, il jureroit que ce sont deux hommes qui souffrent la même peine; la nature vous a

fait d'un tempérament si doux, que je ne connois point d'homme au monde qui soit plus tendre et plus sensible aux maux d'autrui.

Si l'on ne savoit pas avec quelle force et quelle vigueur vous plaidez (6) dans le barreau, on ne croiroit jamais que vous eussiez le courage de faire condamner un criminel : or, c'est le même génie qui fait qu'on se montre autant doux et humain à d'humbles suppliants que terrible et redoutable aux scélérats, deux qualités fort contraires en apparence. Lorsque vous entreprenez de venger une loi violée, quelque sévère qu'elle paroisse, toutes vos paroles sont comme autant de flèches ardentes. Puissent nos ennemis dans leur fureur, éprouver la force de votre éloquence armée de tous ses traits : au reste, vous savez si bien les préparer ces beaux traits d'éloquence, et avec tant de facilité, qu'on est étonné de voir dans un corps aussi délicat que le vôtre, un esprit si mâle et si vigoureux; mais au contraire, s'il se présente devant vous quelque homme injustement maltraité de la fortune, le dirai-je ? il n'est point de femme qui s'attendrisse plus sur ses malheurs; c'est ce que j'éprouvai moi-même au temps de ma disgrace, où la plupart de mes amis me méconnurent, et me désavouèrent : s'il m'arrive d'oublier ces amis infidèles, qu'ils me le pardonnent; mais jamais

je ne vous oublierai vous autres qui prenez tant de soins de me soulager dans mes peines. Oui plutôt le Danube, trop voisin de cette frontière (7). remontera du Pont-Euxin vers sa source; et le soleil au milieu de sa carriere (8), retournera plutôt vers les rives orientales, comme au temps de Thyeste, et de ce festin barbare où l'on lui servit à table les membres de son fils, que j'oublie jamais par une insigne ingratitude ceux qui, comme vous, ont pleuré ma perte, et ont été sincèrement touchés de mes disgraces.

LETTRE VII.

A VESTALIS.

Eloge d'un excellent officier de guerre.

JEUNE héros, issu du sang des rois (1), et envoyé sûr les côtes du Pont-Euxin, pour y commander dans tout le Septentrion (2); je puis vous prendre pour témoin oculaire de la barbarie du climat où je réside; et que ce n'est pas sans raison que je me plains de mon triste sort. Le témoignage d'un homme aussi illustre que vous (3), sera sans doute d'un grand poids, pour appuyer ce que j'avance.

Vous voyez de vos yeux tout le Pont couvert de glace, et comment le vin pétrifié par le froid (4), se soutient de lui-même sans aucun vase : vous voyez les charretiers scythes faire passer leurs pesantes charrettes à travers les eaux du Danube, et des hommes barbares qui trempent la pointe de leurs dards dans un poison mortel, afin de donner la mort à coup sûr, d'une manière ou d'autre.

Plût au ciel que vous n'eussiez été que témoin de cette maudite invention, et que vous ne l'eus-

siez pas éprouvé vous-même dans les combats ; c'est ainsi qu'à travers mille dangers on court à la gloire, et qu'on parvient comme vous au degré de premier porte-enseigne de l'armée (5) romaine : quelque noble et quelque utile que soit ce titre par les grands avantages qui y sont attachés, votre valeur, illustre Vestalis, est bien au-dessus du rang que vous tenez ; le Danube en est témoin (6), ce Danube que votre bras invincible a tant de fois rougi du sang gétique ; Egypse en est garant (7), cette ville fameuse que vous avez emportée d'assaut ; elle a bien senti qu'il n'est point de place si forte par sa situation, qui puisse tenir contre vous : celle-ci, assise sur un rocher inaccessible, et qui se perdoit dans les nues, étoit également fortifiée de la nature et de l'art ; un ennemi brutal l'avoit surprise et enlevée sur le roi de Thrace ; ce fier vainqueur, après l'avoir pillée, en demeura le maître, jusqu'à ce que Vitellius (8) ayant fait descendre le fleuve à son armée, la rangea en bataille sur ses bords, et marcha contre les Gètes enseignes déployées.

C'est-là, illustre Vestalis, digne fils du grand Domnus (9), qu'emporté par une ardeur guerrière, vous tombâtes brusquement sur les ennemis, et les armes éclatantes dont vous étiez couvert (10), firent assez remarquer vos belles actions : on vous vit monter fièrement à l'assaut,

à travers une grêle de pierres et de dards empoisonnés qu'on lançoit de toutes parts, et qui ne vous arrêtèrent pas un moment; déjà votre casque est tout hérissé de javelots, et votre bouclier percé de mille traits qu'il n'est pas possible d'éviter tous; vous en fûtes atteint plus d'une fois, mais l'amour de la gloire vous rendit peu sensible à la douleur. Tel fut Ajax devant Troye lorsqu'il défendoit la flotte des Grecs, qu'Hector poursuivoit le fer et la flamme à la main.

Mais enfin, lorsqu'on joignit l'ennemi de plus près, et qu'on en vint aux mains; nouveau Mars, qui pourroit dire tout ce que vous fîtes alors, combien d'ennemis tombent sous vos coups, et avec qu'elle intrépidité on vous voit marcher sur un tas de morts moissonnés par votre épée, et fouler aux pieds une infinité de cadavres gètes et sarmates; votre lieutenant (11), piqué d'une noble émulation, vous seconda bravement avec toute sa troupe; chaque soldat rend coup pour coup, et brûle de se signaler à votre exemple; mais vous surpassez autant tous les autres en valeur, que le fameux Pégase surpassoit en vîtesse tous les chevaux du monde.

Enfin, Egypse tombe sous l'effort de vos armes; elle se rend à vous; et moi, cher Vestalis, je me charge de transmettre par mes vers aux siècles à venir, tous vos beaux faits d'armes dans ce fameux siège.

LETTRE VIII.

A SUILLIUS.

Il lui promet des vers, et lui fait entendre que ce présent n'est pas à mépriser.

ESPRIT orné de tout ce que les beaux arts ont d'agrémens; aimable Suillius (1), j'ai reçu votre lettre un peu tard; cependant, elle m'a fait un vrai plaisir, en m'assurant que si des prières soutenues de quelques faveurs, et jointes à un profond respect, peuvent appaiser des Dieux irrités, vous ne les épargnerez pas pour moi; mais quand même ces prières ne seroient point exaucées, je vous suis toujours fort obligé de votre affection à me servir; la seule envie de me faire du bien est d'un grand mérite chez moi; ce zèle impétueux qui vous porte à tout entreprendre en ma faveur, puisse-t-il durer toujours, et que cette pieuse tendresse qui vous fait compâtir à tous mes maux, ne se lasse point de mes longues souffrances! l'alliance qui est entre nous me donne quelque droit de l'espérer: je souhaite que rien ne puisse en affoiblir les nœuds.

Car enfin, je considère votre femme comme

ma propre fille (2), et celle qui vous nomme son gendre me nomme aussi son mari. Quel malheur pour moi, si, en lisant ces vers, vous rougissez; et si vous avez honte de passer pour mon allié (3); il n'y a pourtant ici rien de honteux que pour la fortune (4), qui doit rougir des maux qu'elle m'a faits; rien ne prouve mieux qu'elle est aveugle.

Si vous examinez ma naissance, vous saurez que je descends d'une longue suite de chevaliers romains; si vous recherchez mes mœurs et les principaux traits de ma vie, pardonnez à un malheureux une faute de pure imprudence, tout le reste est sans tache et sans reproche.

Ainsi donc, si vous pouvez espérer d'obtenir quelque chose à force de prières, adressez-les à ces Dieux que vous encensez chaque jour (5). On sait qu'un jeune César est votre divinité favorite, et que c'est à son autel où vous sacrifiez le plus souvent; tâchez donc de le fléchir; il ne souffrira pas sans doute que les prières de son plus fidèle ministre (6) demeurent sans effet; cherchez donc auprès de lui un prompt remède à mes maux; pour peu qu'un vent favorable souffle de ce côté-là (7), on verra bientôt ma barque presque submergée par la tempête, revenir sur l'eau; et alors, au milieu de l'encens que je ferai fumer sur ses autels, je publierai hautement la grandeur et la puissance de ce Dieu; mais n'at-

tendez pas de moi, Germanicus, que je vous bâtisse un temple de marbre (8), ma fortune ne va pas jusques-là, et mon exil a épuisé mes finances. Que des villes heureuses par vos bienfaits, ou des familles opulentes érigent de superbes monumens à votre gloire; pour Ovide, il ne vous donnera que des vers, ce sont-là toutes ses richesses: j'avoue que pour un grand prince qui, en me tirant de mon exil, me rendra la vie, c'est peu de chose de ne lui donner què des paroles; mais celui qui donne ce qu'il a de meilleur, doit passer pour libéral; sa reconnoissance ne peut aller plus loin.

L'encens offert par un pauvre dans un petit encensoir de bois (9), ne vaut pas moins que celui d'un riche qui l'offre à pleines mains dans un grand vase d'or; on immole aussi souvent sur les autels du Capitole (10) une jeune brebis qui tette encore sa mère, qu'un de ces taureaux nourris et engraissés dans les pâturages de la Toscane.

Après tout, rien ne doit flatter plus agréablement les grands (11) que l'encens des poëtes; c'est en vers qu'on chante les héros, et qu'on éternise leur gloire; c'est par les vers que la valeur héroïque survit aux héros mêmes (12), et qu'elle se sauve de l'oubli du tombeau; le temps consume tout, et le bronze et le marbre; rien ne peut lui

résister ; il n'y a que ce qui est écrit qui triomphe des temps ; c'est par les écrits d'un Homère, que vous connoissez Agamemnon (13), et tous les héros qui combattirent pour ou contre lui. Qui connoîtroit aujourd'hui Thèbes avec ses sept fameux capitaines, et tout ce qui s'est passé de mémorable devant et après eux, sans le secours des vers ?

Ce sont les vers, s'il est encore permis de le dire (14), qui font les Dieux mêmes ; une si haute majesté a besoin d'un poëte qui chante sa gloire et tous ses attributs : ainsi, avons-nous appris que ce monde visible (15) ne fut d'abord qu'un chaos confus, et une masse informe ; mais qu'ensuite les élémens, rangés chacun dans sa sphère, formèrent, par leur concert, ce beau tout que nous voyons.

C'est encore à la poésie qu'est dû tout ce qu'on sait de ces monstrueux géants qui entreprirent d'escalader le ciel, et qui, frappés de la foudre, furent précipités jusqu'au fond du Tartare. Ainsi, Bacchus, vainqueur des Indiens, et Hercule (16), ce conquérant de la Béotie, se sont acquis une gloire immortelle dans nos vers ; enfin, jeune César, si les vertus héroïques du grand Auguste, votre aïeul (17), l'ont élevé au rang des Dieux, c'est par des vers qu'on a consacré sa mémoire ; si donc il me reste encore quelque étincelle de

ce beau feu qui m'anima dans mes jeunes ans, aimable Germanicus, je le consacre à votre gloire. Vous êtes poëte vous-même (18) : comment pourriez-vous dédaigner les services d'un poëte ? l'estime et le penchant que vous avez pour ce bel art, en rehausse infiniment le prix ; si le grand nom que vous portez ne vous appeloit à des emplois plus éclatans, vous auriez été l'honneur et la gloire des Muses ; mais vous aimez mieux donner une illustre matière à nos vers, que d'en donner des vôtres au public : cependant, vous ne sauriez gagner sur vous de renoncer tout-à-fait à la poésie; tantôt vous vous signalez dans les combats, tantôt vous jetez quelques vers sur le papier ; et ce qui est un pénible travail pour les autres, n'est qu'un jeu d'esprit pour vous.

De même qu'Apollon prend tour-à-tour l'arc et la lyre, et en ajuste les cordes merveilleusement bien aux différens usages qu'il en sait faire : ainsi, vous, grand prince, vous exercez tour-à-tour le métier de héros dans les lettres, et de héros dans la guerre ; ou plutôt, vous maniez la lyre comme Apollon, et vous lancez la foudre comme Jupiter ; mais enfin, puisque j'ai eu le bonheur d'être admis au bord de l'Hypocrène (19), j'ai droit à vos faveurs, vous ne pouvez les refuser à un homme qui a été associé avec vous aux mystères des Muses ; aidez-moi donc, je vous en con-

jure, à sortir au plutôt de ces tristes lieux trop asservis aux Coralles, et délivrez-moi des mains des cruels Gètes; ou s'il faut enfin que je sois pour toujours exilé de ma patrie, que ce soit plus près de Rome, afin que je puisse célébrer vos victoires lorsqu'elles sont encore récentes, et pour ne pas laisser vieillir tant de belles actions dans le silence. Quant à vous, cher Suillius, n'oubliez jamais l'étroite alliance qui est entre nous; priez donc, que les Dieux se laissent enfin toucher aux vœux ardens d'un homme qui, comme mari de la mère de votre femme, peut presque se dire votre beau-père.

LETTRE IX.

A GRÉCINUS.

Ovide le félicite sur ce qu'il est désigné consul pour l'année suivante.

VOTRE ami, Ovide, cher Grécin (1), vous fait ses complimens des bords du Pont-Euxin; il voudroit bien que ce fût de tout autre lieu, mais il n'en est pas le maître. Plaise aux Dieux que ma lettre vous soit rendue de grand matin, le premier jour où l'on vous verra marcher précédé des douze faisceaux consulaires (2); mais parce que je n'aurai pas le bonheur d'être de votre cortège, lorsqu'en qualité de nouveau consul vous monterez au Capitole, cette lettre m'acquittera de ce que je vous dois en ce grand jour comme votre ami. Il est vrai que si j'étois né sous une plus heureuse étoile, et que j'eusse été moins traversé dans le cours de ma vie, j'aurois pu vous rendre aujourd'hui mes respects autrement que par écrit, et mêler, en vous félicitant, les plus doux embrassemens aux paroles les plus tendres : bien plus, j'aurois regardé les honneurs de votre consulat comme les miens mêmes, et j'en aurois conçu tant

tant de vanité ; qu'il n'est point de maison dans tout Rome où je n'eusse été montrer mon orgueil.

Dans le temps que vous seriez entouré de l'auguste cercle des sénateurs, je n'aurois pas manqué de briguer l'honneur de venir, comme député du corps des chevaliers, me prosterner aux pieds du nouveau consul, et lui rendre nos hommages ; mais quoique je souhaitasse fort d'être toujours le plus près de vous, je serois charmé de ne pouvoir trouver de place pour vous approcher (3) ; et quand je me sentirois presque étouffé de la foule, je ne m'en plaindrois pas. O Dieux, quel plaisir de voir le bel ordre de cette marche, et cette longue file de peuple qui borderoit toutes les rues ! Mais afin que vous sachiez combien les moindres choses me touchent quand il s'agit de mon cher Grécinus, je m'occuperois à examiner curieusement jusqu'à la qualité de la pourpre dont vous seriez vêtu (4) ; j'étudierois aussi en détail chaque figure ciselée (5) sur votre chaise roulante, et cette sculpture si délicate du plus bel ivoire de Numidie ; mais à votre entrée au Capitole, lorsque des victimes immolées par votre ordre tomberoient aux pieds des autels, le puissant Dieu dont la statue est placée au milieu du temple (6), entendroit mille actions de graces que je lui rendrois en secret, et ravi de vous voir occuper la

première dignité de l'état, je lui offrirois, au fond de mon cœur, plus d'encens que les plus grands bassins n'en peuvent contenir. Ah! si un destin moins rigoureux me permettoit aujourd'hui de jouir de tous mes droits (7) en paisible citoyen de Rome, on me verroit assister à cette fête au milieu de vos plus chers amis, et je pourrois voir de mes yeux un si beau spectacle, que je ne vois ici qu'en idée!

Les Dieux en ont ordonné autrement, et peut-être avec justice; car, à quoi bon dissimuler ici la faute qui cause mes peines? Cependant mon esprit, libre de tout esclavage, même au milieu de mon exil, pourra considérer à loisir vos ornemens consulaires, tels que la robe, les faisceaux, et tout ce qui s'ensuit. Tantôt il vous verra dans ce superbe appareil rendre la justice au peuple; tantôt il s'imaginera présider lui-même avec vous à l'enchère des fermes publiques, et en faire l'adjudication pour cinq ans, après avoir exigé des fermiers toutes les sûretés nécessaires. Une autre fois il vous verra haranguer le sénat éloquemment, et faire avec lui une exacte recherche de tout ce qui peut contribuer à la félicité publique, puis ordonner qu'on rende grace aux Dieux pour les Césars, par des sacrifices solemnels où l'on immolera des taureaux plus blancs que la neige,

engraissés dans les meilleurs pâturages de l'Italie. Fasse le ciel qu'après avoir prié pour les grandes nécessités de l'état, vous daigniez aussi prier pour moi, afin que la colère du prince (8) s'appaise : qu'alors une flamme pure et brillante s'élève en pointe (9) de dessus l'autel, et soit pour nous d'un heureux présage. Pendant ce temps-là, je puis vous assurer que je ferai cesser toutes mes plaintes pour célébrer ici la gloire de votre consulat le mieux qu'il me sera possible.

Mais un autre grand sujet de joie pour moi, et qui n'en cédera guère à celui-ci, c'est que votre illustre frère doit vous succéder dans cette éminente dignité (10) : j'ai appris, mon cher Grécinus, qu'à la fin de Décembre, lorsque vous sortirez de charge, il y entrera le premier jour de janvier prochain.

Ainsi, le lien d'une amitié tendre et fraternelle vous fera partager avec lui la joie de posséder tour-à-tour les mêmes honneurs. Je dis plus, le consulat de votre frère sera le vôtre, comme le vôtre est à présent le sien : ainsi, l'on pourra dire que vous aurez été l'un et l'autre deux fois consuls, et que la même dignité se sera trouvée deux fois dans la même maison.

Au reste, on sait que l'autorité de cette charge est presque immense, et la belliqueuse Rome ne connoît rien de plus grand (11) que son consul ;

cependant, il faut avouer que la majesté du prince qui la donne, en rehausse (12) beaucoup l'éclat; et que l'excellence du don vient en partie de la qualité du donateur : ainsi, vous et Flaccus, votre frère, puissiez-vous jouir toute votre vie de la faveur de notre auguste prince; mais aussi quand vous le verrez un peu tranquille, et moins occupé de certaines affaires qui le touchent de plus près, joignez, l'un et l'autre, vos prières aux miennes; et pour peu que le vent de la faveur vienne à souffler (13) de notre côté, profitez-en, lâchez toutes les voiles par une bonne manœuvre, tâchez de relever sur l'eau ma pauvre barque enfoncée dans le plus profond abîme.

Ce frère dont je vous parle, cher Grécin, commandoit, il n'y a pas long-temps, sur cette côte (14), et tout y étoit tranquille sous son gouvernement (15); il sut maintenir en paix tous les peuples de la Mésie, et lorsqu'il se montroit l'épée à la main, il faisoit trembler ces Gètes, qui, avec leur arc et leurs flèches, se croyoient invincibles; c'est lui qui, par une valeur et une activité surprenante, a reconquis Trézenne enlevée sur nos alliés (16), et qui a fait ruisseler le Danube du sang des barbares. Demandez, Grécin, demandez à ce frère, ce que c'est que la Scythie, et quel est le pays que j'habite, quelle image affreuse il présente à la vue, quelle est sa situation,

quelles sont les incommodités du climat, et de combien d'ennemis je suis ici environné; demandez-lui s'il n'est pas vrai que ces barbares ne se servent que de flêches trempées dans le sang de dragon, et qu'on immole encore ici tous les jours sur les autels des victimes humaines; vous pouvez savoir de lui si j'avance rien de faux, quand je dis que les rives du Pont-Euxin sont presque toujours glacées jusques bien avant dans la mer.

Mais, après qu'il vous aura répondu sur tous ces faits, interrogez-le encore sur ce que l'on pense ici de moi (17); de quelle manière je passe mon temps, et en quelle réputation je suis dans le pays? certainement je n'y suis pas haï, et je ne mérite pas de l'être; en changeant de fortune, je n'ai point changé d'humeur, j'ai toujours cette même égalité d'ame que vous admiriez tant autrefois, et cette ancienne pudeur qui paroissoit sur mon visage, toujours le même de loin comme de près; tel j'étois à Rome, tel je suis en Scythie, au milieu d'un peuple farouche, où le bruit des armes fait taire toutes les lois; cependant, je puis dire, cher Grécin, que depuis tant d'années que je vis en ce pays (18), ni homme, ni femme, ni enfant ne peuvent se plaindre de moi; c'est ce qui fait que les Tomites, sensiblement touchés de mes malheurs, ne cessent de m'accorder des graces, et de me prévenir dans tous mes besoins : oui,

j'en atteste ici, puisqu'il le faut, cette terre barbare, seule témoin de ce que je dis, ses habitans, qui me voient faire mille vœux pour en sortir, le voudroient bien aussi pour l'amour de moi; mais pour leur intérêt, ils souhaitent que j'y reste (19): si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, croyez-en du moins des décrets solemnels où l'on me donne cent éloges; croyez-en des actes publics par où l'on m'exempte de tous impôts; et quoiqu'il ne convienne pas aux malheureux de se glorifier, qu'on sache encore que toutes les villes voisines m'ont accordé les mêmes privilèges.

Ma piété et mon respect profond envers les Dieux (20) sont assez connus dans le pays; on sait que j'ai dans ma maison une petite chapelle dédiée au grand Auguste; on y voit aussi la statue de son fils et celle de son épouse, consacrée depuis peu prêtresse de son temple (21); deux divinités non moins respectables que ce nouveau Dieu aujourd'hui révéré de toute la terre; et afin qu'il ne manque rien dans ma chapelle de ce qui appartient à cette auguste maison, on y a placé encore les statues des deux petits-fils, l'une auprès de Livie, leur aïeule, et l'autre auprès de Tibère, leur père. Tous les matins, dès que le soleil se lève, j'offre de l'encens à ces divinités, avec de ferventes prières.

Interrogez tout le Pont, témoin du culte que

je leur rends, il vous dira que je n'avance rien ici qui ne soit exactement vrai; on vous dira encore qu'au jour de la naissance de ce Dieu (22), je célèbre tous les ans des jeux solemnels avec toute la magnificence que comporte ce pays : ma piété en ce point n'est pas moins célèbre parmi les étrangers qui abordent ici de la Propontide (23) et d'ailleurs, que dans le pays même.

Enfin, votre propre frère, lorsqu'il commandoit en ce pays, en aura peut-être entendu parler. Ma fortune, il est vrai, ne répond pas toujours à mon zèle; mais dans mon indigence, que puis-je faire de plus pour marquer à ce grand Dieu combien je le révère? Au reste, banni loin de Rome, je ne prétends pas ici faire montre à vos yeux d'une piété fastueuse : content d'un culte religieux, mais modeste et sans éclat. Il faut croire néanmoins qu'il en viendra quelque bruit aux oreilles de Tibère, lui qui n'ignore rien de ce qui se passe dans le monde.

Pour vous, grand Auguste, aujourd'hui placé entre les immortels, vous savez tout ce que je fais, et vous le voyez; puisque toute la terre est sous vos yeux; élevé au-dessus des astres du firmament, vous entendez les ferventes prières que nous vous adressons d'ici-bas : peut-être même que ces vers que j'ai envoyés à Rome pour célébrer

votre entrée triomphante dans le ciel, parviendront jusqu'à vous ; il me semble que déjà vous vous laissez fléchir aux tristes accens de ma voix; et ce n'est pas sans raison qu'on vous donne aujourd'hui le nom si doux de père des Romains.

LETTRE X.

A ALBINOVANUS.

Plainte sur la longueur et la dureté de son exil.

VOICI, cher Albinovanus, la sixième année que je passe sur les bords du Pont-Euxin (1), parmi des Scythes tout hérissés de peaux de bêtes depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais de bonne foi, comprenez-vous bien jusqu'où va la dureté de mon exil ? peut-être la comparez-vous à celle du fer et du marbre ; mais vous n'y êtes pas encore ; l'eau qui tombe goutte à goutte (2), creuse les plus durs rochers ; l'anneau qu'on porte au doigt s'use à force de s'en servir, et le soc de la charrue s'émousse contre la terre où il se frotte : ainsi le temps consume tout, excepté moi ; la mort même cède à la dureté de mon sort, et semble reculer à la vue de ma misère ; cet Ulysse qui erra dix ans sur une mer orageuse (3), est cité par-tout comme le plus rare exemple d'une patience invincible ; mais Ulysse n'éprouva pas toujours les mêmes rigueurs de la part du destin ; il eut souvent d'assez

bons intervalles. Croit-on qu'il fut fort à plaindre pendant les six années qu'il passa auprès de Calypso (4), et qu'il jouit de toutes les faveurs de cette déesse ? Eole ensuite le reçut fort bien chez lui (5), et lui mit entre les mains tous les vents enfermés, hors celui qui pouvoit le faire voguer heureusement et à pleines voiles : fût-ce encore à votre avis un grand mal pour Ulysse d'entendre la voix charmante des syrènes (6) ; on sait que certaine plante, appelée *Lotos* (7), dont il goûta, n'eut aucune amertume pour lui ; pour moi, j'acheterai volontiers d'une partie de mes jours une pareille plante, s'il en étoit au-monde, qui pût me faire oublier ma patrie ; on ne doit pas non plus comparer ces Lestrigons chez qui aborda Ulysse (8), avec les nations farouches qui habitent les bords de l'Ister : ajoutez encore le cyclope Poliphême (9), qui fut si redoutable à Ulysse : certainement il ne surpassa point en cruauté ce roi Philax qui me cause ici à tous momens des frayeurs mortelles. Scylla avec ses chiens marins toujours aboyans autour d'elle, fut moins funeste au vaisseau d'Ulysse, que ne le sont tous les jours les pirates Hénochiens aux habitans de cette côte ; on ne doit pas aussi mettre en parallèle le fameux gouffre de Carrybde, qui trois fois engloutit et trois fois revomit les eaux d'autour de lui, avec

les Achéens, ces écumeurs de mer, qui ravagent impunément toute la côte à notre droite, et qui nous donnent aussi de cruelles alarmes.

Ici les campagnes sont stériles, et sans arbres; ici les flêches dont on se sert, sont toujours teintes d'un mortel venin; ici l'on passe assez souvent la mer à pied sec sur les glaces, et les voyageurs laissant là leurs barques et leurs rames, marchent d'un pas ferme sur des eaux où ils naviguoient naguère. Ceux qui viennent ici d'Italie, nous disent que vous avez peine à le croire: ah! qu'on est malheureux quand on souffre des maux incroyables! croyez-les cependant, ils ne sont que trop vrais; mais je ne puis vous laisser ignorer pourquoi la mer Sarmatique est sujette à se glacer et à se durcir d'une manière si étonnante: en voici la raison, écoutez-moi; vous saurez d'abord que nous sommes ici tout près de cette constellation qui a la figure d'un charriot, et qu'on nomme l'ourse: or, c'est sans contredit celui de tous les signes célestes qui produit le plus grand froid; de plus, c'est ici où naît le vent du nord, hôte ordinaire de ces lieux; et il souffle avec plus de violence de dessous le pole arctique d'où il part, au lieu que le vent chaud du midi partant du pole opposé, n'arrive ici que languissant; aussi ne s'y fait-il sentir que rarement et foiblement: ajoutez à

cela qu'une infinité de fleuves viennent se jeter dans cette mer, et lui font beaucoup perdre de sa force, en diminuant sa salure naturelle; là se dégorgent le Lycus (10), le Sagaris, le Penée, l'Hypanis, et le Crates: ici le Halys avec ses tourbillons rapides, le Parthenius qui engloutit tout, et le Cynapes qui roule sans cesse de gros cailloux; on y voit aussi se rendre le Tyras si lent dans son cours, le Thermodon si fréquenté des amozones, et le Phase sur lequel voguèrent autrefois les Argonautes; là se décharge aussi le Boristhène avec le Dyraste, dont les eaux sont si pures et si transparentes, et le Melantus qui marche doucement et sans bruit; le Tanaïs, qui sépare l'Europe de l'Asie, et coule entre les deux; enfin, cent autres fleuves se précipitent dans le Pont-Euxin; mais le plus grand de tous est le Danube; il n'en cède en rien au Nil: au reste, la prodigieuse quantité de fleuves différens qui grossissent cette mer, en altèrent beaucoup les eaux, et en diminuent la force; elle ressemble quelquefois à un étang, et aux eaux dormantes d'un marais; et elle perd beaucoup de sa couleur naturelle par ce mêlange d'eaux étrangères; l'eau douce, bien plus légère que l'eau de mer, y surnage: car le sel qui domine en celle-ci la rend plus pesante.

Si quelqu'un demande, cher Pedonius (11),

pourquoi je me suis amusé à raconter tout ceci en édtail ? c'est, lui répondrai-je, pour passer le temps, et charmer mes ennuis ; voilà toujours une heure de bon temps que j'ai gagnée, pendant que j'écrivois ; j'ai presque oublié que j'étois malheureux, et au milieu des barbares Scythes. Pour vous qui composez actuellement un poëme à la louange de Thésée, je ne doute pas que vous n'entriez dans tous les beaux sentimens qu'inspire un si grand sujet, et que vous n'imitiez le héros que vous représentez si bien : or, il est certain que Thésée ne connut jamais de parfaite amitié, que celle qui a fait ses preuves dans les temps difficiles. Quelque grand que Thésée soit par lui-même, et dans le beau caractère que vous en faites, comme d'un prince inimitable ; on peut néanmoins l'imiter en quelque chose, et chacun peut être un autre Thésée en fidélité pour ses amis

Au reste, je ne demande point, qu'armé de toutes pièces, le sabre ou la massue à la main, nouveau Thésée, vous alliez dompter des brigands aussi féroces que ceux qui obsédoient autrefois l'isthme de Corinthe (12), et en rendoient les chemins impraticables aux voyageurs ; il faut seulement montrer ici que vous m'aimez, chose peu difficile à quiconque aime bien : car enfin, quelle peine y

a-t-il d'avouer qu'on n'a jamais cessé d'aimer ce qu'on aima toujours ? ce langage, cher Albinovanus, ne doit pas vous paroître étrange : ami constant de votre Ovide, vous ne pouvez prendre ce que je dis ici pour un reproche ou pour une plainte.

LETTRE XI.

A GALLION.

Au sujet de la mort de sa femme.

Ce seroit pour moi un crime impardonnable, cher Gallion (1), si votre nom ne paroissoit nulle part dans mes vers : je n'ai pas oublié que vous fûtes aussi l'un de ces amis fidèles, qui ne m'abandonnèrent point au temps de ma disgrace : oui, je m'en souviens, lorsqu'un trait aigu, parti de la main d'un Dieu (2), me perça jusqu'au vif, vous tâchates d'adoucir ma blessure en l'arrosant de vos pleurs. Plût au ciel ! que perdant alors un ami qui vous étoit cher, vous n'eussiez point eu depuis d'autre sujet de larmes ; mais malheureusement pour vous, les Dieux ne l'ont pas permis : ces Dieux cruels n'ont pas cru que ce fût un crime (3) pour eux, de vous enlever une femme qui faisoit tant d'honneur à son sexe par sa pudeur ; j'ai appris depuis peu cette triste nouvelle par une lettre que je n'ai pu lire sans être touché jusqu'aux larmes de la perte que vous avez faite.

Cependant, je n'ose entreprendre de consoler un homme aussi sage que vous (4). Que me ser-

viroit-il de vous citer ici toutes les sentences des plus graves philosophes sur ces sortes d'accidens de la vie, vous les savez beaucoup mieux que moi; d'ailleurs, si la raison n'a pu mettre fin à votre douleur, le temps l'aura beaucoup adoucie; car avant que ma lettre, après avoir couru tant de terres et tant de mers ait pu parvenir jusqu'à vous, il a fallu plus d'une année; et à vrai dire, il n'y a que le temps qui puisse adoucir nos peines; il faut que la douleur ait son cours, tout autre remède est inutile; mais si une plaie faite au cœur commence à se refermer avec le temps, c'est folie d'y toucher, on ne fait que l'aigrir et l'irriter davantage (5); enfin, vous pouvez, par un second mariage aussi bien assorti que le premier, avoir déjà réparé votre perte; je souhaite pour votre bonheur et pour le mien que ma conjecture se vérifie.

LETTRE XII.

A TUTICAN.

Il s'excuse à lui de ne l'avoir point encore nommé dans ses lettres, malgré leur ancienne amitié.

S'IL n'est point fait mention de vous dans mes lettres, cher ami, votre nom seul en est la cause (1), sans lui je n'aurois fait cet honneur à nul autre plus volontiers qu'à vous (si cependant c'est un honneur que d'avoir place dans mes écrits (2); mais, par malheur, la mesure de mes vers s'oppose à votre nom (3) et à mon devoir : je ne vois pas comment je puis faire entrer le nom de *Tuticanus* (4) dans mes *Elégies* : car, j'aurois honte de le couper en deux (5), pour finir le premier vers, et commencer le second ; il faudroit donc en abréger la prononciation, en faisant brève la troisième syllabe qui est longue; on peut encore le faire entrer dans le vers en changeant la première syllabe de longue en brève, ou la seconde de brève en longue ; mais, en vérité, on se moqueroit de moi, si j'estropiois ainsi votre nom, en changeant à mon gré la quantité des syllabes.

Voilà la vraie raison qui m'a fait différer jusqu'ici à m'acquitter envers vous de ce devoir d'amitié; mais aujourd'hui moins timide, je vous le rends avec usure, je vous chanterai sur quelque note que ce soit, et en dépit des règles, j'enverrai des vers bons ou mauvais à un ami que j'ai connu dès mon enfance, n'étant lui-même qu'un enfant.

Pendant cette longue suite d'années que nous comptons l'un et l'autre (6), je vous ai toujours aimé d'un amour de frère; excellent guide, et mon compagnon fidèle, lorsque, jeune encore, je marchois, bride en main (7), dans les routes du Parnasse, vous sûtes m'animer à bien faire par vos sages conseils; j'ai souvent soumis mes écrits à votre censure, et je m'en suis bien trouvé; souvent aussi lorsque vous composiez ce beau poëme, intitulé la *Phéacide* (8), ouvrage digne d'un Homère, et dicté par les Muses, vous effaciez, vous reformiez bien des choses suivant mes avis.

Une si belle union, formée dans la première jeunesse, s'est soutenue jusqu'ici sans la moindre altération; et, certes, si vous n'êtes pas touché d'un souvenir si doux, il faut que vous ayez des entrailles de bronze, et un cœur aussi dur que le diamant (9); mais non, la guerre et les frimats qui sont ici pour moi un double tourment, cesse-

ront plutôt dans le Pont (10) ; plutôt le vent du nord deviendra vent du midi, et le vent du midi vent du nord : enfin, plutôt mon cruel destin s'adoucira, qu'il n'arrive que vous soyez insensible aux misères d'un ami malheureux. Loin d'ici toute vaine crainte d'un mal qui seroit le comble de mes malheurs s'il étoit réel, mais il ne l'est point, et ne le sera jamais : quant à présent, je vous conjure d'employer pour moi toute la faveur que vous avez auprès des Dieux, et particulièrement auprès de ce prince, qui vous a élevé comme par degré (11) aux plus grands honneurs ; faites que je ressente au plutôt les effets de cette protection constante que votre amitié tendre et généreuse ne peut refuser à un ami exilé, et qui s'en est toujours flatté jusqu'ici.

Mais enfin, que souhaitez-vous à présent de moi, me direz-vous, et quel service puis-je vous rendre? Que je meure si j'en sais rien moi-même (12) ; mais que dis-je, ce qui est déjà mort peut-il mourir encore ? quoi qu'il en soit, je ne sais, je vous le jure, ce que je dois faire, ni ce que je souhaite ou ne souhaite pas ; je ne saurois dire ce qui me convient ; j'ignore quel est mon véritable intérêt dans l'état où je suis : croyez-moi, toute prudence, tout sens commun, tout conseil s'enfuit avec la fortune, les malheureux sont des-

titués de tout bien ; voyez donc vous-même, s'il vous plaît, en quoi vous pouvez me servir : je m'abandonne à vous, réglez mes desirs ; je ne veux plus rien vouloir que ce que vous voudrez bien vous-même.

LETTRE XIII.

A CARUS, POÈTE ET PRÉCEPTEUR DES JEUNES CÉSARS.

Il lui adresse une Elégie en langue gétique sur Auguste.

O vous Carus, mon cher confrère, et mon ami déclaré, je vous salue, vous qui êtes pour moi tout ce que signifie votre nom (1); je veux dire, ami très-cher et bien aimé: vous devez connoître tout d'abord au style de cette lettre, d'où elle vous vient, et quel est celui qui vous salue; ce n'est pas que le style en soit merveilleux, mais il a quelque chose de singulier; et quel qu'il soit, vous ne pouvez ignorer qu'elle est de moi; il en est de même de vos ouvrages; quand vous en ôteriez le titre, je verrois incontinent qu'ils sont de vous; enfin, parmi un grand nombre de divers écrits, on ne peut méconnoître les vôtres, ils ont un caractère qui les distingue; il est des ouvrages d'une certaine force qui décèlent leur auteur (2): les vôtres sont d'un style mâle et nerveux, qui tient de la force d'Hercule, ce héros que vous chantez; ainsi, ma muse se fait con-

noître par un certain style qui lui est propre, et peut-être même par ses défauts.

De même que Thersite frappoit les yeux par sa laideur (3), et qu'on ne pouvoit le méconnoître; ainsi, Nirée se faisoit remarquer par sa beauté (4): au reste, si vous trouvez bien des défauts dans mes vers, vous n'en devez pas être surpris, je suis devenu poëte sarmate. Ah! j'ai presque honte de le dire, je viens de composer un poëme en langue gétique, où j'ai réduit des mots barbares à la mesure de nos vers latins; cependant, félicitez-moi, j'ai su plaire à nos Scythes, tout barbares qu'ils sont, et je passe déjà parmi eux pour un grand poëte.

Mais voulez-vous savoir quel est le sujet de mon poëme (5), c'est l'éloge d'Auguste; ce dieu, sans doute, a présidé à la composition d'un ouvrage si nouveau pour moi; je dis d'abord dans mon poëme, qu'à la vérité le corps de ce père de la patrie étoit caduque et mortel comme les nôtres; mais que son esprit divin dégagé des liens de ce corps s'étoit enlevé au ciel: je dis ensuite que le prince, son fils, qui, après bien des résistances, a pris en main les rênes de l'empire (6), égale déjà les vertus de son auguste père; puis j'ajoute, qu'entre les dames romaines qui se distinguent le plus par une noble pudeur, Livie est la Vesta de nos jours (7): mère aussi digne de son illustre

fils, que digne épouse du grand Auguste; de plus, que nous avons deux jeunes princes qu'on peut regarder, à juste titre, comme les plus fermes appuis du trône de leur père, auquel ils ont déjà donné des preuves certaines d'un attachement inviolable (8).

Enfin, je vous dirai, cher ami, que lorsque j'ai récité ce poëme qui m'a été inspiré par une muse étrangère, à peine en étois-je à ma dernière page, que j'ai vu tous nos Sarmates remuer la tête et les épaules (9) avec leurs carquois chargés de flêches, et murmurer long-temps dans leur langage, jusqu'à ce que l'un d'entr'eux s'est écrié: Pourquoi donc ce César, dont vous nous comptez tant de merveilles, ne vous a-t-il pas rappelé dans votre pays? Il l'a dit, cher Carus, voici pourtant le sixième hiver que je passe dans cet affreux climat; les vers, je le vois bien, les vers ne sont bons à rien, les miens ne m'ont été que trop funestes; ce sont les premiers vers que j'ai faits, qui m'ont valu le cruel exil où je languis.

Mais vous, cher Carus, je vous conjure, par les nœuds sacrés que nos communes études formèrent autrefois entre nous, et par les droits d'une amitié respectable, d'employer tout votre crédit pour me sauver un reste de vie déjà prêt à s'éteindre si l'on ne change le lieu de mon exil; puisse en revanche, le brave Germanicus (10),

après avoir mis aux fers tous les ennemis de l'empire, fournir par ses triomphes une ample matière d'exercice à tous vos beaux esprits ! Puissent aussi les jeunes Césars (11), dignes objets des vœux de deux grands princes, qui vous en ont confié l'éducation avec tant de gloire pour vous : puissent-ils se fortifier de jour en jour, et jouir long-temps d'une santé parfaite !

LETTRE XIV.

A TUTICAN.

Ovide se justifie envers les Tomites, de tout le mal qu'il a dit de leur pays, et dont ils avoient paru offensés.

Quoique je me sois plaint depuis peu, cher Tuticanus (1), de la bizarrerie de votre nom, qui ne peut s'ajuster à la mesure de mes vers, je vous adresse encore ceux-ci; vous n'y trouverez rien de fort consolant pour moi, sinon que je me porte assez bien; mais la santé même m'est odieuse dans cet affreux pays; je ne souhaite rien tant aujourd'hui que d'en sortir, c'est où je borne tous mes vœux; il m'importe peu en quel pays l'on m'envoie, pourvu que je quitte celui-ci; toute terre me sera délicieuse au prix de celle que j'ai actuellement devant les yeux.

Que je m'embarque au plus vîte: déployez-vous mes voiles, dussé-je être emporté au milieu des plus terribles écueils (2); sortons de ces lieux dont la vue m'est insupportable: le Styx même, s'il est un Styx au monde (3) ou quelqu'autre abîme

plus profond sous la terre, je l'échangerai volontiers pour le Danube. Le champ le plus cultivé est moins ennemi des mauvaises herbes, et l'hirondelle fuit moins les plus grands froids qu'Ovide ne haït tous les lieux voisins de ces peuples Scythes qui ne respirent que la guerre et les combats.

Je sais que ces discours déplaisent fort aux Tomites (4), et que mes vers ont ici remué la bile de bien des gens contre moi : ainsi donc, je ne cesserai de me rendre malheureux par ma sotte démangeaison de versifier, et mon esprit peu sage m'attirera toujours de fâcheuses affaires ; mais qui m'arrête ! il faut que je me coupe les doigts pour ne plus écrire. Sera-t-il dit qu'imprudent à l'excès, je cours sans cesse après le trait qui m'a blessé ? Irai-je donc encore donner en téméraire dans les mêmes écueils où j'ai fait tant de fois naufrage ?

Mais non, pardonnez-moi, messieurs les Tomites, je n'ai rien fait qui doive vous offenser ; si je hais votre pays, je ne vous en aime pas moins. Qu'on examine bien mes écrits, on n'y trouvera pas un mot de plainte, ni le moindre fiel contre vous ; je me plains du grand froid de votre climat, et des courses importunes de vos cruels ennemis, qui viennent sans cesse investir vos remparts et battre votre ville ; ne vous en plaignez-vous pas aussi ? J'ai souvent déclamé contre le

pays, mais jamais contre ceux qui l'habitent; et vous-mêmes, parlez franchement, ne grondez-vous pas souvent contre ce terrein ingrat et stérile, que vous cultivez avec tant de peine et si peu de fruit.

Hésiode, qui s'exerça toute sa vie à l'agriculture, et qui, dans sa vieillesse, nous en traça des règles, osa bien faire dire à sa muse, qu'Ascra, lieu de sa naissance (5), étoit un séjour très-désagréable en toute saison; cependant, Ascra ne s'irrita point contre son poëte; mais y eut-il jamais quelqu'un qui aima plus sa patrie qu'Ulysse? c'est néanmoins de lui qu'on sait que sa chère Itaque (6) n'étoit qu'une espèce de rocher fort sec et fort stérile; mais Scepsius, dans ses écrits mordans et satyriques (7), n'attaqua pas tant le pays que les mœurs des Romains. Rome, si on l'en croit, est une ville coupable des plus grands crimes; cependant Rome souffrit patiemment les invectives de cet insolent auteur, et sa langue de vipère ne lui attira rien de fâcheux; il n'en est pas ainsi de moi: je sais qu'un mauvais interprête de mes vers, qui ne les entend qu'à demi, ne cesse de révolter tout le peuple contre moi, et me fait un crime assez nouveau de mes écrits; mais hélas! plût au ciel que je fusse aussi heureux que je suis innocent et sans malice; il n'est sorti jusqu'ici nulle parole de ma bouche qui pût offenser personne; mais quand

j'aurois le plus mauvais cœur, et l'ame la plus noire du monde (8), comment pourrois-je mal parler d'un peuple qui m'a marqué tant d'affection ?

Oui, chers Tomites, vous m'avez reçu chez vous dans ma disgrace, avec toute l'humanité possible ; des manières si douces et si affables envers un étranger malheureux, montrent bien que vous tirez votre origine des Grecs (9), nation la plus civile et la plus polie du monde : les Péligniens, mes compatriotes (10), et Sulmone, où je suis né, n'auroient pas été plus sensibles à mes malheurs que vous ne l'avez été ; vous venez encore de m'accorder tout récemment des honneurs que vous n'auriez pas déférés sans peine à tout autre homme proscrit et disgracié comme moi : je suis encore à présent le seul exempt de tout subside et de tout impôt, grace qui ne s'accorde qu'à ceux que les lois mêmes en dispensent (11) ; mais que dirai-je de cette couronne sacrée (12) qu'on vient de me mettre malgré moi sur la tête ? n'est-ce pas une faveur insigne dont ce bon peuple a bien voulu m'honorer.

Autant donc que l'isle de Délos est chérie de Latone (13), parce que ce fut l'unique lieu où, errante et fugitive, elle trouva un asyle : autant aussi la ville de Tomes, qui, depuis mon exil,

m'a reçu et conservé fidèlement dans son sein, doit-elle m'être chère. Plût aux Dieux seulement qu'on pût espérer d'y vivre en paix, et qu'elle fût située dans un climat plus éloigné du pole où règne toujours un froid glaçant.

LETTRE XV.

A SEXTE POMPÉE.

Il l'assure de sa parfaite reconnoissance pour tous les bienfaits qu'il en a reçus.

S'IL est quelqu'un au monde qui se souvienne encore de moi, et qui demande comment fait Ovide dans son exil; qu'il sache que je vis encore, grace aux Césars (1); mais que je dois la conservation de cette vie à Sexte Pompée (2). Après les Dieux, c'est lui qui tient chez moi le premier rang; car si j'entreprends ici de parcourir tous les temps de ma malheureuse vie, il ne se trouvera presque pas un seul jour qui ne soit marqué de ses bienfaits.

Oui, cher Pompée, autant qu'il y a de pepins en chaque grenade (3), qui naissent à l'infini dans un jardin fertile; autant qu'il y a d'épis dans les plus riches moissons de l'Afrique, et qu'il croît de grappes de raisins sur les côteaux du mont Tmolus en Lydie; autant qu'il y a d'olives autour de Sycion en Achaïe, et de rayons de miel sur le mont Hybla dans la Sicile, autant ai-je reçu de bienfaits de votre main. Mais aussi je m'en déclare, je suis tout à vous; passons-en si vous le

voulez, un contrat dans les formes : signez, témoins (4), signez; Ovide est désormais parmi les petits biens de famille que possède Pompée. Mais non, laissons-là tout acte de justice; ma parole suffit : encore une fois regardez-moi comme une petite rente dont vous pouvez disposer à votre gré.

Autant, cher Pompée, que vos terres de Sicile ou de Macédoine (5), autant que votre maison de Rome, attenante à la place d'Auguste (6), et la délicieuse maison de plaisance, que vous possédez dans la Campanie (7) par droit d'achat ou de succession, vous appartiennent sans contredit, autant Ovide est-il à vous : triste acquisition à la vérité, mais qui au moins vous donne droit de dire, que vous possédez quelque chose dans le Pont (8).

Plaise au ciel que vous puissiez me procurer un séjour moins exposé aux brigandages de ce pays, et mieux placer votre bien : vous savez que cela dépend uniquement de certaines divinités auxquelles vous rendez chaque jour vos hommages; tâchez donc de les fléchir par vos prières; j'ai d'autant plus de droit de l'espérer de vous, qu'il n'est pas aisé de décider ici si vous êtes meilleur témoin que zélé défenseur de mon innocence (9).

Au reste, cher Pompée, si j'implore votre protection auprès des Césars, ce n'est pas que je doute de votre zèle à me servir : mais il en est ici

comme d'une barque qui suit le fil et le courant de l'eau ; elle s'aide encore fort bien de la rame. J'ai honte, je l'avoue, d'être toujours sur le même ton avec vous, et j'appréhende que vous n'en soyez fatigué jusqu'au dégoût ; mais, enfin, que ferai-je ? il est bien mal-aisé de modérer des desirs si violens : pardonnez-moi donc, ô le plus doux des humains, pardonnez-moi mes importunités. Souvent je voudrois bien vous écrire sur tout autre sujet, mais j'en reviens toujours au même but : c'est ma lettre, et non pas moi, qui vous demande un autre lieu d'exil.

Cependant, soit que par votre crédit je vienne à bout de l'obtenir, soit que la Parque inhumaine me condamne à mourir à l'extrêmité du nord, je n'oublierai jamais vos bons offices. Cette terre que j'habite m'entendra répéter mille fois que je suis tout à vous ; et non-seulement cette terre, mais encore toutes celles qui sont sous le ciel, si ma muse peut s'ouvrir un passage au travers des cruels Gètes : encore une fois, toute la terre sera témoin que vous m'avez sauvé la vie, et que je suis plus à vous, qu'un esclave acheté au poids de l'or et de l'argent (10).

LETTRE

LETTRE XVI.

A un homme envieux et jaloux de la réputation d'Ovide.

MALHEUREUX jaloux, pourquoi déchires-tu les vers d'Ovide (1) après sa mort (2) : apprends que la mort n'étend point ses droits sur les esprits. Pendant que le corps est réduit en cendres, la gloire des grands poëtes, plus brillante que jamais, survit après le trépas; et moi, lors même que je vivois encore, j'avois quelque réputation dans Rome, parmi les poëtes qui florissoient de mon temps.

Tels Marsus (3), et le célèbre Rabirius, si noble et si sublime dans son style ; un Macer nouveau chantre d'Illion (4), et l'ingénieux Pedon (5), qui brilloit comme un astre entre les autres : un Carus (6) qui dans son poëme d'Hercule n'auroit pas épargné Junon même, si son héros n'avoit eu l'honneur enfin de devenir gendre de cette déesse trop impérieuse : un Sévère (7) qui a donné à l'Italie un poëme digne de la majesté des rois dont il chante les faits héroïques ; là se distinguoient aussi l'un et l'autre Priscus avec Numa (8) cet esprit si fin

si délicat : un Montanus (9) qui n'excelloit pas moins dans ses vers héroïques que dans ses élégies : un Sabinus (10) dont on a une lettre d'Ulysse, qui, après avoir erré pendant dix ans sur la mer, fait une réponse digne de lui à sa chère Pénélope ; c'est bien dommage, qu'une mort prématurée nous ait enlevé ce poëte, avant qu'il eût mis la dernière main à sa Trézenne (11) et à ses Fastes.

En ce temps-là, on voyoit encore un Largus (12), à qui la fécondité de son génie fit donner ce surnom : c'est lui qui, dans un poëme, marchant à la suite d'Antenor, le conduit jusque dans la Gaule où il s'établit. Camérius (13) a chanté la guerre de Troye depuis la mort d'Hector, et Thuscus s'est rendu célèbre par sa Phyllis.

N'oublions pas ici l'auteur du poëme des mers (14), dont les vers sont si beaux, qu'on croiroit que ce sont les Dieux mêmes de la mer qui les ont faits : ni cet autre encore qui a si bien décrit dans ses vers les guerres de Rome (15) contre Carthage ; ni Marius, enfin, cet heureux génie (16) qui excelloit également en tout genre de poésies.

On comptoit encore de mon temps parmi nos poëtes, Lupus le Sicilien (17), célèbre auteur d'une tragédie de Persée, où il jouoit lui-même un des premiers rôles : aussi-bien que dans celle

où il ramène du siège de Troye, Ménélaüs triomphant, avec sa chère Hélène. On peut ajouter ici le traducteur de la Phéacide d'Homère : puis un Rufus (18) qui semble avoir emprunté la lyre de Pindare pour chanter ses belles odes : après celui-ci, viennent Turannus le tragique (19) monté sur ses brodequins, et Mélissus le comique avec sa muse légère, toujours badine et enjouée.

Alors aussi, pendant que Varius et Gracchus (20) produisoient sur la scène un tyran dont les discours féroces marquent bien le caractère, et que Proculus (21) marchant sur les pas de Callimaque, soupiroit sans cesse dans ses tendres élégies; Gratius, nouveau Tityre (22), menoit paître ses troupeaux dans des pâturages déjà frayés avant lui, ou bien il nous peignoit un chasseur avec tout son équipage. Pour Fontanus (23), il ne chantoit que les naïades aimées des satyres; et Capella dans ses vers inégaux composoit des élégies. Enfin plusieurs autres, dont je ne puis ici rapporter tous les noms, s'exerçoient alors dans la poésie, et leurs ouvrages sont entre les mains de tout le monde. Parmi ceux-là, on remarquoit sur-tout un grand nombre de jeunes gens que je n'ai pas droit de citer ici, parce que leurs écrits n'ont point encore paru.

Mais dans une si nombreuse liste de poëtes, ce seroit un crime d'oublier Cotta (24), cette bril-

lante lumière des muses, et l'une des plus fermes colonnes de notre barreau : issu des Cotta par sa mère, et des Messala par son père, il réunit en lui deux des plus nobles maisons de Rome. Mais, enfin, venons à moi ; me sera-t-il permis de le dire ? pourquoi non, puisqu'il est vrai. Entre tant de grands poëtes qui parurent alors, ma muse se rendit célèbre et mes poésies trouvèrent des lecteurs.

Ainsi donc, cruelle envie, cesse de déchirer un malheureux, banni de sa patrie, et ne viens pas remuer mes cendres après ma mort. J'ai tout perdu, hors un souffle de vie qu'on ne m'a laissé, je pense, que pour donner matière à mes maux, et pour m'en faire sentir toute l'amertume : à quoi bon enfoncer le fer dans des membres demi-morts ? percé de mille traits de la fortune, il ne reste plus en moi de place à de nouvelles blessures.

NOTES

SUR LE QUATRIÈME LIVRE.

LETTRE PREMIÈRE. (Page 289).

(1) C'est le sens de ces mots *sive trahis vultus*, c'est-à-dire, si vous ridez le front, *si frontem caperas*, si vous faites la grimace, si vous vous renfrognez, en voyant votre nom dans cette lettre.

(2) On voit ici et ailleurs qu'une des bonnes qualités d'Ovide fut la reconnoissance, et qu'il fut très-sensible à tout le bien qu'on lui faisoit, ce qui le rendoit digne de tous bons offices de la part de ses amis dans son exil, où il étoit devenu un objet de compassion pour tous ceux qui avoient un peu d'humanité.

(3) Il est des méprises qu'on se pardonne aisément, et des erreurs agréables : telle est celle d'Ovide, lorsqu'écrivant à d'autres, sa main écrit sans y penser le nom de son cher Pompée. Telle fut aussi la méprise du jeune Mutius Scævola, qui voulant tuer le roi Porsena, ne tua que son secrétaire : il se punit sur-le-champ de sa méprise, en brûlant en présence de Porsena même, la main qui avoit manqué son coup. Martial loue cette généreuse main dans une jolie épigramme qui finit par ces deux vers :

Major deceptæ fama est et gloria dextræ,
Si non errasset, fecerat illa minus.

(4) C'est-à-dire, de n'avoir pas mis plutôt le nom de mon ami Sexte Pompée dans mes lettres, dût-il le trouver

mauvais ; son chagrin en cela m'auroit fait moins de peine, que d'avoir manqué à un devoir de gratitude aussi juste que celui-là.

(5) On a déjà dit plus d'une fois que le Léthé, ou le fleuve d'Oubli, étoit le fleuvé d'enfer, où l'on faisoit boire les ames qui, après une certaine révolution d'années, devoient revenir animer des corps sur la terre, et que c'étoit pour leur faire oublier les misères de cette vie, auxquelles elles avoient été sujettes autrefois. Ovide paroît un peu douter ici de cette métempsycose ou transmigration continuelle des ames dans de nouveaux corps, suivant les principes de la philosophie pythagoricienne : si tant est, dit-il à son ami, qu'il y ait un fleuve Léthé, et que ce ne soit pas une fable quand on me le feroit boire tout entier, je ne vous oublierois jamais.

(6) Ovide particularise un peu plus ici les bienfaits de son ami, qui l'obligent à une reconnoissance éternelle. Il paroît que ce poëte ne fut pas fort chargé d'argent lorsqu'il partit pour son exil, et qu'il y manqua même du nécessaire, puisqu'il est obligé de recourir à ses amis pour subvenir à ses besoins : Sexte Pompée se distingua entre les autres par ses libéralités, puisque sa bourse fut ouverte à Ovide dans tous les temps ; il y a même dans le texte, que son coffre-fort lui fournit magnifiquement de grandes sommes, et ne le laissa jamais manquer de rien, *nec mihi magnificas arca negavit opes ;* mais jai cru qu'il étoit mieux de traduire votre bourse me fut toujours ouverte, que votre coffre-fort.

(7) Ovide se regade ici comme l'ouvrage, ou pour parler plus juste, comme la créature de Pompée, et il dit qu'il est bien sûr de lui et de sa protection ; que le passé répond pour l'avenir, par la raison, dit-il, que tout ouvrier conserve chèrement son ouvrage, et tout bon patron se fait

honneur de protéger et de maintenir ses créatures contre ceux qui veulent les détruire.

(8) Appelle, le plus fameux peintre de l'antiquité, étoit de l'isle de Coo. Alexandre le Grand défendit par un édit exprès à tout autre qu'à lui de faire son portrait. Son chef-d'œuvre, dit-on, fut une figure de Vénus sortant à mi-corps des eaux où elle prit naissance, et pressant entre ses doigts avec beaucoup de grace ses cheveux encore tout mouillés. Pline rapporte que l'empereur Auguste consacra au temple de Jules-César une Vénus toute semblable, sous le nom d'Anadyomène, qui signifie en grec *emergens*, c'est-à-dire, sortant des eaux.

(9) Phidias, l'Athénien, qui florissoit environ l'an CCC de Rome, fut aussi le plus célèbre statuaire de l'antiquité : son chef-d'œuvre fut, dit-on, la Pallas ou la Minerve d'ivoire ou d'airain, placée dans la citadelle d'Athènes qu'on appeloit *Acropolis*. Quelques-uns ont écrit que cette statue avoit vingt-six coudées de haut ; elle étoit passée en proverbe pour signifier un ouvrage parfait en son genre, on disoit c'est la Minerve d'Athènes.

(10) Calamis excella sur-tout dans les ouvrages de fonte ; il fit un attelage de deux à quatre chevaux, qui passèrent pour la merveille de son temps. Pline en parle au chap. VIII de son histoire, et dit que Calamis n'eut personne d'égal en ce genre d'ouvrage. Le même Pline, au liv. XXXIV, loue Zénodore d'avoir parfaitement bien imité deux vases gravés de la main de Calamis.

(11) Rien n'est plus célébré dans les épigrammes grecques de l'Antologie, que la vache de Miron ; elle étoit d'airain et si ressemblante, qu'elle paroissoit vivante et animée. Ce Myron, au rapport de Pline, étoit né à Eleuthère ; il fut contemporain et disciple d'Agelade. On loue encore un autre ouvrage

de sa façon ; c'étoient quatre bœufs placés autour de l'autel d'Apollon.

LETTRE DEUXIÈME. (Page 292).

(1) On peut juger par le début de cette lettre, qu'Ovide avoit une haute idée du mérite poétique de Severe, puisqu'il le qualifie le plus grand des poëtes de son temps. Virgile et Horace n'étoient plus alors, et il ne restoit que Properce et quelques autres, sur lesquels Ovide donne la préférence à Severe ; peut-être aussi n'est-ce qu'un compliment un peu outré : quoi qu'il en soit, il n'est rien resté des ouvrages du poëte Severe.

(2) Le poëte donne aux Gètes l'épithète de non-tondus, *intonsis*, parce qu'ils laissoient croître leurs cheveux et leur barbe sans jamais y toucher; ce qui les rendoit hideux à voir.

(3) Ovide distingue la prose de la poésie, en ce que la première est un discours libre, sans cadence et sans mesure, *orba* ou *soluta numeris ;* au lieu que la poésie est asservie à des règles plus sévères et plus gênantes; ce que les Latins appellent *stricta oratio*, ou *numeris astricta*, parce qu'elle compte et mesure toutes les syllabes, qui jointes ensemble, forment un certain nombre de pieds qui reviennent toujours et font la même mesure et la même cadence. Ce n'est pas que les discours en prose n'aient aussi leurs périodes mesurées ; mais comme ces périodes varient et ne sont pas toujours de la même mesure, bien que le style en soit nombreux et cadencé, il est beaucoup plus libre. *Multum interest*, dit Cicéron, *utrum numerosa sit oratio, an tota numeris constet, alterum si sit, intolerabile vitium est ; alterum nisi sit dissipata et incultè fluens est oratio.* Il faut donc que le discours oratoire soit nom-

breux, mais non pas toujours astreint aux mêmes nombres, comme la poésie.

(4) Aristée, dans la fable, étoit fils d'Apollon et de Cyrène : il fut nourri et élevé par des nymphes, qui lui apprirent à faire de l'huile et du miel, et il passa pour en être l'inventeur . . . Tout le monde sait que Bacchus fut le Dieu de la vigne et du vin . . . Cérès apprit au jeune Triptolème l'art d'ensemencer les terres et de les enrichir de belles moissons : on peut voir ce que nous en avons dit sur la VIII.e Elégie du III.e liv. des Tristes . . . Alcinoüs, roi de l'isle de Corcyre, appelée Phéacie chez Homère, étoit fils de Phéac et d'Echerie ; il eut de très-beaux jardins dans son isle, et d'excellens fruits : après les jardins des Hespérides, rien n'est plus renommé dans l'antiquité, que les jardins d'Alcinoüs. Ovide dit donc ici qu'envoyer des vers à Severe, poëte de profession, c'est comme donner du miel à Aristée, du vin à Bacchus, du bled à Triptolème, et des fruits à Alcinoüs : il dit ensuite que c'est porter des feuilles aux forêts.

(5) La comparaison que fait ici Ovide de son esprit appesanti par la longueur de ses maux, ou plutôt de sa veine fermée à tous les canaux de vers qui en couloient autrefois comme d'une riche source ; cette comparaison, dis-je, avec une eau courante qui s'arrête, parce que la source en est bouchée par le limon qui s'y est amassé, est assez juste et assez naturelle. Il dit donc que les longues souffrances et les chagrins de son exil ont été comme une espèce de limon qui lui a bouché tout l'esprit, et qu'il n'en sort plus rien de bon. En effet, on dit quelquefois dans le discours familier, cet homme a l'esprit bouché, l'imagination muette ; il ne produit rien, quelque effort qu'il fasse.

(6) La fable nous apprend que le cheval Pégase, monté par Bellerophon, qui alloit combattre la Chimère, frappant

la terre du pied, en fit jaillir une fontaine dont les eaux eurent la vertu de faire des poëtes : cette fontaine se nomme Hyppocrêne, ou Castallienne, ou Aonienne, et sort du Mont-Parnasse. Il faut donc, pour bien faire des vers, boire de l'Hyppocrêne, ou dormir sur le Parnasse. Sevère, dit Ovide, pouvoit boire à son aise de cette eau, parce qu'il vivoit tranquillement à Rome, où il faisoit des vers admirés de tout le monde.

LETTRE TROISIÈME. (Page 296).

(1) Ces sortes d'interrogations au commencement du discours, marquent une ame flottante entre diverses passions qui l'agitent, et qui la tiennent dans l'incertitude du parti qu'elle doit prendre : ici, c'est colère et indignation contre un ami infidèle, dont Ovide se plaint amèrement.

(2) Un auteur célèbre fait toujours beaucoup d'honneur à celui qu'il nomme dans ses écrits, lors même qu'il ne le fait que pour s'en plaindre et pour s'en venger. Si c'est un homme sans nom, il le tire de son obscurité, et semble par-là entrer en quelque concurrence avec lui. Ainsi, le meilleur moyen de le punir, c'est de n'en point parler et de le laisser dans l'oubli où il étoit enseveli.

(3) On a déjà remarqué plus d'une fois dans les Tristes, qu'Ovide, pour représenter l'état de sa fortune bonne ou mauvaise, aimoit fort à se servir de l'allégorie d'un vaisseau en pleine mer. Il dit encore ici que lorsqu'il avoit un bon vaisseau, bien lesté, bien carenné, bien solide, son infidèle ami étoit toujours le premier à vouloir aller en course avec lui. On a quitté l'allégorie dans la traduction, pour prendre le sens propre et naturel, et au lieu du vaisseau on a mis la fortune.

(4) Ovide abandonne aussi-tôt la métaphore du vaisseau, pour revenir à la fortune : il ne parle plus de course sur mer; mais il dit que cette déesse inconstante a ridé son front et lui a fait mauvais visage, *contraxit vultum*. J'ai traduit : m'a regardé de mauvais œil ; ce qui revient au même.

(5) Cet ami déserteur étoit autrefois si charmé des poésies d'Ovide, qu'il ne vouloit ni lire ni entendre d'autres vers que les siens ; il le préféroit à tous les autres poëtes; enfin, il l'appeloit son unique muse. C'est ainsi que Xenophon appeloit l'orateur Isocrate la Syrène Attique, et Sophocle la Muse Athénienne, tant il en étoit enchanté.

(6) Sentence grave du poëte sur l'instabilité de la fortune et la caducité des choses humaines. Ovide fait ici allusion à ce que Cicéron rapporte au V.e liv. des Tusculanes, de Denis, tyran de Syracuse, et de Damocles son flatteur : ce Damocles louoit excessivement la puissance et l'heureuse fortune du tyran ; celui-ci, ennuyé des louanges excessives de Damocles, le fit dîner à sa table, et fit pendre sur sa tête une épée nue qui ne tenoit qu'à un cheveu ou à un filet. On peut juger des inquiétudes de Damocles, et s'il étoit fort tenté de faire bonne chère parmi les transes continuelles de la mort. C'est ce qui fait dire à Ovide que toutes les fortunes des hommes ne tiennent qu'à un filet : *Omnia sunt hominum tenui pendentia filo*.

(7) On rapporte ici quelques exemples fameux des vicissitudes de la fortune. Le premier est celui de Crésus, roi de Lydie, qui possédoit des richesses immenses, et à qui le sage Solon avoit souvent répété cette belle sentence : Personne ne doit être appelé heureux pendant qu'il vit. Ce prince ayant été defait dans une sanglante bataille où il fut pris, Cyrus, son vainqueur, étoit déjà tout prêt à le faire brûler vif, lorsque Crésus lui répéta la belle sentence de Solon. Cyrus

en fut touché ; et se contentant de le dépouiller de tous ses trésors, il lui donna la vie.

(8) C'est le jeune Denis, successeur de l'ancien, dont nous venons de parler : il fut chassé de Syracuse pour sa tyrannie, et se retira à Corinthe, où il fut contraint d'ouvrir une école de grammaire, et à y enseigner les enfans pour gagner sa vie : tant il est vrai qu'il ne pouvoit se passer de commander, au moins à des enfans, auxquels il apprenoit à lire.

(9) Le troisième exemple que propose ici Ovide, de la fragilité des fortunes humaines, est celui du grand Pompée, qui fut long-temps l'idole des Romains, et estimé le plus grand des Romains par sa valeur, par ses victoires et par ses conquêtes, jusques-là qu'ils lui donnèrent le surnom de Grand par excellence : on le voit dans l'oraison de Cicéron pour Milon, désigné par ce seul nom : *Te, Magne, tamen attestaretur ;* on peut voir encore dans l'Oraison *pro Lege Maniliá*, les louanges de Pompée : or, ce Pompée, si grand avant la bataille de Pharsale, est obligé après sa défaite de fuir devant César jusqu'en Egypte, où il se jette entre les bras de Ptolomée Auletes, qui avoit été le plus humble de ses courtisans à Rome, lorsqu'il y alla pour obtenir son rétablissement sur le trône d'Egypte. On sait comment Pompée périt enfin par la perfidie de ce prince, qui immola son bienfaiteur à une détestable politique, croyant par-là s'acquérir les bonnes graces de Jules-César.

(10) Quatrième exemple des jeux cruels de la fortune. Marius fut sept fois consul, et égala le nombre de ses victoires à celui de ses consulats. Après avoir vaincu Jugurtha, roi des Numides, il le conduisit à Rome, et le fit attacher à son char de triomphe, puis jeter dans une étroite prison, où il mourut de faim après six jours. Enfin, Marius, qui avoit aussi triomphé des Cimbres, redoutant la cruauté de Sylla,

fut contraint de s'enfuir; et pour ne pas tomber entre les mains des cavaliers qui le poursuivoient de près, il s'enfonça tout nud jusqu'au cou, dans un marais parmi des joncs, où il resta pendant plusieurs heures, sans qu'on pût le reconnoître ni découvrir le lieu où il étoit. Il semble que Virgile, au II.e livre de l'Enéide, ait fait allusion à cette aventure de Marius, lorsqu'il met ce vers à la bouche du perfide Sinon:

Limosoque lacu per noctem obscurus in ulvâ
Delitui.

(11) Anticyre étoit une île de la Phocide, vis-à-vis de Corinthe, connue chez les anciens par l'excellent ellébore qui y croissoit en quantité. C'est pour cela que quand on voyoit quelqu'un dont le cerveau étoit mal affecté, on lui conseilloit de faire un voyage à Anticyre, *naviget Anticyras*, pour s'y purger avec de l'ellébore, qu'on croyoit un remède souverain contre la folie. C'est ce qui fait dire à Ovide que dans le temps de sa bonne fortune, si quelqu'un lui avoit prédit les malheurs qui lui étoient arrivés depuis, il l'auroit traité de fou et renvoyé à Anticyre, pour y prendre une bonne dose d'ellébore.

(12) Ce puissant Dieu chez Ovide, est toujours Auguste, qu'il tâche de gagner par cette indigne flatterie: il dit donc que quand il auroit pu se garantir de tous les revers et de tous les accidens fâcheux qui pouvoient lui venir de la part des hommes, il lui étoit impossible de parer aux traits de la vengeance d'Auguste, ce Dieu suprême, *summi Dei.*

(13) Ovide conclut cette lettre par une vive apostrophe à cet ami infidèle, et l'exhorte à profiter des exemples fameux des revers de fortune qu'il vient de lui mettre devant les yeux. C'est comme s'il lui disoit: Tu n'es ni plus riche que

Crésus, ni plus redouté que Denis le tyran, ni plus illustre que Marius, ni plus grand que Pompée : crains donc la même destinée.

LETTRE QUATRIÈME. (Page 300).

(1) Ovide ajoute, si pluvieux par les nuages qui viennent du midi, *australibus nimbis*. Le vent *auster* autrement dit *notus*, est en effet un vent qui souffle du midi, et chasse devant lui de gros nuages qui produisent des pluies douces et abondantes, propres à fertiliser les campagnes.

(2) Le poëte, par ces deux comparaisons, veut nous montrer que tout en ce bas monde est mélangé de bien et de mal, et qu'il n'est point d'homme si malheureux qui n'ait quelques bons momens dans la vie, tels que celui où il apprend que son cher Pompée vient d'être désigné consul.

(3) On a déjà dit ailleurs plus d'une fois qu'on donnoit des aîles à la Renommée, pour marquer sa vîtesse : Ovide dit ici fort bien que s'étant retourné au bruit qu'il entendit derrière lui, il ne vit rien, mais seulement qu'il entendit; pour marquer que la Renommée n'a point de corps visible, mais que c'est un son, un bruit, une voix qu'on entend. Virgile au IVe liv. de l'Enéïde, en fait cependant un monstre affreux qui a un corps couvert de plumes, une tête qui se cache dans les nues et des pieds qui touchent à terre : belle imagination poétique.

(4) Il semble que la Renommée soit ici aux gages du nouveau consul, puisqu'elle vient d'abord annoncer la nouvelle de son consulat dans le Pont, où étoit Ovide, l'un de ses plus chers amis ; puis elle part aussi-tôt d'une aîle légère pour en aller faire part à toutes les nations chez qui le nom

et la mémoire du grand Pompée étoient encore en vénération. Rien n'est plu flatteur pour le nouveau consul, Sexto Pompée.

(5) On désigne ici le mois de Janvier qui a pris son nom de Janus, ancien roi des Romains; il commençoit l'année de douze mois, comme il la commence encore aujourd'hui. Romulus n'avoit composé l'année que de dix mois, et elle commençoit au mois de Mars; mais Jule-César après avoir consulté les plus habiles astronomes de l'Egypte, reconnut que la révolution annuelle du soleil étoit de douze mois et quelques heures, parce que dans cet espace de temps le soleil revenoit au même point d'où il étoit parti, et recommençoit sa carrière. Quelques peuples, comme les Arcadiens fixoient leur année à trois mois, les Acarnaniens la faisoient de six mois. Tous les autres peuples de la Grèce composoient leur année de trois cents cinquante-quatre jours. On ne trouve pas que les anciens Egyptiens, qui ont été les premiers astronomes du monde, aient jamais varié sur leur année de douze mois, et de chez eux elle passa aux Hébreux. Janus fut, dit-on, un ancien roi d'Italie, qui le premier sut apprivoiser les mœurs sauvages de ce peuple: on lui a donné deux têtes, *biceps*, ou deux visages, *bifrons*, pour marquer sa grande prévoyance, et qu'il voyoit l'avenir comme le passé. On l'appelle aussi le père du jour *diespiter* pour *diei pater*, et comme tel il regarde l'Orient et l'Occident. Horace, satyre sixième, livre II, le nomme père du matin: *Matutine pater, seu Jane libentius audis*. Quelques-uns l'ont confondu avec Saturne à qui on donne à-peu-près les mêmes attributs.

(6) Les consuls Romains étoient vêtus d'une robe de pourpre aux jours de cérémonie, et le consulat étoit la plus grande dignité à laquelle un particulier pût aspirer;

sa principale fonction étoit de veiller à la sûreté des citoyens et de la ville : *Consules appellati*, dit Florus, *ut consulere se civibus suis debere meminissent.*

(7) Telle étoit la manière d'installer les nouveaux consuls. Le premier jour de Janvier on les conduisoit d'abord au Capitole, où il y avoit un temple de Jupiter, bâti sur l'ancien mont Tarpeïen, ainsi appelé du nom de la vestale Tarpeïa qui y fut massacrée et ensevelie sous les boucliers des Sabins: depuis on l'appela Capitole, parce qu'en jetant les fondemens du nouveau temple, on y trouva une tête d'homme, *Capitolium a capite.* Lors donc que le nouveau consul y étoit entré, on immoloit quantité de victimes aux Dieux, et on leur adressoit des vœux, pour attirer sur le premier magistrat de Rome, la protection du ciel, dans l'exercice de sa charge.

(8) Dans les sacrifices qu'on faisoit au Capitole pour les nouveaux consuls, on immoloit sur-tout à Jupiter de jeunes taureaux blancs qui n'avoient point encore porté le joug, et qu'on faisoit venir du pays des Falisques en Toscane, dite plus anciennement l'Etrurie, où couloit le fleuve Clitumnus qui rendoit ce pays abondant en bons paturages, et dont une des propriétés étoit de rendre blancs les troupeaux qui s'abreuvoient de ses eaux: *Hinc albi Clitumne greges*, dit Virgile dans ses Géorgiques.

(9) Il y a dans le texte d'Ovide, la cour vous recevra, *Curia te excipiet;* mais la cour est prise ici pour une assemblée plus solemnelle du sénat, où il y avoit un plus grand concours de sénateurs qui délibéroient ensemble sur les plus importantes affaires de la république. On appeloit aussi la cour, l'assemblée à laquelle présidoit le grand pontife, où l'on traitoit des affaires de la religion, comme des sacrifices, des augures, et de tout ce qui concernoit le culte des Dieux.

C'étoi

(10) C'étoit la coutume que le nouveau consul haranguât tout le sénat assemblé. Cet auguste corps étoit composé de sénateurs, autrement appelés péres conscripts : ce nom leur étoit demeuré depuis que le premier Tarquin en avoit ajouté un certain nombre aux cent premiers qui furent institués par Romulus, auxquels on avoit donné le nom de *patres* simplement, et on ajouta *conscripti :* depuis on appela tous les sénateurs *Patres conscripti*, et enfin *Senatores de senioribus ;* parce que dans les premiers temps on ne choisissoit pour remplir ces places que de vénérables vieillards d'une prudence consommée.

LETTRE CINQUIÈME. (Page 234).

(1) Ovide, par une figure assez usitée chez les poëtes, adresse encore ici la parole à ses vers, et il les félicite de ce qu'ils auront l'honneur d'être lus d'un illustre et savant consul, tel que Sexte Pompée : et les nomme des vers légers, *leves elegi*, parce que les vers élégiaques traitent assez souvent des sujets légers et badins, et sont particulièrement consacrés au Dieu de l'amour dont ils imitent la légéreté.

(2) Notre poëte parlant à ses vers comme à d'honnêtes personnes qui entendent raison, ne leur dissimule pas que l'honneur d'aller se présenter à Rome devant le consul, leur coutera cher ; car outre les autres inconvéniens qu'ils trouveront au terme, ils ont longs voyages à faire au fort de l'hiver, ce qui doit être assez incommode pour ces pauvres vers qui sont, dit-il, un peu boiteux, parce qu'ils marchent sur des pieds inégaux. L'on voit qu'il fait allusion à la mesure inégale des vers élégiaques, dont l'un est plus long que l'autre, ensorte qu'ils ne marchent que

d'un pas chancelant : allusion un peu froide à mon avis, et trop souvent répétée dans Ovide pour son honneur.

(3) Ovide marque ici à ses vers le chemin qu'ils doivent tenir pour se rendre des bords du Pont-Euxin à Rome : il faut d'abord entrer dans la Thrace, et traverser le mont Æmus qui la divise en deux, puis passer la mer ionienne : de-là en moins de dix jours ils arriveront à Rome, qu'on nomme ici avec raison la maîtresse du monde ou la reine des villes : *Dominam venietis ad urbem.* La Thrace est une contrée fort étendue, qui est bornée du côté du septentrion par le fleuve Ister, du côté de l'orient par le Pont, et vers le midi par la mer Egée. Le mont Æmus qui traverse la Thrace vers le Pont, a, selon Pline, six mille pas de hauteur, et est presque toujours couvert de neiges. La mer ionienne tire son nom de l'Ionie, pays situé à l'extrêmité de l'Asie mineure, entre la Carie et l'Æolie. cette mer s'étend jusqu'en Sicile, et se divise en Adriatique, Arcadique et Epirotique.

(4) On a déjà parlé sur la première élégie du liv. III des trois principales places de Rome, d'après Suétone, qui sont la place Romaine ou du Latium, la place de Jule, et la place d'Auguste. La maison du consul Pompée auquel Ovide adresse ces vers, étoit, dit-il, toute attenante à la place d'Auguste.

(5) Quoique la maison du consul fût ouverte à tout le monde, il n'étoit pas toujours aisé de l'aborder et d'en obtenir audience, à cause de ses grandes occupations, dont Ovide fait ici un petit détail.

(6) La première et la plus importante fonction du consul romain, étoit de juger ce qu'on appelle proprement les affaires d'état ; qui concernoient la republique ou le peuple

romain en général, c'est-à-dire qu'il avoit soin de s'en instruire à fond et de préparer les matières; puis il en faisoit son rapport au sénat assemblé qui seul avoit le droit d'en décider en dernier ressort. Les causes des particuliers étoient portées devant le préteur; mais lorsqu'il s'agissoit de la police de la ville, c'étoit aux édiles qu'il appartenoit d'en juger, et les moindres causes étoient rapportées devant les centumvirs. Les trois principaux magistrats de Rome, tels que le consul, le préteur et l'édile, s'appeloient *Curules*, parce qu'ils étoient assis dans des chaises d'ivoire sculptées de diverses figures en bas reliefs : ces sortes de chaises s'appeloient *Sellæ Curules*, parce qu'anciennement les consuls et les préteurs étoient portés dans un char suivi de la chaise où ils devoient s'asseoir pour juger, et qui pour cela fut nommée chaise curule *sella curulis*. On prétend que ces sortes de chaises aussi-bien que la *toge* appelée *prétexte*, étoient venues des Etruriens, peuples voisins de Rome : Tite-Live et Denis d'Halicarnasse le racontent ainsi. Passerat sur Properce parle fort au long de la chaise curule.

(7) Autre fonction du consul : c'étoit à lui de tenir un compte exact des revenus de la ville de Rome, de régler les impôts suivant la juste estimation des biens de chaque citoyen, et enfin d'en adjuger les fermes aux plus offrans et derniers encherisseurs. C'est ce qu'Ovide exprime par ce vers, *Aut populi redditus positam componet ad hastam.* Voici donc comme l'on faisoit à Rome l'adjudication des fermes générales, à laquelle présidoit le consul : c'étoit à-peu-près comme dans les encans ou ventes publiques. Au milieu de la place Romaine, appelée quelquefois pour cela dans les auteurs, *Forum Auctionarium*, place des enchères, on plantoit une pique à côté d'une longue table, et là à

l'aide d'un hérault ou crieur public, on proposoit les fermes aux plus offrans : alors diverses compagnies de publicains associés ensemble, et qui étoient ordinairement des chevaliers romains, se présentoient pour y mettre l'enchère, et enfin le consul les adjugeoit aux plus offrans et derniers encherisseurs.

(8) On appeloit à Rome le temple de Jule, celui que Jule-César fit construire sous le titre de Vénus mère, *ædes Veneris genitricis :* ce fut lorsqu'il partit pour la campagne où se donna la fameuse bataille de Pharsale, qui décida de l'empire du monde en sa faveur. Appien, Papinius et Suétone dans Auguste parlent de ce temple : mais nous apprenons de Varron, et après lui d'Aulugèle, que les arrêts du sénat, appelés *Senatus.Consultes*, ne se rendoient que dans un lieu assigné par les augures, et qu'on appeloit temple; car il ne faut pas croire, ajoutent ces deux auteurs, que tout ce qui s'appeloit à Rome *ædes sacræ*, des maisons sacrées, fussent des temples. On doit encore savoir qu'on appeloit à Rome, la cour, *Curia*, tout lieu où les sénateurs s'assembloient pour gérer les affaires de la république, *Curia à curando rempublicam :* on appeloit encore la cour, toute assemblée qui se tenoit pour traiter des affaires où il s'agissoit des cérémonies de la religion et du culte des Dieux ; c'étoit le souverain pontife qui présidoit à cette cour. Enfin par le mot *Curia*, la cour, on n'entendoit pas seulement un lieu particulier où l'on administroit la justice, mais l'assemblée même des sénateurs pour certaines affaires de la première importance. C'est ainsi qu'on appelle encore aujourd'hui la cour, non-seulement le Louvre et le palais où réside le roi, mais plutôt le roi même accompagné de ses courtisans ; c'est pourquoi l'on dit que la cour est par-tout où est le roi avec ses principaux officiers.

Depuis que Rome eut des empereurs, les nouveaux consuls étoient obligés de leur rendre de fréquentes visites pour recevoir leurs ordres, et prendre d'eux des instructions sur les principaux devoirs de leur charge : c'est pourquoi Ovide dit que quand ses vers se présenteront pour avoir audience du consul, il pourra bien ne pas les écouter, parce qu'il sera obligé d'aller voir Auguste et Tibere son fils adopté à l'empire.

(10) On peut juger par-là que le consul Sexte Pompée étoit fort en faveur auprès du César Germanicus, fils de Drusus et neveu de Tybère, puisqu'il alloit passer avec lui tout le temps que les fonctions du consulat lui laissoient de libre.

(11) Ces grands Dieux, au sens d'Ovide, sont ici Auguste, Livie et Tybère ; après eux c'est Germanicus que Pompée révère le plus, comme un Dieu inférieur en puissance. C'est ainsi que le poëte flatteur prostitue la divinité à des maîtres mortels à proportion du rang qu'ils tiennent dans l'empire.

(12) Il y a de l'apparence que Sexte Pompée donna des gardes de confiance à Ovide, pour le conduire sûrement jusqu'à son exil : d'ailleurs le nom du grand Pompée étoit encor respecté parmi toutes ces nations où il avoit long-temps fait la guerre à Mithridate. Ainsi les passeports inscrits du nom de Pompée, dont Ovide s'étoit sans doute prémuni, étoient des sauf-conduits bien sûrs et capables de le garantir de toute insulte.

LETTRE SIXIÈME. (Page 292).

(1) Les philosophes ont défini le destin, l'ordre et l'enchaînement de toutes les causes, par où est fait tout ce qui est fait,

quâ fit quidquid fit. Si vous dites, dit Sénèque, que le destin est un Dieu, vous dites vrai : car, comme ce n'est rien autre chose que la suite et l'arrangement des causes, la première de toutes les causes est celle d'où dépendent toutes les autres. Sur quoi St. Augustin dit qu'il ne faut pas s'embarrasser d'un mot, puisque l'ordre même des causes secondes est attribué à la volonté suprême de Dieu, comme première cause, et c'est ce que les philosophes païens appellent le destin. Sur quoi j'ajoute ici qu'il faut néanmoins bien distinguer l'action de Dieu sur les causes nécessaires, et l'action de Dieu sur les causes libres. Les premières agissent par une impulsion nécessaire qui, posé les conditions pour agir, ne leur laissent pas le pouvoir de ne pas agir : c'est ainsi que le feu brûle nécessairement, lorsque la matière combustible est bien disposée et dans une juste distance. Au lieu que les causes libres, telle que la volonté des hommes, aidées du concours de Dieu, se déterminent de leur propre mouvement à agir, sans que l'action de Dieu les nécessite à l'un plutôt qu'à l'autre.

(2) Ovide dit : Il y a une olympiade de cinq ans, et elle a déjà passé au second lustre, c'est-à-dire, qu'une seconde olympiade a déjà succédé à la première; ce qui signifie cinq ans et plus, ou plus d'un lustre. On a déjà parlé ailleurs de l'olympiade grecque et du lustre romain, dont on se servoit pour compter les années. Selon quelques-uns, l'olympiade renfermoit cinq ans complets; elle tire son nom des Jeux Olympiques, qu'on célébroit tous les cinq ans; d'autres prétendent que l'olympiade ne renfermoit que quatre ans complets et la cinquième année commencée. Il en est de même du lustre romain, sur lequel l'on a aussi varié, en le prenant pour cinq ans complets, au lieu de cinq ans commencés.

(3) Ovide s'accuse ici d'avoir hâté la mort de son ami Maxime, par les chagrins que son exil lui a causés, puis il

ajoute: Certes, je n'en valois pas la peine, c'est-à-dire, je ne méritois pas qu'un si grand homme se sacrifiât pour moi, et qu'il s'affligeât de ma perte jusqu'à en mourir de douleur.

(4) Voici la mort d'Auguste bien marquée sur la fin de la cinquième année de l'exil d'Ovide. Ce poëte donne ici à entendre que l'empereur Auguste, persuadé qu'il y avoit eu plus d'imprudence que de malice dans sa faute, songeoit sérieusement à le rappeler, si la mort de ce grand prince n'étoit pas survenue en ce temps-là. Ce fut l'an de Rome 767 qu'il mourut à Nole, âgé de 76 ans moins un mois et cinq jours. On soupçonna Livie de l'avoir empoisonné avec des figues, dans la crainte qu'elle eut qu'il n'appelât à l'empire Agrippinus, son petit-fils, par Julie sa fille, à l'exclusion de Tibère, fils de Livie.

(5) C'est ainsi qu'il qualifie Auguste, ne doutant pas qu'après sa mort, il n'eût été placé entre les Dieux. On voit ici qu'Ovide fit son apothéose en vers : on assure aussi que Livie n'oublia rien pour confirmer cette croyance de la prétendue divinité d'Auguste, et qu'elle donna dix mille pièces d'or à un certain Numerius, sénateur d'Athènes, pour avoir attesté avec serment qu'il avoit vu Auguste monter au ciel, ainsi qu'on avoit vu autrefois Romulus.

(6) Ovide appelle ici les contestations du barreau, où des avocats de deux parties adverses plaident avec chaleur l'un contre l'autre, la guerre du barreau, *Marte forensi ;* la langue alors tient lieu d'épée ; elle perce, elle blesse, elle déchire. Le même Ovide, au livre I.er de ses Fastes, en parlant des causes que Germanicus avoit quelquefois plaidées en plein barreau, appelle ce genre d'escrime, une espèce de guerre civile : *Civica pro trepidis cum tulit arma reis.*

(7) Voici encore la figure des phénomènes impossibles, si

souvent employés par Ovide et les autres poëtes, pour marquer qu'il n'oubliera jamais ses amis fidèles qui ne l'ont point abandonné dans ses disgraces. Il dit que le Dannube qui, chez les anciens auteurs, est le même que l'Ister qui bornoit la Sarmatie, remonteroit plutôt vers sa source depuis son embouchure où il tombe dans le Pont-Euxin.

(8) Voici encore un phénomène impossible dans la nature, qui est que le soleil retourne sur ses pas, du couchant à l'orient. Il est dit cependant que cela arriva, lorsque dans Mycènes Atrée servit sur la table de son frère Thieste, les membres du propre fils de Thieste même : le Soleil, dit-on, eut tant d'horreur de ce festin exécrable, qu'il détourna son char de dessus Mycènes, et rebroussa chemin vers l'orient. Voyez la tragédie de Senèque, intitulée *Thieste*, et Horace, dans son art poëtique, où il dit qu'on est indigné de voir traiter dans une scène comique, le barbare souper de Thieste.

Indignatur enim privatis ac prope socco
Dignis carminibus, narrari çœna Thyestæ.

LETTRE SEPTIÈME. (Page 296).

(1) On ne trouve rien dans l'histoire qui puisse nous apprendre au vrai quel fut ce Vestalis à qui Ovide écrit cette lettre, et qu'il loue beaucoup pour sa valeur guerrière : on voit seulement ici qu'il étoit fils d'un petit roi des Alpes appelées Cotiennes, et d'où la famille des Cotta de Rome tiroit son nom et son origine ; peut-être même que ce Vestalis étoit de cette maison, et qu'il s'appelloit Cotta en surnom. Quoiqu'il en soit, il fut nommé pour aller commander dans le Pont, sous un certain Vitellius, qui commandoit en chef les armées romaines dans ce pays-là : il fit la guerre contre les Gètes, pour un roi de Thrace

allié du peuple romain. Vestalis se signala beaucoup dans cette expédition, particulièrement au siège d'une place très-forte appelée Egypse.

(2) Il y a dans le texte : pour y donner des loix dans les lieux situés sous l'axe, *locis sub axe positis*, c'est-à-dire, ici sous le pôle arctique. Les astronomes appellent *axe* une ligne qui passe par le centre d'un globe, autour de laquelle il tourne ; les deux bouts de cette ligne s'appellent pôles. Ainsi on appelle *l'axe du monde*, une ligne qu'on imagine, qui passe par le centre de la terre, et qui aboutit aux deux pôles, dont l'un se nomme arctique et l'autre antarctique. On appelle aussi les régions situées sur le pôle arctique, *le septentrion*, à cause des sept étoiles qui composent la grande Ourse, constellation qui domine sur les contrées du nord.

(3) Ovide s'applaudit d'avoir pour témoin oculaire de ce qu'il souffre dans l'affreux pays où il est exilé, un homme aussi illustre que Vestalis ; persuadé que son témoignage sera d'un grand poids pour vérifier les plaintes si fréquentes qu'il fait de la rigueur de son exil.

(4) On a déja parlé dans les *Tristes*, des effets prodigieux que produit le froid excessif dans les régions du Nord : et comment le vin s'y durcit tellement, qu'il devient solide et se soutient par lui-même hors du vase qui le contenoit. Virgile ajoute qu'on le coupe avec des haches, *cæduntque securibus humida vina*, Georg. L. III. On y parle de même de ces pesantes charrettes que les Scythes ou Sarmates, appelés Yasiges, faisoient passer sur le eaux du Danube glacé, et comment on marchoit à pied sec sur un fleuve où on navigeoit naguère :

Undaque jam tergo ferratos sustinet orbes.
Pupibus illa prius, patulis nunc hospita plaustris.

Virgile, III. Georg.

(5) Nous apprenons de Végétius, que la charge de premier porte-enseigne de l'armée romaine, étoit très-considérable : cet officier se nomme dans les auteurs *Centurio primi pili*, ou *primipilaris;* il marchoit à la tête de l'armée et commandoit l'aigle romaine avec quatre cents hommes, et quatre centurions sous lui. Chaque légion avoit son premier porte enseigne; mais celui qui marchoit à la tête de la première légion, étoit bien plus distingué que les autres, et s'appeloit *Centurio primi pili*, c'est-à-dire, premier porte-enseigne de l'armée : on montoit donc par degré de légion en légion, jusqu'à ce que l'on parvînt à être l'enseigne de la première légion, et cette charge avoit de gros appointemens qui lui étoient attachés. C'est en cette qualité que Vestalis servoit dans l'armée du général Vitellius.

(6) C'est une figure assez ordinaire aux poëtes et aux orateurs, d'appeler à témoin les fleuves, les montagnes, et tous les lieux où se sont passées les grandes actions. Ici, Ovide appelle à témoin le Danube, tant de fois rougi du sang des Gètes, par le bras invincible de son jeune héros.

(7) Egypse ou Ægypsos fut une place très-forte dans la Scythie, située sur le haut d'une colline dont les approches étoient très-difficiles; elle étoit fort près des bords du Danube. On croit qu'elle fut habitée par ces peuples que Pline, au liv. VI, chap. 7, appelle Gypsos.

(8) On ne sait point quel étoit ce Vitellius; il y a apparence qu'il étoit proconsul du Pont, et qu'il reçut ordre du sénat d'aller au secours de ce roi de Thrace allié du peuple Romain, auquel un prince scythe avoit enlevé la ville d'Egypsos.

(9) Ce Domnus étoit apparemment un de ces petits rois des Alpes Cotiennes, dont descendoit Vestalis. Il y eut aussi un Domnus gouverneur de Lycie, qui tua Cajus, comme nous

l'apprenons de Florus. Cependant, il est plus vrai-semblable que celui dont il s'agit étoit un autre seigneur de même nom, qui s'étoit le plus distingué entre les ancêtres de Vestalis.

(10) Vestalis, en qualité de premier enseigne de l'armée, avoit des armes fort éclatantes. Au reste, dit Quintilien, l'éclat des armes n'est pas inutile à la guerre; il éblouit les yeux et jette la terreur dans l'ame du soldat ennemi:

Jam fulgor armorum fugaces
Terret equos equitumque vultus, dit Horace.

(11) C'est ce que signifie *primi minor ordine primi*, ou plutôt l'enseigne de la première légion, animé par votre exemple, combat aussi vaillamment avec sa troupe, où chaque soldat rend coup pour coup; le métier du soldat est de donner et de recevoir des coups: *Multaque fert miles, vulnera multa facit.* Properce dit aussi fort ingénieusement: *Enumerat miles vulnera, pastor oves.*

LETTRE HUITIÈME. (Page 245).

(1) On ne sait rien de ce Suillius à qui Ovide adresse cette lettre, que ce que nous en apprend Ovide lui-même: c'étoit un homme de belles-lettres, fort agréable au jeune César Germanicus, et qui avoit épousé une fille d'un premier lit de la femme d'Ovide. Mérula, l'un des meilleurs commentateurs de notre poëte, prétend que Suillius est le surnom de quelque homme de qualité, et que ce nom vient de *sus, suis*, qui signifie un porc, parce qu'on gravoit sur l'ancienne monnoie de Rome, des figures de bêtes, comme d'un bœuf, d'un bélier ou d'un porc: de-là aussi les surnoms de Suillius, de Bubulcus, de Caprarius et de Porcius, qu'on donna aux enfans des

plus illustres familles de Rome. Tout ceci est tiré de Plutarque dans la vie de Publicola.

(2) La femme de Suillius n'étoit que la belle-fille d'Ovide; cependant il dit qu'il la regarde comme sa propre fille. Mais pour mieux faire connoître l'alliance qui étoit entre lui et Suillius, il ajoute : celle qui vous appelle son gendre, m'appelle aussi son mari; c'est-à-dire, que Suillius étoit gendre de la femme d'Ovide, parce qu'il avoit épousé une fille qu'elle avoit eue en première noce. Ainsi toute l'alliance qui étoit entre Ovide et Suillius, venoit de ce que Suillius avoit épousé la belle fille d'Ovide, ou la fille de sa femme.

(3) On n'aime point dans le monde à passer pour ami de ceux qui sont malheureux, bien moins encore pour leur parent ou leur allié; leur amitié, leur parenté, leur alliance, tout devient à charge; c'est beaucoup si on ne les fuit pas comme des hommes frappés d'un mal contagieux.

(4) Si l'on en croit ici Ovide, il est très-innocent des maux qu'il souffre : c'est, dit-il, la honte d'une aveugle fortune, qui souvent maltraite les gens de bien, et comble de ses faveurs des scélérats. On pourroit lui dire que c'est-là le langage de presque tous les vrais coupables; à les entendre, ils sont tous innocens. Le trait plaisant qu'on raconte d'un duc d'Ossone, vient bien à ce sujet. Ce duc alla un jour visiter les galeries d'Espagne dont il étoit général : les forçats croyant que c'étoit une belle occasion pour obtenir des graces, se mirent tous à crier merci, protestant de leur innocence, et que c'étoit injustement qu'on les avoit condamnés. Il n'y en eut qu'un seul qui, plus avisé que les autres, avoua ingénuement qu'il étoit coupable; sur quoi le duc se tournant vers les officiers qui l'accompagnoient : chassons, dit-il, chassons au plutôt d'ici ce seul criminel, de crainte qu'il ne

gâte tous ces innocens. Aussi-tôt on rompt sa chaîne et on le congédie.

(5) Depuis la mort d'Auguste, Tibère, son successeur; Livie, mère de Tibère; et le jeune César Germanicus, neveu du même Tibère, étoient les seules divinités sur terre qui restassent à Ovide. Il y a apparence que Suillius alloit régulièrement leur faire sa cour et les encenser comme des Dieux; on les appelle même, un peu plus bas, ses autels: c'est donc à ces Dieux et à ces autels qu'Ovide adresse ici son ami Suillius, pour obtenir sa grace. On doit remarquer en passant, que cette assiduité de Suillius à faire régulièrement sa cour aux Césars, montre bien que c'étoit un homme de la première qualité de la cour de Tibère, et qu'apparemment il avoit un autre nom plus connu que celui de Suillius, qui n'étoit qu'un surnom.

(6) *Antistes* signifie un pontife ou un ministre des autels; C'est la qualité qu'on donne ici à Suillius par rapport au César Germanicus. Comme on érige ce prince en Dieu et qu'on lui dresse des autels, on regarde aussi le culte qu'on lui rend comme un culte religieux; c'est pourquoi l'on qualifie de pontife ou de premier ministre de ses autels, Suillius son plus assidu courtisan, et Ovide le conjure d'offrir des prières et de l'encens à cette divinité, pour la fléchir et en obtenir quelque soulagement dans ses peines.

(7) Ovide use ici d'une métaphore qui lui est fort ordinaire: il regarde la faveur de la cour comme un vent favorable, et sa fortune comme une barque agitée de la tempête. Il dit donc que pour peu qu'il souffle un vent favorable du côté de la cour, sa barque prête à être submergée, reviendra bientôt sur l'eau, c'est-à-dire, que sa fortune changera de face, et sera aussi heureuse qu'elle est à présent malheureuse.

(8) Ovide, en reconnoissance des bons offices qu'il attend de Germanicus, n'est pas assez riche pour lui bâtir un temple de mabre : il ne lui promet que des vers, ce sont toutes ses richesses; mais celui qui donne ce qu'il a de meilleur, doit passer pour libéral.

(9) *Acerra*, selon Festus, signifie quelquefois un petit autel que l'on dressoit devant les morts, pour y brûler des parfums : mais ici on prend ce mot pour une navette à mettre de l'encens, et Ovide nous dit que l'encens offert par un pauvre dans un petit encensoir de bois, n'est pas moins agréable aux Dieux, que celui qui est offert par un riche dans un grand vase d'or.

(10) Ovide, pour montrer que les petits présens qu'on fait aux Dieux, même quand on n'a rien de meilleur à leur donner, ne sont pas moins bien reçus que les plus riches offrandes, dit qu'on voit aussi souvent les autels du capitole ensanglatés du sang d'un jeune agneau ou d'une jeune brebis, que de ces grandes victimes qu'on nourrissoit dans les gras pâturages des Phalisques, peuple de Toscane, et qu'on amenoit à Rome pour y être immolées au capitole dans les grands jours de cérémonie, comme dans les triomphes ou daus l'installation des nouveaux consuls.

(11) Ovide, qui veut montrer à Germanicus que les vers qu'il lui offre comme le seul présent qu'il puisse lui faire, ne sont pas à mépriser, relève infiniment les avantages de la poésie : c'est elle qui immortalise les héros et leurs grands exploits, bien mieux que le marbre et le bronze. Enfin, si nous en croyons Ovide, rien n'est plus utile à un prince, que les services d'un grand poëte qui lui consacre ses veilles.

(12) En effet les vertus héroïques acquièrent comme

une nouvelle vie par les vers : sans cela elles seroient comme mortes et ensevelies dans la poussière du tombeau : *Carmine fit vivax virtus.* Le poëte Claudien dit aussi fort ingénieusement :

Gaudet enim virtus, testes sibi jungere Musas.
Carmen amat quisquis carmine digna gerit.

(13) Agamememnon, comme l'on sait, fut choisi entre tous les rois de la Grèce, pour commander l'armée qui alla au siége de Troye; sa sagesse et son expérience le firent préférer à son frère Ménélaüs, quoique celui-ci fût le plus intéressé dans cette guerre, où il sagissoit de venger l'affront qu'on lui avoit fait par l'enlèvement de sa femme Hélène. Or, dit Ovide, qui connoîtroit aujourd'hui Agamemnon et tous les autres héros Grecs ou Troyens, sans les écrits d'Homère.

(14) En effet, Homère peut être appelé le père des Dieux du paganisme, à plus juste titre que Jupiter même ; c'est lui qui les a tous enfantés dans son imagination, et sans ses écrits nous n'aurions presqu'aucune idée de la théologie payenne : c'est de lui que nous tenons toute la généalogie de ces divinités fabuleuses que les Romains adoptèrent après les Grecs. Ainsi Ovide n'a pas tort de dire que ces sortes de Dieux doivent leur origine et tout ce qu'ils sont, à la poésie : malheureux de n'avoir pas connu et adoré le seul vrai Dieu, auteur de toutes choses !

(15) Hésiode qu'on prétend être plus ancien qu'Homère, est le premier des poëtes qui ait parlé du *chaos :* il y a bien de l'apparence que lui ou quelque autre auteur encore plus ancien avoit tiré de la *Genese* tout ce qu'il dit du chaos et de la génération du monde : il est visible qu'Ovide avoit puisé dans cette source tout ce qu'il en dit au premier livre des Métamorphoses, aussi-bien que ce que lui et les autres

poëtes ont dit de la fameuse guerre des Géans contre les Dieux, et du projet insensé qu'ils conçurent d'escalader le ciel : cela ressemble bien à ce qui est rapporté de la tour de Babel, par Moïse, législateur des Juifs, et le plus ancien auteur connu qui soit au monde.

(16) Ovide, au IV.e livre de ses Métamorphoses, touche en peu de mots l'expédition de Bacchus et ses victoires dans les Indes :

Oriens tibi victus ad usque
Decolor extremo quà cingitur india Gange.

On peut voir aussi ce qu'en a écrit Diodore de Sicile. Hercule, petit-fils d'Alcée, et fils d'Amphitrion et d'Alcmène, irrité de ce qu'on lui refusoit Iole, fille d'Eurythe, qui lui avoit été accordée en mariage, entra les armes à la main dans la Béotie autrement dite l'Æcalie, et s'en remit le maître, après en avoir chassé le roi, qui s'enfuit en Eubée, aujourd'hui Négrepont ou la Morée.

(17) Germanicus étoit petit-fils d'Auguste, par l'adoption de Tibère, dont il étoit neveu, et fils de Drusus, frère aîné de Tibère. Lorsqu'Ovide dit que c'est par des vers qu'on consacra la mémoire d'Auguste, il veut sans doute parler des vers qu'il composa lui-même pour célébrer l'apothéose de ce prince, mis solemnellement au rang des Dieux après sa mort ; c'est ce qu'il marque positivement dans sa VI.e élégie à Brutus par ces deux vers :

Quale tamen potui de cœlite, Brute, recenti,
Vestra procul positus, carmen in ora dedi.

(18) On voit que ce fameux Germanicus si cher au peuple Romain, et si célèbre par ses triomphes sur les plus fières nations de la Germanie, aimoit passionnément la poésie, et qu'il se plaisoit à faire des vers dans ses momens de loisir ;

en

en sorte, dit Ovide, que semblable à Apollon, il manioit également bien l'arc et la lyre, ou plutôt qu'il lançoit l'arc comme Jupiter, et manioit la lyre comme Apollon. Il dit encore que Germanicus excelloit également dans les beaux arts, qui font le savant de profession, *docti artes*, et ceux qui forment les plus grands princes, tels que la politique et l'art de régner, ensorte que Jupiter et les Muses le possédoient tour-à-tour :

Mista sed est animo cum Jove Musa tuo.

Par Jupiter il faut entendre la sagesse et l'art de gouverner le monde, qui se trouvoient jointes en lui avec l'amour de la poésie, *Musa*.

(19) C'est-à-dire, de cette fontaine des Muses que le cheval Pégase, monté par Bellerophon, fit sortir de terre d'un coup de pied. Bellerophon est appelé ici *Gorgoneus*, parce qu'il avoit coupé la tête à Méduse, l'une des gorgones, et qu'il en portoit la figure sur son bouclier, lorsqu'il partit monté sur pégase, pour aller combattre la Chimère. Ovide prétend donc qu'en qualité de poëte, il a droit à toutes les faveurs de Germanicus qui étoit poëte aussi et avoit bu dans la fontaine d'Hypocrène aussi-bien qu'Ovide, et qu'enfin, comme son confrère en poésie, il ne pouvoit lui refuser sa protection.

LETTRE NEUVIÈME. (Page 320).

(1) On ne trouve point le nom de Grécin ou Græcinus dans les fastes consulaires, ni nulle part chez ceux qui se sont donné la peine de recueillir les noms des consuls et de les ranger par années. Si donc ce Grécin auquel Ovide écrit ici, n'a pas été consul, il faut que notre poëte se soit laissé tromper sur un bruit public, ou que Grécin avoit manqué

le consulat par quelque accident imprévu, ou qu'enfin il ait eu un autre nom que celui-là. Ovide lui donne pour successeur en cette qualité, son frère appelé Flaccus. En effet, on trouve dans les Fastes Consulaires un Pomponius Flaccus, fait consul en ce temps-là.

(2) Le premier jour de janvier étoit destiné à l'installation des nouveaux consuls : ils étoient conduits en grande pompe au Capitole, précédés des douze licteurs ou huissiers portant des faisceaux de verges. Ces faisceaux étoient des baguettes ou petits bâtons d'orme ou de bouleau, liés ensemble autour d'une hache, appelé encore aujourdhui, en terme d'armoirie, hache consulaire ou hache d'armes. Ovide souhaite donc que sa Lettre soit rendue à Grécin, nouveau consul, dès le grand matin du premier jour de janvier.

(3) Soit parce que les premières places près du consul, étoient dues aux sénateurs, et qu'Ovide n'étant que chevalier, ne pouvoit y aspirer, parce que la foule du peuple seroit si grande, qu'il ne seroit pas possible de se faire jour au travers de la multitude qui assiégeroit toutes les avenues.

(4) On a déjà remarqué ailleurs que l'habit de cérémonie des consuls romains étoit de la plus belle pourpre. Il y en avoit de différente sorte ; la plus estimée étoit celle qui venoit de Tyr ou de Phénicie ; elle étoit teinte du sang d'un certain poisson assez rare, appelé *Murex*, et qui ne se trouve guère que sur la côte de Tyr.

(5) On a dit aussi que le consul et les autres principaux magistrats de Rome étoient assis dans des chaises d'ivoire appelées curules, et ornées de figures diverses. On appeloit ces chaises *curules*, soit du mot latin *cura* qui signifie soin, parce que les principaux magistrats ont soin du bien public ; soit, selon d'autres, parce que ces chaises étoient montées sur des roues en forme de petit char. On sait aussi que le plus bel

ivoire vient de Numidie, contrée d'Afrique ou bien des Indes, ou abondent les éléphans dont les dents sont l'ivoire, appelé, en terme de négocians, du morfil ou dent d'éléphant. Or, comme tout ce qui appartient à nos amis, pique notre curiosité, Ovide dit à Grécin, que s'il avoit été à Rome au jour de son entrée solemnelle au Capitole en qualité de nouveau consul, il auroit examiné curieusement tous les ornemens de sa nouvelle dignité, comme sa pourpre, et toutes les figures sculptées sur sa chaise d'ivoire.

(6) C'est la statue de Jupiter appelé capitolin, parce que le Capitole étoit particulièrement dédié à ce Dieu, le père et le plus puissant des Dieux du paganisme.

(7) Il y a dans le texte, s'il m'étoit permis de jouir du droit de la ville, *jus urbis*, c'est-à-dire, du droit de citoyen romain. Sur quoi l'on doit remarquer que tous les citoyens romains n'étoient pas à Rome : on accordoit ce droit à plusieurs étrangers; mais tous ceux à qui on l'accordoit, avoient droit de s'établir à Rome et d'y faire leur séjour ordinaire, à moins qu'ils n'en fussent bannis pour quelque crime par arrêt du sénat ou des empereurs; et c'est ce droit de demeurer à Rome, qui s'appeloit *jus urbis*.

(8) Par le prince, il ne faut plus entendre Auguste, puisqu'il étoit mort, mais Tibère, son successeur, qu'Ovide regardoit toujours comme irrité contre lui, tandis qu'il ne révoquoit pas l'arrêt de son exil. On peut supposer aussi qu'Auguste, même dans le ciel, gardoit encore quelque ressentiment contre Ovide, et qu'il falloit fléchir ce nouveau Dieu par des sacrifices.

(9) Dans les anciens sacrifices, on regardoit comme un bon augure et comme un signe certain que les vœux des assistans étoient exaucés, lorsque du milieu du feu sacré qui consumoit la victime sur l'autel, il sortoit une flamme

blanche et pure qui s'élevoit en pointe ou en piramide vers le ciel. Et l'on dit que cela arriva ainsi à la femme de Cicéron, lorsqu'elle sacrifioit pour son mari, quelque temps avant qu'il fût crée consul : c'est ce que témoigne Cicéron lui-même dans un poëme qu'il a fait à ce sujet.

(10) On voit ici que Flaccus, frère de Grécin, devoit lui succéder au consulat, soit qu'il eût été désigné consul par Auguste, même avant sa mort, soit qu'il dût cette grace à la faveur de Tibère, actuellement régnant. Quoiqu'il en soit, c'étoit une faveur insigne de faire ainsi succéder au consulat les deux frères l'un après l'autre : c'est pour cela qu'Ovide en marque une joie extrême à son ami Grécin.

(11) Ce que dit ici Ovide de la grandeur et de la puissance des consuls Romains, étoit exactement vrai dans le temps de la liberté de la république : rien n'étoit si grand que les consuls, et ils étoient revêtus de toute la puissance souveraine. Mais depuis que Rome fut assujettie aux empereurs, le consulat perdit beaucoup de son lustre et de son autorité. Auguste laissa encore quelque ombre de liberté dans l'élection de ces deux premiers magistrats ; mais sous Tibère, dont le règne commençoit lorsqu'Ovide écrivoit ceci, le consulat ne fut plus donné qu'aux créatures de l'empereur, et on le recevoit comme un présent de sa main.

(12) Ce sont les sentimens d'un poëte flatteur, bien différens de ceux de ces anciens Romains si fiers et si jaloux de leur liberté : aussi Ovide étoit-il né dans le temps des guerres civiles du triumvirat, qui donnèrent le dernier coup à la liberté de Rome. On voit donc ici que Flaccus, frère de Grécin, fut fait consul par la faveur de Tibère : car il n'est guère vraisemblable que le grand Auguste lui-même, avant sa mort, eût désigné Flaccus consul par anticipation, comme

quelques interprêtes d'Ovide l'ont cru, trompés sans doute par le nom d'Auguste qu'on donne ici à Tibère; mais il est certain que Tibère et tous les autres Césars après lui, ont souvent pris le surnom d'Auguste, pour honorer la mémoire du premier de ce nom.

(13) Le vent de la faveur qui soufle, lâcher toutes les voiles, et par une bonne manœuvre relever sur l'eau une barque enfoncée dans le plus profond abyme, sont des expressions métaphoriques dont Ovide use souvent pour marquer les variations de sa fortune, et les moyens qu'on peut prendre pour la rendre moins malheureuse.

(14) Flaccus, frère de Grécin, avoit commandé dans le Pont, ou la Mésie, en qualité de préteur, avant qu'il fût fait consul; et Ovide loue baucoup ici la sagesse de son gouvernerment; mais voici ce qu'en dit Corneille Tacite au second livre de ses Annales. Tibère usant de ses artifices ordinaires, après la mort d'un certain Pandus contre qui Rhescupores, l'un des rois de ce pays, avoit toujours été en garde comme contre un ennemi caché, lui substitua dans le gouvernement de la Mésie Pomponius Flaccus, parce qu'il le jugeoit plus propre que tout autre à duper ce roi, avec qui il avoit été lié d'une amitié très-étroite, ayant même servi sous lui. Ce trait de Tacite ne fait pas honneur à la mémoire de Flaccus.

(15) C'est-à-dire, que Flaccus maintenoit en repos cette frontière de l'Empire Romain, et qu'il la défendoit vaillamment contre les courses des diverses nations de l'une et l'autre Mésie, et en particulier contre les Gètes, ces peuples si fiers, lorsqu'ils étoient armés de leur arc et de leurs flèches.

(16) Trèce ou Trézenne étoit une ville gétique qui avoit été prise sur un roi de ce pays, allié du peuple romain,

c'étoit apparemment ce Rhescupores dont Tacite fait mention à l'occasion du gouvernement de la Mésie donné par Tybère à Pomponius Flaccus.

(17) Ovide veut encore que Grécin apprenne de son frère Flaccus en quelle réputation il est dans tout le pays où il réside, et combien il est honoré à cause de sa douceur, de son ingénuité, et de sa tranquillité d'ame au milieu de toutes les incommodités qu'il souffre.

(18) Il étoit à la sixième année de son exil; mais à en juger par ce qu'il dit alleurs, le temps lui paroissoit si long, qu'il s'imaginoit que ces six années en valoient bien trente, puisque dès la seconds année de son exil, il écrivoit à l'un de ses amis, qu'il lui sembloit qu'il avoit déja passé autant d'années dans le Pont, que les Grecs en avoient passé au siège de Troye, c'est-à-dire, dix ans; et pendant tout ce temps-là il ose assurer que personne n'a pu se plaindre de lui, ni hommes, ni femmes, ni enfans.

(19) Les Tomites et même les Gètes souhaitoient de retenir chez eux Ovide, tant ils trouvoient de plaisir à converser avec lui: car on a vu dans les *Tristes*, qu'il avoit appris la langue Sarmate, et qu'il avoit même composé un petit ouvrage en cette langue. Ces peuples étoient charmés de ses manières douces et populaires: aussi lui accordèrent-ils de grands privilèges, comme on le voit ci-après, et entre autres l'exemption de tous subsides ou impôts; les registres publics en faisoient foi, dit Ovide lui-même. Sur quoi l'on doit remarquer en passant que les lettres et l'écriture étoient dès-lors en usage parmi ces peuples.

(20) Ovide prétend que ce qui le rendoit encore cher et respectable à ces nations barbares, étoit sa piété singulière envers les Dieux; mais quels Dieux? c'étoit particulièrement Auguste, auquel il avoit dédié une petite chapelle dans sa

maison, où l'on voyoit aussi les statues de Livie et de Tibère, avec celle des petits-fils de Livie, savoir, Germanicus, fils d'un premier Drusus, et un autre Drusus, fils de Tibère, c'est tout ce qui composoit alors la famille des Césars.

(21) Livie fut en effet consacrée prêtresse de feu son mari Auguste, et cela par arrêt du sénat, comme on l'apprend de Dion liv. 50, et de Velleïus livre 2. Si on en croit Suétone et Dion, Auguste ne fut reconnu pour un Dieu, de son vivant, que dans les provinces de l'empire, et non à Rome et dans l'Italie : mais après sa mort il fut solemnellement déïfié; on lui érigea un temple et des autels, où l'on plaça ses statues avec tous les ornemens de la divinité; savoir, un oréole ou couronne de rayons autour de la tête, la demi-pique dans une main et la foudre dans l'autre. Voyez sur cela les annales de Tacite liv. 1.

(22) Quelle chimère, que les Dieux qui naissent et qui meurent comme les autres hommes! Cependant Ovide célébroit par des jeux publics le jour de la naissance de son nouveau Dieu Auguste qui venoit de mourir. Ce prince étoit né sous le consulat de Ciceron et d'Antoine, le neuvième des calendes d'octobre, c'est-à-dire, le 23 de septembre, un peu avant le lever du soleil, et dans ce quartier du Mont Palatin, appelé les têtes de bœufs, *Capita Bubula*, où peu de temps après sa mort on lui érigea un petit temple. Ovide célébroit ses jeux à l'honneur d'Auguste, en qualité de chevalier romain; car ces chevaliers étoient convenus de célébrer la naissance de ce grand prince, tous les ans pendant deux jours, par des jeux solemnels dont ils faisoient la dépense en commun.

(23) La Propontide est un détroit ou un canal qui conduit de l'Hellespont au Pont-Euxin : la mer du Pont-Euxin

se jette dans la Propontide par le bosphore de Thrace, et de-là dans la mer Egée. Quelques anciens, au contraire, ont cru que c'étoit la mer Egée qui, par le canal de la Propontide, couloit dans le Pont-Euxin : il y a eu aussi une ancienne ville appelée Propontide, au rapport de Strabon, livre XVII. Voyez Ortelius dans le dictionnaire géographique.

LETTRE DIXIÈME. (Page 329).

(1) Quelques éditions portent *Cimmerio* ou *Bistonio littore*, au lieu d'*Euxino ;* mais le lac Cimmérien étoit situé sur la rive opposée à celle où étoit Tomes, véritable lieu de l'exil d'Ovide ; celle-ci dans le Pont en Europe, et l'autre dans le Pont en Asie. Si donc Ovide a mis les bords Cimmériens au lieu de Pont-Euxin, ç'a été pour marquer un lieu plus éloigné de Rome, et exciter une plus grande compassion dans l'ame de ses lecteurs. L'Ovide à la dauphine par monsieur Huet, a mis *Cimmerio* après le jeune Heinsius ; mais on a jugé qu'il falloit s'en tenir aux anciennes éditions, *in Euxino littore*, parce que c'est la leçon la plus naturelle et la plus vraie.

(2) Les trois comparaisons, dont se sert ici Ovide pour marquer que la dureté de son exil surpasse celle de la pierre et du fer ou du diamant ; dont l'une est prise de l'eau d'une goutière qui creuse peu-à-peu la pierre sur laquelle elle tombe, l'autre d'un diamant qui s'use au doigt à force de le porter, et la troisième prise du fer d'une charrue qui s'use aussi et s'émousse, à la longue, sont toutes trois tirées de Lucrèce, qu'Ovide semble avoir eu dans l'esprit. Voici les vers de Lucrèce dans son I.[e] livre.

Quin etiam multis solis redeuntibus annis,
Annulus in digito subter tenuatur habendo ;
Stilicidi casus lapidem cavat, uncus aratri
Ferreus occultè decrescit vomer in arvis.

(3) Ovide a comparé plus d'une fois ses malheurs aux aventures d'Ulysse, qui à son retour du siège de Troye, erra pendant dix ans sur la mer, sans pouvoir aborder à Itaque, et qui pour cela a été cité par tous les poëtes comme un grand exemple de patience; mais Ovide prétend que ce que ce prince eut à souffrir pendant ces longs égaremens, n'est rien au prix de ce qu'il a souffert depuis sa disgrace, ce qu'il prouve par une assez longue induction.

(4) Calypso fut fille de Thétis et de l'Océan, selon Hésiode, mais Homère lui donne Atlas pour père. Elle habitoit une isle vis-à-vis de l'Afrique, qu'Homère nomme Ogygie; elle y reçut Ulysse échappé des écueils de Charibde et de Scylla; et ayant conçu de l'amour pour lui, moins par les charmes de sa personne, que de son éloquence merveilleuse, si nous en croyons Ovide, *Non formosus erat, sed erat facundus Ulysses*, elle le retint six ans chez elle, plongé dans les délices : mais enfin Jupiter dépêcha Mercure à Calypso, pour lui ordonner de renvoyer Ulysse à Itaque où les destins l'appeloient; elle obéit malgré elle, et le renvoya comblé de toutes sortes de présens.

(5) Homère, au X.e livre de l'Odyssée, raconte qu'Ulysse ayant abordé en Eolie, fut très-bien reçu d'Eole, qui est reconnu dans la fable pour le Dieu des vents. Ce Dieu, dit-on, fit présent à Ulysse de tous les vents enfermés dans un outre, excepté le Zéphire qui lui étoit nécessaire pour continuer sa route. Mais Ulysse étant à la vue d'Itaque, s'endormit; et ses compagnons s'étant imaginés qu'il y avoit de grands trésors renfermés dans cet outre, l'ouvrirent, et aussi-tôt les vents en sortirent avec impétuosité, et excitèrent une furieuse tempête qui écarta Ulysse bien loin de sa chère Itaque. Eole est appelé ici Hippotades, parce qu'il étoit fils d'une nymphe appelée Hyppota.

(6) Ces filles qu'Ulysse entendit chanter, étoient les Syrenes, et ces Syrènes furent trois filles débauchées qui attiroient les hommes par la douceur de leur chant ; et s'ils ne satisfaisoient pas à leurs désirs, elles les précipitoient dans la mer. Les poëtes ont feint que c'étoient trois monstres mi-femmes et mi-poissons, qui habitoient un rocher proche du promontoire de Pelore en Sicile : Ulysse, par le conseil de Circé, fit boucher les oreilles à tous ses compagnons pour ne les pas entendre, et lui il se fit lier au mât de son vaisseau, de crainte qu'il ne se laissât entraîner à la douceur de leur chant. On dit qu'elles étoient filles d'Acheloüs et de Terpsicore ou de Calliopé, et qu'elles se nommoient Parthenope, Leuchosie et Lygie.

(7) Homère, au X.e livre de l'Odyssée, raconte qu'Ulysse ayant été jeté par la tempête sur la côte des Lotophages en Afrique, envoya quelques-uns de ses gens à la découverte, qui ayant goûté d'une certaine herbe ou d'un fruit appelé *Lotos*, le trouvèrent d'un goût si exquis, qu'il leur fit oublier entierement leur patrie, et qu'il fallut leur faire de grandes violences pour les obliger à se rembarquer. Strabon dit que le pays des Lotophages étoit une isle appelé *Meninge*. Le lotos est un arbrisseau ou une plante qui porte un fruit jaune de la grosseur d'une fêve : ce fruit merveilleux ne seroit-il point le café ? Hérodote dit qu'il y a une plante appelée lotos qui croit en Egypte, et dont on fait un grand usage dans le pays. Pline écrit que le *Lotos* ou *Lotus* transplanté en Italie, dégénère beaucoup et change entièrement de nature. Quoiqu'il en soit, Ovide souhaite fort de trouver une liqueur qui lui fasse perdre le souvenir de sa patrie.

(8) Les Lestrigons furent un peuple extrêmement féroce, à l'extrêmité de l'Italie vers la Sicile : Ulysse aborda chez

eux et pensa y périr, par les embuches de leur roi Antiphate; cependant Ovide dit que ces peuples n'étoient pas comparables en cruauté avec les Gètes chez qui il habitoit.

(9) On sait que Polyphême étoit un géant monstrueux et l'un des Cyclopes de la Sicile : il étoit fils de Neptune et de Thoa, fille de Phorcus. Ulysse aborda près de sa caverne avec douze hommes de sa suite : le géant dévora d'abord deux des compagnons d'Ulysse; mais Ulysse, plus fin que lui, pour l'adoucir, lui fit présent d'un tonneau d'exellent vin, dont il but tant, qu'il s'enivra et s'endormit. Pendant qu'il étoit étendu dans sa caverne, Ulysse lui crêva l'unique œil qu'il avoit au milieu du front. Voyez Homère au IX.e de l'Odyssée, Virgile au III.e de l'Enéïde, et Ovide au XIV.e des Métamorphoses. Phylax étoit un roi Scythe aux environs de Tomes, renommée pour ses cruautés.... Sur Scylla et Charibde, deux fameux écueils de la mer de Sicile, lisez le XII.e livre de l'Odyssée, et le III.e de l'Enéïde.

(10) Ovide fait ici un long dénombrement des fleuves qui viennent se jeter dans le Pont-Euxin. Le Lycus est un fleuve d'Arménie. Il y a, dit Strabon, plusieurs fleuves dans l'Arménie : les plus célèbres sont les Phase et le Lycus. Le même auteur écrit qu'il y a environ quarante fleuves qui se jettent dans le Pont-Euxin, dont les plus renommés sont l'Ister ou le Danube, le Tanaïs, le Boristène, l'Hypanis, le Phase, le Termodon et l'Halys.... Le Sagaris est sur la cote du Pont, à un peu au-dessous de l'entrée du Bosphore et du fleuve Rhesus.... Le Penéé est un fleuve de Thessalie qui ne tombe point dans le Pont-Euxin; il faut donc lire *Penius* et non pas *Peneus* : Pline fait mention d'un fleuve de ce nom, sur la rive droite du Pont-Euxin....

L'Hypanis est un fleuve de Sythie, qui prend sa source d'un grand lac, au rapport d'Hérodote. On ne connoît point de fleuve appelé *Crates*, sur la côte du Pont, mais bien le Coranx, non loin de la ville appelée Calpé par les geographes.... Le partenius dont les rives sort fort fleuries, prend sa source dans la Paphlagonie, proche du cap Carambe, comme le marque Pline.... Le Cinaphe ou plutôt le Niphates vient d'une montagne de ce nom dans l'Arménie... Le Tiras est un fleuve de Scythie sur la rive gauche du Pont-Euxin, et qui a donné son nom à une ville de ce canton.... Le Halis est un fleuve, dit Strabon, qui prend sa source au pied du mont Taurus, et coule dans la Cappadoce.... Le Thermodon vient d'une montagne d'Arménie, d'où il coule avec beaucoup de rapidité vers le pays des Amazones : Denis d'Halycarnasse, Pline et Pomponius Mela en font mention.... Le Phase, comme l'écrit Strabon, prend sa source dans l'Arménie, et coule au travers de la Colchide.... Le Melantus qui coule dans le Pont, est connu de Pline.... Le Tanaïs est un fleuve fort célèbre dans la Scythie d'Europe, qu'elle sépare de la Sarmatie proprement dite : ce fleuve sépare l'Asie de l'Europe. Ces principales parties du monde ont pris leur nom de deux filles célèbres dans l'antiquité ou dans la fable. Ovide désigne ici l'Europe par la sœur de Cadmus, fille d'Agénor, roi de Phénicie, qui fut aimée et enlevée par Jupiter sous la forme d'un taureau. L'Asie fut ainsi appelée du nom de la femme de Prométhée : cependant les peuples de Lydie prétendoient que l'Asie avoit tiré son nom d'un prince de leur pays nommé Asius, fils de Maneus.

(11) L'ami d'Ovide à qui il adresse cette lettre, se nommoit Cajus Pedomus Albinovanus : on voit un peu plus bas, qu'il composoit actuellement un poëme à la louange de Thésée.

(12) Ovide, par ces brigands qui obsédoient l'isthme de Corinthe, désigne particulièrement un certain Scynis ou Scyron, fameux brigand, qui, occupant l'isthme de Corinthe, lioit les passans par les bras à deux arbres qu'il courboit avec violence l'un contre l'autre, et qui, venant ensuite à se débander, démembroient ces malheureuses victimes de sa cruauté. Thésée lui fit souffrir le même supplice, et tailla en pièces toute sa troupe, ce qui rétablit la sûreté publique dans le grand chemin qui conduisoit de Corinthe à Mégare. On sait qu'un isthme, en terme de géographie, est une langue de terre entre deux mers. Celui de Corinthe en Achaïe, au milieu du Péloponnèse, et qui séparoit la mer Egée de la mer ionienne, étoit le plus célèbre à cause de cette grande ville qui y étoit bâtie, et dont la situation étoit merveilleuse.

LETTRE ONZIÈME. (Pag. 335.)

(1) Ce Gallion, d'ailleurs peu connu dans l'histoire, fut sans doute un des plus intimes amis d'Ovide, puisqu'il regarde comme un crime et une espèce d'attentat contre les droits sacrés de l'amitié, de n'avoir fait jusqu'ici nulle mention de lui dans ses lettres.

(2) Il y a dans le texte, *parti d'une main céleste*, c'est-à-dire, de la main d'Auguste, qu'il met au rang des Dieux de son vivant même; il appelle ailleurs l'arrêt de son exil, un coup de foudre lancé de la main d'un autre Jupiter : ici c'est un trait aigu qui le perce jusqu'au vif, et lui fait une blessure profonde à laquelle Gallion et ses autres amis s'empressèrent de mettre le plus prompt appareil qu'ils purent.

(3) Les poëtes païens ont de temps en temps traité fort

cavalièrement leurs Dieux, ce qui marque qu'ils n'y croyoient guère : les épithètes de cruels, d'injustes, et autres semblables, leur sont souvent prodigués, et passent tout au plus pour une licence poétique. Ovide achève ici en un seul mot l'éloge funèbre de la femme de Gallion, en disant qu'elle fut une femme pleine de pudeur, *pudicâ conjuge* : en effet la pudeur fut de tout temps le plus beau fleuron de ce sexe. C'est ainsi qu'Horace qualifie la femme de Regulus dans sa cinquième Ode du livre III.

Fertur pudicæ conjugis osculum
A se removisse.

(4) Ovide n'ose entreprendre de consoler par ses discours, un ami aussi sage et aussi rempli des belles maximes de la philosophie stoïcienne, que Gallion. Cette philosophie enseignoit aux hommes à s'élever par une supériorité de raison, au-dessus de tous les accidens de la vie, sans en excepter même la mort. Sénèque a composé sur cela des livres entiers. Il faut pourtant avouer que la plupart de ces prétendus sages du paganisme ont montré de grandes foiblesses dans les maux extrêmes : plusieurs d'entre eux, poussés par un désespoir brutal, se sont donné la mort à eux-mêmes, ne trouvant point d'autres moyens de finir leurs peines. Tant il est vrai qu'il n'est point de vrai sage que le parfait Chrétien, qui soutenu des sentimens de sa religion, et nourri dans la douce espérance d'une gloire immortelle, digne fruit de ses travaux, souffre, non-seulement avec patience, mais avec une joie et une paix inaltérables, les plus grandes disgraces de cette vie.

(5) Il est vrai qu'une consolation qui vient trop tard, est un fâcheux contre-temps qui aigrit le mal au lieu de le guérir : c'est une plaie qui alloit se refermer, et qu'on

s'ouvre en y touchant hors de saison : *Intempestivè qui monet, illa novat.* Il y a des éditions d'Ovide où l'on lit *illa movet* au lieu de *illa novat;* l'un et l'autre est bon; mais j'ai suivi l'édition de Heinsius, comme la plus exacte.

LETTRE DOUZIÈME. (Pag. 337).

(1) On voit ici qu'Ovide, au milieu de toutes ses misères, n'a pas perdu tout son enjouement. Il badine agréablement sur le nom de son ami *Tuticanus*, qu'il juge peu propre à entrer dans des vers élégiaques, parce qu'il en rompt la mesure; c'est sur cela qu'il s'excuse de n'avoir pas fait jusqu'ici mention de lui dans ses lettres.

(2) Ovide se vante quelquefois assez hardiment, de rendre immortels ceux qu'il honore d'une place dans ses ouvrages; honneur dont on ne peut jouir, si le nom de la personne dont il parle n'y est pas exprimé : quelquefois plus modeste, il promet l'immortalité à ceux qu'il célèbre dans ses écrits; puis il ajoute, pourvu néanmoins que ses écrits passent à la postérité et qu'on les lise dans les siècles futurs; car en promettant l'immortalité aux autres, il n'ose pas trop se la promettre à lui-même ni à ses ouvrages. Il est vrai que quelquefois d'assez mauvais ouvrages se défendent long-temps contre la pourriture et les vers, et qu'ils passeront peut-être aux siècles à venir; mais ce ne sera que pour immortaliser leur honte, et ils iront, comme dit quelque part Despreaux, se faire sifler chez nos derniers neveux. Enfin les insignes scélérats, comme celui qui brûla le temple d'Ephèse, s'immortalisent aussi bien que les gens d'honneur.

(3) Les lois de la poésie élégiaque ne s'accordent pas avec le nom de *Tuticanus*, dont les trois premières syllabes sont, selon Ovide, une brève entre deux longues; c'est ce

qu'Ovide appelle ici *lex pedis*, c'est-à-dire, que la mesure des pieds et la quantité des syllabes de ce nom ne s'accordent pas avec celles qui doivent entrer dans le vers hexamètre et pentamètre.

(4) Il montre ensuite qu'il y a quatre manières dont on pourroit absolument faire entrer le nom de *Tuticanus* dans les vers élégiaques; mais rigide observateur des règles et des bienséances, il n'en approuve aucune, parce qu'il ne le peut faire sans blesser les règles de la quantité, ou sans estropier le nom de *Tuticanus*, ce qui seroit ridicule et contre le respect dû au nom de son ami. C'est ainsi que Martial, dans une de ses épigrammes, badine sur le nom d'un certain *Earinus*, qui ne pouvoit avoir place dans ses vers Phaleuques. Voici les derniers vers de cette épigramme :

Nomen nobile, molle, delicatum,
Versu dicere non rud volebam;
Sed tu syllaba contumax repugnas.
Dicunt Eiari *non tamen poetæ :*
Nobis non licet esse tam diserti,
Qui Musas colimus seniores

(5) Voici donc, selon Ovide, les quatre manières par où on pourroit faire entrer le nom de *Tuticanus* dans des vers élégiaques, mais toujours contre les règles ou de la quantité ou de la bienséance. Premièrement, dit-il, on pourroit couper ce nom en deux, et en mettre la moitié, c'est-à-dire, *Tuti*, à la fin du grand vers; puis l'autre moitié, *canus*, au commencement du petit vers : mais ce seroit pêcher contre le respect dû à ce nom, que de l'estropier ainsi. Secondement, il faudroit changer la troisième syllabe de longue en brêve; c'est ce qu'il exprime par ces mots : *Si te quâ syllaba parte moretur, id est producitur : Arctius appellem, id est brevius, seu corripiendo* : en sorte que je fais un dactile

tile des trois premières syllabes de *Tuticanum*, au lieu de faire brève seulement la seconde syllabe *ti*. La troisième manière seroit de changer la première syllabe *Tu* qui est longue, en brève, et dire avec Ovide :

Et potes in versum Tuticani more venire,
Fiat ut è longâ syllaba prima brevis.

Ou bien enfin on pourroit, de la seconde syllabe *ti* qui est brève, en faire une longue, et dire avec Ovide :

Aut ut ducatur quœ nunc corectius erit,
Et sit correptâ, longa secunda, morâ.

On doit remarquer ici que Scaliger a censuré aigrement Ovide, de s'être ainsi amusé à badiner sur le mot *Tuticanus*; mais certainement il faut être d'une humeur etrangement stoïque, pour ne pouvoir pardonner à un poëte aussi malheureux qu'Ovide, une petite débauche d'esprt, où il s'égaie un moment sur le nom d'un ami qui n'a pû entrer dans ses vers, sans violer les sévères lois de la poésie.

(6) Ovide étoit âgé de cinquante ans, lorsqu'il fut envoyé en exil, et il y étoit depuis six ans; il comptoit donc alors cinquante-six ans : d'où il s'en suit que *Tuticanus* avoit à-peu-près le même âge.

(7) C'est ici une métaphore prise du manège. Ovide, jeune poëte, se compare à un jeune écuyer qui ne manie son cheval qu'en tremblant. Tuticanus lui servoit de guide dans cette nouvelle carrière où il entroit. C'est ainsi qu'il dit ailleurs : *Vates rege vatis habenat.* Ou compare aussi quelquefois le discours oratoire à un cheval sur lequel on est monté; de-là cette façon de parler proverbiale, lorsqu'un

jeune orateur s'emporte au-delà de son sujet, on dit que le cheval emporte le cavalier. On dit encore d'un homme stupide et qui ne peut dire deux mots de bon sens, cet homme n'a ni bouche ni éperon.

(8) Ce poëme étoit composé sur Alcinoüs, roi des Phéaciens, où d'une isle appelée Phéaque, autrement Corcyre, et aujourd'hui Corfou, dans la mer Adriatique. Ce roi Alcinoüs étoit un prince juste; il reçut Ulysse dans son isle après un naufrage, et le régala splendidement. Pendant le festin, Ulysse lui conta toutes ses aventures; et Alcinoüs en fut si charmé, qu'il lui offrit en mariage sa fille Nausicaa; mais Ulysse, toujours fidèle à sa chère Pénélope, refusa l'honneur qu'on lui vouloit faire. Le roi, après lui avoir fait voir ses beaux jardins, en ce temps-là les plus renommés du monde, il le congédia comblé de présens. C'est-là ce qui faisoit le sujet du poëme de Tuticanus, intitulé la *Phéacide*, comme Stace a intitulé le sien *Thébaide;* et ce poëme, au jugement d'Ovide, étoit si beau, qu'il pouvoit être inséré parmi les ouvrages d'Homère, sans faire déshonneur à ce prince des poëtes, dont on nomme les écrits *Mæoniæ chartæ*, du nom de Méonide qu'on a donné à Homère, parce qu'il fut élevé dans son enfance par Méon, roi de Smyrne, ou plutôt, selon Plutarque, roi de Mæonie ou de Lydie.

(9) C'est une hyperbole assez ordinaire chez les poëtes, pour exprimer la dureté du cœur humain, parce qu'il n'y a rien, dit-on, dans la nature de si dur qu'un diamant. Pline au liv. XXXVII, dit qu'il y en a qui résistent tellement aux coups de marteaux, qu'on voit voler des éclats de l'enclume sur laquelle on le bat, sans qu'on puise le rompre : *Ita respuentes ictum*, dit ce naturaliste, *ut ferrum utrinque dissultet, incudesque ipsæ dissiliant.*

(10) Ovide a recours à sa figure favorite des impossibles pour prouver que Tuticanus n'oubliera jamais leur ancienne amitié, formée dès l'enfance, et dont le souvenir étoit doux à Ovide, qui se piquoit plus que personne d'avoir eu toujours un cœur infiniment tendre pour ses amis.

C'est sans doute Tibère qui régnoit alors; car Auguste étoit mort depuis plus d'un an. C'étoit donc Tibère qui avoit élevé Tutican aux plus grands honneurs; cependant on n'en voit aucunes traces chez les historiens qui nous restent de ce temps-là, où il n'est nulle mention que dans Ovide, des ouvrages et de la personne de ce Tuticanus; peut-être avoit-il quelqu'autre nom plus connu de son temps.

(12) *Peream* ou *dispeream*, que je meure, est une formule de jurement fort usitée chez les Latins: *Dispeream sinon Decianus erit*, dit Martial au livre premier de ses Epigrammes. Mais ce qu'Ovide ajoute, nous présente une image bien naïve d'une extrême affliction: dans cet état l'ame est si troublée, qu'elle ne sait ce qu'elle veut ou ne veut pas; c'est un flux et reflux continuel de pensées qui se détruisent les unes les autres: étranges symptômes d'un désespoir prochain. Ovide s'abandonne ici tout entier à son ami; il le charge, pour ainsi dire, du soin de penser et d'agir pour lui, parce qu'il est hors d'état de prendre aucun parti.

LETTRE TREIZIÈME. (Pag. 341).

(1) L'ami d'Ovide se nommoit *Carus*; il joue en passant sur ce nom, et dit qu'il remplissoit parfaitement la signification de son nom par rapport à lui, ou plutôt que *Carus* étoit à Ovide tout ce que signifioit son nom, c'est-à-dire, très-cher et bien-aimé.

(2) La plupart des auteurs se peignent dans leurs ouvrages; soit en beau, soit en laid; ils ont un style qui leur est tellement propre, qu'on ne peut guère les méconnoître: ceux qui excellent se font connoître par un certain dégré d'excellence qui leur est propre; et les auteurs détestables ont aussi certains traits originaux dont le ridicule saisit d'abord. Les auteurs médiocres sont plus difficiles à reconnoître, parce qu'ils n'ont rien que de commun dans leur médiocrité, rien qui les caractérise. Pour ce qui est d'Ovide, il dit de lui qu'il avoit un style qui lui étoit si propre, que tout jusqu'à ses défauts le faisoit reconnoître. Son défaut dominant est d'aimer un peu trop les pointes et les jeux de mots, quelquefois aussi il est un peu lâche dans son style et trop négligé, mais ordinairement il pêche par trop d'esprit, défaut qui n'est guère à craindre.

(3) Homere dit que ce Thersite étoit le plus laid et le plus difforme de tous les hommes qui vinrent au siège de Troye; il le dépeint depuis les pieds jusqu'à la tête, au second livre de son Iliade; ce qui est de pire, c'est qu'il avoit l'esprit aussi mal fait que le corps: grand parleur, il ne cessoit de déchirer les principaux chefs de l'armée des Grecs, contre qui il avoit conçu une haine implacable, sans qu'on en sache la raison: Platon, dans son dernier livre de la République, feint que Thersite fut métamorphosé en singe. Voici une traduction latine du portrait qu'en fait Homère:

Hoc turpior alter
Nemo sub Iliacam Grajorum venerat orbem:
Lumine erat strabus, atque uno pede Claudus, in arcto
Pectore, gibbi humeris extantes, pœnè corbant,
De capitis rarus volitabat acumine pilus.

(4) Voici en vers latins ce qu'Homère dit en grec du

beau Nirée, qui reçut Achille entre ses bras aprés sa mort :

Nireus ad Trojam, quo non formosior alter
Venerat, excepto Pelidœ corpore Achillis.
Imbellem sed parva manus comitatur euntem.

Horace le compare en beauté à Ganimède :

Qualis aut Nireus fuit, aut aquosâ raptus ab Idâ.
Ode vingtième Liv. III.

Combien de Thersites aujourd'hui se croient des Nirées ! combien de poëtes se croient être des phénix dans leur art ! combien se mêlent dans un concert de cygnes, qui ne sont que des oisons !

(5) Ovide avoit fait un poëme en langue gétique à la louange d'Auguste ; c'étoit apparemment le même qu'il avoit fait pour célébrer l'apothéose de ce prince, qu'il traduisit depuis du latin en cette langue étrangère : il y mêle par-tout les louanges de Tibère actuellement régnant, de Livie sa mère, de Germanicus, fils de Drusus, et du jeune Drusus, fils de Tibère.

(6) Nous apprenons de Suétone et de Tacite, que Tibère, suivant son génie dissimulé et artificieux, résista long-temps aux instances du sénat, qui, prosterné à ses pieds, le pressoit d'accepter l'empire; mais il ne vouloit par-là qu'éprouver les véritables sentimens des sénateurs, et si quelqu'un ne céderoit point à ces refus, afin de s'en venger dans la suite : car d'ailleurs il avoit donné de bons ordres pour ne pas manquer son coup, ayant fait disposer des corps-de-gardes partout où il en étoit besoin, pour emporter les suffrages de gré ou de force. Cependant il pleura lorsqu'on le revêtoit de la pourpre. Quelques-uns de ses courtisans le pressant de ne pas résister plus long-temps aux vœux de tout le monde : vous ne savez pas, lui dit-il, quelle bête c'est que l'empire, *qualis bellua esset imperium*. Ce sont les paroles de Suétone, ch. 24 de son histoire.

(7) Vesta étoit à Rome la déesse de la Virginité, et les vestales qui lui étoient consacrées faisoient vœu de chasteté : leur principale fonction étoit d'entretenir dans le temple de la Deesse un feu pur et perpétuel ; lorsque ce feu venoit à s'éteindre par leur négligence, elles étoient sévérerement punies, et il ne pouvoit plus être rallumé que par les rayons du soleil. Au reste ces vestales etoient dans une grande considération à Rome ; mais si elles violoient leur vœu de virginité, on les enterroit toutes vives. Ovide ne croyoit donc pas pouvoir donner une plus grande louange à Livie, que de dire qu'elle étoit entre les dames romaines une autre Vesta par sa pudeur.

(8) Ces jeunes princes dont parle ici Ovide, sont Germanicus, fils de Drusus, et un autre jeune Drusus, fils de Tibère. Ovide fait sans doute allusion à ce que fit Germanicus, lorsqu'étant en Allemagne dans le temps de la mort d'Auguste, les légions qu'il commendoit voulurent le proclamer empereur ; il leur résista fortement, réprima leur révolte, et les contint dans l'obéissance due à Tibère : preuve sans doute d'une fidélité bien rare, mais qui fut formal récompensée dans la suite.

(9) Quelques interprêtes prétendent que c'est ici un mouvement subit de joie qui saisit nos Sarmates, lorsqu'ils entendent Ovide réciter un poëme en leur langue, et qu'ils se mettent à danser suivant la cadence des vers, et en signe d'approbation et d'applaudissemens ; d'autres veulent que ce soit par un mouvement d'indignation contre Auguste, et qu'ils peuvent entendre Ovide donner tant de louange à un prince qui avoit eu la dureté de le laisser trop longtemps en exil. Peut-être y entroit-il de l'un et de l'autre, partie applaudissement, et partie indignation ; mais le dernier sens paroît plus naturel, à en juger par ce qui suit.

(10) Style ordinaire des poëtes, de souhaiter d'avance toutes sortes de prospérités à ceux de qui ils attendent des graces : Ovide fait donc ici des vœux pour Germanicus, qui s'étoit chargé d'une expédition fort dangereuse en Germanie; on souhaite qu'il en revienne comblé de gloire, et traînant après lui un grand nombre de captifs chargés de chaînes; ce qui donnera une ample matière d'écrire à tous les beaux esprits de Rome, qui ne manqueront pas de célébrer à l'envie ses triomphes tant en prose qu'en vers.

(11) Autre souhait d'Ovide en faveur des jeunes princes Drusus et Cajus, l'un fils de Tibère, et l'autre de Germanicus, dont on avoit confié l'éducation à son ami Carus; il souhaite que ces deux jeunes Césars jouissent d'une santé parfaite, et répondent aux espérances de leurs pères; *votum commune duorum*, c'est-à-dire, de Tibère et de Germanicus, pères des deux princes; ils y répondirent fort mal et ne firent point d'honneur à l'éducation qu'ils avoient reçue de Carus, leur précepteur. Drusus, fils de Tibère, mourut jeune. Cajus, depuis surnommé Caligula, fut le plus insensé et le plus brutal des empereurs romains; il étoit né dans le camp de son père en Allemagne, et ce furent les soldats qui le surnommèrent Caligula, d'une certaine chaussure dont on usoit à la guerre.

LETTRE QUATORZIÈME. (Page 345).

(1) On a vu dans la douzième lettre de ce quatrième livre, qu'Ovide se plaint de ne pouvoir faire entrer le nom de *Tuticanus* dans des vers élégiaques sans en violer les règles : et sans changer la quantité de chaque syllabe de ce nom.

(2) Il y a dans le texte, au milieu des Syrtes de *Charybdes*; on appelle Syrtes des écueils fameux sur les côtes

d'Afrique, où la mer, selon Pline, est fort inégale, à cause de l'inégalité du terrain qu'elle couvre de ses eaux; qu'elle est quelquefois haute et quelquefois fort basse; c'est ce qui la rend très-périlleuse, parce que les vaisseaux, lorsqu'on y pense le moins, vont donner contre les bancs de sable. On distingue les grandes et les petites Syrtes; elles sont à deux cent cinquante mille pas l'une de l'autre; la petite Syrte, selon Polybe, est éloignée de Carthage d'environ trois cent mille pas, et elle en a à peu-près autant de circuit. La grande Syrte renferme dans son contour cinq cent vingt mille pas; on a dit ailleurs, en plus d'un endroit de ces livres, ce que la fable raconte des fameux gouffres de Scylla et Charybde dans la mer de Sicile; on dit en proverbe. *Incidit in Syllam cupiens vitare Charybdim*, pour dire qu'en voulant éviter un écueil, on tombe souvent dans un autre.

(3) On a dit ailleurs que le Styx est un fleuve fabuleux de l'enfer, et qui fait neuf fois le tour du Tartare, fleuve si respecté des Dieux du paganisme, que quand ils juroient par les eaux du Styx, leur serment étoit censé irrévocable. Ovide a tant d'horreur de la Terre de Pont où il est relégué, qu'il aimeroit mieux, dit-il, être précipité dans le gouffre de Charybde, ou dans les eaux du Styx, ou enfin dans un abîme plus profond que le Styx même, s'il en est quelqu'un au monde, que de demeurer plus long-temps dans ce maudit pays; c'est une hyperbole pardonnable à un poëte, dont l'imagination troublée lui représente ses maux présens comme les plus grands qu'on puisse souffrir au monde.

(4) Ovide s'étoit apperçu que les Tomites, ennuyés de ses plaintes continuelles contre leur pays, et animés par les malignes interprétations d'un certain homme qui se mêloit de lui servir de truchement, commençoient à s'aliéner de lui, et que les esprits étoient fort échauffés; d'abord il en entre

dans une espèce de dépit contre sa folle passion de faire des vers, qui lui a fait de mauvaises affaires par-tout; il veut, dit-il, se couper les doigts pour ne plus écrire; le remède est un peu violent; mais enfin, il tâche de se disculper le mieux qu'il peut auprès des Tomites de tout le mal qu'il a dit de leur pays.

(5) Ascra fut une petite ville, ou plutôt un boug de Béotie, où les parens d'Hésiode, accablés de dettes, se refugièrent, pour éviter la persécution de leurs créanciers; Hésiode, encore enfant, étoit occupé à garder les troupeaux de son père : on dit que ce fut là qu'il se fit aimer des Muses, et qu'elles lui firent mâcher du laurier, ce qui le rendit tout-à-coup poëte: on le nomme *Ascræus vates*, poëte d'Ascra, quoi qu'il soit né à Cumes; mais il passa la plus grande partie de sa vie dans le bourg d'Ascra, et presque toujours à la campagne. Il a laissé entr'autres deux livres, dont le premier est tout moral, et ne contient que des préceptes pour bien vivre; c'étoit chez les Grecs une espèce de catéchisme qu'on faisoit apprendre par cœur aux enfans. Dans le second il donne des préceptes d'agriculture, et marque les temps propres à labourer et à ensemencer les terres; c'est dans ce livre qu'il avoue de bonne foi que le terroir d'Ascra, qu'il regardoit comme sa patrie, étoit fort ingrat, et qu'on ne s'y trouvoit bien ni en hyver ni en été; du reste son ouvrage a été si estimé des Grecs, qu'ils le firent graver sur une plaque de plomb, et le mirent en dépôt au Mont-Hélicon, comme un monument éternel : exemple que cite Ovide, pour montrer que de grands hommes ont assez mal parlé de leur patrie.

(6) Ulysse, dans Homère, dit souvent, en parlant de l'île d'Itaque sa patrie, que le sol en étoit pierreux et fort inculte; et que le chemin qui conduisoit du port à la ville,

n'étoit qu'un petit sentier fort raboteux; elle n'avoit, dit-on, que quatre-vingt stades, c'est-à-dire, environ trente lieues de circuit; c'est ce qui a fait dire à Cicéron, qu'Ulysse, l'un des plus sages hommes de l'antiquité, préféra la petite île d'Itaque, nichée sur le haut d'un rocher, au don de l'immortalité que lui offroit Calypso, *Itacham illam tu asperrimis saxulis tanquam nidulum affixum :* ce sont ses termes; d'où il conclut qu'il faut que l'amour de la patrie ait un étrange ascendant sur le cœur de l'homme.

(7) Il y eut autrefois un Métrodorus Scepsius fort considéré du roi Mithridate, qui, pour venger ce prince, écrivit violemment contre les vices des Romains; il les taxe sur-tout d'une avarice insatiable; il assure qu'ils n'attaquèrent les Volsiniens, que pour enlever de leur ville deux mille statues qui en faisoient tout l'ornement. Pline, l. 34. c. 7.

(8) Il y a dans le texte d'Ovide, quand je serois plus noir que la poix d'Illyrie; elle étoit très-noire et fort recherchée; il entend par la poix d'Illyrie les crimes et les vices les plus noirs. Il dit encore ailleurs :

Tusca vocetur,
Nigrior Iyllricâ, cui pice, sanguis erit.

La blancheur ou la candeur se prennent ici dans un sens moral par opposition à la noirceur. Horace, au second livre de ses épitres, dit d'un homme qui change de visage comme il lui plaît, *vultu mutabilis albus et ater*, tantôt blanc et tantôt noir; c'est-à-dire, qui passe en un instant de la vertu au vice. Catulle dit aussi : *nec scire utrum sis albus an ater :* on ne sait si tu es noir ou blanc; et Apulée dans son apologie,

Nuper usque albus an ater esses.
Ignoravi : . . . . . .

Jusquici je n'ai su au vrai si tu étois noir ou blanc, homme de bien ou scélérat.

(9) C'est-à-dire que vous n'êtes pas des barbares, mais Grecs d'origine. On a parlé fort au long dans les *Tristes*, de l'origine de la ville de Tomes, fondée par une colonie de Milésiens, peuples de la Grèce, qui lui donnèrent le nom de *Tome*, parce que les membres de l'Absyrte y furent mis en pièces par Médée. *Tomos* en grec, signifie section ou coupure.

(10) Sulmone, la patrie d'Ovide, étoit située, comme on l'a dit ailleurs, dans le territoire des Pélignièns, aujourd'hui l'Abruze, dans le royaume de Naples. Les anciens Péligniens étoient partagés en trois cantons, savoir, des Corsiniens, des Suræquans, et des Sulmoniens, où étoit la ville de Sulmone. Ovide, pour marquer avec combien d'humanité il avoit été reçu à Tomes dans son exil, dit qu'il n'auroit pas été mieux reçu ni mieux traité à Sulmone, sa ville natale.

(11) Ovide étoit le seul étranger dans Tomes, qui fût exempt de tout impôt et de toutes charges publiques; privilège que les lois n'accordoient qu'à ceux qui avoient rendu de signalés services à la patrie, ou qui avoient été couronnés dans les jeux olympiques.

(12) C'étoit une couronne de liere consacrée à Bacchus, qu'on mettoit sur la tête des grands poëtes. Les Tomites, apparemment instruits par Ovide même, du plus grand honneur qu'on pouvoit déférer à un poëte généralement estimé de tout le monde, lui mirent sur la tête malgré lui une couronne de lière en présence d'une nombreuse assemblée; ce que notre poëte regarde comme une insigne faveur de ce peuple, qui, revenu des préventions qu'on avoit tâché de lui inspirer contre lui, le couronna publiquement, après l'avoir exempté, comme on l'a dit, de tout subside et de tout impôt.

(13) Latone fut mère d'Apollon et de Diane; elle les mit au monde à Délos, isle de la mer Egée, autrement appelée Ortygie. Voici ce que la fable en raconte, selon Servius sur le troisième livre de l'Enéïde, et Lactance sur le premier livre de la Thébaïde. Jupiter ayant séduit Latone, tâcha de séduire aussi sa sœur Asterie; mais les Dieux en ayant pitié, la métamorphosèrent en perdrix : ensuite Jupiter, sous la figure d'un aigle, voulut l'enlever, mais alors les mêmes Dieux la changèrent en un rocher qui demeura long-temps caché dans le fond de la mer; mais à la prière de Latone, ce rocher parut sur l'eau, et forma l'isle de Délos. Cependant Junon ayant remarqué que Latone étoit enceinte, lâcha contre elle le serpent Python qui la poursuivit par toute la terre, jusqu'à qu'elle parvint au bord de la mer où sa sœur la reçut dans son isle; c'est-là qu'elle mit au monde Apollon et Diane. Ovide dit ici que la ville de Tomes doit lui être aussi chère que l'isle de Délos le fut à Latone, puisque cette ville l'a reçu dans son exil, comme Délos reçut Latone errante et fuyante devant le serpent Python.

LETTRE QUINZIÈME. (Page 350).

(1) C'est-à-dire, premièrement à Auguste qui, de son vivant, se contenta de le bannir sans le condamner à la mort : secondement à Tibère, successeur d'Auguste, qui content de le laisser vivre dans son exil, ne songeá point à le rappeler, mais aussi n'attenta point sur ses jours.

(2) On a déja remarqué sur la première lettre écrite au même Sexte Pompée, que celui-ci ne pouvoit être le fils du Grand Pompée, qui soutint assez long-temps la guerre en Espagne et en Sicile contre Octavius César, et qui fut de

puis tué en Arménie de la main d'un certain Titius Furnius, plus de quarante ans avant qu'Ovide écrivît cette lettre. D'ailleurs quelle apparence y a-t-il qu'un fils du grand Pompée fût aussi avant dans les bonnes graces d'Auguste ou de Tibère, qu'il paroît ici que cet autre Sexte Pompée y étoit, puisque c'est par sa médiation qu'Ovide espéroit d'obtenir sa grace des Césars. Il faut donc que celui-ci soit le fils d'un autre Pompée qui, au rapport de Volaterran, avoit d'abord été préteur, puis préfet ou commandant en Espagne, et qui, selon ce même auteur, avoit un fils appelé Sextus.

(3) Ovide, pour marquer le nombre infini des bienfaits qu'il avoit reçus de Sexte Pompée, se sert de diverses comparaisons; figure fort usitée chez tous les poëtes, mais aucun ne l'emploie plus souvent et plus ingénieusement que lui. Il compare donc ces bienfaits 1°. avec les pepins d'une grenade appelée en latin *malum granatum*, et plus souvent encore *malum Punicum*. parce qu'il en croît beaucoup autour de Carthage en Afrique, où ce fruit est fort estimé, ainsi que le rapporte Pline, liv. XIII.... 2°. Avec les épis qui croissent dans les fertiles campagnes de la Lybie en Afrique.... 3°. Avec les grapes de raisins qui croissent sur le mont Tmolus dans la Mæonie, selon Strabon, et appelée depuis la Lydie: ce mont Tmolus, est fort renommé chez tous les poëtes et chez tous les géographes pour ses fertiles vignobles.... 4°. Avec les olives de Scipion, ville d'Achaïe très-célèbre pour ses olives: on dit qu'on faisoit dans cette ville des souliers très-propres et très-mignons à l'usage des dames grecques.... 5°. Avec les rayons du mont Hybla en Sicile, où l'on trouve le plus excellent miel du monde, à cause de la quantité du thin dont il est couvert, ce qui y attire un nombre prodigieux d'abeilles.

(4) C'est-à-dire, je m'en déclare; j'en fais un aveu public, passez-en un contrat avec moi, j'y consens; signez, Romains,

signez sans hésiter. Tout cela n'est qu'une formule usitée chez les Romains pour les signatures des testamens ou des contrats ; on invitoit ainsi des amis et quelquefois des jurisconsultes présens à signer l'acte qu'on venoit de passer : *Signa, signate, signent licet quirites*, signez, signez vous dis-je, signez, messieurs, ne craignez rien, vous le pouvez sur ma parole. Ovide veut donc ici passer un contrat avec Sexte Pompée, par lequel il s'oblige d'être désormais tout à lui, comme une petite portion de ses biens.

(5) On voit ici que Sexte Pompée possédoit des terres considérables dans la Sicile, autrement dite Tinacrie, à cause de ses trois promontoires de Pachin, de Pelore et de Lilybée ; et dans la Macédoine désignée ici par le nom de royaume de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Il y a de l'apparence que ce Sexte Pompée étoit patron et protecteur de ces deux provinces romaines, auxquelles il devoit s'intéresser particulièrement à cause des grandes terres qu'il y possédoit.

(6) Pompée avoit aussi une maison dans Rome ; elle joignoit de près la place d'Auguste, *Augusti forum* : notre poëte en a déja fait mention dans la cinquième élégie de ce quatrième livre :

Protinus inde domus vobis Pompeia petatur,
Non est Augusto junctior ulla foro.

Nous avons parlé assez au long sur cette élégie, des principales places de Rome.

(7) Enfin Pompée avoit une maison de campagne très-agréable dans la Campanie, qu'il avoit achetée ou héritée de ses ancêtres. Florus, Pline et tous les autres historiens font de grands éloges de cette province d'Italie, aujourd'hui appelée la campagne d'Italie ou de Rome ; elle referme dans

son territoire la plus grande partie de l'ancien Latium, où sont Rome, Tibur ou Tivoli, et Terracine : elle étoit bornée au septentrion par l'Aniene, autrement le Teucron, à l'occident par le Tybre, au midi par la mer Méditerranée, à l'orient par le fleuve Liris et le royaume de Naples.

(8) Ovide se regarde ici comme un homme dont Pompée peut disposer absolument comme de son bien, et qui lui est tout acquis. Il est vrai, dit-il, que dans l'état où il est, c'est une triste acquisition pour son ami ; mais elle lui donne droit de dire qu'il possède quelque chose dans le Pont, car comme dit fort bien Térence dans son Andrienne, l'affection, l'amour, le parfait dévouement, le souvenir perpétuel des bienfaits ne doivent pas être comptés pour rien ; ce sont des biens solides pour les ames bien nées, qui ne mesurent pas toutes choses sur un sordide intérêt.

(9) Pour mieux prendre le sens de ces deux vers d'Ovide, qui ont fort embarrassé ses commentateurs :

Erroris nam tu, vix est discernere nostri,
Sis argumentum majus, an auxilium.

Il faut supposer que Pompée, intime ami d'Ovide, savoit mieux que tout autre, que la faute de ce poëte n'avoit été qu'une erreur, et une imprudence ; faute par conséquent très-excusable, et dont il prenoit volontiers la défense ; c'est pour cela qu'Ovide lui dit ici qu'on ne peut décider s'il est un plus sûr garant et un meilleur témoin de son imprudence, *majus argumentum erroris nostri*, qu'il n'en est le défenseur zélé, *majus an auxilium*. *Argumentum* signifie donc ici témoignage ou preuve ; en effet, si Pompée n'avoit pas été convaincu que la faute d'Ovide n'étoit qu'une pure imprudence, il n'auroit jamais osé en prendre la défense ;

ainsi la protection qu'il lui donnoit, *auxilium*, étoit la meilleure preuve qu'on pût donner que sa faute n'avoit été qu'une simple erreur; c'est ce que signifie *erroris nostri majus argumentum;* c'est aussi le sens que lui donnent Micyle et Merula, les deux plus savans commentateurs d'Ovide; celui que lui donne Pontan n'est pas tolérable; il prétend qu'Ovide dit à Pompée qu'il n'est pas aisé de décider, *vix est discernere*, s'il a été seulement témoin, *majus argumentum*, ou plutôt promoteur et complice de sa faute, *erroris nostri auxilium;* c'étoit bien là le moyen de l'engager à intercéder pour lui auprès des Césars, que de lui reprocher en face qu'il n'avoit pas été le simple témoin, mais le complice de sa faute! De plus, comment pourroit-il appeler sa faute une erreur et une imprudence, s'il avoit agi par le conseil d'un homme aussi sage qu'il nous représente ici son Sexte Pompée.

(10) Il y a dans tous les anciens exemplaires manuscrits et autres, *Librâ et œre minus*, comme nous l'assure Merula; et il a de la peine à changer ce *minus* en *magis*, comme ont fait depuis lui tous les nouveaux éditeurs d'Ovide, comme le Huet à la dauphine, Heinsius Pontan, Micylle, et les autres que nous avons suivis. Merula dit qu'on pourroit absolument entendre par *Librâ et œre minus*, *viliori conditione quam servus emptitius*, qu'Ovide appartient à Pompée à plus vil prix, et lui est plus engagé qu'un esclave acheté à beau denier comptant; mais en restituant *meque tuum Librâ norit œre magis*, le sens est tout naturel, que toute la terre sache que je suis plus à vous qu'un esclave acheté au poids de l'or ou de l'argent; c'est ainsi que nous avons traduit *Librâ et œre magis;* mais il faut remarquer qu'Ovide fait ici allusion à la manière dont on passoit les contrats de vente et d'achat chez les Romains. L'acte solemnel par lequel on acquéroit le domaine

domaine sur une terre, ou sur un esclave, ou sur toute autre chose achetée, se nommoit *mancipatio* ou *nexus*, parce qu'alors elle étoit tellement asservie et anexée à la personne de l'acquéreur, qu'il en devenoit absolument le maître, et voici comme la chose se passoit; on faisoit venir cinq témoins, citoyens romains, puis un sixième de même condition qui tenoit une balance à la main; on nommoit ce dernier *Libripens*, porte-balance. Celui qui achetoit l'esclave, ou la terre, tenoit en main une pièce de monnoie appelée *œs*, et disoit, j'atteste que par le droit romain, cet homme ou cette terre m'appartiennent, et je les ai achetés de cette monnoie; ensuite il frappoit la balance de la petite pièce de monnoie qu'il tenoit à la main, puis il l'a donnoit à celui de qui il recevoit l'esclave, ou la terre en question, comme le prix de la chose achetée; on voit bien que tout ceci n'étoit qu'une pure formalité de droit, qui supposoit un acte antérieur passé entre les deux contractans, par lequel l'un aliénoit la chose vendue, et l'autre en payoit le prix convenu; mais le contrat ne passoit point pour solemnel, et ne conféroit pas un vrai domaine sur la chose vendue et achetée, sans les formalités qu'on vient de décrire, comme absolument requises dans le droit romain.

LETTRE SÈIZIÈME. (Page 296).

(1) Tous les grands poëtes ont eu leurs envieux et leurs Zoïles: Vigile a eu un Bavius et un Mævius, deux misérables poëtes qui ne cessoient de le décrier dans Rome; il les perça d'un même trait:

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Térence a eu un Lavinius, qui lui reprochoit de n'être qu'un plagiaire qui se paroit des dépouilles de Ménandre et des autres poëtes grecs dont il n'imitoit pas même la belle sim-

plicité, puisque de deux comédies grecques il n'en faisoit souvent qu'une des siennes. Le propre de l'envie est de ne s'attacher qu'à ce qui est excellent; ses yeux sont des yeux malades qui ne peuvent regarder le soleil sans en être blessés; sa critique est toujours chagrine et pleine de fiel; elle ne se contente pas de blâmer, de censurer ce qu'il y a de défectueux dans un ouvrage; elle s'acharne, elle mord, elle déchire. *Quid laceras?*

(2) On a déja remarqué en plus d'un endroit de ces élégies, qu'Ovide se regardoit dans son exil comme un homme mort civilement, privé de sa patrie, de sa famille et presque de tout commerce avec ses amis: cette mort, toute métaphorique qu'elle est, lui paroissoit plus cruelle que toute autre. En effet, est-ce vivre, sur-tout pour un homme d'esprit, que de respirer l'air, et de mener une vie purement animale, sans aucun commerce, avec des hommes raisonnables, toujours dans l'allarme, dans l'amertume et dans la douleur. Senèque dit aussi, écrivant à sa mère Helvie: Depuis vingt jours que j'ai vu mourir mon fils, vous avez pu me pleurer moi-même comme mort, car je ne vis plus depuis que j'ai perdu mon fils, *me quoque raptum accepisti.*

(3) On doit savoir gré à Ovide, de nous avoir donné le catalogue des illustres poëtes de son temps. Marsus, qui paroît ici à la tête, se fit honneur par ses épigrammes, et par un poëme sur l'expédition d'Hercule contre les Amazones, qu'il intitula *Amazonides.* Voyez Crinitus, liv. IIIe. des poëtes latins, et Giraldus, dialogue 10 de l'histoire des poëtes. Rabirius est compté parmi les poëtes épiques dans Quintilien.... Il y eut encore un autre Rabirius qui composa des satyres, peut être fut-ce le même. Velleïus Paterculus le flatte trop, lorsqu'il le met de niveau avec Virgile, et qu'il les appelle l'un et l'autre les deux princes de la poésie latine.

Quintilien se contente de dire de Rabirius, qu'il mérite d'être connu, *non indignum agnitione*.

(4) On a vu dans la dixième élégie du IIIe. liv. qu'Emilius Macer avoit voyagé avec Ovide dans l'Asie et dans la Sicile; cest à lui qu'il adresse la lettre qui commence par ce vers :

Te duce magnificas Asiæ perspeximus urbes.

Il l'appelle nouveau chantre d'Ilion, parce qu'il avoit chanté la guerre de Troye après Virgile; cela étoit bien hardi. On sait qu'Ilion étoit la citadelle de Troye, bâti par Ilus, ancien roi de la Troade. Macer avoit fait aussi un poëme sur les oiseaux, un autre sur les serpens, et un troisième sur les herbes medecinales. Il est loué par Fabius : quelques-uns croient que ce ne fut pas un poëme, mais une histoire de la guerre de Troye, et qu'il fut poëte et historien en même-temps.

(5) Albinovanus Pedo est loué fort au long dans la dixième lettre de ce livre, qu'Ovide lui adresse : il composa un poëme sur Thésée. Il est croyable qu'il écrivit aussi sur les astres, et que c'est pour cela qu'on lui donne l'épithète de *Sidereus*. Giraldus, dialogue quatrième, croit qu'on l'appela ainsi, parce qu'il donnoit dans le style sublime, et qu'il s'élevoit jusqu'au ciel. Pour moi j'ai cru qu'Ovide qui étoit fort son ami, avoit voulu dire qu'il brilloit comme un astre entre les poëtes de son temps, et j'ai traduit ainsi.

(6) Il paroît par ce que dit ici Ovide, que Carus avoit fait un poëme sur Hercule, où il parle fort mal de Junon, parce qu'en haine d'Alcmène, sa rivale, et mère d'Hercule, elle le persécuta toujours, jusqu'à ce qu'élevé au ciel, il fut mit au rang des Dieux : alors elle cessa de le haïr, et consentit qu'il épousât Hébé, sa fille, déesse de la Jeunesse. Ovide adresse la XIIIe. lettre de ce livre à Carus, où il

parle encore de son poëme d'Hercule, et nous apprend que ce Carus fut précepteur des jeune Césars, Cajus et Drusus.

(7) Cornelius Severus, poëte epique, qui s'excrça long-temps dans des déclamations avec Asinius Pollio, Pompée Silon, et quelques autres : Quintilien dit de lui qu'il étoit meilleur vérsificateur que bon poëte. Entre ses autres ouvrages, il laissa un poëme de la guerre de Sicile, mais la mort ne lui laissa pas le temps de l'achever : c'est ce poëme qu'Ovide appelle ici un ouvrage royal, *opus regale*, parce qu'il y rapporte les principaux faits et dits des rois de Sicile. Ce même Corneille Sévère avoit fait aussi de fort beaux vers, où il déplore la mort funeste de Cicéron. Voyez Crinitus, chap. 37.

(8) Crinitus ne parle point des deux Priscus ni de Numa dans son histoire des anciens poëtes latins ; mais Giraldus, dialogue 4, se mocque de quelques grammairiens qui confondent ici mal-à-propos le poëte Numa avec le second roi de Rome, sur lequel ils prétendent que les deux Priscus avoient composé en commun un beau poëme ; Mérula est du nombre de ceux-ci et ne reconnoît point de Numa poëte contemporain d'Ovide et des deux Priscus : cependant à en juger par les termes d'Ovide, il paroît plus vrai qu'il y a eu un poëte de ce nom, esprit fin et délié, *subtili Numa*, dont il ne nous reste rien comme de tant d'autres.

(9) Julius Montanus, célèbre poëte, dont Tacite et Senèque ont parlé avec éloge ; il étoit aussi distingué par sa politesse que par son talent pour la poësie. On lui reproche de trop fréquentes répétitions, et qu'il étoit sujet à se copier lui-même. Crinitus, chap. 49, rapporte quelques vers hexametres de sa façon sur le lever du soleil.

(10) Claudius Sabinus s'exerça d'abord dans des déclamations, puis il composa un poëme, ou, selon d'autres, une histoire de la guerre de Troye, avec quelques lettres : ce

poëte mourut jeune. Il y a dans le Héroïdes d'Ovide une lettre de Pénélope à Ulysse, et une réponse d'Ulysse à Pénèlope, qu'on attribue à un certain Aulus Sabinus, aussi bien que celle de Démophoon à Phyllis, et de Pâris à Ænone. Je laisse aux autres à examiner s'il n'y a point eu d'erreur dans le nom, et si la rèponse que nous avons d'Ulysse à Pénélope est véritablement de cet ancien poëte, Clodius Sabinus dont parle Ovide, ou de quelque poëte plus récent.

(11) Les deux ouvrages que Sabinus, au grand regret d'Ovide, laissa imparfaits en mourant, fut sa Trézenne, tragédie apparemment dont le sujet étoit Phèdre et Hyppolyte. L'autre étoit les fastes, qu'Ovide appelle ici l'ouvrage des jours, *opus dierum*, c'est-à-dire, un calendrier des fêtes romaines, tel que nous l'avons d'Ovide... Trézenne étoit une ville du Péloponèse ou de l'Attique, patrie de Thésée. Phèdre en parle ainsi dans Ovide :

Hic tecum Trœzena colam, Pitteia regna,

Cette ville avoit pris son nom de Træzenne, fils de Pélops, lequel y passa de Pise avec son frère Pittée, et y régna. Pittée, après la mort de son frère, prit possession de ce petit royaume. Strabon croit qu'elle sappeloit autrefois Possidoine, parce qu'elle étoit consacrée à Neptune. Il y en a, dit Micile, qui, au lieu de Træzen ou de Træzénen, lisent Trizenen qui fut une maîtresse du poëte Sabinus; et moi-même, ajoute cet auteur, j'ai lu à Rome, dans un manuscrit fort ancien, *Trizemen* pour *Trizenen.*

(12) On ne sait rien autre chose de ce poete contemporain d'Ovide, que ce qu'Ovide nous en apprend lui-même : il dit qu'on lui donna le surnom de *Largus*, qui veut dire

fécond et abondant, à cause de la fertilité de son génie. Il fit entr'autres ouvrages un poëme sur Antenor, qu'on nomme ici le vieillard phrygien, et qui, après la prise de Troye, alla chercher fortune ailleurs; il aborda chez les Euganéens, et y fonda la ville de Padoue : ce canton faisoit partie de ce qu'on appela depuis la Gaule Cisalpine, aujourd'hui la Lombardie ou l'Insubrie.

(13) Celui-ci commença son poëme de la guerre de Troye, après la mort d'Hector, et tout ce qui s'en suivit : savoir, la prise et la ruine entière de cette ville, et le retour des Grecs après cette fameuse expédition. Ce même sujet a été traité en grec par Quintus Calaber..... Le poëte Thuscus fit un poëme qu'il intitula *Phyllis*, soit que ce fût une maîtresse qu'il chanta sous ce nom affecté dès-lors à ces sortes de personnes, et depuis celle-là combien d'autres Phyllis dans nos chansons; soit que ce fût cette fille de Lycurgue, roi de Thrace, qui succéda toute jeune au royaume de son père, et reçut chez elle Démophon, fils de Thésée et de Crustumène, ou plutôt de Phedre, ou bien enfin d'Antiope, selon Plutarque d'après Pindare : il est parlé de cette Phyllis et de ses amours avec Démophon, dans Justin et dans Ovide.

(14) C'est sans doute Pub. Terentius Varro surnommé Attacinus, qui traduisit en latin les quatre livres d'Apollonius de Rhodes sur l'expédition des Argonautes. Ovide lui donne ici une louange bien délicate, lorsqu'il dit que le poëme des Argonautes, ou il décrit la mer dans toutes ses situations différentes, étoient si beaux et si parfaits, qu'on jureroit que ce sont les Dieux mêmes de la mer qui les ont composés.

(15) On ne sait pas bien précisément quel est ce poëte dont parle ici Ovide, ni quelle guerre des Africains contre les Romains, appelées guerres puniques, il a chantée dans ses vers :

Quique acies Libycas, Romanaque prœlia dixit.

Si c'est la première, la seconde ou la troisième guerre punique, ou toutes les trois ensemble qu'il a décrites, *Libycas acies*, la partie est prise pour le tout, car la Lybie n'étoit qu'une partie de l'Afrique. Peut-être aussi étoit-ce la guerre de Jugurtha, roi de Numidie, que l'historien Saluste nous a donnée, et qui avoit été mise en vers par quelque poëte récent. Quoiqu'il en soit, peut-être qu'Ovide parle ici du poëte Ennius, qui écrivit en vers la première guerre puniq , ou bien de Névius que Macrobe cite comme àyant fait un poëme sur la guerre punique : après ceux-lâ, Servius Italicus a décrit fort élégamment cette guerre de Carthage contre Rome.

(26) Autre poëte célèbre du temps d'Ovide, dont on ne sait rien que ce qu'on en dit ici ; il écrivoit également bien en vers et en prose, ou peut-être seulement qu'on veut dire qu'il excelloit en tout genre de poésie.

(17) Ce poète de Sicile, nommé Lupus, avoit fait une tragédie de Persée dont il fut auteur et acteur : on lui attribue encore une autre tragédie sur Ménélaüs et Hélène qui retournoit au siège de Troye, après la ruine de cette ville dont l'enlèvemcnt d'Hélène par Pâris, fils de Priam, avoit été la cause ou le prétexte. Ménélaüs est désigné ici sous le nom de Tantalide, parce qu'il étoit arrière petit-fils de Tantale, qui fut père de Pelops, et Pelops, père d'Atrée, qui eut pour fils Agamemnon et Ménélaüs, appelés les Atrides. Hélène fut fille de Leda et de Tindare, ou plutôt de Jupiter qui avoit aimé Leda.

(17) Rufus excella dans la poésie lyrique ; c'est pour cela qu'on a dit de lui, qu'il avoit dérobé ou emprunté la lyre de Pindare, dont il fut le grand imitateur ; peut-être même qu'il traduisit en latin ce poëme grec, si fameux par ces belles odes ; espèce de poésie propre à être chantée, tels que nos

opéras : Quinaut, parmi les Français, a excellé dans la poésie lyrique.

(18) Les brodequins ou les cothurnes, étoient une espéce de chaussure affectée aux acteurs des tragédies comme le soc, *Soccus*, l'étoit pour la comédie. On désigne souvent, chez les anciens, la tragédie par les cothurnes, la comédie par le soc. Horace, dans son art poétique, a dit, en parlant des vers jambes propres du théâtre.

Hunc Socci sumpsere pedem, grandes que Cothurni.

On oppose ici à Turanus le tragique Melissus, poëte comique, Gyraldus, dial. 8, raconte comment ce Melissus fut donné à Mecène, et combien il fut agréable à ce grand favori d'Auguste.

(19) Quintilius Varius ou Varus, comme l'écrit Heinsius, étoit un chevalier romain de Crémone, dont parle Horace dans ses odes et dans son art poétique, et Virgile; *Namneque adhuc vario videor nec dicere cinnâ, digna*. Corneil Tacite fait aussi mention de la tragédie de Thyeste, par Varius; il est à remarquer qu'Horace écrit tantôt Varus et tantôt Varius, et que Virgile écrit presque toujours Varus; il y en a même qui croient que Varus et Varius furent deux poëtes différens, l'un un peu plus ancien que l'autre. Varius certainement est l'auteur de la tragédie de Thyeste, que Quintilien compare à une des meilleurs de celles des Grecs : Horace est à peu près du même avis, lorsqu'il dit :

Scriberis vario fortis et hostium
Victor, Mæonii carminis alite,
Nec sævam Pelopis domum.

Quant à Gracchus, c'étoit aussi un poëte de ce temps-là,

qui avoit travaillé avec Varus à la tragédie de Thyeste, où ils font parler Thyeste à Atrée avec toute la férocité qui convenoit à un prince si cruel et si inhumain.

(21) Le poëte Proculus avoit composé des élégies amoureuses à l'imitation et sur les pas de Callimaque; c'est ce qu'Ovide exprime par ces mots, *molle teneret iter*, qui marquent le style mou et efféminé du maître et du disciple.

(21) Gratius imita Virgile dans ses Bucholiques; on désigne ici Virgile par le nom de Tityre, qui est celui d'un des interlocuteurs de sa première églogue. Gratius ne se contenta pas de mener paître des troupeaux dans des pâturages déjà frayés par Virgile et Théocrite, *antiquas herbas*; il s'élève à quelque chose de plus noble; il décrit des chasses, et tout l'équipage des chasseurs.

(22) Quoi que les Nayades, à prendre ce terme à la rigueur, ne signifient que les Nymphes des eaux; cependant ici elles signifient les Nymphes des bois, soit Dryades, soit Napiés, soit Oreades, puisque ce poëte dit qu'elles sont aimées des Satyres, Dieux des forêts; c'est ainsi que Virgile, parlant d'une Nymphe des bois, a dit :

Tibi lilia plenis,
Ecce ferunt Nymphæ calatis, tibi candida Nais,
Pallentes violas. Et ailleurs, *Ægle Nayadum pulcherrima...*

Il y a un poëte nommé Capella dont on a une espèce d'encyclopédie, ou méthode pour apprendre toutes les sciences, et un petit poëme des noces de Mercure; mais a en juger par son style, il ne paroît pas plus ancien que celui qui, du temps d'Ovide, publia quelques élégies en vers examètres et pentamètres, ce qu'on appelle ici des vers de mesure inégale, *imparibus modis.*

(23) Ovide a déja parlé de Cotta dans la seconde lettre du

troisième livre, et il le fait descendre de Numa Pompilius du côté de sa mère ; il l'appelle ici la lumière des Muses, sans nous aprendre quelles furent ses œuvres poétiques. Issu des Messala par son père, et des Cotta par sa mère, il réunissoit en lui deux des plus nobles familles de Rome. On a déjà parlé fort au long dans les *Tristes*, de l'ancienne maison des Cotta, qui, dit-on, tiroit son origine d'un petit souverain qui régnoit dans les Alpes Cotiennes, et dont les descendans prîrent le nom. Les Messala n'en cédoient point aux Cotta en noblesse. Le premier de ce nom fut Valerius Corvinus qui prit Messine, s'appela Messana, puis par corruption Messala, du nom de cette célèbre ville de Sicile ; c'est ce qu'on apprend de Senèque dans son livre de la briéveté de la vie, et d'Ovide dans ses fastes. *Hunc Numidæ faciunt, illum Messana superbum.* Ciceron compte un Messala Corvinus, parmi les célèbres orateurs ; et Pline raconte de lui, que par une maladie, il perdit tellement la mémoire, qu'il oublia jusqu'à son nom.

FIN DES PONTIQUES.

TRADUCTION EN VERS

De la troisième élegie du premier livre des Tristes d'Ovide.

PAR M. LE FRANC DE POMPIGNAN (1).

(1) Pour que le lecteur pût juger du mérite, de l'élégance et de la pureté de cette traduction, vraiment précieuse, nous avons cru devoir placer l'original latin en face de la traduction française.

P. OVIDII

EX URBE ROMA DISCESSUS.

Cum subit illius tristtissima noctis imago,
Quæ mihi supremum tempus in urbe fuit.
Cum repeto noctem, quâ tot mihi cara reliqui,
Labitur ex oculis nunc quoque gutta meis,

Jam prope lux aderat, quâ me discedere Cæsar
Finibus extremæ jusserat Ausoniæ.
Nec mens, nec spatium fuerant satis apta paranti:
Torpuerant longâ pectora nostra morâ.
Non mihi servorum, comitis non cura legendi:
Non aptæ profugo vestis opisve fuit.
Non aliter stupui, quàm qui Jovis ignibus ictus,
Vivit: et est vitæ nescius ipse suæ.
Ut tamen hanc animo nubem dolor ipse removit,
Et tandem sensus convaluère mei;
Alloquor extremum mœstos abiturus amicos,
Qui modo de multis unus et alter erant.
Uxor amans flentem flens acrius ipsa tenebat;
Imbre per indignas usque cadente genas.
Nata procul Libycis aberat diversa sub oris:
Nec poterat fati certior esse mei.
Quocumque adspiceres, luctus gemitusque sonabant:
Formaque non taciti funeris intus erat.

DÉPART D'OVIDE.

Aurillac, avril 1738.

Toi qui vis mes beaux jours s'eclipser dans tes ombres,
Toi qui couvris mes pleurs de tes nuages sombres,
O nuit ! cruelle nuit, témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux.

Bientôt du haut des airs l'amante de Céphale
Alloit de mon départ fixer l'heure fatale.
L'usage de mes sens tout-à-coup suspendu,
Dérobe à mes apprêts le temps qui leur est dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner ni résoudre ;
Semblable à ce mortel qui voit tomber la foudre,
Et qui, frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encor de sa vie, et croit voir les enfers.
J'ouvre les yeux enfin, mon trouble diminue ;
Deux amis seulement frappent alors ma vue.
Tous les autres fuyoient un ami condamné ;
Le sort d'un malheureux est d'être abandonné.
Dans ce cruel moment je sens couler mes larmes :
Mon épouse éplorée augmentoit mes alarmes.
Ma fille loin de nous ignoroit mon malheur ;
De ce spectacle affreux elle évita l'horreur.
Hélas ! tout nous offroit la douleureuse image
D'une famille en pleurs que la parque ravage.

Fœmina, virque, meo pueri quoque funere mœrent :
Inque domo lacrymas angulus omnis habet.
Si licet exemplis in parvo grandibus uti ;
Hæc facies Trojæ, cum caperetur, erat.

Jamque quiescebant voces hominumque canumque :
Lunaque nocturnos alta régebat equos.
Hanc ego suspiciens, et ab hac Capitolia cernens ;
Quæ nostro frustra juncta fuêre Lari ;
Numina vicinis habitantia sedibus, inquam,
Jamque oculis nunquam templa videnda meis ;
Dîque relinquendi, quos urbs habet alta Quirini ;
Este salutati tempus in omne mihi.
Et quamquam sero clypeum post vulnera sumo ;
Attamen hanc odiis exonerate fugam :
Cœlestique viro, quis me deceperit error,
Dicite : pro culpa ne scelus esse putet.
Ut quæ sentitis, penæ quoque sentiat auctor :
Placato possum non miser esse deo.
Hac prece adoravi Superos ego : pluribus uxor ;
Singultu médios præpediente sonos.
Illa etiam ante Lares passis prostrata capillis
Contigit exstinctos ore tremente focos :

Si d'un simple mortel le destin rigoureux
Pouvoit se comparer à des revers fameux,
Tel fut le désespoir des habitans de Troye,
Lorsque du fils d'Achille ils devinrent la proie.

Cependant la fraîcheur et le calme des airs
Répandoient le sommeil sur le vaste univers.
L'astre brillant des nuits poursuivoit sa carrière;
Je vois à la faveur de sa douce lumière,
Les murs du Capitole et ce temple fameux
Dont le faîte couvroit mes foyers malheureux.
Quel objet affligeant pour mon ame attendrie!
Dieux voisins, m'écriai-je, ô Dieux de ma patrie!
Augustes citoyens de nos sacrés ramparts;
Et vous, divinités du palais des Césars,
Toi, fleuve dont Ovide illustra les rivages,
Recevez mes adieux et mes derniers hommages:
Il n'est plus de remède aux maux que je ressens,
J'offrirois à César des regrets impuissans.
Mais vous, Dieux immortels, modérez sa vengeance,
Qu'il ne confonde point le crime et l'imprudence,
Vous le savez, grands Dieux, si j'ai cru le trahir.
Qu'il me punisse, hélas! du moins sans me haïr.
Mon épouse à ces mots tombe à mes pieds mourante,
Elle remplit les airs de sa voix gémissante;
De nos lares sacrés embrasssant les autels,
Elle implore à la fois les Dieux et les mortels.

Multaque in aversos effudit verba penates :
Pro deplorato non valitura viro.

Jamque moræ spatium nox præcipitata negabat;
Versaque ab axe poli Parrhasis Arctos erat.
Quid facerem ? blando patriæ retinebat amore :
Ultima sed jussæ nox erat illa fugæ.
Ah quoties aliquo dixi properante, quid urges ?
Vel quo festinas ire , vel unde , vide.
Ah quoties certam me sum mentitus habere
Horam ; propositæ quæ foret apta viæ.
Ter limen tetigi : ter sum revocatus : et ipse
Indulgens animo pes mihi tardus erat.
Sæpe, vale dicto, rursus sum multa locutus.
Et quasi discedens oscula summa dedi.
Sæpe eadem mandata dedi : meque ipse fefelli,
Respiciens oculis pignora cara meis.
Denique, quid propero ? Scythia est, quo mittimur, inquam :
Roma relinquenda est : utraque justa mora.
Uxor in æternum vivo mihi viva negatur :
Et domus, et fidæ dulcia membra domus.
Quosque ego fraterno dilexi more sodales.
O mihi Thesea pectora juncta fide !
Dum licet amplectar : nunquam fortasse licebit
Amplius, in lucro, quæ datur, hora, mihi.
Nec mora, sermoni verba imperfecta relinquo,
Complectens animo proxima quæque meo.

Inutile transport ! c'est en vain qu'elle espère
D'un époux malheureux adoucir la misère.

Mais déjà près du pôle où les Dieux l'ont placé;
L'astre de Calisto tourne son char glacé.
C'est le dernier moment qu'on accorde à mes larmes.
Hélas, dans ce moment que Rome avoit de charmes!
On accourt, on m'appelle, on presse mon départ.
Cruels ! un exilé peut-il partir trop tard ?
Considérez du moins, quand vous hâtez ma fuite,
Les lieux où l'on m'envoie et les lieux que je quitte.
Funeste aveuglement ! je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encor prolonger mon séjour.
Trois fois je veux partir, et trois fois ma foiblesse;
Malgré moi de mes pas interrompt la vîtesse.
Je suspens, je finis, je reprens mes discours,
J'embrasse, je m'éloigne, et je reviens toujours.
Et, pourquoi me hâter ! je vais dans la Scythie;
Sans espoir de retour je fuis ma patrie.
Du cœur de ton époux, chere et tendre moitié,
et vous dont mes malheurs excitent la pitié,
Seuls amis que le ciel souffre encor que j'embrasse;
C'en est fait, je jouis de sa dernière grace;
Je ne vous verrai plus : vivez heureux, je pars.

Dum loquor, et flemus, cœlo nitidissimus alto
 Stella gravis nobis lucifer ortus erat.
Dividor aut aliter, quam si mea membra relinquam:
 Et pars abrumpi corpore visa est.
Sic priamus doluit, tunc cum in contraria versus
 Victores habuit proditionis equus.
Tum vero exoritur clamor gemitusque meorum :
 Et feriunt mœstæ pectora nuda manus.
Tum vero conjux humeris abeuntis inhærens
 Miscuit hæc lacrymis tristia dicta suis.
Non potes avelli simul hinc, simul ibimus, inquit :
 Te sequar, et conjux exsulis exsul ero.
Et mihi facta via est : et me capit ultima tellus :
 Accedam profugæ sarcina parva rati.
Te jubet è patria discedere Cæsaris ira :
 Me piétas, pietas hæc mihi Cæsar erit :
Talia tentabat : sic et tentaverat ante :
 Vixque dedit victas utilitate manus.
Egredior (sive illud erat sine funere ferri)
 Squallidus immissis hirta per ora comis.
Illa dolore gravis, tenebris narratur obortis
 Semianimis mediâ procubuisse domo.
Ut que resurrexit, fœdatis pulvere turpi
 Crinibus, è gelidâ membra levavit humo ;
Se modo, désertos modo deplorasse Penates.
 Nomen et erepti sæpe vocasse viri :
Nec gemisse minus, quàm si natæve meumve
 Vidisset structos corpus habere rogos :

L'horison cependant brille de toutes parts ;
L'étoile du matin cède au flambeau du monde,
Et les premiers rayons sortent du sein de l'onde.
Je fuis en gémissant, mais mon cœur déchiré
Revole vers les lieux dont il est séparé.
De mes tristes amis, de ma femme éperdue,
Les cris et les sanglots percent mon ame émue.
Je n'ose m'arrêter, elle court sur mes pas ;
Bientôt autour de moi je sens ses foibles bras,
Non cruel, non, ta perte entraînera la mienne.
Penses-tu loin de toi que Rome me retienne ?
Compagne de tes pas comme de tes malheurs,
Au bout de l'univers j'irai sécher tes pleurs.
César t'a condamné, ton épouse est proscrite ;
César veut ton exil, et l'amour veut ma fuite.
Je te suis... Mais hélas ! malgré tous ses efforts,
Un devoir rigoureux m'arrache à ses transports.
Désolé, l'œil en pleurs, et la vue égarée,
Entre les bras des siens je la laisse éplorée ;
Elle tombe et j'ai su qu'en ces affreux instans,
Les ombres de la mort la couvrirent long-temps.
Le jour qu'elle revoit augmente encor sa peine :
Les cheveux tout souillés et la vue incertaine,
Dans ses foyers déserts elle me cherche en vain ;
Elle accuse les Dieux, César et le destin.
L'instant de mon trépas ou ma fille expirée,
D'un plus vif désespoir ne l'eût pas pénétrée.

Et voluisse mori; moriendo ponere sensus :
    Respectuque tamen non periisse mei.
Vivat : et absentem, quoniam sic fata tulerunt,
    Vivat, et auxilio sublevet usque suo.

Tingitur Oceano custos Erymanthidos Ursæ,
    Æquoreasque suo sidere turbat aquas :
Nos tamen Ionium non nostrâ findimus æquor
    Sponte : sed audaces cogimur esse metu.
Me miserum, quantis increscunt æquora ventis,
    Erutaque ex imis fervet arena vadis !
Monte nec inferior proræ puppique recurvæ
    Insilit, et pictos verberat unda Deos.
Pinea texta sonant : pulsi stridore rudentes,
    Aggemit et nostris ipsa carina malis.
Navita, confessus gelido pallore timorem ;
    Jam sequitur victam, non regit arte ratem.
Utque parum validus non proficientia rector
    Cervicis rigidæ fræna remittit equo :
Sic non quo voluit, sed quo rapit impetus undæ,
    Aurigam video vela dedisse rati.

Sa douleur mille fois auroit tranché ses jours ;
L'espoir de m'être utile en prolongea le cours.
Dieux qui nous séparez, prenez soin d'une vie
Qui conserve la mienne au fond de la Scythie.

Mais le gardien (1) de l'ourse ensevelit ses feux
Dans les flots agités par son astre orageux.
Nous partons, nous bravons les horreurs du naufrage,
Et la nécessité me tient lieu du courage.
Quel effroyable bruit sort du goufre des mers !
Les aquilons fougueux combattent dans les airs.
L'onde mugit, s'entr'ouvre, et les sables bouillonnent.
Dejà sur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus, et les mats chancelans
Sont les jouets de l'onde et succombent aux vents.
Du ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, désespéré, le chef des matelots
Laisse le gouvernail à la merci des flots.
Telle une main trop foible abandonne l'empire
Du coursier indompté qu'elle ne peut conduire.

(1) *Le Bootes, arctophylax*, c'est-à-dire, gardien de l'ourse, est une constellation septentrionale de vingt-trois étoiles, selon Ptolomée, et de vingt neuf selon Kepler. Les anciens croyoient que le lever et le coucher de cette constellation causoient des tempêtes.

Quod nisi mutatas emiserit Æolus auras;
In loca jam nobis non adeunda ferar.
Nam procul Illyricis læva de parte relictis,
Interdicta mihi cernitur Italia.
Desinat in vetitas quæso contendere terras,
Et mecum magno pareat aura Deo.
Dum loquor, et cupio pariter, timeoque revelli,
Increpuit quantis viribus unda latus!
Parcite, cærulei vos parcite numina ponti,
Infestumque mihi sit satis esse Jovem.
Vos animam sævæ fessam subducite morti.
Si modo qui periit non periisse potest.

Le rapide aquilon, plus fort que mon devoir,
Nous ramène aux climats que je ne dois plus voir.
Loin des bords d'Illyrie, à travers les nuages,
L'Italie à nos yeux découvre ses rivages.
Vous ne combattez plus le Dieu qui me punit;
Eloignez-moi des lieux d'où César me bannit.
Je le veux, et le crains... Quelle vague en furie
Dans ce gouffre profond va terminer ma vie!
Je t'implore, ô Neptune! et vous, Dieux de la mer;
C'est assez contre moi des traits de Jupiter.
Souffrez que dans l'exil, terminant ma carrière,
Une tranquille mort me ferme la paupière,
Du plus affreux trépas daignez me préserver,
S'il est temps aujourd'hui de vouloir me sauver.

TABLE
DES SOMMAIRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Avertissement. 3
Ode sur l'exil d'Ovide. 5

LIVRE PREMIER.

I. Lettre. A BRUTUS. *Il le prie de recevoir ces livres chez lui comme des étrangers qui ne savent où se retirer dans Rome.* 13
II. Lettre. A MAXIME. *Il lui fait un long récit des maux qu'il souffre dans son exil.* 19
III. Lettre. AU MÊME MAXIME. *Il le supplie de lui accorder sa protection, et de prendre en main sa défense.* 24
IV. Lettre. A RUFIN. *Ovide lui mande que la lettre qu'il a reçue de lui, toute éloquente qu'elle soit, et remplie des plus belles maximes de la philosophie, n'a pas, à beaucoup près, guéri tous ses maux, parce qu'ils sont incurables.* 30
V. Lettre. A SA FEMME. *Il lui mande que les*

chagrins de son exil l'ont fait beaucoup vieillir, et qu'apparemment il en est de même d'elle par la part qu'elle y prend. Pag. 36
VI. Lettre. A MAXIME. *Il le prie de l'excuser si ses vers sont moins polis et plus négligés qu'autrefois.* 40
VII. Lettre. A GRÆCINUS. *Il lui mande qu'il met toute son espérance en lui comme dans un ancien ami.* 46
VIII. Lettre. A MESSALINUS. *Il lui demande l'honneur de son amitié, qu'il prétend lui être due à juste titre.* 50
IX. Lettre. A SÉVÈRE. *Agréable souvenir de ses proches et de ses amis. Plaisir de la campagne dont il souhaite de jouir.* 55
X. Lettre. A MAXIME. *Gémissemens du poëte sur la mort de son intime ami Celse.* 60
XI. Lettre. A FLACCUS. *Ovide malade expose à son ami le triste état où il est, son dégoût, ses insomnies, la pâleur et l'extrême maigreur de tout son corps.* 64

LIVRE SECOND.

I. Lettre. A GERMANICUS. *Au sujet du triomphe de Tibère sur l'Illyrie.* 105
II. Lettre. A MESSALINUS. 110

III. Lettre. A MAXIME. *L'ami constant dans l'adversité.* 119
IV. Lettre. A ATTICUS. *Agréable souvenir du commerce familier qu'il eut autrefois avec ce cher ami.* 125
V. Lettre. A SOLANUS. *Ovide montre ici les sentimens modestes qu'il a de lui-même, par comparaison à Solanus et aux autres panégyristes de Germanicus.* 128
VI. Lettre. A GRÉCIN. *Ovide lui montre l'inutilité d'une réprimande qui vient trop tard.* 133
VII. Lettre. A ATTICUS. *Il écrit à son ami qu'il est dans un étrange abandon, et manque de tout dans son exil.* 136
VIII. Lettre. A COTTA. *Ovide lui marque la joie qu'il a eue en recevant de lui trois médailles d'argent, dont l'une représentoit Auguste, l'autre Tibère, et la troisième Livie.* 142
IX. Lettre. A COTYS, *petit souverain d'une contrée voisine de Tomes, dont il implore la protection.* 148
X. Lettre. A MACER. *Agréable récit des voyages qu'ils avoient faits autrefois ensemble.* 153
XI. Lettre. A RUFUS. *Caractère d'un cœur vraiment reconnoissant.* 157

LIVRE TROISIÈME.

I. Lettre. A SA FEMME. *Il la sollicite plus vivement que jamais d'employer touts ses soins pour lui obtenir un exil plus doux.* 201

II. Lettre. A COTTA. *Eloge d'une amitié constante.* 212

III. Lettre. A FABIUS MAXIMUS. *Entretien d'Ovide avec Cupidon qui lui apparoit en songe.* 219

IV. Lettre. A RUFIN. *Il lui demande grace pour un poëme qu'il a composé sur le triomphe de Tibère.* 226

V. Lettre. A MAXIME COTTA. *Sur le plaisir extrême qu'Ovide eut en lisant un discours que son ami avoit prononcé en public.* 234

VI. Lettre. A UN DE SES AMIS *Qui lui avoit demandé en grace de n'être point nommé dans ses lettres.* 238

VII. Lettre. A TOUS SES AMIS EN GÉNÉRAL. *Il leur marque le peu d'espoir qu'il a d'obtenir un exil plus doux.* 244

VIII. Lettre. A MAXIME. *Ovide lui envoie pour présent un arc et des flèches à la Scythe.* 245

IX. Lettre. A BRUTUS. *Apologie de notre poëte, au sujet des négligences, et des fréquentes répétitions qu'on lui reproche.* 247

LIVRE QUATRIÈME.

I. Lettre. A SEXTE POMPÉE. *Il lui demande la permission de le nommer à la tête de cette lettre.* pag. 289

II. Lettre. A SÉVÈRE. *Ovide lui déclare que sa veine poétique est tarie et presque totalement épuisée.* 292

III. Lettre. A UN AMI INCONSTANT. *Sur l'instabilité de la fortune.* 296

IV. Lettre. A SEXTE POMPÉE. *Ovide lui témoigne la joie qu'il a d'apprendre qu'il est désigné consul.* 300

V. Lettre. AU MÊME POMPÉE ACTUELLEMENT CONSUL. *Le poëte se félicite lui-même d'un si heureux évènement.* 304

VI. Lettre. A BRUTUS. *Ovide ayant perdu un ancien protecteur par la mort de Maximus Fabius, met toute sa confiance en Brutus.* 307

VII. Lettre. A VESTALIS. *Eloge d'un excellent officier de guerre.* 311

VIII. Lettre. A SUILLIUS. *Il lui promet des vers, et lui fait entendre que ce présent n'est pas à mépriser.* 314

IX. Lettre A GRÉCINUS. *Ovide le félicite sur ce qu'il est désigné consul pour l'année suivante.* 320
X. Lettre. A ALBINOVANUS. *Plainte sur la longueur et sur la dureté de son exil.* 329
XI. Lettre. A GALLION, *au sujet de la mort de sa femme.* 335
XII. Lettre. A TUTICAN. *Il s'excuse de ne l'avoir point encore nommé dans ses lettres, malgré leur ancienne amitié.* 337
XIII. Lettre. A CARUS, *poëte et précepteur des jeunes Cèsars.* 341
XIV. Lettre. A TUTICAN. *Ovide se justifie envers les Tomites de tout le mal qu'il a dit de leur pays, et dont ils avoient paru offensés.* 345
XV. Lettre. A SEXTE POMPÈE. *Il l'assure de sa parfaite reconnoissance pour tous les bienfaits qu'il en a reçus.* 350
XVI. Lettre. *A un homme envieux et jaloux de la réputation d'Ovide.* 353

FIN DE LA TABLE.

TABLE

Des différentes matières contenues dans les sept volumes qui composent cette collection.

TOME PREMIER.

Les livres I, II, III et IV des Métamorphoses.

TOME DEUXIÈME.

Les livres V, VI, VII, VIII, IX et X des Métamorphoses.

TOME TROISIÈME.

Les livres XI, XII, XIII, XIV et XV des Métamorphoses.

TOME QUATRIÈME.

Les Héroïdes.
L'Art d'aimer.
Le Remède d'amour.

TOME CINQUIÈME.

Les Fastes.
Les Hymnes de Callimaque.

Le *Pervigilium Veneris.*

TOME SIXIÈME.

Les Élégies.
La Consolation à Livie, mère d'Auguste, sur la mort de son fils Drusus Néron.
L'Imprécation d'Ovide contre Ibis.
Le Noyer.
L'Halieuticon, ou description des poissons.

TOME SEPTIÈME.

Ode sur l'exil d'Ovide, par Lingendes.
Les Pontiques.
Le Départ d'Ovide, traduit en vers par le Franc de Pompignan.

FIN DU SEPTIÈME ET DERNIER VOLUME.



